



L'éveil des eaux dormantes

Robin Hobb

VISIT...

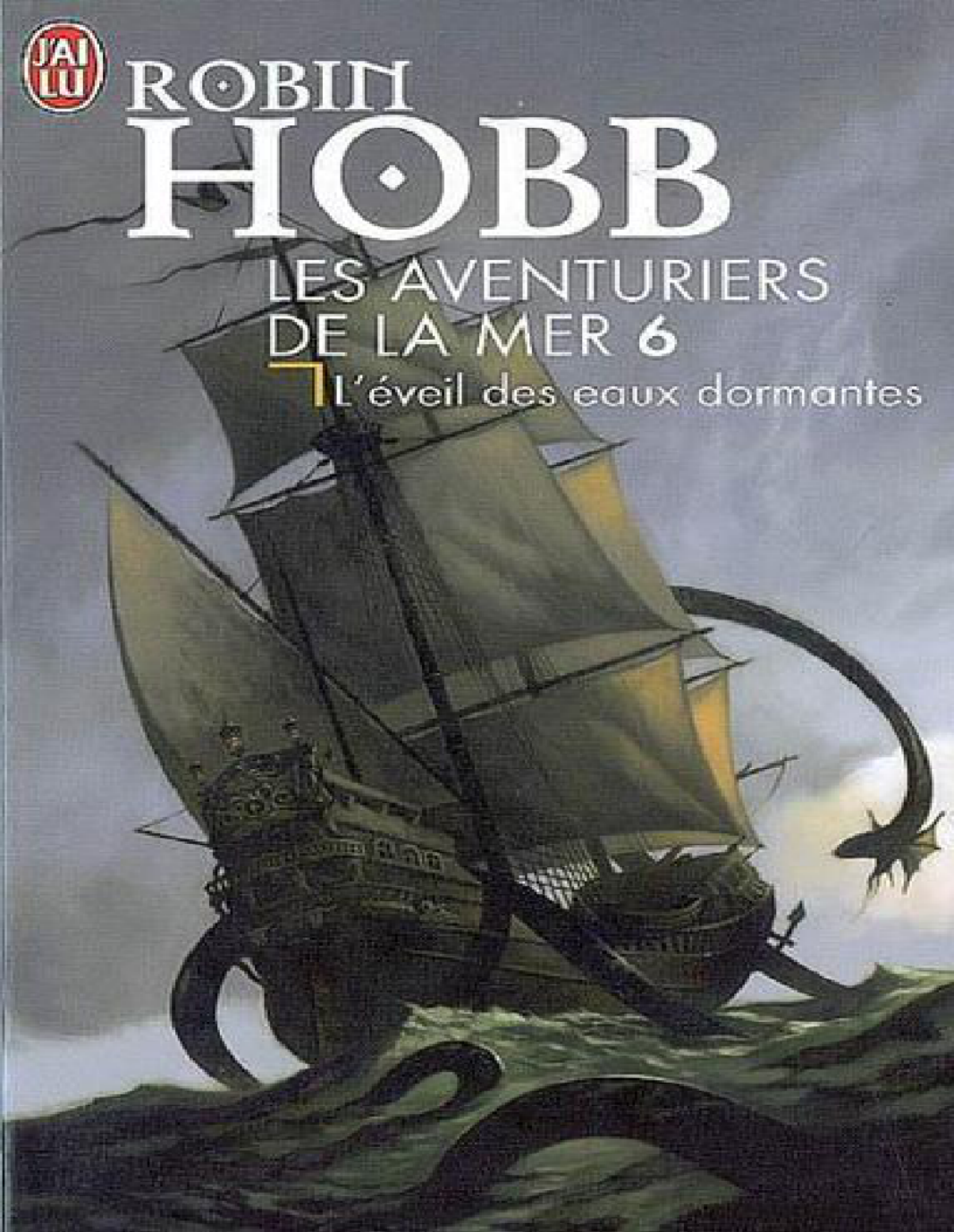
LANZAROTE
Caliente.COM



ROBIN HOBB

LES AVENTURIERS
DE LA MER 6

7 L'éveil des eaux dormantes



ROBIN HOBB

L'EVEIL DES EAUX DORMANTES

Les Aventuriers de la mer

Roman

Traduit de l'anglais par
Véronique David-Marescot



Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

Titre original :
MAD SHIP
(troisième partie)
The Liveship Traders - Livre II

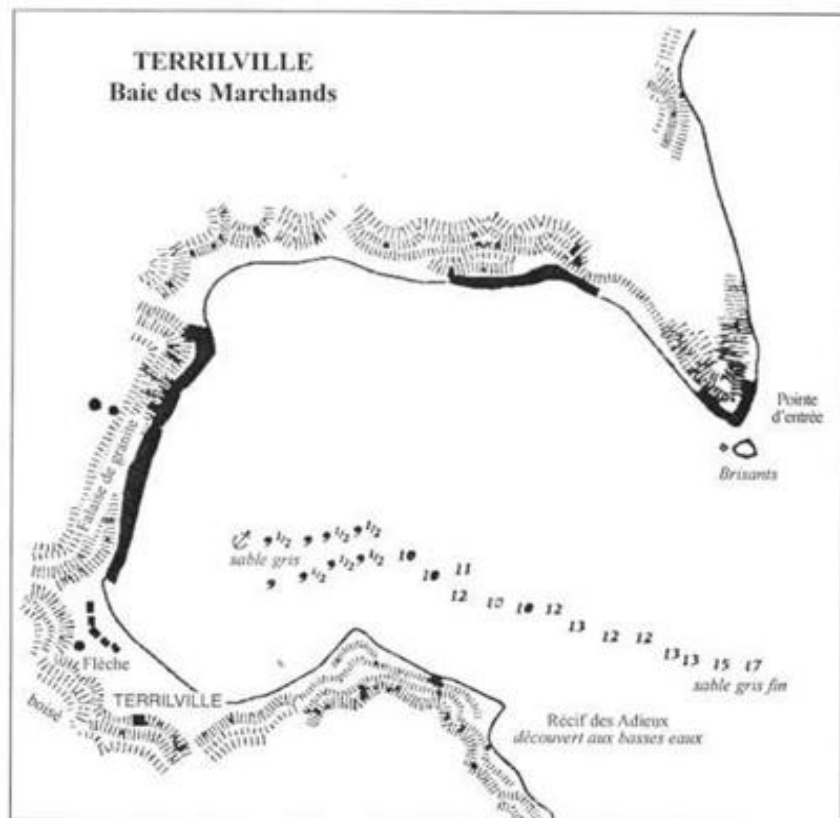
© 1999, Robin Hobb

L'édition originale est parue aux Etats-Unis en 1999 chez Bantam.

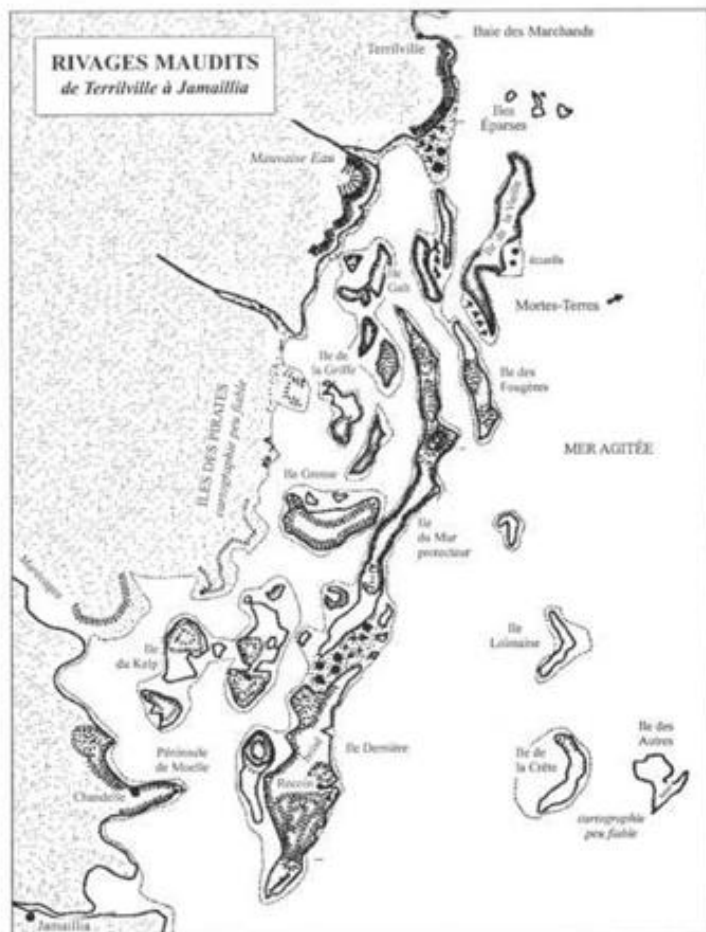
© 2006 Editions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour la
traduction française

ISBN : 2-7564-0019— X

TERRILVILLE Baie des Marchands



RIVAGES MAUDITS
de Terrilville à Jamaïlia



PLEIN ÉTÉ

L'ANNEAU-D'OR

Le nœud s'était agrandi. Maulkin semblait en tirer fierté et satisfaction. Shriver était plus partagée. Si l'effectif élargi de serpents qui voyageait désormais avec eux leur assurait une meilleure protection contre les prédateurs, il en résultait qu'ils devaient se répartir la nourriture. Elle s'en serait trouvée mieux s'ils avaient été plus nombreux à être doués de sensation mais la plupart de ceux qui suivaient le nœud n'étaient que des bêtes sauvages que l'instinct seul poussait à se regrouper.

Durant le déplacement et la chasse, Maulkin observait attentivement les serpents sauvages. Celui qui manifestait des signes prometteurs était capturé quand le nœud faisait halte pour se reposer. D'ordinaire, Kelaro et Sessurée maîtrisaient la cible choisie, la plaquaient au fond et la laissaient se débattre contre leur poids et leur force conjugués jusqu'à la suffocation. Alors, Maulkin les rejoignait, lâchait ses toxines et dansait en ondulant à travers les méandres de la mémoire, tandis qu'ils exigeaient du nouveau venu qu'il se rappelât son nom. Les résultats étaient plus ou moins heureux. Ceux qui se souvenaient de leur nom n'étaient pas tous capables de le retenir longtemps. Certains demeuraient simples d'esprit ou reprenaient leurs habitudes bestiales dès la marée suivante. Mais d'autres, plus rares, recouvraient leur raison et s'accrochaient à une pensée plus élevée. Il en était même qui suivaient le nœud sans but durant plusieurs jours et qui, subitement, se rappelaient leur nom et leurs manières civilisées. Le noyau du groupe totalisait à présent vingt-trois serpents alors que plus du double traînaient derrière eux, comme des ombres. C'était un grand nœud. Le plus généreux des pourvoyeurs n'aurait pu y suffire.

A chaque halte, ils méditaient sur leur avenir. Les réponses de Maulkin ne les contentaient que rarement. Il s'exprimait aussi simplement que possible et, pourtant, ses paroles restaient confuses. Shriver devinait la propre perplexité de leur prophète ; elle ressentait de la pitié pour lui. Parfois, elle craignait que les autres, dans leur déception, ne se retournent contre lui. Elle regrettait presque le temps où ils n'étaient que tous les trois, Sessurée, Maulkin et elle, à chercher ces réponses. Quand, un soir, en chuchotant elle confia ce regret à Maulkin, il la réprimanda. « Notre peuple a diminué. La confusion

nous assaille de toutes parts. Si nous voulons survivre, nous devons rassembler autant de nos semblables que possible. Il faut que naisse une multitude afin que quelques-uns survivent.

— Naître », dit-elle. Sa question était implicite.

« La recombinaison des vies passées et des nouvelles. C'est cet appel que nous entendons tous. Notre vie de serpent est révolue. Nous devons trouver Celle-Qui-Se-Souvient. Elle nous guidera vers le lieu où nous chercherons à renaître sous une forme nouvelle. »

Ces paroles la firent frémir de tout son corps mais elle n'aurait su dire si c'était d'impatience ou d'effroi. Les autres s'étaient approchés pour écouter. Leurs questions fusèrent comme des capelans sur les flots, au clair de lune.

« Sous quelle forme ?

— Comment peut-on renaître ?

— Pourquoi notre temps est-il révolu ?

— Qui va se souvenir pour nous ? »

Les grands yeux cuivrés de Maulkin roulaient lentement dans leurs orbites. Des ondes de couleur se propageaient sur son corps. Il luttait. Elle le sentait et se demandait si les autres le sentaient de même. Il faisait d'immenses efforts pour sortir de lui-même, atteindre à la connaissance et en rapporter des fragments décousus. Cela l'épuisait davantage qu'une journée de voyage. Shriver devinait en outre qu'il était aussi mécontent que les autres de ses réponses incomplètes.

« Nous serons ce que nous avons été jadis. Les souvenirs que vous ne pouvez comprendre, les rêves qui vous effraient proviennent de cette époque. Quand ils vous viennent, ne les chassez pas. Méditez-les. Approfondissez-les au grand jour et partagez-les avec les autres. » Il marqua une pause et reprit avec plus de lenteur et d'hésitation : « Voici longtemps que nous aurions dû changer, trop longtemps : je crains qu'il ne soit advenu quelque chose de terrible. Quelqu'un se souviendra pour nous. Les autres vont venir nous protéger et nous guider. Nous les reconnâtrons. Ils nous reconnâtront.

— La pourvoyeuse argentée, demanda Sessurée à mi-voix. Nous l'avons suivie mais elle ne nous a pas reconnus. »

Sylic se tordit, mal à l'aise, au cœur du nœud en repos. « Argentée. Gris argent, siffla-t-il. Tu te rappelles, Kelaro ? Xecrès a trouvé la grande créature gris argent et nous a ordonné de la suivre.

— Je ne me rappelle pas », trompeta Kelaro doucement. Il ouvrit et referma ses immenses yeux argentés. Ils roulaient en changeant de couleur. « Encore que, peut-être... comme un rêve. Un mauvais rêve.

— Elle nous a attaqués quand nous nous sommes regroupés autour d'elle. Elle nous a lancé de longues dents. » Sylic se noua lentement sur lui-même et s'immobilisa en découvrant sur son corps

une profonde cicatrice. Les écailles qui la recouvraient étaient épaisses et inégales. « Elle m'a mordu ici, chuchota le serpent rouge d'une voix rauque. Elle m'a mordu mais elle ne m'a pas dévoré. » Il se retourna, plongea les yeux dans les yeux de Kelaro, comme pour y chercher une confirmation. « Tu as arraché les dents qui étaient restées plantées dans ma chair. Elles m'avaient transpercé et la plaie suppurait. »

Kelaro baissa les paupières. « Je ne me rappelle pas », répondit-il à regret.

Des ondes parcoururent le corps de Maulkin. Voilà longtemps que ses ocelles n'avaient pas brillé avec autant d'éclat. « La créature argentée t'a attaqué ? questionna-t-il, incrédule. Elle t'a attaqué ? » Un courant de colère bouillonnait dans sa voix.

« Comment se pourrait-il que celle qui répand l'odeur des souvenirs se retourne contre ceux qui viennent lui demander secours ? » Il agita violemment sa grande tête d'avant en arrière, la crinière dressée sous l'afflux des toxines. « Je ne comprends pas ! mugit-il soudain. Aucun souvenir de cela. Pas même le goût d'un souvenir ! Comment une chose pareille peut-elle se produire ? Où est Celle-Qui-Se-souvient ? »

— Peut-être ont-ils oublié », dit Conteur avec un humour noir. Le serpent ménestrel, vert et fluët, n'avait guère pris de forces depuis qu'il s'était souvenu de son nom. L'effort qu'il déployait pour conserver son identité semblait consumer toute son énergie. Comment était-il avant d'avoir oublié qui il était, nul n'aurait su le dire. Aujourd'hui, c'était un guide austère, à la langue bien affilée. Il avait beau se rappeler qui il avait été, il n'arrivait que rarement à chanter.

Maulkin fouetta de la queue pour lui faire face. Sa crinière était hérissée, ses couleurs ondoyaient. « Ils ont oublié ? rugit-il, d'étonnement et d'indignation. L'as-tu vu dans un rêve ou dans un souvenir ? Te rappelles-tu un chant qui parle d'un temps où tous oublient ? »

Conteur lissa sa crinière sur son poitrail, réduisant ainsi sa taille et son importance. « C'était une plaisanterie, seigneur. La mauvaise plaisanterie d'un ménestrel aigri. J'en demande pardon.

— Une plaisanterie qui contient peut-être un grain de vérité. Nous sommes nombreux à avoir oublié. Se pourrait-il que ceux qui se souviennent, nos gardiens de mémoire, aient également failli à leur tâche ? »

Un silence découragé accueillit sa question. S'il en était ainsi, cela signifiait qu'ils étaient abandonnés. Ils n'avaient d'autre avenir que l'errance jusqu'à ce que leur esprit décline et s'obscurcisse. Les serpents se serrèrent l'un contre l'autre plus étroitement, se raccrochant au maigre espoir qui leur restait. Maulkin s'arracha brutalement du nœud. Il décrivit un immense cercle et entama une

série de voltes lentes. « Réfléchissez avec moi ! les exhorta-t-il. Voyons si cela peut être vrai. Voilà qui expliquerait beaucoup de choses. Sessurée, Shriver et moi avons vu un être gris argent, qui avait l'odeur de Celle-Qui-Se-Souvient. Elle nous a ignorés. Kelaro et Sylic ont vu un animal gris argent. Quand Xecrès, le chef de leur nœud, a cherché des souvenirs auprès de lui, il les a attaqués. » Brusquement, il fit volte-face vers les autres. « Est-ce si différent de la façon dont vous vous êtes comportés tous, quand vous aviez perdu vos souvenirs ? Vous vous ignoriez mutuellement, vous ne répondiez pas à mes questions. N'êtes-vous pas allés jusqu'à attaquer vos frères quand vous vous disputiez la nourriture ? » Il s'arc-bouta en arrière, dévoilant son ventre blanc, et passa devant eux comme l'éclair. « C'est tellement évident ! trompeta-t-il. Le ménestrel a vu juste. Ils ont oublié ! Nous devons les forcer à se souvenir de nous ! »

Le nœud était silencieux, frappé de crainte respectueuse. Même les serpents dépourvus d'intelligence qui se regroupaient au hasard en nœuds durant les temps de repos s'étaient séparés pour contempler la danse jubilatoire de Maulkin. L'émerveillement qui brillait dans tous les regards fit honte à Shriver, mais ses doutes étaient trop forts. Elle les exprima à voix haute. « Comment ? Comment pouvons-nous les forcer à se souvenir de nous ? »

Soudain, Maulkin fonça sur elle. Il la serra, l'enveloppa et l'arracha au nœud pour qu'elle l'accompagne dans sa danse sensuelle. Elle goûtait à ses toxines en glissant à ses côtés. Ils étaient ivres de joie, grisés de liberté. « Tout comme nous avons réveillé les autres. Nous allons en repérer un, l'affronter, et exiger qu'il dise son nom. »

Tandis qu'elle dansait avec lui, enlacée, enivrée, il avait été si facile de croire la chose possible. Ils chercheraient l'une de ces créatures argentées qui avaient l'odeur des souvenirs, la forceraient à se rappeler son but, à partager ses souvenirs avec eux. Et alors... alors ils seraient tous sauvés. D'une façon ou d'une autre.

A présent, en regardant la forme qui passait entre eux et la lumière, elle doutait. Voilà des jours qu'ils cherchaient un être argenté. Dès qu'ils avaient perçu son odeur, Maulkin n'avait autorisé que de brèves haltes. La poursuite assidue en avait épuisé certains. Le mince Conteur avait perdu poids et couleurs. De nombreux serpents sauvages étaient restés à la traîne quand Maulkin avait forcé l'allure. Peut-être les rattraperaient-ils plus tard. Peut-être ne les verrait-on plus. Pour l'heure, Shriver ne songeait qu'à l'énorme créature qui se déplaçait au-dessus d'eux.

Le nœud traînait dans son ombre. Maintenant qu'ils l'avaient rattrapée, même Maulkin semblait découragé par l'ampleur de la tâche. Par sa masse, l'être argenté les surpassait de loin. Et il était de même taille que Kelaro.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Conteur brusquement. Nous ne pouvons pas nous enrouler autour d'une créature pareille pour l'entraîner au fond. Autant lutter avec une baleine !

— En réalité, ce ne serait pas impossible, fit observer Kelaro avec l'assurance que lui donnait sa taille. (Il dressa sa crinière de manière belliqueuse.) Il faudrait se battre mais nous sommes nombreux. Nous aurions le dessus.

— D'abord, nous éviterons d'user de violence », déclara Maulkin. Shriver le vit rassembler ses forces. Parfois, il lui semblait que l'étincelle de sa vitalité flambait comme jamais mais que son être physique diminuait d'autant. Elle aurait voulu le convaincre de se ménager mais mieux valait s'abstenir de ranimer cette éternelle discussion. Le prophète s'étira de tout son long. Une brève ondulation parcourut son corps, faisant briller ses ocelles comme de l'or. Lentement, sa collerette s'épanouit sur son poitrail jusqu'à ce que chaque piquant de sa crinière soit hérissé et gonflé de venin. Ses grands yeux cuivrés roulaient avec détermination. « Attendez que je vous appelle », ordonna-t-il.

Et il les quitta pour nager vers l'immense forme argentée.

Il ne s'agissait pas d'un pourvoyeur. Il n'était pas souillé de sang et de déchets, caractéristique des mastodontes qui leur octroyaient la chair fraîche. Celui-ci se déplaçait plus rapidement, bien que Shriver ne puisse distinguer ni aileron ni nageoire. Il avait un unique appendice en forme de nageoire au bas de son ventre rond mais il ne paraissait pas s'en servir pour avancer. Il glissait sans effort à travers le Plein, et la partie supérieure de son corps se chauffait au soleil du Manque. Maulkin régla sur lui son allure. La créature semblait dépourvue d'ouïes, d'yeux et de crinière mais Maulkin la hélé néanmoins. « Le nœud de Maulkin te salue. Nous avons fait un long voyage en quête de Celle-Qui-Se-Souvient. N'es-tu pas celle-là ? »

Elle ne manifesta d'aucune façon qu'elle l'avait entendu. Sa vitesse ne varia pas. Son odeur ne changea pas. Comme si elle ignorait complètement la présence du serpent. Durant un moment, Maulkin se maintint à son allure et attendit patiemment. Il répéta son salut, sans plus de résultat. Brusquement, il cingla de la queue pour augmenter sa vitesse et se placer en avant de l'être argenté. Puis, dans une vibrante secousse de sa crinière, il lâcha un nuage paralysant de toxines.

La créature le traversa sans même ralentir, apparemment indifférente au poison. Ce fut seulement après son passage que Shriver sentit quelque chose émaner d'elle ; un frissonnement du corps argenté, une vague odeur de malaise. Mais la réaction, aussi faible fût-elle, lui redonna courage. L'être argenté pouvait feindre de les ignorer mais il avait tout de même conscience de leur présence.

Maulkin ressentit la même chose car il fouetta l'eau en face de la créature qui était forcée de faire halte ou de le heurter. « Je suis Maulkin, du nœud de Maulkin ! J'exige de connaître ton nom ! »

Elle fonça sur lui. Elle passa dessus comme si le serpent avait été du varech. Mais Maulkin n'était pas du varech qu'on écarte négligemment. « J'exige de connaître ton nom ! » beugla-t-il. Il se jeta de tout son long sur l'être argenté. Son nœud le suivit. Malgré tous leurs efforts, ils ne purent l'envelopper. Ils ne firent que le pousser et le heurter. Kelaro le bleu le percuta et lui assena un coup qui faillit l'assommer lui-même tandis que Sessurée défonçait l'unique nageoire. Tous, ils lâchèrent leurs plus virulentes toxines, de sorte qu'ils traversaient des nuages de leur propre poison. L'immense créature fut ralentie et déroutée par l'attaque. Elle hésita. Shriver entendit une lamentation stridente. Chantait-elle dans le Manque, même en plein soleil ? Désorientée et haletante sous le déferlement de toxines, elle monta et pointa la tête dans le Manque.

Là, elle découvrit la face de l'animal et ses nageoires, qui ne ressemblaient à rien de ce qu'elle connaissait. Il n'avait pas de crinière mais déployait au-dessus de lui de grandes ailes blanches, comme une mouette qui se repose à la surface du Plein. Son corps était infesté de parasites qui sautillaient, s'accrochaient à sa partie supérieure et à ses ailes en poussant des cris aigus. Quand ils l'aperçurent, leur agitation redoubla. Enhardie, elle se redressa autant qu'elle put. Elle se jeta à la tête de la créature grise. « Qui es-tu ? » trompeta-t-elle. Elle secoua sa petite crinière en la cinglant de ses cellules brûlantes, l'éclaboussant de toxines. « Dis ton nom ! Shriver du nœud de Maulkin exige que tu te souviennes ! »

L'animal cria quand le poison l'atteignit. Il porta ses nageoires à sa face et se gratta. Les parasites affolés sautaient sur son dos, hurlant de leurs voix ténues. Brusquement, il se pencha loin en avant. Shriver crut qu'il allait plonger pour lui échapper ; mais elle s'aperçut qu'il n'agissait pas de son propre chef. Maulkin avait réuni tous les efforts de son nœud. Leurs forces combinées le poussèrent et le firent rouler sur un flanc. Son aile blanche frôla l'eau. Un parasite tomba dans le Plein avec un bourdonnement déchirant. L'un des serpents sauvages bondit en avant pour le happer au vol. Ils ne se le firent pas dire deux fois. Le banc tout entier convergea vers l'être argenté. Avec une violence que Maulkin n'avait sûrement jamais voulue, ils s'abattirent sur lui et le secouèrent. Il poussa des cris éperdus et fit des moulinets avec ses nageoires, déployant des efforts frénétiques pour frapper ses agresseurs. Ce qui ne fit qu'exacerber la rage des serpents sauvages. Ils ajoutèrent leurs toxines désordonnées à celles qui obscurcissaient déjà le Plein. Les substances destinées à paralyser les poissons et à repousser les requins assaillaient les sens de Shriver. Les serpents

sauvages faisaient le plus gros du travail, à présent, alors que Maulkin et son nœud décrivaient des cercles autour de la créature assiégée de toutes parts, en lui demandant sans cesse son nom. Les parasites étaient de plus en plus nombreux à tomber comme des pierres dans l'eau. Les grandes ailes blanches de l'animal battaient furieusement en trempant dans le Plein, d'abord d'un côté puis de l'autre. Enfin, quand la créature fut presque complètement couchée sur le flanc, Kelaro s'élança de toute sa taille gigantesque hors du Plein. Il s'écrasa sur le flanc exposé de l'animal. Les autres serpents s'y agglutinèrent rapidement, les sauvages comme les conscients. Certains bondirent pour saisir ses membres raides et ses ailes palpitantes. Il tenta de se redresser mais il succombait sous leur nombre et leur poids, entraîné vers le bas, loin du Manque, plus profond dans le Plein. Alors qu'il était tiré par le fond, les parasites essayaient de sauter loin de lui mais des mâchoires claquantes les attendaient.

« Ton nom ! insistait Maulkin tout au long de la descente. Dis-nous ton nom ! »

La créature beuglait et gesticulait follement sans prononcer un mot. Maulkin fonça sur elle, s'enroula autour de sa partie avant. Il lui secoua sa crinière en pleine face et dégorgea un épais nuage de toxines. « Parle ! ordonna-t-il. Rappelle-toi pour nous ! Dis-nous ton nom ! Comment t'appelais-tu ? »

L'animal se débattait, sa petite tête et ses membres se convulsaient dans l'étreinte de Maulkin alors que la masse disproportionnée de son corps restait raide et inflexible. Certains de ses petits membres frêles se brisèrent tandis que ses ailes trempées s'alourdisaient. Pourtant, il continuait à lutter pour remonter à la surface du Plein. Ils ne purent le tirer tout au fond bien que le nœud réussît à le maintenir sous le Manque.

« Parle-nous ! ordonna Maulkin. Un seul mot. Ton nom, simplement, et on te laissera partir. Essaie de te souvenir. Remonte en arrière. Tu le connais. Nous savons que tu le connais. Nous pouvons sentir l'épaisseur de tes souvenirs. »

Il s'abattit furieusement sur le prophète. Sa bouche béait et s'étirait avec les sons qui restaient incompréhensibles. Puis, soudain, il s'immobilisa. Ses petits yeux bruns s'élargirent. Il ouvrit tout grand la bouche, une fois, deux fois. Puis il se détendit brusquement. Shriver baissa les paupières. La créature argentée était morte. Ils l'avaient tuée, pour rien.

Alors, elle se mit à parler. Shriver reporta brusquement son attention sur elle. Sa voix était fluette, presque désincarnée. De ses membres grêles, elle chercha à embrasser le corps épais de Maulkin. « J'étais Draquius. Je ne le suis plus. Je suis une chose morte, qui parle par la bouche des souvenirs. » Sa trompette était aiguë et faible,

à peine audible.

Impressionné, le nœud s'immobilisa et se resserra. Draquius poursuivit : « C'était le temps du changement. Nous avons remonté le fleuve loin en amont, là où le limon de la mémoire était épais et beau. Nous avons confectionné nos cocons, en nous enrobant de fil tissé de mémoire. Nos parents nous ont baignés du limon des souvenirs, nous ont donné nos noms et leurs souvenirs. Ils veillaient sur nous, nos vieux amis. Ils ont fêté le temps du changement sous le bleu du firmament. Ils se sont réjouis quand nous avons quitté le fleuve pour nous vautrer sur les berges ensoleillées, afin de laisser la lumière et la chaleur sécher nos cocons tandis que nous nous métamorphosions. Ils nous ont enveloppés, couche après couche, de souvenirs et de limon. C'était une saison de joie. Nos parents emplissaient le ciel de leurs couleurs et de leurs chants. Nous devons nous reposer durant la période froide pour nous réveiller et émerger quand les jours se réchaufferaient et s'allongeraient. » Il ferma ses petits yeux, on aurait dit qu'il souffrait. Il s'accrochait à Maulkin comme s'il faisait partie de son nœud.

« Puis le monde a basculé. La terre a tremblé et s'est ouverte. Les montagnes mêmes se sont fracassées, ont exsudé un sang rouge et brûlant. Le soleil s'est obscurci ; même à l'intérieur de nos cocons, nous l'avons senti s'éteindre. Nous avons entendu les cris de nos amis quand les vents chauds qui soufflaient sur nous chassaient l'air de leurs poumons. Pourtant, alors même qu'ils tombaient, haletants, ils ne nous ont pas abandonnés. Ils nous ont entraînés à l'abri, de multiples vies se sont écoulées depuis. Ils n'ont pas pu sauver nombre d'entre nous mais ils ont essayé. Je dois le reconnaître, ils ont essayé. Ce n'était que pour un temps, ont-ils promis. Jusqu'à ce que la poussière cesse de pleuvoir, jusqu'à ce que les cieux redeviennent bleus. Jusqu'à ce que la terre cesse de trembler. Mais elle n'a pas cessé. La terre tremblait chaque jour et les montagnes s'embrasaient. La forêt a brûlé et les cendres tombaient partout, étouffaient tout, empêtaient les eaux du fleuve qui coulait, plus épais que le sang. L'air en était chargé et quand les cendres se sont déposées, elles ont recouvert toute forme de vie. Nous les avons appelés de l'intérieur de nos cocons mais, après un temps, ils n'ont plus répondu. Sans le soleil, nous ne pouvions éclore. Nous reposions dans de profondes ténèbres, enveloppés dans nos souvenirs, et nous avons attendu. »

Le nœud et son escorte étaient silencieux. Ils restaient sur place, drapés sur les membres roides et les ailes de Draquius, enroulés autour de son corps massif. Maulkin lui souffla à la face un fin nuage de toxines. « Continue, ordonna-t-il avec douceur. Nous ne comprenons pas mais nous écoutons.

— Vous ne comprenez pas ? (Il eut un rire grêle.) Moi, je ne

comprends pas. Très longtemps après, d'autres gens sont venus. Ils ressemblaient à ceux qui avaient essayé de nous sauver, sans leur ressembler. Nous les avons appelés joyeusement, certains qu'ils venaient enfin nous délivrer de l'obscurité. Mais ils n'ont pas voulu nous écouter. Ils ont dédaigné nos voix immatérielles, nous ont chassés de leurs pensées comme si nous étions moins réels encore que des rêves. Puis ils nous ont tués. »

Shriver sentit son espoir s'amenuiser.

« J'ai entendu les cris de Teréa. Je n'ai pas compris ce qu'il se passait. Elle était avec nous ; et puis elle a disparu. Le temps a passé. Puis ils m'ont attaqué. Des outils ont mordu dans mon cocon, et l'ont fait éclater alors qu'il était encore lourd et épais, fort de mes souvenirs. Alors... (Sa voix se fit embarrassée.) Ils ont jeté mon âme sur la pierre froide, où elle est morte. Mais les souvenirs ont demeuré, pris dans les couches du cocon. Ils m'ont scié en planches avec lesquelles ils ont fabriqué un nouveau corps. Ils m'ont refait à leur image, en creusant jusqu'à me façonner un visage, une tête et un corps semblables aux leurs. Puis ils m'ont noyé dans leurs propres souvenirs jusqu'à ce que je m'éveille, un jour, et j'étais un autre. Ils m'ont appelé *L'Anneau-d'Or*, voilà ce que je suis devenu. Une vivenef. Un esclave. »

Le silence se répandit sur eux tous quand il se tut. Il avait employé des mots que Shriver ne connaissait pas, parlé de choses qu'elle ne saisissait pas. Elle fut glacée d'effroi. Elle savait qu'il s'agissait d'une histoire prodigieuse, l'histoire de la disparition de sa race mais elle en ignorait la raison. Elle se réjouissait presque de ne pouvoir comprendre la tragédie. Maulkin, toujours enroulé autour de Draquius, avait baissé les paupières. Ses couleurs étaient d'une pâleur malade.

« Je vais te pleurer, Draquius. Ton nom éveille des échos dans mon âme. Autrefois, je crois, nous nous connaissions. Mais aujourd'hui, nous devons nous séparer comme des étrangers immémoriaux. Nous allons te laisser partir.

— Non ! Je t'en prie ! » Les yeux de Draquius s'élargirent, il essaya de s'accrocher à Maulkin. « Ne me lâche pas. Tu as dit mon nom et il sonne dans mon cœur comme le clairon du Dragon de l'Aube. Pendant si longtemps, j'ai oublié qui j'étais.

Ils m'ont toujours gardé avec eux, ils m'ont privé de solitude, ils ont empêché mes anciens souvenirs de remonter à la surface. Couche après couche, ils ont appliqué sur moi leurs petites vies jusqu'à ce que je finisse par croire que j'étais l'un d'eux. Si tu me laisses partir, ils vont me récupérer. Cela recommencera et ne finira peut-être jamais.

— Nous ne pouvons rien pour toi, dit Maulkin tristement. Nous ne pouvons rien pour nous-mêmes. Je crains que tu nous aies raconté la fin de notre propre histoire.

— Défais-moi, supplia Draquius de sa petite voix frêle. Je ne suis rien d'autre que la mémoire de Draquius. S'il avait survécu, il aurait été l'un de vos guides, il vous aurait conduits au pays. Mais il n'est plus. Je suis tout ce qui subsiste de lui, pauvre carcasse d'une vie. Je ne suis que réminiscences. Rien de plus, Maulkin, du nœud de Maulkin. Je suis une histoire ; et cette histoire, il ne reste personne pour la raconter. Alors approprie-toi mes souvenirs. Si Draquius avait survécu à sa métamorphose, il aurait dévoré son cocon et aurait rappelé à lui tous ses souvenirs. Mais il n'est plus. Alors, prends-les. Conserve les souvenirs de celui qui est mort avant d'avoir pu trompeter son nom dans les cieux. N'oublie pas Draquius. »

Maulkin baissa les paupières de ses grands yeux cuivrés. « Je ne serai qu'un piètre réceptacle, Draquius. Nous ne savons pas combien de temps nous pourrions survivre.

— Alors, prends ma vie et tires-en force et utilité. » Il relâcha son étreinte et croisa ses membres grêles sur sa poitrine étroite. « Délivre-moi. »

Ils finirent par lui obéir. Ils le broyèrent, le déchirèrent, le mirent en pièces. Une partie de son corps, comme ils le découvrirent avec horreur, n'était constituée que de lamelles de plantes mortes. Mais tout ce qui était argent, qui exhalait une odeur de souvenance, ils s'en emparèrent et le dévorèrent. Maulkin avala la partie en forme de tête et le devant du corps. Shriver n'eut pas l'impression que Draquius souffrait car il ne cria pas. Maulkin insista pour que tous goûtent aux souvenirs. Même les serpents sauvages furent subtilement encouragés à se joindre au partage.

Les fils argentés de ses souvenirs étaient secs, et longs, et raides, et durs. Quand Shriver saisit sa portion dans ses mâchoires, elle fut étonnée de la sentir s'amollir et fondre. Alors qu'elle avalait, les souvenirs naquirent en elle, avec clarté. Comme si d'une eau trouble elle était passée dans une onde limpide. Des images éteintes d'une autre époque lui apparurent et se mirent à rayonner de couleurs et de détails. Elle baissa les paupières, extasiée, et rêva de vent sous ses ailes.

LE LANCEMENT DU *PARANGON*

La marée serait haute juste après l'aube, aussi les derniers préparatifs furent-ils achevés dans l'affolement, à la lumière des lanternes. Toute la nuit, Brashen arpenta le chantier en jurant. On avait couché le *Parangon*, on l'avait poussé vers l'eau aussi loin que possible sans fatiguer le bois. Avec des vérins et des étais placés à l'intérieur de la coque, on avait redressé et remis presque d'aplomb le navire gémissant. On avait procédé à un calfatage préliminaire mais incomplet. Brashen voulait que le bordé soit libre de jouer quand l'eau soulèverait la coque. Un navire doit être assez souple pour résister au martèlement des vagues. Il fallait laisser à *Parangon* toute latitude afin que l'eau et la coque s'acceptent mutuellement. La quille était découverte sur sa longueur. Brashen l'avait fait résonner avec un marteau ; elle semblait solide. Elle devait l'être, elle était en bois-sorcier gris argent, dur comme la pierre. Toutefois, Brashen se méfiait de tout ce qui *devait être*. L'expérience lui avait appris que c'étaient précisément ces choses-là qui allaient de travers.

Il nourrissait mille inquiétudes pour la mise à flot du navire. Il tenait pour acquis que *Parangon* allait faire eau comme une passoire jusqu'à ce que son bordé ait gonflé. Les vieux bordages et vaigres, restés tant d'années dans la même position, pouvaient se déjeter ou se fendre en absorbant toutes les tensions de la remise à flot. Il pouvait arriver n'importe quoi. Si seulement ils avaient disposé d'un plus large budget, qui leur aurait permis d'embaucher des maîtres charpentiers de navire et des ouvriers qualifiés afin de surveiller cette phase du renflouage ! Les choses étant ce qu'elles étaient, il utilisait les compétences qu'il avait acquises à la longue, par expérience et beaucoup par ouï-dire, et le labeur des hommes qui d'ordinaire à cette heure cuvaient leur vin. Ce qui n'était guère rassurant.

Mais son inquiétude culminait surtout, comme la crête d'une lame, devant l'attitude de *Parangon*, qui ne s'était guère améliorée durant la période de travail. Le navire leur parlait à présent mais son humeur était très lunatique. Malheureusement, la gamme de ses émotions semblait se limiter aux plus sombres. Il était furieux ou maussade, gémissait pitoyablement ou fulminait comme un insensé. Entre les deux, il sombrait dans une mélancolie complaisante ;

Brashen regrettait que le navire ne fût pas un gamin qu'il aurait pu simplement secouer tout de bon.

Il se doutait que *Parangon* n'avait jamais vraiment appris la discipline et la maîtrise de soi. Ce qui, comme il l'expliqua à Ambre et Althéa, était la source de tous ses problèmes. Pas de discipline. Il faudrait que cela vienne d'eux jusqu'à ce que *Parangon* apprenne à se diriger seul. Mais comment former le caractère d'un navire ? Ils avaient tous trois débattu la question autour de chopes de bière, quelques nuits avant la marée de vive eau.

Il faisait lourd, ce soir-là. Ils étaient assis sur des morceaux de bois de flottage, sur la plage. Depuis la ville, Clef avait traîné pour eux un fut de bière qui, quoique de mauvaise qualité, restait trop chère pour leur bourse. Mais la journée avait été exceptionnellement chaude et longue, et *Parangon* particulièrement difficile. Ils s'étaient réunis à l'ombre de sa proue. Il était revenu, ce jour-là, à son attitude la plus infantile, qui incluait injures et bombardement de sable. Couché sur la plage, il disposait d'une réserve quasi illimitée de munitions. Brashen sentait son cuir chevelu le démanger à cause du sable dans ses cheveux collés de sueur et sur sa nuque. Les cris et les menaces n'avaient aucune prise sur le navire. Brashen avait fini par s'accroupir et accomplir sa besogne sans réagir aux pluies de sable jetées par *Parangon*.

Althéa avait haussé une épaule. Brashen distinguait les grains noirs et irritants à la naissance de ses cheveux. « Que peut-on y faire ? Il est un peu grand pour une fessée. On ne peut pas l'envoyer au lit, encore moins le priver de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait moyen de le punir. Il va falloir recourir à la subornation. »

Ambre reposa sa chope. « Vous parlez de punitions. La question, c'est la discipline. »

Althéa resta un moment songeuse. « Ce sont peut-être deux choses différentes mais j'ignore comment on peut les séparer. »

— Je suis prêt à essayer n'importe quoi pour qu'il se conduise correctement. Vous imaginez un peu les difficultés qu'on va rencontrer en naviguant avec lui tel qu'il est ? Si nous ne le rendons pas plus accommodant, nous aurons fait tout ce travail pour rien. » Brashen exprima ce qu'il redoutait le plus. « Il pourrait se retourner contre nous. Dans une tempête ou un affrontement avec les pirates... il pourrait nous tuer tous. » Plus bas, il se força à ajouter : « Il l'a déjà fait. Nous savons qu'il en est capable. »

C'était un sujet qu'ils n'avaient jamais abordé ouvertement. Bizarre, songea Brashen. Ils étaient tous les jours aux prises avec la folie de *Parangon*. Ils avaient souvent discuté nombre de ses aspects mais ne l'avaient jamais envisagée dans son ensemble. Encore maintenant, ce fut le silence qui accueillit ses paroles.

« Que veut-il ? demanda Ambre. La discipline doit venir de lui-même. Il faut qu'il ait envie de se montrer coopératif et ce désir ne peut procéder que de ce qu'il veut. Dans l'idéal, il est à espérer qu'il veuille quelque chose que nous pouvons lui procurer ou lui refuser, selon la façon dont il se conduira. »

Brashen eut un sourire désabusé. « Ce sera presque aussi dur pour vous que ça l'est pour lui. Je sais que vous ne supportez pas de le voir malheureux. Il a beau se conduire d'une manière inqualifiable, vous allez toujours le rejoindre le soir pour lui parler, lui raconter des histoires ou lui jouer de la musique. »

Ambre baissa la tête d'un air coupable en tripotant les doigts de ses épais gants de travail. « Je ressens sa souffrance, avoua-t-elle.

Il en a vu de toutes les couleurs. On ne lui a pas souvent laissé le choix. Il est si désorienté. Il a peur d'espérer car, quand il s'y est risqué par le passé, on l'a privé de toute joie. Alors il a décidé de croire, d'emblée, que tout le monde est contre lui. Il blesse avant d'être blessé. Il s'est muré en lui-même et ce ne sera pas facile de percer une brèche.

— Alors, que pouvons-nous faire ? »

Ambre serra les paupières comme si elle avait mal. Puis elle déclara en rouvrant les yeux : « Nous devons agir avec dureté, en espérant que ce sera la bonne méthode. » Elle s'était levée ; elle longea jusqu'à l'étrave le navire affalé. Sa voix claire porta jusqu'à eux quand elle s'adressa à la figure de proue. « *Parangon*, tu t'es mal conduit aujourd'hui. C'est pourquoi je ne viendrai pas te raconter d'histoires ce soir. Je regrette qu'il en soit ainsi. Si tu te conduis bien demain, je viendrai te voir demain soir. »

Le silence de *Parangon* fut bref. « Je m'en moque. De toute façon, tu racontes des histoires idiotes et assommantes. Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai envie de les écouter ? Ne viens plus jamais me voir. Laisse-moi tranquille. Je m'en moque. Je m'en suis toujours moqué.

— Ça me désole, ce que tu dis là.

— Je m'en moque, espèce de garce ! Tu m'entends ? Je m'en moque ! Je vous déteste tous ! »

Ambre revint lentement vers eux, le pas lourd. Sans un mot, elle reprit sa place sur la bûche.

« Hum, ça s'est bien passé, fit observer Althéa d'un ton sec. Il est clair que sa conduite va s'améliorer en un rien de temps. »

Ces paroles revinrent hanter Brashen alors qu'il entamait un nouveau circuit du chantier. Tout était prêt, paré partout. On ne pouvait rien faire de plus tant que la marée n'était pas montée. Le lourd contrepoids fixé au moignon du mât empêcherait que le navire ne se redresse trop vite. Brashen dirigea son regard vers la gabare mouillée au large. Il y avait posté un bon matelot, l'un des rares de

son nouvel équipement en qui il ait confiance. Haff guetterait les signaux de flamme de Brashen et surveillerait l'équipe au cabestan qui mettrait le *Parangon* à l'eau. A bord du navire, il y aurait d'autres hommes prêts à actionner les pompes de cale. Il craignait surtout pour le bord de *Parangon* resté en contact avec le sable abrasif et les insectes de la plage durant toutes ces années. Il avait fait ce qu'il avait pu à l'intérieur de la coque. Il avait prévu de déployer de la toile lestée le long de ce bord dès que le navire serait à l'eau et redressé. Si, comme il le prévoyait, l'eau s'engouffrait dans les interstices entre les bordages, la toile serait plaquée contre la coque et ralentirait au moins la voie d'eau. Il faudrait peut-être amortir à nouveau le navire, avec ce bord debout pour recalfater soigneusement le bordé. Il espérait bien qu'on n'en viendrait pas là mais il était résigné à faire ce qu'il fallait pour que le navire tînt la mer.

Il entendit derrière lui un pas léger sur le sable. Il se retourna pour découvrir Althéa qui clignait les yeux vers la gabare. Elle hocha la tête en apercevant l'homme en faction. Brashen sursauta quand elle lui tapota l'épaule. « Ne vous inquiétez pas tant, Brash. Tout va s'arranger.

— Ou le contraire », marmonna-t-il d'un ton acerbe. Le geste rassurant, le diminutif affectueux le surprirent. Ces derniers temps, il lui semblait qu'ils avaient retrouvé la familiarité naturelle des compagnons de bord. Du moins le regardait-elle en face quand elle s'adressait à lui. Ce qui avait amélioré les conditions de travail. Tout comme lui, elle avait dû se rendre compte que ce voyage exigerait leur coopération. Ce n'était pas plus que cela. Il noya résolument la brève étincelle d'espoir qui s'était allumée en lui. Il maintint la conversation sur le navire.

« Où voulez-vous être quand ce sera le moment ? » demanda-t-il. Il avait été convenu qu'Ambre resterait auprès de *Parangon* pour lui parler durant l'opération. C'était elle qui se montrait la plus patiente avec lui.

« Où voulez-vous que je sois ? » s'enquit humblement Althéa.

Il hésita, se mordit la langue. « J'aimerais que vous vous teniez sous le pont. Vous savez évaluer les problèmes et les prévenir avant qu'ils se transforment en désastre. Je sais que vous préféreriez assister d'ici à l'opération mais j'aimerais avoir quelqu'un de confiance en bas. Les hommes que j'ai postés aux pompes ont du muscle et de la résistance mais ils ne sont pas expérimentés ni très lestes d'esprit. J'ai quelques matelots en bas avec des maillets et de l'étoupe. Vous les dirigerez comme vous le jugerez bon quand le navire commencera à prendre l'eau. Ils ont l'air de connaître leur affaire mais surveillez-les et faites-les travailler. J'aimerais que vous vous baladiez, que vous regardiez, que vous écoutiez et que vous me fassiez savoir comment ça

se passe.

— Je suis là », assura-t-elle à mi-voix. Elle se tourna pour s'en aller.

« Althéa ! » s'entendit-il l'appeler.

Elle fit volte-face. « Il y a autre chose ? »

Il se creusa la cervelle pour trouver quelque chose d'intelligent à dire. Il brûlait de lui demander si elle avait changé d'avis à son sujet. « Bonne chance, dit-il gauchement.

— Bonne chance à nous tous », répondit-elle avec gravité, et elle s'en alla.

Une vague courut sur le sable. L'écume blanche lécha la coque. Brashen respira à fond. Voilà. Les prochaines heures seraient décisives. « Tout le monde à son poste ! » aboya-t-il. Il se tordit le cou et leva les yeux vers le sommet des falaises qui surplombaient la plage. Clef hocha la tête, indiquant qu'il tenait prêtes les deux flammes. « Fais-leur signe qu'ils commencent à raidir l'aussière. Mais pas trop. »

Sur la barge, les hommes près du cabestan se mirent à la tâche. Quelqu'un entonna un chant à haler sur un rythme lent. Les voix graves parvinrent aux oreilles de Brashen. Malgré tous ses doutes, il laissa échapper un sourire sardonique et respira profondément. « De retour en mer avec nous, *Parangon*. Allons-y ! »

*

Chaque nouvelle vague qui déferlait se rapprochait de lui. Il en distinguait le bruit. Il pouvait même en humer l'odeur. Ils l'avaient poussé, l'avaient lesté et, à présent, ils allaient laisser les vagues l'engloutir. Oh, il savait bien ce qu'ils disaient, qu'ils allaient le remettre à flot. Mais il ne les croyait pas. L'heure était venue, enfin, de son châtiment. Ils le lesteraient, le tireraient sous l'eau et puis ils le laisseraient là, à la merci des serpents. Après tout, il ne l'avait pas volé. Les Ludchance avaient attendu longtemps mais, aujourd'hui, ils allaient enfin exercer leur vengeance. Ils enverraient sa carcasse par le fond, tout comme lui avait noyé les membres de leur famille.

« Toi aussi, tu vas mourir », dit-il avec satisfaction. Ambre était perchée comme un oiseau de mer sur la lisse de guingois. Elle n'avait cessé de lui répéter qu'elle resterait avec lui durant toute la manœuvre. Qu'elle ne le quitterait pas, que tout allait bien se passer. Elle allait voir. Quand l'eau s'engouffrerait et la renverserait aussi, elle verrait bien à quel point elle s'était trompée.

« Qu'est-ce que tu as dit, *Parangon* ? demanda-t-elle poliment.

— Rien. » Il se croisa les bras sur la poitrine et les serra fort. Il sentait l'eau baigner toute sa coque. Sous lui les vagues affouillaient le sable comme de petits insectes qui creusent une galerie. Les doigts

rapaces de l'océan avançaient peu à peu sous sa coque. Chaque lame qui le frôlait s'enfonçait un peu plus profond. Il sentit l'aussière de son mât jusqu'à la gabare se raidir. Brashen cria quelque chose et la tension se stabilisa sans s'accroître. Le chant de travail se tut. A l'intérieur, Althéa lança d'une voix forte : « Jusqu'ici, ça va ! »

L'eau s'insinuait sous lui. Il frissonna soudain. La prochaine vague, peut-être, allait le soulever. Non. Elle déferla, reflua, et il était toujours sur le sable. La prochaine, alors. Non. Eh bien alors, la suivante... Les lames déferlaient, l'une après l'autre, et refluaient. Il était au supplice, rempli d'impatience et d'effroi. Il avait beau s'y attendre, quand il se sentit soulevé, oh ! à peine, quand il sentit sa coque raguer sur le sable alors qu'il flottait durant une fraction de seconde, il poussa une exclamation de surprise. Il sentit Ambre qui resserrait son étreinte d'un mouvement convulsif. « *Parangon* ! Ça va ? » cria-t-elle, angoissée.

Brusquement, il n'eut que faire de ses craintes. « Accroche-toi ! s'écria-t-il en jubilant. On y va ! » Mais l'une après l'autre, les vagues l'effleuraient et Brashen ne faisait rien. *Parangon* sentait le sable se creuser sous lui, rongé par la mer, et aussi un énorme rocher que la régression du sable avait dénudé.

« Brashen ! s'écria-t-il, irrité. Vas-y donc, mon vieux ! Je suis prêt. Raidis-moi cette aussière ! Allez, vous autres, du nerf ! »

Il entendit un fracas d'éclaboussements. Brashen le rejoignit au pas de course, dans les vagues qui devaient lui lécher les cuisses, à présent. « Pas encore, *Parangon*. Ce n'est pas encore assez profond.

— Crève, si ce n'est pas profond ! Tu crois que je suis assez bête pour ne pas savoir quand je flotte ? Je me sens soulevé par chaque vague, et il y a un fichu rocher sous moi. Si tu ne me fais pas glisser sur le sable maintenant, je vais cogner dessus bientôt.

— Du calme, alors. Ne t'énerve pas ! Je te crois sur parole ! Clef, fais-leur signe qu'ils virent au cabestan. Doucement, tout doux !

— Rien à foutre ! Dis-leur de mettre du nerf, et leste ! » *Parangon* donna un contrordre à Clef. « Tu m'entends, Clef ? » brailla-t-il alors que personne ne réagissait. Crénom ! Ils feraient mieux de l'écouter, lui, pensa-t-il furieux. Il en avait assez d'être traité comme un gamin.

L'aussière sur son mât se raidit avec une brusquerie qui le fit grogner.

« A virer au cabestan ! » cria Brashen, et les hommes poussèrent de toutes leurs forces les barres d'aspect. Ils hissèrent le navire en le balançant, mais ce n'était pas suffisant. Une fois que *Parangon* avait commencé de bouger, il était censé basculer en avant sur un rouleau coincé sous sa coque. On aurait mieux fait de le retirer de là. Maintenant, le rouleau allait faire office de cale.

« A virer ! » ordonna Brashen alors qu'une vague était à sa crête.

Soudain, il buta contre le rouleau. « Raidissez ! » *Parangon* sentit Brashen qui grimpait à quatre pattes à bord. Brusquement, il se mit à avancer, à glisser sur la plage, à s'enfoncer plus profondément dans l'eau. C'était froid, terriblement froid, après toutes ces années passées à se prélasser au soleil, et il hoqueta, saisi.

« Comme ça ! Comme ça ! Ça va aller. Doucement ! Ils vont te redresser dès que l'eau sera assez profonde. Accroche-toi ! Ça va aller. »

De l'intérieur, *Parangon* entendit Althéa hurler : « On fait de l'eau mais je crois que ça va. Toi, à la pompe ! N'attends pas qu'elle se remplisse, vas-y ! »

Il sentit le martèlement des maillets à l'intérieur tandis qu'on bourrait d'étoupe une couture qui s'était ouverte. Althéa haussait la voix, les hommes n'allaient pas assez vite à son gré. Il glissait, glissait sur le bord le long de la grève, en eau toujours plus profonde. Maintenant, il était ballotté par chaque vague qui le heurtait. Sa structure comme son instinct tendaient à le redresser mais ce fichu contrepoids sur son mât le retenait.

« Détachez le poids ! Laissez-moi me redresser ! brailla-t-il, furieux.

— Pas encore, mon gars. Pas encore. Attends un peu. J'ai ancré une bouée et, dès qu'on l'aura passée, je saurai que ta quille est dégagée. Comme ça, maintenant, comme ça !

— Laisse-moi me mettre debout ! » hurla *Parangon* et, cette fois, il ne put étouffer une note d'effroi dans sa voix.

« Bientôt. Fais-moi confiance, mon gars. Encore un peu. »

Durant ses années d'échouage, il s'était presque habitué à sa cécité. Etre couché, immobile, sans rien voir, c'était une chose. Mais c'en était une autre de se mouvoir, soudain, dans le sein de la mer imprévisible, sans avoir la moindre notion de l'endroit où il se trouvait ni de ce qui était près de lui. Un morceau de bois flotté pouvait le heurter, un rocher pouvait déchirer sa coque et il n'aurait aucun moyen de le savoir avant. Pourquoi ne le laissait-on pas se redresser ?

« Très bien, tiens bon là ! » commanda soudain Brashen. Le câble qui retenait le contrepoids fut relâché. Lentement, le navire commença à se redresser puis, tout à coup, la vague suivante le fit sauter comme un bouchon et le remit d'aplomb. Ambre glapit de surprise sans lâcher prise. L'eau glacée déferla sur les deux bords. Pour la première fois depuis plus de trente ans, il se tenait haut et droit. Il écarta brutalement les bras et poussa un rugissement de triomphe. Il entendit Ambre qui lui faisait écho dans un éclat de rire sauvage tandis que, à l'intérieur, Althéa criait, affolée.

« Pompez, corbleu ! Brashen, envoyez la toile dès que vous pouvez ! »

Parangon entendait le tambourinement des pieds et les cris frénétiques mais il n'en avait cure. Il n'allait pas sombrer. Il le sentait. Il étira les bras, le dos et les épaules. Porté par la mer, il élargit sa conscience à tout son corps. Il pouvait presque deviner comment devaient se comporter bordages et vaigres. Il respira profondément et se força à se recentrer. Brusquement, il prit de la gîte à tribord. Ambre poussa un cri de surprise et Brashen un rugissement furieux. *Parangon* se plaqua les mains sur les tempes et serra. C'était toujours la même histoire : quelque chose clochait à l'intérieur de lui. Ses pièces n'étaient pas solidaires. Il bougea à nouveau, ignorant les gémissements et les grincements de son bois tandis que les planches jouaient l'une contre l'autre. Lentement, il commença à se stabiliser. Il était vaguement conscient du travail acharné qui s'accomplissait à l'intérieur. Les hommes actionnaient les pompes, s'efforçant de contenir l'eau qui ruisselait de ses coutures éclatées. Il perçut soudain la pression de la toile contre son vaigrage. Althéa hurlait aux hommes : « Leste ! Leste ! Bourrez-moi cette étoupe ! » Il sentait son bois qui commençait à gonfler.

Brutalement il heurta quelque chose et Brashen vociféra : « Jette l'aussière, jette l'aussière, plus vite que ça, abruti ! »

Il chercha à tâtons l'obstacle.

La voix rassurante d'Ambre lui parvint aux oreilles. « C'est la barge, *Parangon*. On a accosté la barge et on t'amarre à couple. Tu seras en sûreté là. »

Parangon n'en était pas si sûr. Il faisait toujours de l'eau et il s'enfonçait. « C'est profond ici ? » demanda-t-il craintivement.

La voix jubilante de Brashen résonna comme s'il se tenait à côté d'Ambre. « Assez profond pour te mettre à flot. Mais pas suffisamment pour que, si tu enfonces, on te perde. Non qu'on te laisserait enfoncer. Pour le moment, ne t'en fais pas. Tout va bien. » La vitesse à laquelle il fila semblait démentir ses paroles.

Durant un moment, *Parangon* tendit l'oreille. A l'intérieur, des voix et des pas précipités, une course sur son pont. Sur la gabare, l'équipe du chantier se félicitait de son travail et s'interrogeait sur les réparations qui seraient nécessaires. Cependant, ce n'était pas ce qu'il entendait. Il écoutait le clapotis des vagues contre sa coque, le grincement de son bois qui s'ajustait, jusqu'au ragage de sa carène contre les défenses de la barge. Tout était à la fois singulièrement familier et inconnu. Les odeurs étaient plus âpres ici, les cris des oiseaux de mer plus vifs. Il montait et descendait avec les vagues. Le doux ballottement était réconfortant mais il constituait aussi la matière de ses cauchemars. « Eh bien, dit-il à mi-voix, je suis remis à flot. J'imagine que cela fait de moi un navire et non plus une épave.

— J'imagine », approuva Ambre tranquillement. Elle était restée

si immobile, si silencieuse qu'il l'avait presque oubliée. A la différence de tous les autres, elle devenait parfois imperceptible à ses sens. Il savait, sans même faire d'effort, où se trouvaient Brashen et Althéa. Il lui suffisait d'un instant de réflexion pour localiser n'importe quel ouvrier anonyme sur son pont ou dans ses cales. Mais Ambre était différente. Elle semblait plus réservée, plus solitaire que tous les êtres humains qu'il avait connus. Parfois, il soupçonnait que sa retenue était délibérée ; elle ne s'ouvrait que lorsqu'elle le voulait vraiment et encore, jusqu'à une certaine limite. Un peu comme moi, songea-t-il, et il se rembrunit à cette idée.

« Ça ne va pas ? demanda-t-elle précipitamment.

— Si, pour le moment », répondit-il d'une voix revêche.

Elle eut un rire léger comme s'il avait plaisanté. « Bon, alors tu es content d'être redevenu un navire ?

— Content ou pas, ça ne change pas grand-chose. Vous ferez de moi ce que vous voudrez, et ce que je ressens, on s'en moquera pas mal. » Il marqua une pause. « Je l'avoue, je ne vous croyais pas. Je ne pensais pas que je serais remis à flot. Non que j'aie eu particulièrement envie d'être remis à flot.

— *Parangon*, ce que tu penses, ça compte pour nous. N'importe comment, je n' imagine pas que tu aies vraiment voulu rester sur cette plage pour toujours. Tu m'as dit une fois, quand tu étais plutôt en colère, que tu étais un navire et qu'un navire était fait pour naviguer. Je suppose que, même si tu n'es pas ravi au début, ce sera bon pour toi. Tous les êtres vivants ont besoin de grandir. Tu ne grandissais pas, abandonné là-bas sur la plage. Tu étais prêt à renoncer et à te croire un bon à rien. » Sa voix était affectueuse. Tout à coup, c'en fut trop pour lui. Ils pensaient vraiment qu'on pouvait le contraindre tout en prétendant que c'était pour son bien ?

Il rit âprement. « Au contraire. Je savais que j'avais réussi. Je les ai tous tués, tous ceux qui ont essayé de me contrer. C'est vous qui ne voulez pas voir que j'ai réussi. Sinon, vous auriez le bon sens de me redouter. »

Un instant de silence horrifié suivit ces paroles. Il la sentit lâcher la lisse et se redresser. « *Parangon*, quand tu parles ainsi, je refuse de t'écouter. » Sa voix ne trahissait rien de ce qu'elle pensait.

« Oh, je vois. Alors, tu as peur ? » ricana-t-il méchamment. Mais elle avait fait demi-tour et s'en allait d'un pas ferme, sans répondre.

Il s'en moquait. Ainsi, il l'avait blessée. Et alors ? Personne ne se souciait de ce qu'il éprouvait, lui. Personne ne lui avait jamais demandé son avis, à lui.

« Pourquoi t'es comme ça ? »

Il avait deviné que Clef était là. Le garçon avait rejoint la gabare avec l'équipe de la plage. *Parangon* ne sursauta pas. Il resta même un

moment sans répondre.

« Pourquoi t'es comme ça ? insista le gamin.

— Comme quoi ? finit par questionner *Parangon*, irrité.

— Tu sais bien. T'jours fou. T'jours la bagarre. A dire des trucs pour êt'méchant.

— Comment tu voudrais que je sois ? rétorqua *Parangon*. Heureux qu'ils m'aient traîné jusqu'ici ? Tout content de partir avec eux pour cette mission insensée de sauvetage ? »

Il sentit le garçon hausser les épaules. « Tu pourrais.

— Je pourrais ? fit *Parangon* avec dédain. J'aimerais bien savoir comment.

— Fastoche. T'as qu'à décider que tu veux.

— Tu décides d'être heureux ? Je devrais simplement oublier, comme ça, tout ce qu'on m'a fait et être heureux ? Tra-la-la-la ? Comme ça ?

— Tu pourrais. » Il entendit le gamin se gratter le crâne. « Tiens, moi, j'aurais pu tous les détester. J'ai décidé d'êt'heureux. Décidé de prend'c'que j'pouvais. M'fair'une vie. » Pause. « C'est pas comme si j'allais en avoir une aut', de vie. Faut que celle-là, elle march'.

— Ce n'est pas si simple, coupa sèchement *Parangon*.

— Ça s'pourrait, insista Clef. C'est pas plus dur que d'décider d'êt't'jours fou. »

Le garçon s'en fut d'un pas nonchalant. Ses pieds nus frottaient, légers, sur le pont. « Mais c'est ben plus drôl' », cria-t-il par-dessus son épaule.

*

L'eau ruisselait le long du vaigrage. La toile était plaquée contre les planches et le flux diminuait. Rapides et efficaces, les calfats travaillaient avec plus d'habileté qu'Althéa ne s'y était attendue. Les hommes aux pompes la préoccupaient. Ils fatiguaient. Elle était allée chercher Brashen pour lui demander s'il disposait d'une équipe de remplacement. Elle se heurta à lui, qui descendait une échelle, suivi de plusieurs hommes robustes de la gabare. Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, il les désigna de la tête : « L'équipe de la plage est sur la barge maintenant. Ils vont relayer vos hommes aux pompes. On tient le coup ?

— On se maintient et on a même un peu d'avance. Le bois gonfle vite mais c'est normal, pour du bois-sorcier. S'il s'agissait d'une autre vivenef, je dirais qu'elle pourrait s'appliquer un peu et aveugler toute seule la moitié des voies d'eau. Mais avec *Parangon*... je n'ose même pas le lui demander. » Elle s'interrompit, attendit que l'équipe des pompes soit hors de portée d'oreille puis ajouta, très doucement : « De

peur qu'il ne fasse exactement le contraire. Comment va-t-il ? »

Brashen se gratta la barbe pensivement. « Je ne sais pas. Quand on l'a sorti de la plage, il hurlait des ordres comme s'il avait hâte d'être remis à flot. Mais comme vous, je n'ose présumer que c'est le cas. Parfois, il suffit de supposer qu'il est de bonne humeur pour qu'il devienne odieux.

— Je vois ce que vous voulez dire. » Elle croisa son regard, compatissante. « Brashen, dans quoi nous sommes-nous engagés, cette fois ? Tant qu'il était sur la plage, et qu'il était notre seul espoir, ça paraissait faisable. Mais maintenant qu'on est là... vous vous rendez compte que nous sommes entièrement à sa merci ? Il tient notre vie dans ses mains. »

Le marin parut soudain très las. Ses épaules s'affaissèrent sous le découragement. Il inspira profondément. « Ne commencez pas à douter de lui maintenant, Althéa, sinon nous sommes perdus. Ne lui montrez aucun signe de doute ni de crainte. *Parangon* est davantage un enfant qu'un homme. Quand je donne un ordre à Clef, je ne regarde pas s'il obéit. Je ne le laisse jamais croire qu'il a plus de pouvoir sur moi que je n'en ai sur lui. Les garçons ne savent pas comment réagir à ça. Ils ont besoin de limites. Ils ne se sentent en sécurité que quand ils les ont trouvées. »

Elle esquissa un sourire. « Vous parlez d'expérience ? »

Le sourire qu'il lui rendit était pâle. « Le temps que je trouve des limites, j'étais déjà tombé dans le précipice. Je ne laisserai pas *Parangon* aller jusque-là. » Il garda un instant le silence et elle crut qu'il allait en dire davantage. Mais il haussa les épaules, fit demi-tour et se hâta d'aller rejoindre les hommes des pompes.

Ce qui lui rappela qu'elle avait du pain sur la planche, elle aussi. Elle parcourut rapidement le navire, vérifia le travail des calfats. Ils renforçaient et complétaient surtout la besogne effectuée quand *Parangon* était au sec. Par endroits, ils retiraient même l'étau pour permettre aux bordés de s'ajuster. Comme la plupart des navires du désert des Pluies, le *Parangon* avait été soigneusement construit, son bordage conçu pour résister aux eaux tourmentées du fleuve des Pluies autant qu'aux caprices des lames de l'océan. Il avait même supporté une négligence de trente ans. Les bordés de bois-sorcier gris paraissaient se rappeler comment ils avaient été assemblés. Peut-être, se risqua-t-elle à espérer, *Parangon* était-il en train de coopérer, après tout. Une vivenef pouvait faire beaucoup pour s'entretenir elle-même si elle s'y décidait.

Il lui paraissait bien étrange de se déplacer sur le navire. C'était la première fois, depuis toutes ces années, que les ponts du *Parangon* étaient horizontaux sous ses pieds. Satisfaite de constater que son équipe était bien occupée, elle fit un tour rapide. La coquerie était

dans un état lamentable. Le fourneau, dont le tuyau s'était déboîté, glissait dans la petite pièce, en laissant des traînées de suie. Il faudrait probablement le réparer, sinon le remplacer. La chambre du capitaine avait également souffert. Les coffres d'Ambre avaient versé. Un flacon de parfum s'était brisé et la pièce empestait le lilas. Aux yeux d'Althéa, l'avenir prit soudain réalité. Ambre devrait déménager d'ici et loger dans la modeste cabine qui convenait au charpentier de navire.

Alors Brashen pourrait s'y installer.

Elle avait accepté à contrecœur qu'il commandât le navire. Elle était en désaccord avec ses arguments. Ses raisons à elle étaient d'ordre plus personnel. Quand ils récupéreraient *Vivacia*, il faudrait qu'elle soit en mesure de quitter le pont de *Parangon* et de prendre le commandement de sa vivenef. Celui qui naviguait en tant que capitaine sur le *Parangon* devrait effectuer avec lui le voyage de retour pour éviter qu'une désertion ne trouble davantage un navire déjà bien instable. Il fallait donc que ce soit Brashen.

Elle ressentit néanmoins une pointe de regret en refermant la porte. *Parangon* avait été construit à l'ancienne. La chambre du capitaine était de loin la plus belle du navire. Ambre avait accompli une grande besogne pour restaurer la délicate ébénisterie et les encadrements des fenêtres. Un morceau de tapis recouvrait la fâcheuse trappe qu'elle avait découpée pour communiquer avec la cale. Les vitraux des fenêtres étaient craquelés et quelques fragments manquaient mais c'était un détail mineur. Leur argent servirait d'abord à régler les réparations de première nécessité.

Elle gagna la chambre du second, qui allait être la sienne. Beaucoup plus exiguë que celle du capitaine, elle demeurait grandiose comparée aux logements de l'équipage. Elle disposait d'une couchette, d'un bureau à cylindre et de deux placards. Une troisième chambre, pas plus grande qu'un cabinet, était destinée au lieutenant. Les logements de l'équipage se réduisaient pratiquement à des hamacs qu'on accrochait, dans le gaillard d'avant. Les anciennes vivenefs ne prenaient pas le confort de l'équipage en considération. Priorité était donnée à la cargaison.

Quand Althéa revint sur le pont, elle trouva Brashen qui faisait les cent pas, agité mais triomphant. Il se tourna aussitôt vers elle. « On se maintient. On embarque encore de l'eau mais deux hommes suffisent à la pomper. Je crois que, demain matin, il sera complètement resserré. On a un peu de gîte mais un lest convenable devrait pouvoir la corriger. » Sur son visage, elle remarqua un éclat qu'elle ne lui avait pas vu depuis qu'il avait quitté la *Vivacia*, où il naviguait sous les ordres d'Ephron Vestrit. Son pas était vif. « Rien n'a cédé, rien n'a sauté. C'est presque trop beau pour être vrai. Je savais que les vivenefs

étaient coriaces mais à ce point-là ! N'importe quel autre navire à l'échouage pendant trente ans serait pourri et tout juste bon à faire du petit bois. »

Sa joie exubérante était contagieuse. Elle le suivit alors qu'il arpentait le navire, s'arrêtant pour secouer une filière afin de vérifier si elle avait du jeu, pour ouvrir et refermer une écouteille afin de s'assurer qu'elle était bien d'équerre. Il y avait encore beaucoup de besogne à faire sur le *Parangon* mais il s'agirait plus de réparations que de réfection. « On va rester un moment sur la barge, pour laisser le bois gonfler. Puis on l'emmènera au môle ouest pour terminer.

— Avec les autres vivenefs ? » demanda Althéa, mal à l'aise.

Brashen fit volte-face d'un mouvement presque provocant.

« Et où, sinon ? C'est bien une vivenef.

— Je m'inquiète de ce qu'elles pourraient lui dire, répondit-elle tout aussi vivement. J'ai peur qu'une remarque maladroite ne déclenche chez lui une de ses rages folles.

— Althéa, plus tôt nous affronterons le problème, mieux ce sera. » Il s'approcha d'elle et, l'espace d'un instant, elle crut qu'il allait lui prendre le bras. Mais il lui fit signe de l'accompagner tandis qu'il se dirigeait à grandes enjambées vers la figure de proue. « Je pense qu'on devrait le plonger sans attendre dans la vie normale. Le traiter comme n'importe quelle vivenef pour observer ses réactions. Plus on le ménagera, plus il se montrera tyrannique.

— Vous croyez vraiment que ce sera aussi simple ? Si on se met à le traiter normalement, il va se conduire normalement ? »

Brashen lui répliqua avec un sourire épanoui : « Non, bien sûr que non. Mais on va commencer par là et espérer. »

Elle se surprit à lui retourner son sourire. Quelque chose en elle réagissait à sa présence à un niveau inaccessible à l'entendement. C'était une attirance qu'elle ne pouvait raisonner. Elle savait seulement que c'était un plaisir de le voir bouger et parler comme autrefois. Le gredin amer et cynique que Kyle Havre et Torg avaient créé avait disparu. Il était redevenu le second d'Ephron Vestrit.

Elle le suivit jusqu'à la lisse de proue. Il se pencha. « *Parangon* ! Ça y est, mon vieux ! Tu es à flot, ils ne vont pas en revenir, ils n'ont qu'à bien se tenir ! »

La figure de proue fit comme si elle n'avait pas entendu. Brashen eut un petit haussement d'épaules et leva un sourcil vers Althéa. L'attitude de *Parangon* ne parut pourtant pas le décourager. Adossé à la lisse, il promena son regard sur la forêt de mâts qui peuplait le port de Terrilville. Une expression lointaine passa sur son visage. « Tu m'en veux pour tout ça ? » demanda-t-il brusquement.

D'abord, elle crut qu'il s'adressait au navire. Mais il lui lança un coup d'œil interrogateur.

« De quoi ? »

Il lui fit face et déclara avec cette franchise bourrue qu'elle se rappelait si bien. « D'être là, alors que je ne l'aurais jamais cru. D'être sur mon propre pont, capitaine Trell de la vivenef *Parangon*. De me trouver là où vous auriez aimé vous trouver vous-même. » En dépit des efforts qu'il faisait pour être grave, un sourire s'épanouit sur son visage. Quelque chose dans ce sourire fit monter les larmes aux yeux d'Althéa. Elle se tourna vivement pour regarder l'eau de peur qu'il ne s'en aperçoive. Avec quelle avidité avait-il attendu ce moment, et depuis combien de temps ?

« Je ne vous en veux pas de ça », dit-elle à mi-voix. C'était la vérité, elle en prit soudain conscience. Elle fut surprise de constater qu'il n'y avait pas en elle une once d'envie. Au contraire, elle éprouvait une joie croissante à assister à son triomphe. Elle agrippa la lisse. « Vous êtes à votre place ici. Et lui aussi. Après toutes ces années, il est en de bonnes mains. Comment pourrais-je être jalouse ? » Elle lui jeta un coup d'œil furtif. Le vent jouait dans ses cheveux bruns. Ses traits burinés auraient pu appartenir à une figure de proue. « Je crois que mon père vous aurait donné l'accolade et vous aurait félicité. Il vous aurait averti, comme je le fais maintenant, que, quand j'aurai retrouvé ma *Vivacia*, vous ne nous arriverez pas à la cheville. » Elle lui sourit sans la moindre réserve.

*

Parangon les avait entendus arriver, il savait qu'ils parlaient de lui. Jacasseries sans fin. Ils étaient tous pareils. Ils préféraient parler de lui plutôt que s'adresser à lui. Ils le prenaient pour un idiot. Ils jugeaient sans doute inutile de lui parler de quoi que ce soit. Alors il ne se sentait pas le moins du monde indiscret en tendant l'oreille. Maintenant qu'il était à nouveau entouré d'eau saline, il les percevait avec davantage de netteté. Non seulement leurs paroles mais aussi leurs émotions lui parvenaient plus distinctement.

Il oublia son irritation dans un bref instant d'émerveillement. Oui. Il pouvait les sentir beaucoup plus clairement, désormais. Presque aussi clairement que s'il s'était agi de membres de sa famille. Il se tendit vers eux avec circonspection. Il ne voulait pas qu'ils s'aperçoivent de sa présence. Pas encore.

Leurs émotions étaient fortes. Brashen était grisé par son triomphe, Althéa y prenait part. Il y avait quelque chose d'autre, aussi. Quelque chose d'autre qui passait entre eux. Il n'avait pas de mot pour le qualifier. D'une certaine façon, c'était comme l'eau salée qui s'infiltrait dans son bordage de bois-sorcier. Les choses reprenaient leur vraie place. Les lignes qui avaient été faussées retrouvaient leur

aplomb. Il sentait le même ajustement entre Brashen et Althéa. La tension qui existait entre eux, ils l'acceptaient. Elle faisait contrepoids au bien-être qu'ils éprouvaient tous deux. Il s'appliqua à trouver une analogie. Comme le vent dans ses voiles. Sans la force qui gonflait la toile, il ne pouvait avancer. Cette tension-là n'était pas à éviter ; au contraire, il fallait la rechercher.

Comme ils le faisaient.

Il se rendit compte de leur proximité seulement lorsque Brashen se pencha par-dessus la lisse pour lui parler. Il avait été si conscient de leur présence qu'il n'avait pas remarqué leur approche physique. Eh bien, il n'était pas prêt à leur répondre.

Alors, Althéa se pencha à son tour. Les émotions envahirent *Parangon*. De Brashen à Althéa, d'Althéa à Brashen, qui l'incluaient, lui. *Parangon*. L'orgueil dans la voix de Brashen n'était pas feint. « Capitaine Brashen Trell, de la vivenef *Parangon*. » Les mots tambourinèrent à travers tout le navire. C'était plus que de l'orgueil. C'était de la tendresse. Un sentiment de possession. Brashen avait ardemment désiré le faire sien. Pas seulement pour le sauver, ni parce qu'il ne valait pas cher et qu'il était disponible. Il voulait être le capitaine de la vivenef *Parangon*. Tout étonné, il sentait qu'Althéa faisait écho à ces émotions. Tous deux jugeaient vraiment qu'il était à sa place.

Quelque chose s'ouvrit en lui, qui avait été longtemps muré. La conscience de sa propre valeur pétilla comme une petite étincelle dans les ténèbres. « Ne t'y fie pas, Vestrit », dit-il à mi-voix. Il sourit franchement quand il les sentit tous deux sursauter puis se pencher pour essayer de discerner son visage. Il avait toujours les bras croisés mais il plongea son menton barbu dans sa poitrine, très satisfait de lui-même. « Libre à toi de penser qu'avec *Vivacia*, vous pouvez nous faire honte. Mais Trell et moi, on est loin d'avoir dit notre dernier mot. Tu n'as encore rien vu ! »

COMPROMIS

« C'est parfait, à mon avis. » Keffria ne put dissimuler sa satisfaction.

« C'est ravissant, renchérit Rache. Mais tournez-vous encore une fois. Un peu plus vite pour que les jupes se soulèvent. Je veux m'assurer que l'ourlet est égal partout avant de le coudre pour de bon. »

Malta leva les bras avec précaution pour éviter les épingles et pivota sur ses pieds gainés de bas. Tout autour, des bouts de tissu jonchaient le sol. De vieilles robes avaient été dépouillées de leur dentelle. Les lés de couleur vive appliqués sur les manches somptueuses provenaient d'autres jupes.

« Ah ! Comme un lis qui flotte sur l'eau ridée par une brise d'été. Vous ne sauriez être plus belle ! » s'exclama Rache, triomphante.

« Sauf quand elle sourit », fit remarquer Selden à mi-voix. Il était assis par terre dans un coin de la pièce, des jetons étalés devant lui. Malta l'avait observé : il avait construit des châteaux au lieu de travailler à ses problèmes. Elle était trop abattue pour signaler à sa mère la paresse de son petit frère.

« Selden a raison, Malta. Rien ne vaut un sourire pour embellir. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu regrettes toujours que ce ne soit pas une couturière à la mode qui t'ait confectionné cette robe ? »

Bien sûr que oui ! Comment pouvait-elle même poser la question ? Pendant des années, elles avaient parlé avec Délo de leur premier bal d'Été comme jeunes débutantes. Elles avaient dessiné des tenues recherchées, discuté ornements, couturières, escarpins. Jamais les yeux de Terrilville ne les détailleraient avec plus d'attention que ce soir-là. Tout le monde allait la voir attifée d'une robe faite à la maison et d'escarpins ravaudés. Tout l'été, elle avait attendu un miracle. A quoi bon expliquer ce qu'elle ressentait ? Elle ne voulait pas que sa mère se remette à pleurer, ni que sa grand-mère lui rabâche qu'elle devrait être fière des sacrifices consentis. Elles avaient fait de leur mieux. A quoi bon exprimer sa déception ?

« Ce n'est pas facile de sourire, ces derniers temps, mère. » Elle marqua une pause. « J'ai toujours cru que j'entrerais au bal d'Été au bras de mon père.

— Moi aussi, répondit Keffria Vestrit à mi-voix. J'ai le cœur gros que cela te soit refusé, Malta. Je me souviens encore de mon premier bal. Quand on m'a annoncée, j'étais si intimidée que c'est à peine si je tenais sur mes jambes. Alors papa m'a pris la main, l'a posée sur son bras. Et nous sommes entrés ensemble... Il était si fier de moi. » Sa voix s'assourdit subitement. Elle cligna les yeux. « Où qu'il soit, ma chérie, je suis sûre que ton père pense à toi, autant que tu penses à lui.

— Parfois, j'ai l'impression que c'est mal de rêver aux réceptions après le bal, de se préoccuper de robes, d'éventails et de coiffures alors qu'il est prisonnier dans les Iles des Pirates. (Elle s'interrompt.) Peut-être devrions-nous remettre ça à l'an prochain. Peut-être sera-t-il rentré d'ici là.

— Il est un peu tard maintenant pour y songer », intervint grand-mère, depuis son fauteuil. Elle était assise dans la lumière qui venait de la fenêtre et s'appliquait à façonner un éventail avec des restes de tissu. « Je savais comment faire autrefois, murmura-t-elle, irritée contre elle-même. Mes doigts ne sont plus aussi agiles.

— Ta grand-mère a raison, malheureusement, chérie, dit Keffria en faisant bouffer la dentelle de ses poignets. Tout le monde attend qu'on te présente. Et cela compliquerait encore la situation vis-à-vis de la famille Khuprus.

— De toute façon, je crois que je ne l'aime plus. Si Reyn s'intéressait vraiment à moi, il serait revenu me voir. » Elle tourna la tête pour regarder sa mère au moment où Rache essayait de lui ajuster sa coiffure. « Tu as des nouvelles de sa mère ? » Rache lui prit le menton, lui redressa la tête et fixa les épingles.

Keffria fronça les sourcils. « C'est surchargé. Ça lui alourdit le visage. Il faut quelque chose de plus délicat. Enlève ça, on va réessayer. » Rache retira les épingles et Keffria demanda : « Que pourrait-elle nous apprendre de plus ? Elle compatit à notre malheur. Ils prient tous pour le retour de ton père. Reyn attend impatiemment le bal d'Été, dit-elle en soupirant, et elle ajouta : Et elle propose, avec beaucoup de délicatesse, que nous discussions le paiement de notre dette deux semaines après le bal.

— Traduction : elle veut voir comment Malta et Reyn s'entendent durant le bal », intervint grand-mère avec aigreur. Elle loucha sur son ouvrage exquis. « Ils doivent compter avec les apparences, autant que nous, Malta. Car si Reyn venait te rendre visite trop souvent avant ta présentation, on estimerait qu'il fait preuve d'une hâte malvenue. En outre, le voyage du désert des Pluies à Terrilville n'est pas négligeable, on ne l'entreprend pas à la légère. »

Malta poussa un petit soupir. Elle s'était répété tout cela, bien des fois. Mais, plus probablement Reyn avait décidé qu'elle ne valait pas la peine d'être courtisée. Peut-être le dragon avait-il quelque chose à

voir là-dedans. Elle avait souvent rêvé du dragon depuis, et les rêves étaient tantôt troublants, tantôt effrayants. Parfois, le dragon parlait de Reyn. Il disait que Malta était sotte de l'attendre. Il ne viendrait pas à son secours. Le seul espoir qui restait à Malta était de rejoindre le dragon, et de le délivrer. Elle avait à maintes reprises essayé de lui expliquer que c'était impossible. *Quand tu dis ça*, rétorquait le dragon en se moquant d'elle, *tu dis en réalité qu'il t'est impossible de sauver ton père. C'est vraiment ce que tu crois ?* Cette question la laissait toujours sans voix.

Ce qui ne voulait pas dire qu'elle avait renoncé. Elle avait beaucoup appris sur les hommes, ces derniers temps.

Apparemment, c'était quand elle avait le plus besoin de leur force et de leur pouvoir qu'ils l'abandonnaient. Cervin et Reyn avaient disparu quand elle leur avait demandé autre chose que des babioles ou des douceurs. De mauvaise grâce, elle reconnut aussi qu'au moment où elle avait le plus besoin de la force et du pouvoir de son père, il s'en était allé, toutes voiles dehors, et il avait disparu. Ce n'était pas sa faute. Elle le savait bien. Mais cela ne modifiait en rien la leçon qu'elle avait apprise : on ne peut pas compter sur les hommes, même s'ils sont puissants, même s'ils vous aiment sincèrement. Pour sauver son père, il fallait qu'elle acquière du pouvoir par elle-même et qu'elle l'utilise.

Après quoi, elle le conserverait. Il lui vint une idée. « Mère, père ne sera pas là pour m'accompagner au bal. Qui va le remplacer ? »

— Eh bien... » Keffria parut mal à l'aise. « Davad Restart s'est proposé, naturellement. Il serait très honoré ; il estime, je suppose, qu'on lui est redevable de sa négociation dans l'affaire du *Parangon*... » Elle s'interrompit, confuse.

Rache eut un reniflement de dédain. Elle déchira les coutures de la coiffure comme s'il se fut agi de la figure même de Davad.

« On ne lui doit rien », déclara Ronica Vestrit fermement. Elle leva les yeux de son ouvrage pour les fixer sur sa petite-fille. « Tu n'es aucunement son obligée, Malta. Aucunement.

— Alors... puisque mon papa ne peut être là... j'aimerais entrer toute seule. »

Keffria eut l'air troublée. « Ma chérie, je ne crois pas que ce serait convenable.

— Convenable ou non, c'est juste. Laisse-la faire. »

Malta dévisagea sa grand-mère avec ahurissement. Ronica lui renvoya un regard presque provocant. « Terrilville nous a laissées nous débrouiller seules. Montrons que nous sommes toujours debout, y compris la cadette de nous trois. » Elles restèrent à se regarder et quelque chose passa entre elles, qui ressemblait à de la compréhension. « Faisons-le savoir aussi au désert des Pluies », ajouta Ronica à mi-voix.

Althéa arpentait les quais sur le môle ouest du port. Tous les trois ou quatre pas, ses jupes entravaient sa marche. Elle ralentissait puis oubliait et rallongeait l'allure. Là-bas, sur la plage, elle s'était habituée au luxe des culottes. Maintenant que *Parangon* était amarré en ville au quai des vivenefs, elle devait faire plus d'un effort pour se conformer aux usages mais cette concession ne satisfaisait personne. Sa jupe de gros coton scandalisait Keffria alors qu'Althéa la trouvait trop malcommode. Elle avait hâte de se retrouver en mer où elle se jurait bien de s'habiller à sa guise.

« Althéa ! » appela *Kendri* d'une voix tonitruante. Elle s'arrêta net et se tourna vers la vivenef avec un large sourire.

« Bonjour ! » dit-elle en agitant la main. Il flottait haut, aujourd'hui, mais au coucher du soleil il serait alourdi par la cargaison avec laquelle il devait remonter le fleuve. On chargeait à bord des brouettées de melons. La terre arable était rare au désert des Pluies. La plupart des denrées alimentaires devaient être importées. C'était la mission régulière de *Kendri*. Il ne faisait guère commerce que de vivres et de marchandises du désert des Pluies.

« Bonjour à toi, jeune dame ! » La figure de proue mit les poings sur les bords du navire comme si c'étaient ses hanches. Il lui lança un regard de feinte désapprobation. « Tu ressembles tellement à une fille de peine que j'ai failli ne pas te reconnaître. »

Elle répondit par un sourire hilare à sa taquinerie pleine de bonhomie. « Eh bien, tu te connais, pour qu'une vivenef reste propre, une fille de peine n'y suffirait pas. Je serai pleine de graisse et de goudron avant la fin de la journée. Alors on verra si tu me reconnais plus facilement. »

Le *Kendri* avait été sculpté en beau jeune homme. Son sourire affable et ses grands yeux bleus faisaient de lui le favori du quai des vivenefs. Althéa était depuis longtemps habituée à ses façons familières. « Il va te falloir un sacré savonnage pour t'enlever tout ça avant le bal d'Été », déclara-t-il avec ironie.

C'était là un sujet moins grisant. Après force discussions avec sa mère et sa sœur, elle avait emporté la partie. « Je n'irai pas au bal d'Été, *Kendri*. On espère bien être partis d'ici là. D'ailleurs, même si j'y allais, qui voudrait danser avec une fille de peine ? » Elle essaya d'alléger ses paroles avec un sourire.

Il jeta un regard autour de lui puis lui adressa un clin d'œil. « Je connais un marin qui n'aurait rien là contre, fit-il puis, en baissant la voix : Je serais ravi de prendre un message pour Trois-Noues, si ça te dit d'en envoyer un. »

Bon, alors Grag Tenira était toujours terré dans la cité du désert des Pluies. Elle allait refuser d'un signe de tête mais se ravisa. « Je pourrais envoyer un billet, si cela ne te gêne pas de le prendre.

— Toujours ravi de rendre service à un ami. » Il secoua la tête en direction du quai. Sur un ton plus confidentiel, il demanda : « Et comment va notre autre ami ? » Althéa réprima son agacement. « Aussi bien que possible. Il a ses soucis. Il a été très isolé et négligé pendant longtemps, tu sais. Et on lui en a fait voir de dures sans lui laisser beaucoup de temps. Un grément neuf, un nouvel équipage, et par-dessus le marché pas de membre de sa famille à bord. »

Kendri haussa ses larges épaules nues. « Eh bien, s'il n'en avait pas tué autant, il y aurait peut-être plus de *Ludchance* dans les parages. » Il rit devant le regard mauvais d'Althéa. « Je te dis juste comment je vois les choses, ma petite. Ne fais pas cette tête-là. Il s'est attiré la plupart de ses ennuis. Tous les navires dans ce port sont de cet avis. Il n'empêche qu'on lui souhaite tout de même bonne chance. Je n'aimerais rien tant que le voir se redresser et se racheter. Mais, l'exhorta-t-il en levant un index vers elle, il ne vaut pas qu'une dame coure de gros risques pour lui. Si tu sens que ça ne va pas au moment du départ, tu le laisses prendre la mer sans toi. » Il s'adossa à son navire comme un gamin à un mur ensoleillé. « Peut-être aimerais-tu faire un petit voyage sur le fleuve avec moi ? Je parie que je pourrai convaincre mon capitaine de t'emmener sans payer.

— Je n'en doute pas et je te remercie de ta proposition. Mais quand *Parangon* naviguera, je serai à son bord. Après tout, c'est la vivenef de ma famille qu'on va rechercher. En outre, je crois qu'il ira très bien. » Elle leva la tête vers le soleil. « Il faut que je me dépêche, *Kendri*. Fais bien attention à toi !

— Eh bien, ma petite, toi surtout, fais bien attention. N'oublie pas le billet. Je prévois d'appareiller avant midi demain. »

Elle pivota sur ses talons et lui fit signe gaiement de la main en s'éloignant. Ils étaient bien intentionnés, tous ces gens qui lui souhaitaient de réussir et puis la prévenaient contre *Parangon* ! Même *Trell*. Parfois, elle devait se forcer à se le rappeler.

Le travail avait progressé mieux que prévu. Leur maigre pécule s'était augmenté grâce à la mystérieuse influence d'Ambre. *Nole Flate* soi-même, s'il vous plaît ! s'était porté volontaire pour habiller le grément neuf. Althéa se demandait ce qu'Ambre savait sur *Nole* pour que ce vieux grigou se montre tout à coup si prodigue de son temps. Quelque vilain petit secret, à n'en pas douter. La veille, un donateur bien intentionné, qui avait insisté pour rester anonyme, avait fait cadeau d'une vingtaine de barils de biscuit. Althéa y voyait, là aussi, la main de son amie.

Mais ce furent les recrues d'Ambre qui se révélèrent les plus

utiles : les esclaves arrivaient discrètement, en pleine nuit, après que Brashen avait renvoyé chez eux les ouvriers réguliers ; ils se glissaient à bord de *Parangon* et trimaient jusqu'à ce que grisaille le ciel de l'aube. Alors ils se dispersaient aussi rapidement qu'ils étaient venus. Ils parlaient peu, travaillaient dur. Tous les visages étaient tatoués. Althéa refusait de penser aux risques qu'ils couraient en faussant compagnie à leur maître toutes les nuits. Elle se doutait que, lorsqu'ils prendraient la mer, la plus grande partie de l'équipe de nuit serait dans les cales. Ils compléteraient l'équipage enrôlé comme combattants et matelots. Elle ne voulait pas savoir comment tout ceci avait été arrangé. Brashen avait cherché à la mettre dans la confiance, un après-midi. Mais elle s'était bouché les oreilles. « Moins j'en sais, mieux ça vaut », lui avait-elle rappelé. Il avait eu l'air content.

A cette pensée, elle sourit. Elle secoua la tête. Que lui importait qu'il soit content ou non ? Il ne s'était guère embarrassé de lui plaire quand il avait pris sa dernière décision, qui aurait dû provoquer une scène mémorable. Mais cette vache de Brashen ne s'était pas privé de faire valoir ses prérogatives de capitaine.

Au moins l'avait-il appelée dans la chambre du capitaine avant de lui annoncer la nouvelle. Si l'on ne pouvait voir la figure furibonde d'Althéa, la fenêtre cassée, en revanche, permettait à n'importe qui de les entendre hausser le ton. Brashen était assis nonchalamment à la table des cartes nouvellement réparée. Il examinait une poignée de fragments de toile qu'il avait retirés d'un sac.

« C'était mon droit. J'ai enrôlé le second. » Il avait incliné la tête vers elle d'une façon exaspérante. « Vous n'auriez pas fait la même chose à ma place ?

— Si, avait-elle répondu en sifflant. Mais c'est moi qui vous ai enrôlé, crénom ! Je croyais que c'était entendu.

— Non », repartit-il pensivement. Il posa sur la table un bout de chiffon, le repoussa, puis parut s'apercevoir que le croquis dessiné dessous était à l'envers. « Nous n'avions pas passé d'accord à ce sujet. Sauf que vous navigueriez avec moi... avec le *Parangon* quand il naviguerait. Nous n'étions convenus de rien d'autre. Si vous voulez bien vous rappeler, j'ai suggéré il y a quelque temps que vous ne travailliez pas avec les hommes, considérant le genre d'individus que j'ai été obligé d'enrôler. »

Elle avait laissé échapper un petit bruit de dégoût. Certains d'entre eux méritaient à peine le nom d'hommes. Elle allait répliquer quand il leva la main.

« Sur n'importe quel autre navire, avec un autre équipage, vous auriez été la première pour moi. Vous le savez. Mais cet équipage-là va exiger une poigne de fer. Les beaux raisonnements n'auront aucune

prise sur la plupart. Alors que la menace d'une bonne volée sera peut-être efficace.

— Je pourrais très bien leur en flanquer une », fit-elle en mentant vaillamment. Il secoua la tête. « Vous ne faites pas le poids. Ils ne vous respecteront pas tant qu'ils ne vous auront pas provoquée et que vous ne leur en aurez pas remontré. Même si vous aviez le dessus, cela impliquerait un déchaînement de violence superflu sur le *Parangon*, et je ne suis pas disposé à prendre ce risque. Si vous vous faites battre... » Il ne s'étendit pas sur les conséquences. « Donc, j'ai enrôlé un homme suffisamment costaud pour que les autres n'aient pas envie de le provoquer. Et ceux qui le feront ne gagneront certainement pas la partie. J'ai enrôlé Lavoy. Une brute, et c'est peu dire. Mais c'est aussi un sacré marin. S'il n'avait pas ce caractère, il se serait élevé jusqu'au commandement depuis des années. Je lui ai dit que je lui donnais sa chance sur le *Parangon*. S'il fait ses preuves, tout Terrilville saura qu'il peut être second sur n'importe quel navire. Il en veut vraiment, Althéa. C'est l'occasion qui l'a décidé ; je ne lui propose pas plus d'argent que ce qu'il gagnerait comme voyou sur un vaisseau plus grand. Il veut faire ses preuves, mais je doute qu'il ait l'envergure. C'est là que vous intervenez. Je suis le capitaine. Il est le second. Vous serez le lieutenant. Il sera coincé entre nous deux. Il ne s'agit pas de saper son autorité, mais de la tempérer. Vous voyez où je veux en venir ?

— J'imagine », répondit-elle de mauvaise grâce. Elle comprenait sa logique, ce qui ne l'empêchait pas d'être piquée au vif. « Lieutenant, alors, concéda-t-elle.

— Il y a autre chose. Quelque chose qui vous plaira tout autant, prévint-il.

— C'est-à-dire ?

— Ambre a gagné le droit d'être à bord. Elle a mis dans cette affaire plus de temps et d'argent qu'aucun autre marin, nous y compris. Je ne sais pas quelle sorte de matelot elle fera. Elle m'a avoué avoir peu de goût pour les voyages en mer. Elle s'est révélée un superbe charpentier, dans le gros œuvre comme dans le travail délicat. Ce sera donc sa charge sur le navire. Elle partagera votre chambre. »

Althéa poussa un gémissement de protestation.

« Et Jek, ajouta-t-il, sans pitié. Elle voulait venir aussi, elle a acquis une bonne expérience de la mer dans les Six-Duchés et elle était désireuse d'embarquer pour pas cher, « par défi », comme elle a dit. Vous l'avez vue dans le gréement quand on l'a habillé. Elle est agile et téméraire. Je serais un idiot de refuser pareil matelot. Je serais aussi un idiot de la loger en compagnie des vauriens de l'équipage. Il y en a au moins un qui a été marqué comme violeur et un autre auquel je n'oserais même pas tourner le dos. » Il haussa les épaules. « Elle

partagera votre chambre avec Ambre. Je vous assignerai à des quarts différents de façon que vous ne soyez pas trop serrées pour dormir.

— On va être entassées là-dedans comme des harengs en caque, protesta Althéa.

— Ambre est aussi mécontente que vous. Elle prétend qu'elle a absolument besoin d'un moment de solitude chaque jour. Je lui ai dit qu'elle pourrait avoir l'usage de ma chambre quand je n'y serai pas. Cela vaut aussi pour vous.

— Ça va faire jaser l'équipage. »

Brashen sourit avec aigreur. « Espérons qu'ils n'auront rien de plus grave à se mettre sous la dent. »

C'était un espoir qu'Althéa partageait ardemment. Même à présent, tandis qu'elle longeait le quai baigné de soleil en direction du navire, elle priaït pour que ce soit une journée ordinaire. Pourvu que *Parangon* ne pleure pas intarissablement, la tête dans les mains, ou qu'il ne répète pas en boucle la même chanson paillarde. Certains jours, quand il lui disait aimablement bonjour, c'était comme une bénédiction venue tout droit de Sâ. La veille, lorsqu'elle était arrivée au quai, il tenait un carrelet mort offert par un farceur. On ne sait pourquoi, le poisson mort le bouleversait mais il n'avait pas voulu le lui donner ni s'en séparer. Ambre avait finalement réussi, à force de cajoleries, à le lui faire abandonner. Parfois, elle était la seule à savoir le prendre.

Pour compléter l'effectif de l'équipage, on avait enrôlé des hommes quelques jours auparavant, et plusieurs fois depuis. Brashen débusquait des matelots, les convainquait de signer, les faisait embarquer, pour les voir s'en aller le lendemain. La cause n'en était pas tant aux bizarreries de *Parangon*. Comme l'odeur de la peur, sa folie imprégnait l'atmosphère du navire. Ceux qui étaient assez sensibles pour la percevoir, tout en ignorant la source, faisaient des cauchemars, ou étaient saisis de terreur panique quand ils travaillaient dans les cales. Ni Brashen ni Althéa ne les forçaient à rester à bord. Elle savait qu'il valait mieux les perdre maintenant qu'avoir en mer des matelots nerveux ou affolés. C'était même devenu une plaisanterie locale. L'équipage hétéroclite était déjà assez incongru, au regard des normes de Terrilville, sans que s'y ajoutent des hommes qui sautaient du vaisseau et répandaient le bruit des choses singulières qui se déroulaient à bord.

Aujourd'hui, *Parangon* paraissait assez calme. Du moins ne l'entendait-elle pas extravaguer. Tout paraissait normal sur le quai. « Salut, *Parangon* ! » dit-elle en passant devant la figure de proue pour se diriger vers la planche d'embarquement.

« Salut à toi ! » répondit-il avec affabilité. Ambre était assise sur la lisse de proue, les jambes ballantes. Ses cheveux détachés flottaient

au vent. Elle avait adopté un étrange accoutrement, ces derniers temps : des culottes larges, une vareuse et un gilet. En tant qu'étrangère à Terrilville, elle pouvait se le permettre. Althéa l'enviait.

« Des nouvelles de *l'Anneau-d'Or* ? demanda *Parangon*.

— Pas que je sache, répondit-elle. Pourquoi ?

— J'ai entendu dire qu'il tarde à rentrer à Terrilville. Les navires qui auraient dû le croiser ne l'ont pas vu. »

Althéa sentit son cœur se serrer. « Eh bien, un navire peut être retardé pour un tas de raisons, même une vivenef, fit-elle remarquer avec entrain.

— Bien sûr, reprit *Parangon*. Des pirates. Des serpents. Des tempêtes terribles.

— Des vents contraires, poursuivit Althéa. Des retards dans le chargement de la cargaison. »

Il eut un reniflement de mépris. Ambre haussa les épaules. Au moins était-il rationnel, aujourd'hui. Althéa franchit la planche d'embarquement. Lavoy était campé au milieu du pont, les poings sur les hanches, et il lançait des regards mauvais autour de lui. C'était le moment le plus difficile, les mots lui écorchaient la gorge.

« A vos ordres, commandant », dit-elle avec raideur.

Il la toisa des pieds à la tête d'un œil de poisson, et il eut un rictus de dédain. « Je vois, dit-il au bout d'un moment. L'avitaillement arrive aujourd'hui. Prenez six hommes et allez dans la cale. Faites l'arrimage à mesure. Vous savez comment vous y prendre. » Il y avait dans sa voix une imperceptible interrogation.

« Je sais », déclara-t-elle d'une voix neutre. Elle n'allait pas lui énumérer ses références. Elle portait à sa ceinture l'étiquette acquise sur Ophélie, recommandation amplement suffisante pour n'importe qui d'autre sur les quais de Terrilville. Elle balaya le pont du regard et choisit ses hommes pour la journée en pointant un doigt sur eux. « Haff et toi. Jek. Cypros. Toi et Kert. Tout le monde en bas. » Elle ne connaissait pas encore tous les noms d'autant que, pour tout compliquer, les matelots défilaient. Elle n'était pas enchantée par la tâche qui l'attendait. Lavoy commandait l'équipe de la plage qui embarquait l'approvisionnement et le passait à sa bande en bas. Son travail consisterait à répartir méthodiquement et à arrimer solidement la cargaison. Elle se doutait qu'il allait bousculer et surmener son équipe pour voir si elle suivait la cadence. Cette sorte de rivalité était fréquente entre officiers sur un vaisseau. Parfois, elle était sans malice, ce qui n'était pas le cas présent.

Le *Parangon* s'était révélé un fin navire en mer. Brashen avait été très pointilleux sur son lest mais le vaisseau roulait encore trop au gré d'Althéa. La façon dont on le chargerait serait essentielle surtout s'ils étaient toutes voiles dehors et que le vent se levait. Elle était partagée.

Elle ne tenait pas à être seule responsable de la stabilité du navire ; mais elle ne faisait confiance à personne d'autre, sauf peut-être à Brashen. Son père avait toujours été très exigeant en matière de chargement. Peut-être avait-elle hérité de cette disposition.

Dans la cale, l'air était brûlant, saturé des odeurs épaisses du navire. Malgré les panneaux de cale ouverts, il n'y avait pas un souffle d'air. Sâ merci, c'était l'odeur du goudron frais, de l'étaupe et du vernis. Avant le terme du voyage, s'y ajouteraient les remugles de la sentine, le fumet de la sueur et les relents de cuisine rance. Pour l'heure, *Parangon* fleurait le bateau neuf.

Mais il n'était pas neuf. Partout on découvrait des signes d'usage. Des initiales gravées dans le bois d'une couchette, de vieux crocs de hamacs ou de sacs de marin. D'autres marques plus sinistres : des empreintes sanglantes de mains indiquaient qu'un blessé avait rampé là. Une giclée de sang, provoquée manifestement par un coup violent. Le bois-sorcier avait une mémoire. Althéa soupçonnait qu'un massacre avait dû avoir lieu à bord. Ce qui ne concordait pas avec les assertions de *Parangon* qui se vantait d'avoir tué ses équipages ; mais la moindre allusion à ces événements le mettait dans une rage frénétique. Ils ne sauraient probablement jamais la vérité complète sur ce qu'il avait subi.

Elle avait eu raison au sujet de Lavoy. Un flux continu de vivres menaça bientôt de submerger son équipe. Le premier imbécile venu est capable de charger rapidement une caisse ou un baril à bord, se disait-elle. Mais il fallait quelqu'un d'expérience pour répartir correctement la futaille. Elle travaillait aux côtés de ses hommes. En qualité de lieutenant, c'est ce qu'on attendait d'elle. Elle devinait que cela faisait partie du compromis proposé par Brashen. Elle croyait toujours pouvoir s'acquérir le respect de l'équipage qui la considérerait comme son égale. Elle n'aurait pas de meilleure occasion de faire ses preuves. Elle pressa Jek autant qu'elle-même, prenant la mesure de cette femme, pour s'assurer qu'elle était bien ce qu'elle prétendait être. Jek paraissait plus à l'aise en compagnie des hommes que ceux-ci avec elle, mais c'était à prévoir. Elle avait les manières des Six-Duchés. Elle se révélait à la hauteur et son entrain facilitait la tâche. Elle ferait une bonne compagne. La seule inquiétude d'Althéa était qu'elle se montre trop amicale avec les hommes. Elle n'avait pas fait mystère de ses joyeux appétits. Cela ne risquait-il pas de créer des ennuis à bord ? Elle conclut sans enthousiasme qu'il faudrait en toucher deux mots à Brashen. C'était le capitaine, après tout. Qu'il se débrouille avec ça.

La lumière qui filtrait par les écoutes quadrillait la membrure massive des cales. Une fois les caisses, barils et futailles embarqués, les déplacer n'était plus qu'une question de muscles. En cela, sa petite

taille conférait à Althéa un singulier avantage pour jouer des pieds et des mains et se mouvoir à quatre pattes. Les caisses et les coffres étaient amenés, l'équipe de cale les attrapait à la main ou les crochait avec une gaffe. On les chargeait sur l'épaule, les installait puis on les arrimait pour les empêcher de riper. Les barils se succédaient, et elle se fit la réflexion qu'on ne tarderait pas à regretter de n'en avoir pas eu davantage à embarquer. L'effectif de l'équipage du *Parangon* était plus important que d'ordinaire. Il fallait suffisamment d'hommes pour se battre et exécuter les manœuvres en même temps. Ils ignoraient dans quels ports ils relâcheraient, ils n'auraient guère d'occasions de s'avitailier, et ils allaient charger le navire autant qu'ils pourraient se le permettre. Mieux valait trop que pas assez.

Elle observait ses hommes et distinguait rapidement celui qui travaillait bien de celui qui en faisait le moins possible. Cypros et Kert faisaient leur part mais il fallait les diriger. Jek était une perle, elle mettait du cœur à l'ouvrage et anticipait les complications éventuelles. Sémoi, un homme d'un certain âge pourvu d'un nez enluminé de poivrot, se plaignait déjà qu'il avait mal à l'épaule. S'il ne parvenait pas à suivre la cadence, il valait mieux le débarquer avant le départ. Quant aux deux autres, Haff était un jeune gueulard qui ne cachait pas son dédain pour les ordres d'Althéa alors que Clapot, un échalas d'une quarantaine d'années, était plein de bonne volonté mais stupide. Elle préférait sa stupidité à la quasi-insubordination de Haff. Elle devina qu'il lui faudrait bientôt mettre les choses au point avec lui. La perspective ne l'enchantait guère. Il était plus costaud qu'elle et solidement musclé. Si elle s'y prenait correctement, on n'en viendrait pas à la confrontation physique. Elle pria Sâ qu'il en soit ainsi.

Lavoy descendit à deux reprises dans la matinée pour inspecter son travail. Chaque fois, il saisit le moindre prétexte pour trouver à redire. Chaque fois, elle grinça des dents et déplaça le chargement selon son bon vouloir. C'est le second, se répétait-elle. Si elle passait outre à ses ordres, elle saperait son autorité auprès des hommes. Quand, pour la quatrième fois, il descendit l'échelle, elle crut qu'elle allait se briser net les molaires. Il regarda autour de lui et approuva de mauvaise grâce d'un hochement de tête. « Continuez. » Ce fut tout l'encouragement dont il la gratifia mais elle le considéra comme un compliment. Alors, comme ça, il éprouvait le besoin de tâter son courage ! Eh bien, il ne la prendrait pas en défaut de mollesse ni d'insubordination. Ils en étaient convenus avec Brashen ; elle tiendrait parole.

Mais la journée était encore longue. Lorsqu'elle eut achevé son quart et qu'elle déboucha sur le pont, l'après-midi ensoleillée lui parut fraîche et douce. Elle tira sur sa chemise trempée de sueur et souleva sa tresse collée à sa nuque. Elle se mit en quête d'Ambre.

Elle trouva le charpentier du navire en pleine conversation avec Brashen. Elle tenait par le bout deux glènes dans ses mains gantées. Althéa la regarda en silence faire un nœud d'écoute double maladroit. Brashen le lui prit des mains, secoua la tête, le défit et le lui renvoya. « Recommencez. Recommencez jusqu'à ce que vous puissiez le faire les yeux fermés. S'il arrive qu'en cas d'urgence je sois obligé de vous tirer sur le pont, il y a des chances que ce soit par gros temps.

— Voilà qui est rassurant », marmonna Ambre à mi-voix, mais elle s'exécuta. Althéa s'émerveillait de la faculté d'adaptation de son amie. Brashen affirmait tranquillement sur tous son autorité de capitaine. Althéa était habituée à ce changement de rôles. Elle y avait déjà assisté, sur la *Vivacia*, lorsqu'un simple matelot montait en grade et devait soudainement modifier ses rapports avec ses camarades. Elle savait que parfois la transition pouvait être sanglante, bien que les choses ne fussent jamais allées si loin sur *Vivacia*. Elle était prête à concéder à Brashen tout ensemble la distance et le respect qu'exigeait son titre de capitaine. Il se pouvait que cette distance facilite leurs relations à tous deux.

C'est pourquoi elle se força à adopter un ton déférent. « Capitaine, j'ai un souci avec l'équipage. » Il reporta son attention sur elle. « C'est-à-dire ? » Elle respira puis se lança. « Jek se montre un peu trop amicale avec les matelots. Son attitude peut entraîner des problèmes plus tard. Tant qu'on est au port, c'est une chose. Mais en pleine mer, ça risque de se corser. »

Il hocha la tête. « Je sais. J'y ai déjà pensé. La plupart de ces hommes n'ont jamais navigué avec des femmes à bord, sauf peut-être une épouse de capitaine. J'ai l'intention de les rassembler et de leur parler carrément. Je leur ferai comprendre que ce ne sera pas toléré à bord du vaisseau. » Ambre avait suivi le dialogue en haussant les sourcils. Pour la première fois, *Parangon* intervint. « Qu'est-ce qui ne sera pas toléré ? » demanda-t-il avec curiosité.

Althéa parvint à réprimer un sourire. Brashen accueillit la question avec sérieux. « Je ne tolérerai entre les membres d'équipage aucune relation qui puisse affecter la bonne marche du bâtiment. »

Durant leur conversation, Jek s'était approchée. Elle haussa un sourcil mais garda le silence jusqu'à ce que Brashen la salue. « Jek. Il y a un problème ? »

Elle avait tout entendu. Elle ne fit pas l'ignorante. « Non, commandant. Et je n'en prévois pas. J'ai déjà navigué avec des équipages mixtes. Sauf votre respect, je sais me conduire en étroit voisinage. »

Althéa fut la seule, sans doute, à deviner que Brashen avait grand-peine à retenir son sourire. « Je n'en doute pas, Jek. Ce qui m'inquiète surtout, c'est que les hommes, eux, ne sachent pas se maîtriser. »

Jek ne sourit pas. « Je suis certaine qu'ils apprendront, commandant. »

A la surprise générale, *Parangon* ajouta : « Espérons que la leçon ne sera pas trop douloureuse. Pour personne. »

*

« Il y a passé ces trois derniers jours. C'est simple, si cela en vaut la peine, il devrait déjà le savoir. Sinon, j'aimerais qu'il aille travailler autre part. Il y a des endroits qui, à mon avis, sont beaucoup plus prometteurs que cette petite cellule. » Bendir posa sa pipe. « C'est tout ce que je voulais dire », répéta-t-il avec provocation. Il jeta à son frère cadet un coup d'œil exaspéré. Reyn était assis sur la table de bois ciré. Il semblait harassé et pâle. Sa chemise était froissée comme s'il avait dormi sans la retirer.

« Tu as dit à peu près la même chose quand j'ai exigé plus de temps pour découvrir les joyaux de feu, répliqua-t-il. Si tu m'avais écouté à ce moment-là, il y aurait eu beaucoup moins de dégâts. Tout ne se fait pas en un jour, Bendir.

— Comme ta croissance, par exemple », maugréa l'autre à part soi. Il examina le fourneau de sa pipe qui s'était éteinte. Il l'écarta. Sa chemise brodée et ses cheveux soigneusement peignés contrastaient vivement avec l'apparence de son frère.

« Bendir ! intervint Jani Khuprus d'un ton de reproche. Ce n'est pas juste. Reyn nous a dit qu'il avait beaucoup de mal à se concentrer sur sa tâche. Si je me souviens bien, tu n'étais pas très concentré non plus quand tu faisais ta cour à Rorela. » Elle sourit affectueusement à son fils cadet.

« Il serait beaucoup moins distrait s'il choisissait une femme raisonnable comme Rorela au lieu d'une enfant gâtée de Terrilville qui n'arrive même pas à se décider, rétorqua Bendir. Regarde-le. On dirait un champignon. C'est tout juste s'il ne se cogne pas aux murs. Depuis qu'il a commencé à courtoiser cette Malta, elle n'a fait que le tourmenter. Si elle n'arrive pas à se décider, alors... »

Reyn bondit sur ses pieds. « Tais-toi ! » cria-t-il sauvagement. « Tu ne sais absolument pas ce qu'elle est en train de subir, alors tais-toi. » Il saisit brusquement les anciens parchemins sur la table sans faire autrement cas de leur fragilité et il gagna la porte à grandes enjambées. Jani lança un regard irrité à son aîné. Elle rejoignit Reyn précipitamment et le retint par l'épaule.

« Je t'en prie, mon fils. Reviens, assieds-toi et parle avec nous. Je sais que tes nerfs sont mis à rude épreuve en ce moment. Et je comprends bien que tu doives partager le chagrin de Malta pour la disparition de son père.

— Sans parler de la disparition de *notre vivenef* », ajouta Bendir en sourdine, assez distinctement, cependant, pour que son frère saisisse sa remarque ; celui-ci mordit à l'hameçon. Il fit volte-face pour répondre à cette nouvelle provocation.

« C'est tout ce qui t'importe, n'est-ce pas ? dit-il sur un ton vindicatif. Une bonne affaire. Un marché avantageux. Tu te moques complètement de ce que je ressens pour Malta. Tu n'as même pas voulu m'accorder du temps pour que je puisse me rendre à Terrilville le mois dernier, quand elle a reçu les mauvaises nouvelles. C'est toujours la même chose avec toi, Bendir. L'argent, l'argent, l'argent. Je trouve ces parchemins et j'ai besoin de temps pour les comprendre. Ce n'est pas facile. Il reste très peu de documents des Anciens. Ce qui rend la traduction difficile. Je veux déchiffrer tout ce qu'ils peuvent nous dire. J'espère ainsi apprendre pourquoi ces écrits sont si rares. Les Anciens étaient à l'évidence des gens cultivés ; il devrait y avoir un tas de livres et de manuscrits. Mais où ? Tu te moques complètement qu'on résolve la grande énigme qui peut être la clé de toute la cité. Pour toi, ces documents ne représentent qu'une chose : peut-on tirer profit de ce qu'ils révèlent ? Sinon, abandonne-les et va déterrer autre chose. » Comme pour singer l'attitude de Bendir, il lança négligemment les parchemins sur la table. Jani grimaça. Il n'en faudrait pas beaucoup pour les réduire en miettes.

« Je vous en prie, dit-elle sèchement. Tous les deux. Asseyez-vous. Nous avons à discuter. »

De mauvaise grâce, ils s'approchèrent de la table. Jani prit place exprès au haut bout pour affirmer son autorité. Bendir était devenu un peu trop impérieux à l'endroit de son frère, dernièrement. Il était temps de lui rabattre le caquet. Cependant, elle ne voulait pas encourager Reyn dans sa sombre mélancolie. Il était perpétuellement maussade, ces derniers temps. Elle en avait franchement assez. Elle passa à l'attaque sans préambule.

Elle leva un doigt vers Bendir. « Tu n'as aucune excuse d'être jaloux de la cour que fait ton frère. Quand tu t'es entiché de Rorela, toute la famille a supporté patiemment ta conduite grotesque. Tu passais tout ton temps libre à faire le pied de grue sur le pas de sa porte. Si je me souviens bien, tu as exigé qu'on redécore une aile entière de la salle du Coq, qu'on la repeigne dans toutes les nuances de vert parce que tu disais que c'était sa couleur préférée. Et tu as refusé que j'en discute avec elle pour savoir si c'était vraiment ce qu'elle désirait. Tu te rappelles comment elle a réagi à ta « surprise » ? »

Les yeux de Bendir lancèrent des éclairs. Reyn eut un sourire hilare, elle ne l'avait pas vu sourire ainsi depuis un certain temps. Elle aurait aimé le faire durer, ce sourire, mais il fallait battre le fer

pendant qu'il était chaud.

« Et toi, Reyn, il faut que tu cesses de te comporter comme un gamin, en amoureux transi. Tu es un homme. Si tu étais tombé amoureux à quatorze ans, passe encore, mais tu en as plus de vingt. Tu dois t'exercer à plus de retenue, à plus de réserve. Tu as voulu te précipiter à Terrilville, sans être annoncé, en nous prévenant au dernier moment, ta requête était déraisonnable. Et cette bouderie dans laquelle tu t'obstines depuis n'est pas digne de toi. Tu vas partir bientôt, tu escorteras ta dame à son premier bal d'Été. Que peux-tu nous demander de plus ? »

Des étincelles de colère s'allumèrent dans les yeux de Reyn. Bien. S'ils étaient tous les deux fâchés contre elle, ils partageraient peut-être leurs doléances. Le stratagème avait toujours fonctionné quand ils étaient enfants.

« Que pourrais-je vous demander de plus ? Un peu de compréhension à son égard pour ce qu'elle endure. Je voulais aller la voir, lui apporter tout le soutien possible, à elle et à sa famille, durant cette période difficile. Mais on ne m'a autorisé à rien. Tu as envoyé des billets polis de sympathie, et tu as dit que, si j'écrivais à Malta directement, ce serait faire preuve d'un empressement excessif. Mère, j'ai l'intention de l'épouser. Est-ce faire preuve d'un empressement excessif que de prier ma famille d'aider la sienne ?

— Il ne t'appartient pas de disperser les ressources de la famille, Reyn. Tu dois le comprendre. Dans ton ardeur, tu nous engagerais tous beaucoup trop loin. Je sais que la vie de son père et la vivenef sont en jeu. Mon cœur compatit. Mais cela représente aussi pour nous un investissement important, qui est peut-être déjà, à l'heure qu'il est, irrémédiablement perdu. Reyn, nous ne pouvons jeter l'argent par les fenêtres. Non. Ne t'en va pas avec cet air méprisant. Ecoute-moi jusqu'au bout. Ce que tu considères comme de la cruauté n'est que du bon sens. Devrais-je vous laisser, Malta et toi, vous ruiner dans ce qui n'est peut-être qu'une cause perdue ? Nous avons tous entendu parler de ce Kennit. Je ne tiens pas Kyle Havre en haute estime, mis à part le fait qu'il soit le père de Malta. Ceci doit rester entre nous. Il a bien cherché ce qui lui est arrivé. Je ne dis pas qu'il le méritait, seulement qu'il s'y est exposé, lui et sa famille.

« Je n'approuve pas davantage la voie qu'ont choisie les Vestrit, à savoir tenter ce « sauvetage ». Leurs amis et voisins eux-mêmes ne les soutiennent pas. Tout ceci est inconsidéré : Althéa est volontaire jusqu'à l'entêtement, elles ont engagé ce fils de Marchand déshérité pour tenir la barre et accepté l'argent d'une étrangère. Le navire qu'elles utilisent n'aurait jamais dû quitter la plage. *Parangon* est un reproche pour nous tous. L'ignorance est notre seule excuse. On n'aurait jamais dû utiliser des bois différents pour sa construction, il

n'en demeure pas moins que les Ludchance portent la plus grande responsabilité. Ils ont embarqué une cargaison trop lourde sur le pont et augmenté la voilure pour compenser. Il était chargé dans les hauts quand il a chaviré.

« A cause de notre avidité, nous avons bâclé la construction de ce navire, et leur avidité à eux l'a rendu fou. Nous sommes tous responsables de ce qu'il est devenu. L'échouage sur la plage était la mesure la plus sage qu'on ait jamais prise vis-à-vis de lui : le radoub, la mesure la plus insensée.

— Avaient-elles le choix ? demanda Reyn à mi-voix. Leur *Fortune* s'écroule. Elles ont été parfaitement honnêtes avec nous. Aussi tentent-elles ce qu'elles peuvent avec l'argent qu'elles mendient ou empruntent.

— Elles auraient pu attendre, déclara Jani. Il n'y a pas si longtemps que ça. Kennit est connu pour retarder la demande de rançon de ses victimes. Elle va leur parvenir.

— Non, elle ne leur parviendra pas. Au dire de tout le monde, il voulait une vivenef, et il en a pris une. Maintenant, le bruit court que l'*Anneau-d'Or* a disparu lui aussi. Te rends-tu compte à quel point cela nous rend vulnérables, mère ? Les pirates peuvent remonter le fleuve des Pluies. Nous n'avons jamais envisagé pareil péril. Nous n'avons rien de prévu pour les arrêter. Je crois que les Vestrit ont pris la seule décision raisonnable. Cette vivenef doit être récupérée, à tout prix. Elles risquent leurs vies et leur *Fortune* en agissant ainsi. Au bout du compte, elles le font pour nous protéger. Et nous, que faisons-nous ? On les laisse tomber.

— Que voudrais-tu que nous fassions ? » demanda Bendir d'un ton las. Reyn sauta sur l'occasion. « Oublier la dette de la vivenef. Participer au financement de l'expédition, pour le moins. Agir contre le Gouverneur qui a laissé la piraterie et l'esclavage proliférer et qui nous a ainsi précipités dans cette situation. »

Bendir fut indigné. « Non seulement tu proposes qu'on risque notre *Fortune* avec la leur, mais qu'on plonge en plus dans un tourbillon politique. On en a débattu dans la société des Marchands du désert des Pluies. Tant que Terrilville ne s'est pas engagée à se soulever à nos côtés, il est trop tôt pour provoquer le Gouverneur. J'en ai assez, autant que toi, que nous soyons sous sa botte mais...

— Mais tu le supporteras jusqu'à ce que quelqu'un soit prêt à courir le premier risque ! acheva Reyn, furieux. Tout comme Terrilville est prête à laisser les Vestrit courir le premier risque en défiant les pirates, tout comme Tenira s'est retrouvé seul à défier les ministres des taxes. »

Jani n'avait pas prévu que la conversation prendrait ce tour mais elle profita de l'aubaine. « En cela, je suis d'accord avec Reyn. La

situation ne s'est pas améliorée depuis que je me suis adressée au Conseil des Marchands de Terrilville mais je crois que l'état de l'opinion a changé. D'après les rapports que j'ai reçus concernant l'émeute des taxes, je crois que, si la famille Khuprus prenait position, les autres suivraient. Et à mon avis, nous devrions exiger l'indépendance complète. »

Un profond silence accueillit ses paroles. Au bout d'un moment, Reyn reprit d'une petite voix : « Et moi qui croyais être le seul disposé à risquer la *Fortune* de la famille !

— On risque davantage en ne faisant rien, déclara Jani. Il est temps de nous allier avec des gens qui pensent comme nous, qu'ils soient du Désert ou de Terrilville.

— Comme Grag Tenira ? suggéra Reyn.

— Je ne crois pas qu'il se soit réfugié chez nous par hasard. La famille Bosquet l'héberge ; ils ont de solides liens commerciaux avec les Tenira.

— Et une solide sympathie à l'égard de ceux qui veulent se soulever contre le Gouverneur, ajouta Reyn pensivement.

— Depuis quand mon petit frère s'intéresse-t-il tant à la politique ? demanda Bendir, surpris. On a dû te traîner à cette réunion à Terrilville, ce me semble.

— Et c'est tant mieux. Cela m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses », repartit Reyn avec aisance. Puis il s'adressa à sa mère : « On devrait inviter Grag Tenira à dîner. Avec les Bosquet, bien sûr.

— Je crois que ce serait sage. » Elle regarda son aîné et, quand il eut approuvé d'un hochement de tête, elle poussa un imperceptible soupir de soulagement. Elle ne vivrait pas éternellement. Plus tôt ses fils apprendraient à travailler ensemble, mieux ce serait. Elle se hasarda à changer de sujet. « Alors, Reyn, as-tu tiré quelque chose de ces vieux papiers ? » Elle indiqua d'un signe de tête les anciens parchemins qu'il avait laissés sur la table.

« Oui et non. » Il fronça les sourcils en les ramassant. « Il y a beaucoup de mots inconnus. Ce que j'ai déchiffré est à la fois passionnant et décevant. Apparemment, il existerait une autre cité, bien en amont de la nôtre. » Il gratta sur sa joue une plaque écaillée. « Si j'interprète correctement, ce serait en pleine brousse. Aux confins de ce que certains appellent le Royaume des Montagnes. Si cette cité existait et que nous puissions la localiser... eh bien... cela représenterait la plus grande découverte depuis la fondation de Trois-Noues.

— Un rêve fumeux, dit Bendir avec dédain. Il y a déjà eu des explorations en amont. On n'a rien trouvé. S'il y a une autre cité, elle est sans doute ensevelie encore plus profondément que Trois-Noues ne l'était.

— Qui sait ? lança Reyn sur un ton de défi. Je te répète, d'après ce que j'ai pu traduire, c'est une trotte en amont. Il est très possible qu'elle ait échappé à la destruction. (Il eut l'air méditatif.) D'après ce que nous savons, les Anciens auraient pu survivre là-bas. Imagine ce qu'ils pourraient nous apprendre... » Il laissa sa voix en suspens, sans s'apercevoir du regard inquiet qu'échangeaient sa mère et son frère. « Je crois que cela mérite examen. Je crois aussi que je vais interroger le dragon.

— Non, décréta brutalement Bendir. Reyn, je pensais que nous avions été clairs là-dessus. Tu ne dois pas entrer dans la salle du Coq Couronné. Ce fût a beaucoup trop de pouvoir sur toi.

— Ce n'est pas un fût. C'est un dragon. Il devrait être délivré. »

Jani et Bendir ne firent rien pour dissimuler leur regard de connivence. L'aîné prit la parole sur un ton qui frisait la colère : « J'aurais dû débiter cette fichue poutre depuis longtemps, dès que j'ai commencé à me douter que tu y étais si sensible. Mais ce n'était pas le bon moment. C'est le dernier fût de bois-sorcier, et le plus grand. Le navire qu'on va construire avec sera la dernière vivenef... à moins que tu aies raison à propos de ton autre cité. Peut-être pourrions-nous découvrir plus de bois-sorcier là-bas.

— Tu ne trouveras rien sans moi, fit remarquer Reyn à mi-voix. Et je ne t'aiderai pas si tu tues le dragon. »

Bendir se croisa les bras sur la poitrine, un geste que Jani lui connaissait bien. Il tâchait par là de contenir sa colère. Reyn le rêveur, Reyn l'érudit agaçait si souvent Bendir le pragmatique. Elle avait espéré qu'avec le temps ses fils apprendraient à se compléter. Maintenant, elle craignait qu'ils ne soient toujours à couteaux tirés.

« Il n'y a pas de dragon, dit Bendir d'une voix lente, irrévocable. L'être, quel qu'il fût, qui était à l'intérieur est mort depuis longtemps. Mort fou, probablement. Tout ce qui reste de lui, ce sont ses souvenirs. Il n'est pas plus vivant que ne le sont les vivenefs. Le bois absorbe les souvenirs et les conserve. C'est tout. Sinon, nous ne serions pas en mesure de couper un fût, de permettre aux gens de Terrilville d'y engranger de nouveaux souvenirs. Quiconque parle à une vivenef parle en réalité à soi-même, enrichi des souvenirs de la famille conservés dans le bois. C'est tout. Quand tu parles à ce fut, tu entends tes propres pensées, interprétées par les souvenirs insensés d'une pauvre créature morte bien avant que nous ayons même découvert cette cité. (Il ajouta, presque suppliant :) Reyn, ne laisse pas une folie mort-née parler par ta voix. Dégage-t'en. »

Reyn parut hésiter un instant. Puis il se raidit, entêté. « C'est assez facile de me le prouver. Aide-moi à sortir le fût à l'air et à la lumière. Si rien ne se produit, je reconnâtrai ma sottise.

— Ce serait un marché de dupes ! s'exclama Bendir, écoeuré. Ce

fût est immense. Il faudrait araser tout le sommet de la colline. Ou creuser le glissoir, au-dessus de l'entrée originelle, au risque de faire écrouler la salle. Le mur au-dessus de la porte est lézardé. En admettant même qu'on puisse ouvrir la porte, toute la structure serait menacée. Reyn, tu n'es pas sérieux.

— Il est vivant. » Il ajouta d'un air de défi : « Et il se dit prêt à aider Malta et sa famille. Réfléchis. Pense à la puissance d'un pareil allié.

— Pense à la puissance d'un pareil ennemi ! rétorqua Jani d'un ton furieux. Reyn, nous en avons déjà parlé maintes fois. Même s'il y a un être vivant à l'intérieur de ce fût, on ne peut pas le faire sortir, et même si on le pouvait, ce serait un acte stupide. Maintenant, c'est terminé. Fini. Tu comprends ? Nous n'en parlerons plus. Je l'interdis. »

Il ouvrit la bouche. Sa mâchoire et sa lèvre inférieure frémirent comme lorsqu'il était enfant et qu'il se préparait à hurler. Mais il referma la bouche en faisant claquer ses dents. Sans un mot, il se leva et se détourna de la table.

« Nous n'en avons pas terminé ! l'avertit Jani.

— Moi, si.

— Non. Reviens t'asseoir et dis-nous ce que tu as découvert jusqu'ici dans les parchemins. Je l'exige. »

Il se retourna vers eux. Ses yeux étaient devenus froids et sombres. « Tu exiges ? Alors, voici ce que j'exige, moi. Récompense-moi de ma peine. Si tu ne me donnes pas le dragon, alors donne-moi un peu de ton argent si précieux, mère. Parce que, d'une façon ou d'une autre, je vais aider ma bien-aimée. Je n'irai pas au bal de Terrilville lui prendre la main, danser avec elle et la laisser aussi dénuée d'espoir et d'argent qu'avant mon arrivée. Non. »

Ce fut au tour de Bendir d'être indigné. « Depuis quand n'es-tu plus membre de notre famille ? On doit t'acheter pour que tu fasses ton devoir ? On doit te payer pour que tu rendes un peu de ce que tu as pris ? Que je sois maudit plutôt !

— Alors sois maudit ! répondit froidement Reyn.

— Reyn ! intervint Jani qui s'efforça de modérer sa voix. Parle net. Que souhaites-tu exactement ? Que devrions-nous te proposer pour que tu renonces à ce rêve de dragon ?

— Mère, je refuse...

— Tais-toi, Bendir. Ecoute d'abord ce qu'il demande avant de dire non. » Elle espéra qu'elle n'avait pas laissé transparaître son idée. Reyn devait croire qu'il s'était engagé dans ce marché de son propre chef. « Que réclames-tu, mon fils ? »

Reyn lécha ses lèvres sèches. Il avait un air sournois maintenant qu'acculé il devait s'exprimer à haute voix. Il s'éclaircit la gorge. « D'abord, oublier la dette des Vestrit. Ce n'est qu'une formalité, de

toute façon. On a reconnu officiellement que cette annulation serait mon cadeau de nocces à Malta. Donne-le sans attendre, c'est maintenant qu'elle en a le plus besoin. Ne la laisse pas croire que nous allons continuer à leur soutirer de l'argent alors qu'elles sont assaillies de soucis. Ne la laisse pas craindre (et ici, sa voix s'enroua) qu'elle est obligée de m'épouser pour l'argent, contre son gré. Je ne veux pas l'obtenir de cette façon. Je ne veux pas qu'elle craigne de nous voir invoquer le pacte du sang.

— Elle finira par t'aimer avec le temps, Reyn. N'en doute pas. Beaucoup de jeunes mariées qui sont venues au désert des Pluies contre leur gré ont vite appris à aimer...

— Je ne veux pas l'obtenir de cette façon.

— Alors nous ne mentionnerons pas cette partie du contrat, assura sa mère.

— Parfait. Voilà qui est réglé. On va simplement jeter le contrat aux orties. Bon. Qu'as-tu appris dans les parchemins ? demanda Bendir avec brusquerie, d'une voix voilée par la fureur.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Reyn, implacable.

— Oh, quoi encore ? Tu veux devenir Gouverneur du désert des Pluies ? fit son aîné, sarcastique.

— Non, seulement maître de ma vie. Je veux être en mesure d'aller la voir quand j'en ai envie, jusqu'à ce que nous soyons mariés et qu'elle vienne ici. Je veux qu'on me verse une rente, de l'argent que je pourrais dépenser sans en rendre compte à quiconque. En bref, je veux que tu me traites en homme. Tu avais ta propre bourse quand tu étais plus jeune que je ne le suis.

— Seulement parce que j'avais aussi une femme ! Quand tu seras marié, tu disposeras de tes revenus. Pour l'heure, tu n'en as pas besoin. Je n'ai jamais été pingre avec toi. Mère t'a toujours favorisé par rapport à nous. Plus on te donne, plus tu réclames !

— Tu peux avoir cela aussi », intervint Jani, impatentée.

L'expression de Bendir passa de l'incrédulité à la fureur. Il leva les mains. « Qu'est-ce que je fais ici ? déclama-t-il sur un ton emphatique. Apparemment, je n'ai pas voix au chapitre !

— Tu es ici pour être le garant de la parole de ton frère. Reyn, voici ce que nous t'avons demandé : renoncer à ton rêve de dragon, et t'abstenir de rendre visite à ce fût. Tu n'auras plus ton mot à dire dans ce qu'il adviendra de ce fût. Tu accompliras ton devoir envers ta famille en utilisant tes compétences comme on te le réclame. Tu ne pénétreras pas dans la cité sans notre autorisation, et ce, seulement pour le travail que nous aurons approuvé. En échange, nous annulerons le contrat de la vivenef *Vivacia*, nous t'allouons une rente d'adulte indépendant et te permettrons d'aller rendre visite à ta bien-aimée quand tu le voudras. Acceptes-tu ces conditions ? »

Elle s'était exprimée avec solennité. Elle scruta son fils qui réfléchissait comme elle le lui avait appris, examinant chaque phrase, s'appliquant à retenir les termes de l'accord. Son regard passa de sa mère à son frère. Son souffle s'accéléra. Il se frotta les tempes comme s'il livrait bataille en son for intérieur. Les termes du contrat étaient ardues, pour les deux parties. Elle proposait beaucoup pour gagner beaucoup. Il prenait trop de temps pour répondre. Il allait refuser. Alors, il déclara précipitamment, comme si les mots lui faisaient mal : « Oui, j'accepte. »

Elle laissa silencieusement échapper son souffle qu'elle avait retenu. Elle avait réussi. Le piège se refermait derrière lui, à son insu. Elle respira profondément pour étouffer le malaise qu'elle éprouvait à agir ainsi à l'encontre de son propre fils. C'était nécessaire. Nécessaire et par conséquent honorable. Reyn tiendrait sa parole. Il l'avait toujours fait et il continuerait. Qu'était-ce donc qu'un Marchand, s'il n'était pas homme de parole ?

« En qualité de Marchande de la famille, j'accepte cet accord. Bendir, tu es témoin ?

— Oui », acquiesça-t-il d'un ton aigre. Il évita son regard. Soupçonnait-il ce qu'elle venait de faire et en était-il écœuré ou était-il déconcerté par les termes du pacte ?

« Alors, laissons cela pour ce soir. Reyn, s'il te plaît, consacre encore une journée à ces parchemins et donne-nous par écrit la meilleure traduction possible. Je t'en prie, présente-nous de façon détaillée les nouveaux symboles et note leur signification. Mais pas ce soir. Ce soir, nous avons tous besoin de dormir.

— Oh, pas moi ! rétorqua Reyn avec un amusement amer. Pas de sommeil pour moi, je le crains. Ou plutôt, je crains de dormir. Je vais commencer ce soir même, mère. Peut-être aurai-je quelque chose pour toi demain matin.

— Ne te surmène pas », conseilla-t-elle mais il rassemblait déjà les parchemins et s'en allait. Elle attendit qu'il ait franchi le seuil pour barrer le chemin à Bendir qui allait sortir à son tour.

« Attends ! ordonna-t-elle.

— Pourquoi ? fit-il, maussade.

— Attends que Reyn soit hors de portée d'oreilles », répondit-elle sans ambages. La réponse piqua son attention. Il la regarda, interdit.

Elle laissa s'écouler de longues minutes. Puis elle prit une profonde inspiration. « Le fût-dragon, Bendir. Il faut nous en débarrasser, et vite. Le débiter. Peut-être as-tu raison ; peut-être est-il temps que la famille Khuprus possède son propre navire. Ou alors scions-le en planches, qu'on conservera. Il faut se débarrasser de ce qu'il contient. Autrement, j'ai peur qu'on ne perde ton frère. C'est le fût, et non Malta, qui est à la source de nos soucis avec Reyn. Il lui

ronge l'esprit. Je crains qu'il ne se noie dans les souvenirs. Il frôle déjà le précipice. Je suppose que nous devrions l'éloigner de la cité autant que possible. »

Il parut préoccupé. Jani se sentit soulagée. Il ne simulait pas. Il s'inquiétait sincèrement pour son frère. La profondeur de ses sentiments se manifesta dans ses paroles. « Maintenant ? Tu veux dire, qu'on débite le fut avant qu'il ne s'embarque pour le bal d'Été à Terrilville ? Je ne crois pas que ce soit sage, mère. Même s'il a accepté de ne plus s'en mêler. Ce devrait être une période heureuse pour lui, exempte de doutes.

— Tu as raison. Oui. Attendons qu'il soit parti. Il va passer une ou deux semaines à Terrilville, je pense. Fais-le à ce moment-là. Qu'il rentre pour trouver le fait accompli et irrémédiable. Ce sera le mieux.

— Il va m'en vouloir, tu le sais. (Une ombre passa sur son visage.) Cela ne facilitera pas nos rapports.

— Non, c'est à moi qu'il en voudra, assura sa mère. J'y veillerai. »

*

La nuit était tombée sur le port. *Parangon* le sentait. Le vent avait tourné ; à présent il portait les odeurs de la ville à ses narines. Il leva la main pour se toucher le nez. Avec précaution, ses doigts s'aventurèrent plus haut, tâtant les éclats de bois de ses yeux détruits.

« Tu as mal ? » demanda Ambre à mi-voix.

Il laissa retomber aussitôt les mains. « Nous ne ressentons pas la douleur comme les humains », affirma-t-il. Au bout d'un moment, il reprit : « Parle-moi de la ville. Qu'est-ce que tu vois ?

— Oh, bien. » Il la sentit bouger sur le gaillard d'avant. Elle était allongée sur le dos, à somnoler ou à contempler les étoiles. Elle roula sur le ventre. Son corps était chaud contre son bordage. « Tout autour de nous, c'est une forêt de mâts. Des bâtons noirs sur fond d'étoiles. Certains navires ont des falots, mais pas nombreux. Alors qu'en ville, il y a beaucoup de lumières. Elles se reflètent dans l'eau et...

— J'aimerais bien les voir », dit-il plaintivement. Puis il ajouta d'une voix plus forte : « J'aimerais tout voir. Tout ! Ce n'est que ténèbres, Ambre. Etre aveugle sur la plage, c'était dur mais, au bout d'un certain temps, j'ai fini par m'y habituer. Mais là, dans l'eau de nouveau... Je ne sais pas qui passe près de moi sur les quais ni quels vaisseaux viennent à couple. Le feu pourrait se déclarer sur les quais et je ne le saurais que trop tard. Tout ça, c'est déjà dur mais bientôt on va prendre la mer. Comment veux-tu que je m'aventure dans cette immensité en étant aveugle ? Je veux bien faire. Vraiment. Mais je crains de ne pas pouvoir. »

Il devina dans sa voix le sentiment d'impuissance qu'elle

éprouvait. « Il va falloir que tu nous fasses confiance. Nous serons tes yeux, *Parangon*. Si nous courons un danger, je serai là, tout près de toi, je te le jure, et je te dirai tout ce qui se passe.

— Piètre réconfort, répondit-il au bout d'un moment. Malheureusement, piètre réconfort.

— Je sais. C'est tout ce que j'ai à t'offrir. »

Il tendit l'oreille. Les vagues clapotaient doucement contre sa coque. Les cordages grinçaient. Des pas résonnaient sur le quai. Les bruits nocturnes de Terrilville lui parvenaient. Il se demanda si la ville avait beaucoup changé depuis qu'il l'avait vue pour la dernière fois. Il contempla devant lui un avenir d'éternelles ténèbres. « Ambre, s'enquit-il à mi-voix, tu as eu du mal à réparer les mains d'Ophélie ? Elles étaient très abîmées ?

— Les brûlures n'étaient pas très profondes, sauf à certains endroits. Le problème, c'était plutôt de respecter les proportions entre les doigts et la main. Au lieu de tailler simplement ce qui était endommagé, j'ai dû retravailler les deux mains. Une bonne partie du bois que j'ai retiré n'était pas brûlée. Je crois que le plus dur pour elle, ça a été de rester immobile et pour moi, de me concentrer sur mon travail tout en ayant peur de lui faire mal.

— Alors c'était douloureux ?

— Qui sait ? Elle prétendait que non. Elle aussi m'a dit que les vivenefs ne ressentent pas la douleur comme les humains. Néanmoins, je crois que cela lui était désagréable. D'après elle, elle se sentait amputée du bois que je retirais. C'est une des raisons pour lesquelles je le lui ai rendu sous forme de bijoux. Elle avait l'impression que ses mains « n'allaient pas », quand j'ai eu fini. (Ambre marqua une pause.) J'étais accablée. J'avais fait de mon mieux. Mais quand je lui ai rendu visite la dernière fois, avant qu'elle prenne la mer, elle m'a dit qu'elle s'était habituée à ses nouvelles mains et qu'elles étaient parfaites. Elle voulait absolument que je lui retaille les cheveux mais le capitaine Tenira a refusé. Il a déclaré qu'ils ne pouvaient rester plus longtemps au port. Pour te dire la vérité, j'en ai été soulagée. Le bois-sorcier est... n'est pas commode à travailler. Même avec mes gants, j'ai toujours senti qu'il essayait de m'attirer à l'intérieur. »

Il entendit à peine ses derniers mots. « Tu pourrais me couper la barbe ! s'exclama-t-il soudain.

— Quoi ? » Elle se leva, alarmée, d'un unique mouvement fluide, comme un oiseau qui prend son vol. « *Parangon*, que dis-tu là ?

— Tu pourrais me couper la barbe, la refaçonner et me refaire avec un nouveau visage. Je recouvrerais la vue.

— C'est une idée folle, fit Ambre d'une voix neutre.

— L'idée folle d'un navire fou. Ça marcherait, Ambre. Regarde tout le bois qu'il y a là. » Il saisit sa barbe à pleines mains. « Il y en a

bien assez pour me refaire des yeux. Tu pourrais le faire.

— Je n'oserais jamais, répondit-elle platement.

— Et pourquoi pas ?

— Que diraient Althéa et Brashen ? Réparer les mains d'Ophélie, c'était une chose. Te recréer complètement un visage, c'est tout à fait autre chose. »

Il croisa les bras. « Qu'est-ce que ça peut faire, ce que disent Althéa et Brashen ? Est-ce que je leur appartiens ? Suis-je un esclave ?

— Non, c'est seulement que... »

Il l'interrompit. « Quand tu m'as « acheté », n'as-tu pas affirmé que ce n'était qu'une formalité pour les autres ? Tu as déclaré que je m'appartenais. Depuis toujours et pour toujours. Alors il me semble que c'est à moi de décider.

— Peut-être. Cela ne veut pas dire que je doive accepter.

— Et pourquoi refuserais-tu ? Tu veux que je reste aveugle ? » Il sentait la colère frémir en lui, menaçant de déborder. Il la ravala comme de la bile. La colère n'avait pas de prise sur Ambre. Elle se contenterait de s'en aller.

« Bien sûr que non. Mais je n'ai pas envie non plus que tu sois déçu. *Parangon*, je ne comprends pas le bois-sorcier. Mes mains me disent une chose, mon cœur m'en dit une autre. Le travail sur Ophélie a été... difficile pour moi. Elle m'a avoué que ses mains lui faisaient un effet bizarre. Ce que j'éprouvais, moi, était plus subtil. L'impression d'avoir commis un sacrilège. » Sa voix baissa sur le dernier mot. Il pouvait presque sentir sa confusion.

« Tu l'as fait pour Ophélie, et tu ne le ferais pas pour moi ?

— *Parangon*, c'est très différent. Sur Ophélie, j'ai retiré du bois abîmé. Tu me parles de cheviller des morceaux pour te refaire des yeux. Comme je te l'ai dit, je ne comprends pas la nature du bois-sorcier. Est-ce que ces pièces chevillées deviendront vivantes comme toi ? Ou resteront-elles des copeaux de bois mort ?

— Alors, fais comme tu as fait pour elle ! tonna *Parangon* après un silence exaspéré. Enlève-moi mon visage défiguré et refais-m'en un nouveau. »

Ambre murmura quelques mots dans une langue inconnue. *Parangon* ne savait pas si elle priait ou si elle jurait. Il sentit seulement l'horreur qu'elle éprouvait à cette idée. « Sais-tu pour quoi tu plaides ? Je vais devoir te refaçonner entièrement le visage... peut-être même le corps pour respecter les proportions. Je n'ai jamais entrepris un travail aussi considérable. Je suis sculpteur sur bois, *Parangon*, pas sculpteur tout court. » Elle étouffa un soupir de dégoût. « Je pourrais t'abîmer. Détruire ta beauté à jamais. Et comment je vivrais avec ça ? »

Parangon porta les mains à sa figure et planta les doigts dans ses yeux ravagés. Il se mit à rire, d'un rire impudent, amer. « Ambre, je

préfère être laid qu'aveugle. Aujourd'hui, je suis les deux. Comment cela pourrait-il être pire ?

— Je n'ai aucune envie, justement, de connaître la réponse à cette question, répliqua-t-elle habilement, et elle ajouta à contrecœur : Mais je sais que je vais y réfléchir. Laisse-moi du temps. *Parangon*. Laisse-toi aussi le temps de bien y réfléchir.

— C'est tout ce que j'ai, moi, fit-il remarquer. Du temps, et à revendre. »

4

FONDATION D'UN ROYAUME

Vivacia voguait, le ventre alourdi. Ses cales étaient remplies des collections de Kennit. Somnolente, elle songeait qu'un homme devait éprouver la même sensation après un repas copieux et nourrissant. Elle se sentait repue, satisfaite d'elle-même, bien qu'elle n'eût pas été pour grand-chose dans l'acquisition de sa cargaison. C'était l'astuce de Kennit qui lui avait valu ce trésor. Non. Sa sagesse, corrigea-t-elle. N'importe quel pirate de second ordre pouvait vivre d'expédients. Kennit allait bien au-delà. C'était un homme clairvoyant qui avait un destin. Elle était fière de lui appartenir.

Ce dernier voyage n'avait pas été si différent de ceux accomplis avec Ephron Vestrit, quand elle était un navire marchand. Ils avaient d'abord fait escale à Partage, où les esclaves avaient débarqué. Puis il y avait eu une réunion organisée en secret avec le capitaine d'un vaisseau allant vers le nord auquel Kennit avait transmis une demande de rançon pour les propriétaires du *Grincheux* et la famille du capitaine Averi. Après quoi, Kennit avait entrepris une tournée systématique de ses navires « associés » et de leurs ports d'attache. La *Marietta* les accompagnait. A chaque port où ils mouillaient, Kennit et Sorcor allaient à terre. Parfois, Etta et Hiémain se joignaient à eux. *Vivacia* aimait bien que le garçon escorte son capitaine. Lorsqu'il revenait et qu'il lui racontait ses expériences, c'était presque comme si elle avait été elle-même présente. Le temps n'était plus où elle redoutait d'être séparée de Hiémain, ne fût-ce que quelques heures. La conscience qu'elle avait de son identité s'était affermie depuis l'époque de son éveil, supposait-elle. Ou peut-être son désir de connaître en détail la vie de Kennit était-il devenu plus exigeant, et la compagnie de Hiémain moins nécessaire. Elle avait supplié le pirate de mener ses affaires à bord, afin qu'elle pût être parfaitement au courant mais il

avait refusé.

« Tu es mienne, avait-il dit jalousement. Tout ton mystère et ta beauté, je me les réserve, ma dame de mer. Il me plaît qu'on te regarde avec crainte et émerveillement. Préservons ce côté mystique. Je préfère qu'ils t'envient et t'admirent de loin plutôt qu'ils montent à bord et essaient vainement de te reprendre en te faisant du charme ou en versant le sang. Tu es mon château, ma forteresse, *Vivacia*. Je ne tolérerai aucun étranger à ton bord. »

Elle se rappelait non seulement ses mots mais jusqu'à la moindre inflexion de sa voix. Elle les avait bus comme le pain boit du miel. Elle sourit en reconnaissant ces symptômes. Il l'avait courtisée et l'avait conquise. Elle avait même renoncé à passer ses paroles au crible pour y relever des inexactitudes ou à sonder son cœur. Cela n'avait plus d'importance. Il ne cherchait pas ses défauts à elle, n'en faisait pas le compte. Pourquoi dresserait-elle l'inventaire des siens ?

Elle était ancrée dans un méchant port, pitoyable débarcadère. Pourquoi avait-on décidé de mouiller ici, elle n'en avait aucune idée. Tout au bout, la carcasse d'une épave s'enfonçait dans la boue. Elle essaya de se rappeler le nom de l'endroit. Guingois. C'était ça. Allons, la ville portait bien son nom. Le quai affaissé, les masures battues par les vents, tout paraissait légèrement disjoint. Il y avait des signes de récente prospérité. Les trottoirs neufs étaient en bois jaune. On avait peint, avec de bonnes intentions, plusieurs maisons branlantes. On avait planté quelques rangées d'arbres en manière de coupe-vent. De frêles arbres fruitiers se dressaient derrière eux. Un jeune berger gardait un troupeau de chèvres éloigné de leur fragile écorce. Parmi une foule de vaisseaux plus modestes, un grand navire était amarré au quai. La *Fortune*, proclamait fièrement sa plaque. Le pavillon au Corbeau flottait crânement à son mât. Même de loin, ses cuivres étincelaient au soleil. La ville tout entière semblait à deux doigts de devenir Quelque port, conclut *Vivacia*.

Son attention fut attirée par un groupe d'hommes qui quittaient le plus vaste bâtiment du village et se dirigeaient vers le quai. Kennit devait être parmi eux. Elle ne tarda pas à le repérer, en tête, encadré ou suivi de ses admirateurs, selon leur statut. Sorcor marchait à ses côtés. Etta, grande et mince, lui emboîtait le pas, accompagnée de Hiémain. Le groupe s'agglutina un moment sur le quai. Puis avec force gestes et courbettes, ils souhaitèrent bon vent au capitaine. Alors qu'il descendait avec ses hommes l'échelle pour embarquer dans le canot amarré là, les gens sur le quai crièrent leurs adieux. Ainsi en avait-il été dans toutes les villes qu'ils avaient visitées au cours de leur tournée. Tout le monde aimait son capitaine.

Vivacia regarda approcher l'embarcation sur l'eau scintillante et placide du port. Kennit s'était vêtu avec soin pour cette visite. Les

plumes noires de son chapeau flottaient dans la brise. Il la vit qui l'observait et il leva une main pour la saluer. Ses boutons de manchettes en argent étincelèrent au soleil. Il ressemblait en tout point à un pirate prospère. Plus encore, trônant à l'avant du canot, il avait la majesté d'un roi.

« Ils le traitent déjà en roi, lui avait confié Hiémain la dernière fois qu'il lui avait relaté une visite analogue. Ils lui présentent sa part de leurs prises sans un murmure de mécontentement. Non seulement ils lui reconnaissent le droit de réclamer une partie de leurs profits de pirates mais ils lui font part de leurs griefs internes. Il rend la justice dans tous les domaines, depuis les voleurs de poules jusqu'aux époux infidèles. Il a dessiné des plans de fortification pour les villes, il leur prescrit ce qu'il faut construire ou détruire.

— C'est un homme de discernement. Je ne m'étonne pas qu'ils aient attendu ses décisions. »

Hiémain renifla. « De discernement ? Seulement dans la mesure où cela renforce sa popularité. Je suis resté derrière lui et j'ai entendu leurs doléances. Il écoute, fronce les sourcils, interroge. Mais, chaque fois, il prononce un arrêt qui est conforme à la voix populaire même lorsqu'il est manifestement injuste. Il ne juge pas, *Vivacia*. Il ne fait qu'entériner leur opinion et ils se sentent ainsi justifiés. Quand il a rendu sa justice, il arpente la ville en regardant ceci ou cela. « Il vous faut un puits, pour une eau plus pure », leur dit-il. Ou bien « Démolissez-moi ce bâtiment avant qu'il ne brûle en mettant le feu au reste de la ville. Réparez le quai. Cette veuve a besoin d'une toiture neuve sur sa maison. Il faut vous en occuper. » Pardessus le marché, il leur prodigue de l'argent, comme si c'était une largesse, alors qu'il ne fait que rendre ce qu'ils lui ont donné. Il les éblouit. Ils l'adorent.

— Et pourquoi pas ? On dirait qu'il leur fait beaucoup de bien.

— En effet, avait admis Hiémain, mal à l'aise. En effet. Il leur donne de l'argent pour qu'ils soient bons avec les pauvres et les vieillards. Il les incite à lever la tête, à entrevoir un avenir. Dans la dernière ville, il a ordonné de créer un endroit où les enfants se rassembleraient pour apprendre. Il y avait un homme dans la ville qui savait lire et écrire correctement. Kennit a laissé assez d'argent pour qu'on le paie généreusement à faire l'école aux petits.

— Je ne saisis toujours pas ce que tu trouves là-dedans de si répréhensible.

— Ce n'est pas ce qu'il fait. Ce qu'il fait, c'est bien, noble même. Ce sont ses mobiles que je mets en doute. *Vivacia*, il veut être roi. Alors, il les valorise. Avec l'argent qu'ils lui distribuent, il achète ce qu'ils auraient dû s'acheter eux-mêmes. Non par amour du bien mais parce qu'ainsi il se grandit à leurs yeux et les élève du même coup. Ils vont associer ce sentiment de fierté à sa venue. »

Elle avait secoué la tête. « Je ne vois toujours pas quel mal il y a là-dedans. En fait, j'y vois beaucoup de bien. Hiémain, pourquoi es-tu si méfiant à son égard ? As-tu jamais envisagé que, s'il voulait devenir roi des Pirates, c'était justement pour pouvoir faire tout cela ?

— Tu crois ? » avait demandé Hiémain.

Elle lui devait la vérité. Malgré tout. « Je ne sais pas, avait-elle répondu honnêtement. Mais j'espère que oui. Dans tous les cas, le résultat est le même.

— Pour le moment, certes, admit-il. Mais je ne sais pas ce qu'il en résultera à la longue », avait-il ajouté sombrement.

Elle ruminait ces paroles en regardant le canot approcher. Le gamin était trop soupçonneux. Son côté mesquin ne pouvait accepter l'idée que Kennit exerçât une influence salutaire. Voilà tout. Le canot se mit à couple, on leur lança l'échelle de coupée. *Vivacia* détestait ce moment. Kennit s'obstinait, ces derniers temps, à grimper seul à bord de son navire. Il lui fallait des heures, semblait-il, pour venir à bout de son ascension. A chaque degré, elle redoutait qu'il glisse et qu'il tombe, qu'il se rompe les os sur le canot en bas. Ou pire, qu'il plonge et disparaisse dans les vagues ou qu'il soit happé par les serpents. Cette année, la mer en était infestée. Elle n'avait pas le souvenir d'une époque où ils aient été aussi nombreux et aussi hardis. C'était fort troublant.

Bientôt, le son de sa jambe de bois résonna sur le pont. Elle poussa un soupir de soulagement et l'attendit impatiemment. Il venait toujours la voir d'abord, chaque fois qu'il regagnait le navire. Parfois, Hiémain le suivait de près. Etta faisait de même mais, dernièrement, elle évitait le gaillard d'avant. *Vivacia* estimait que c'était une sage décision.

Cette fois, alors qu'elle se contorsionnait pour le saluer, elle vit qu'il était seul. Son sourire s'épanouit et se fit plus chaleureux. Elle préférait quand ils étaient seuls et qu'ils pouvaient bavarder sans contrainte, sans les questions de Hiémain et ses regards sceptiques. Il lui rendit son sourire d'un air suffisant. « Eh bien, ma dame, tu es prête à embarquer un supplément de chargement ? Je me suis arrangé pour qu'on le livre cet après-midi.

— Quel genre ? demanda-t-elle, sachant bien qu'il se délectait à énumérer ses trésors.

— Eh bien... (il marqua une pause, savourant son plaisir) une eau de vie supérieure, en petits barils. Des balles de thé. Des lingots d'argent. Quelques tapis de laine, aux motifs et aux couleurs vraiment exceptionnels. Un joli choix de livres, aux belles reliures. Poésie, histoire, une histoire naturelle illustrée et plusieurs journaux de voyage, tout à fait bien. Je crois que je vais les garder pour moi, mais je laisserai Hiémain et Etta les lire, bien sûr. Des vivres, des sacs de

blé, des barils d'huile et de rhum. Et une quantité d'espèces sonnantes et trébuchantes, de différentes frappes. Rufo s'est bien débrouillé avec la *Fortune*. Je suis assez satisfait de la façon dont Guingois a prospéré. »

Les livres surtout avaient capté l'attention de *Vivacia*. « Ça signifie, je suppose, que Hiémain va continuer à passer tout son temps libre enfermé avec Etta », fit-elle remarquer avec aigreur.

Kennit sourit. Il se pencha sur la lisse et lui effleura les cheveux, en jouant avec une boucle épaisse. « En effet. Il va continuer à distraire Etta et elle, elle va l'occuper. Ainsi pourrions-nous en profiter, toi et moi, pour parler de nos intérêts et de nos ambitions. »

Elle frissonna à son contact. Elle connut un délicieux moment de confusion. « Alors tu les as réunis exprès pour que nous ayons plus de temps à passer ensemble ?

— Pourquoi, sinon ? » Il saisit une autre boucle et soupesa la mèche richement sculptée. Elle lui lança un coup d'œil pardessus son épaule. Les yeux bleu pâle du pirate étaient réduits à des fentes. Elle songea qu'il était extraordinairement beau, d'une beauté cruelle. « Cela ne te dérange pas, n'est-ce pas ? Etta est plutôt ignorante, la pauvre. Faire la putain, c'est une occupation très limitée. Hiémain est un maître beaucoup plus patient que moi. Il va lui donner les outils dont elle a besoin pour s'améliorer, de façon qu'elle ne soit pas obligée en quittant le navire de retourner à la prostitution.

— Etta va s'en aller ? demanda *Vivacia*, le souffle coupé.

— Bien sûr. Je ne l'ai embarquée à bord de la *Marietta* que pour la protéger. En réalité, nous n'avons pas grand-chose en commun. Elle s'est montrée bonne et utile pendant ma convalescence. Néanmoins, c'est difficile d'oublier qu'elle a été à l'origine de ma blessure, dit-il en lui accordant un fin sourire. Hiémain va l'éduquer et, quand elle débarquera, elle sera capable de faire mieux que de s'allonger sur le dos. (Il plissa le front, l'air pensif.) Je crois qu'il est de mon devoir de laisser les gens en meilleur état que je ne les ai trouvés, non ?

— Et quand Etta va-t-elle s'en aller ? demanda *Vivacia* en tâchant de réprimer son impatience.

— Eh bien, le prochain port, c'est Partage. C'était chez elle, dit-il en souriant pour lui-même. Mais on ne sait jamais comment les choses vont tourner. Je ne la forcerai pas à partir, bien sûr.

— Bien sûr », murmura *Vivacia*. Il tortillait l'épaisse mèche de ses cheveux noirs et la pointe en effleura son épaule nue.

Il avait un paquet sous le bras, un objet enveloppé dans une grossière toile de sac. « Tu as de si beaux cheveux, dit-il à mi-voix. J'ai pensé à toi quand j'ai vu cela. » Il ouvrit le paquet par un bout et en sortit une chose rouge. D'une secousse, il déploya un coupon de tissu d'une légèreté et d'une finesse étonnantes. Il le lui offrit. « J'ai imaginé

que tu pourrais le porter dans tes cheveux. »

Elle fut troublée. « Je n'ai jamais reçu pareil cadeau, affirma-t-elle, émerveillée. Tu es sûr que tu désires me le donner ? La mer et le vent peuvent l'abîmer... » Mais tout en parlant, elle le tordait dans ses mains. Elle en ceignit son front. Il noua l'étoffe pour elle.

« Alors, il ne me restera plus qu'à t'en apporter un autre. » Il pencha la tête avec un sourire admiratif. « Quelle beauté tu fais ! dit-il à mi-voix. Ma reine pirate. »

*

Hiémain ouvrit avec précaution les plats de bois sculpté de la reliure et soupira d'émerveillement. « Oh, c'est incroyable. Regardez ce détail, là. » Il alla jusqu'à la fenêtre où la lumière tomba sur la page subtilement illustrée. « C'est exquis. »

Etta s'approcha lentement et observa par-dessus son épaule. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— C'est un herbier... un livre sur les herbes, avec des dessins et des descriptions, et leur mode d'emploi. Je n'en ai jamais vu d'aussi détaillé. » Lentement, il tourna la page pour découvrir d'autres merveilles. « Même dans notre monastère, nous n'avions rien d'aussi beau. C'est un livre d'une valeur inestimable. » Il effleura la page du doigt et suivit le dessin d'une feuille. « Vous voyez ? C'est de la menthe. Regardez les nervures et les poils minuscules sur chaque feuille. Cet artiste avait un œil de maître. »

Ils étaient dans la petite cabine qu'il avait partagée avec son père. Toutes les traces de cette période avaient été récurées depuis longtemps. A présent, il n'y avait plus que sa couchette faite au carré, le petit bureau à cylindre et une caisse remplie de manuscrits, de parchemins et de livres. Hiémain avait commencé à donner ses leçons à Etta dans la chambre du capitaine mais Kennit n'avait pas tardé à trouver qu'ils encombraient trop avec leurs livres, papiers et plumes. Il les avait renvoyés pour les leçons dans la cabine de Hiémain. Ce qui ne dérangeait pas le garçon. Il n'avait jamais eu accès, aussi complètement et librement, à tant de volumes. Assurément, il n'avait jamais eu l'occasion de jeter même un coup d'œil sur un ouvrage qui pût rivaliser avec celui qu'il tenait entre les mains.

« Qu'est-ce que ça raconte ? demanda Etta avec réticence.

— Vous pouvez le lire, l'exhorta-t-il. Essayez.

— On dirait des pattes de mouche », dit-elle d'une voix plaintive mais elle prit le livre qu'il lui tendait avec tendresse. Elle fronça les sourcils.

« Que cela ne vous décourage pas. Son écriture est très ornée et certains caractères sont compliqués. Ne regardez que la forme

élémentaire des lettres et ne faites pas attention aux fioritures. Essayez. »

Elle glissa le doigt lentement sur la page et reconstitua les mots en remuant les lèvres à mesure qu'elle les découvrait. Hiémain serra les mâchoires pour s'empêcher de venir à son aide. Au bout d'un moment, elle respira profondément et commença à lire : « De toutes les bonnes herbes connues, celle-ci est la reine. Une infusion de ses feuilles fraîches est souveraine contre la tête lourde... »

Elle s'interrompit subitement et referma le livre avec précaution. Hiémain la regarda, déconcerté, et constata qu'elle avait les yeux clos. Des larmes pelaient à ses cils.

« Vous savez lire », lui assura-t-il. Il demeura parfaitement immobile, craignant d'en dire davantage. La route avait été ardue pour en arriver là. Etta avait été une élève récalcitrante. Elle était intelligente mais les efforts de Hiémain avaient révélé la colère sourde qui l'habitait. Pendant un temps, il avait été persuadé que cette colère était dirigée contre lui. Elle était rechignée, dédaignait son aide puis l'accusait de la lui refuser afin de la ridiculiser. Lorsqu'elle se fâchait, elle n'hésitait pas à lancer un livre précieux à travers la pièce ou à déchirer en mille morceaux du papier de prix. Plus d'une fois, elle l'avait repoussé brutalement quand il se penchait sur son travail pour la corriger. Un jour qu'il avait élevé la voix, car il lui faisait remarquer pour la cinquième fois qu'elle écrivait une lettre à l'envers, elle l'avait frappé. Pas une gifle, non, mais un coup de poing en pleine figure qui l'avait fait chanceler. Puis elle était sortie, l'air farouche. Elle ne s'était jamais excusée.

Ce ne fut qu'après bien des jours de travail avec elle qu'il comprit : la hargne d'Etta n'était pas dirigée contre lui, mais contre sa propre ignorance crasse. Elle avait honte de ne pas savoir. Elle se sentait humiliée d'avoir à lui demander son aide. Quand il la pressait d'essayer par elle-même, elle croyait qu'il se moquait de sa sottise. Comme elle avait tendance à s'en prendre à lui, il la trouvait non seulement difficile mais intimidante. La complimenter à l'excès se révélait aussi périlleux que la laisser se débrouiller seule. Il avait cherché une fois à se dérober. Il avait supplié Kennit de le relever de sa tâche. Il s'attendait que Kennit lui ordonne de retourner à ses obligations. Mais le pirate s'était contenté de lui demander doucement, en penchant la tête, s'il croyait vraiment accomplir la volonté de Sâ en refusant d'aider Etta. Alors que Hiémain gardait le silence, abasourdi par la question, le visage de Kennit s'était subitement transformé.

« C'est parce qu'elle était une putain, c'est ça ? avait-il dit crûment. Tu ne la trouves pas assez bien pour profiter de ton enseignement. Elle te répugne, n'est-ce pas ? » Il posait la question

avec une expression si bienveillante, si compréhensive, et pourtant si attristée, que Hiémain eut l'impression de sentir le pont se dérober sous ses pieds. Méprisait-il Etta ? Était-il secrètement convaincu de sa propre supériorité, conviction qu'il aurait jugée répréhensible chez autrui ?

« Non, non ! avait-il balbutié, puis il s'était exclamé : Je ne méprise pas Etta. C'est une femme étonnante. J'ai simplement peur que...

— Je sais de quoi tu as peur, je crois, avait dit Kennit avec un sourire indulgent. Tu es mal à l'aise parce que tu la trouves attirante. Cela ne doit pas te tourmenter, Hiémain. N'importe quel jeune homme sain estimerait difficile de résister à une femme aussi sensuelle qu'Etta. Elle ne le fait pas exprès. La pauvre. On l'a dressée pour ça depuis l'enfance. Séduire un homme est aussi naturel pour elle que nager pour un poisson. Je t'avertis : sois très prudent dans ta façon de la rebuter. Tu pourrais la blesser bien plus profondément que tu n'en as l'intention.

— Ce n'est pas ça ! Jamais je ne... » bredouilla-t-il, puis il perdit pied. Il ne se serait pas senti aussi humilié s'il avait été parfaitement innocent. Certes, elle le fascinait. Il n'avait jamais passé autant de temps seul avec une femme, a fortiori une femme adulte. Elle s'emparait de tous ses sens. Son parfum flottait après elle dans la cabine. Il percevait sa voix rauque, le bruissement de ses jupes. Quand elle tournait la tête, la lumière dansait dans ses cheveux lustrés. Il avait conscience d'elle et, parfois, elle troublait son sommeil. Il était prêt à accepter le fait, le considérant comme normal. Il était moins préparé au sourire indulgent de Kennit.

« C'est bon, fiston. J'aurais mauvaise grâce à te le reprocher. Pourtant, tu me décevrais si à cause de ça tu renonçais à ce que nous savons être, tous deux, une bonne action. Elle ne peut pas faire de progrès si elle reste illettrée, Hiémain. On le sait bien tous deux. Alors fais de ton mieux avec elle et ne te décourage pas. Je ne tolérerai pas que l'un de vous abandonne si près du but. »

Les jours qui suivirent lui avaient ménagé une torture tout à fait particulière. Paradoxalement, les paroles du capitaine avaient eu pour effet de le rendre plus sensible encore au charme de cette femme. Si elle lui effleurait la main « par hasard », quand ils lisaient ensemble, il se demandait parfois si le geste n'était pas délibéré. Pourquoi mettait-elle du parfum sinon pour le tenter ? Voulait-elle le séduire avec ses regards directs ? Par moments, il se sentait attiré, sans doute possible. S'il avait naguère redouté le temps passé en sa compagnie, à présent il en était venu à ne vivre que pour cela. Il était certain que ce n'était pas réciproque. Enfin, presque certain. Et d'ailleurs, peu importait : elle appartenait définitivement à Kennit. Toutes les romances

tragiques qu'il avait entendues, toutes les histoires d'amants malheureux qui lui avaient paru jadis si sentimentales, si mièvres avaient pour lui aujourd'hui l'accent de la vérité.

En scrutant son visage tandis qu'elle savourait sa victoire, il comprit soudain que Kennit avait eu raison. Les tentations qui l'avaient tourmenté en valaient la peine. Elle savait lire. Hiémain ne se serait jamais douté qu'il était en son pouvoir de procurer une telle joie à autrui. Il se sentit transporté d'une émotion qui excédait toute sensualité. Il ignorait pourquoi mais le cadeau qu'il lui avait fait lui apportait à lui la plénitude.

Elle serrait le beau livre sur son sein comme s'il s'était agi de son enfant. Son visage, yeux clos, était tourné vers le petit hublot de la cabine. La lumière dorait sa peau hâlée, faisait étinceler les larmes sur ses joues et briller ses cheveux. Elle évoquait un tournesol. Il l'avait déjà vue joyeuse, riant avec Kennit ou plaisantant avec les pirates. Maintenant, il la voyait transfigurée par la joie. Et ce n'était pas comparable.

Son sein se souleva et retomba dans un long soupir. Elle rouvrit les yeux et lui sourit. « Hiémain », dit-elle à mi-voix. Elle secoua lentement la tête et son sourire s'épanouit. « Kennit est un sage, n'est-ce pas ? Au début, je ne t'estimais guère. Puis j'ai été jalouse de l'affection qu'il te portait. Je t'ai détesté, tu sais. Et maintenant, ce que je ressens pour toi... » Elle hésita. « Je croyais que seul Kennit pouvait m'émouvoir à ce point », avoua-t-elle à mi-voix.

Il fut abasourdi par ces simples mots. Avec dureté, il pensa qu'elle n'avait pas avoué qu'elle l'aimait, mais seulement qu'il l'avait émue. Ses maîtres aussi l'avaient ému. Les paroles d'Etta n'avaient pas d'autre signification. Et même si elle avait sous-entendu autre chose, il serait un imbécile de se permettre d'y répondre. Un imbécile.

« S'il te plaît, prononça-t-elle doucement en lui tendant la main. Aide-moi à choisir un livre. Peut-être le nouveau dont tu disais que c'était de la poésie. Permits-moi de m'exercer avec toi. Je veux lire tout haut à Kennit ce soir. » Elle secoua la tête avec tendresse. « Je n'arrive même pas à comprendre comment j'en suis capable. Il est tellement... je sais, c'est toi qui m'as appris. Mais lui, il a rendu cela possible. Tu imagines ce que je ressens ? Qu'est-ce que Kennit voit en moi, Hiémain ? Comment puis-je être digne d'un tel homme ? Je n'étais qu'une petite putain maigrichonne dans la maison de Béthel quand il m'a vue pour la première fois. Je ne me suis jamais considérée autrement. Comment a-t-il fait, lui ? » Elle inclina la tête et ses yeux sombres plongèrent au fond de lui, en quête d'une réponse. Il ne put la lui refuser.

« Vous brillez, dit-il à mi-voix. Même quand je vous ai vue la première fois. Même quand je savais que vous me détestiez. Il y a

quelque chose en vous, Etta. Quelque chose qui ne peut être étouffé, ni par la dureté ni les mauvais traitements. Votre âme brille comme de l'argent sous la ternissure. Il a raison de vous aimer. Tous les hommes pourraient vous aimer. »

A ces mots, elle écarquilla les yeux. Elle se détourna et, chose incroyable, ses joues hâlées s'empourprèrent. « Je suis à Kennit, lui rappela-t-elle avec orgueil.

— Je le sais bien », dit Hiémmain. Très doucement, seulement pour lui-même, il ajouta : « Et je l'envie. »

*

La journée de Kennit avait été longue et riche en satisfactions. Guingois était la dernière escale avant le retour à Partage. Sorcor et lui avaient visité tous les ports d'attache des navires pirates qu'il avait fondés et peuplés d'anciens esclaves. Certains avaient fait mieux que d'autres mais, partout, il avait été acclamé. Même Sorcor, si franc de nature, en était venu à croire à ses projets, comme en témoignait l'air avantageux qu'arborait le rude marin. Sa figure empâtée s'illuminait de fierté quand il était aux côtés de Kennit et qu'il écoutait le compte de leurs prises.

La *Marietta* et la *Vivacia* étaient alourdies de butin. Le dernier chargement avait représenté un plaisant défi. Le jeune Rufo avait commandé la *Fortune* avec agressivité, s'emparant de presque tous les navires qu'il pourchassait, s'il fallait en croire ce qu'on racontait. Il y avait de l'argent en abondance, et nombre d'esclaves affranchis étaient venus grossir la population. Avec l'aide de la femme chef de village, le jeune pirate avait tenu des comptes. Ils les avaient soumis à Kennit avec une fierté de régisseur. Le pirate avait écouté les justifications des dépenses pour le bois d'œuvre, les arbres fruitiers ou les chèvres. Ils avaient même engagé plusieurs artisans à venir s'installer à Guingois. Rufo avait réservé à Kennit les denrées les plus rares ou les plus exotiques. Ils lui cédaient ces trésors en sachant qu'il y prendrait plaisir. Il l'avait senti et avait bruyamment manifesté sa joie. Ce qui n'avait fait qu'aviver leur zèle. Il leur avait promis un nouveau navire, le prochain qu'il saisirait. Eh bien, pourquoi pas ? Ils le méritaient. Peut-être leur apporterait-il le *Grincheux* si ses propriétaires traînaient à payer la rançon.

Mais même le plaisir peut être éprouvant. La cargaison qu'ils avaient embarquée ne se manipulait pas comme des caques de poisson salé. Il s'était montré très soucieux de la bonne répartition du chargement, insistant pour surveiller lui-même l'opération. Les objets les plus petits et les plus précieux avaient été entreposés dans sa chambre. A présent, alors qu'il ouvrait la porte, il était presque rebuté

par l'agréable tâche qui l'attendait : ranger les nouveaux trésors qui prenaient beaucoup de place. Peut-être allait-il dormir d'abord et remettre la besogne au lendemain, quand les deux navires auraient appareillé pour Partage.

Il ouvrit la porte et se trouva baigné de la lumière dorée de la lampe et d'une bouffée d'encens. Oh, non ! Pas encore. Les appétits de cette femme ne connaissaient-ils donc pas de bornes ? Il s'attendait à la découvrir allongée sur son lit, dans une pose aguichante. Mais elle était assise dans un des deux fauteuils qu'elle avait rapprochés. Un rond de lumière l'éclairait ainsi que le livre étalé sur ses genoux. Elle était vêtue d'une chemise de nuit plus chaste que provocante. Elle avait presque l'air d'une fille de notable.

Avec un regard excédé, il constata qu'elle avait déjà serré ses trésors. Il eut d'abord un sursaut d'indignation. Comment osait-elle toucher à ses affaires ! Sa première réaction fut bientôt suivie d'un mouvement de résignation et de soulagement. Allons, au moins tout était rangé. Pas d'obstacle entre son lit et lui. Il boita jusqu'à la couchette et s'assit au bord. Le coussinet de cuir autour de son moignon l'irritait abominablement. Il avait besoin d'être rembourré de neuf.

« Je voudrais te montrer ce que je sais faire », dit-elle à mi-voix.

Il lâcha un petit soupir d'exaspération. Cette femme ne pensait-elle donc qu'à son propre plaisir ? « Etta, j'ai eu une dure journée. Aide-moi à retirer ma botte. »

Docilement, elle reposa son livre et s'approcha de lui. Elle lui tira sa botte puis lui frictionna doucement le pied. Il ferma les yeux. « Va me chercher ma chemise de nuit. »

Elle s'exécuta rapidement. Dès qu'il se fut déshabillé, elle prit ses vêtements, les plia et les rangea dans son coffre. Alors qu'il détachait le coussinet et libérait son moignon, il lui montra la zone irritée. « Tu ne pourrais pas me rembourrer cela comme il faut ? »

Elle retourna le coussinet, examina la doublure. « Si tu étais moins actif, ce serait plus facile. Je vais essayer la soie, cette fois-ci. C'est doux, mais c'est solide.

— Bien. J'en aurai besoin demain matin. » Il sautilla sur sa jambe, écarta les couvertures et s'assit. En s'allongeant, il savoura la fraîcheur des draps propres. L'oreiller sentait la lavande. Il ferma les yeux.

Dans sa tête qui se vidait résonna alors la voix douce et claire d'Etta.

Mille fois, nos âmes ont aimé.

Sur des sentiers oubliés nous nous sommes aventurés dans d'autres vies.

Je te connais trop bien, je t'aime trop profondément, quelques

misérables années n'y auraient pas suffi.

Tel le fleuve qui fraie son cours dans la vallée, ainsi ton âme a-t-elle frayé son passage dans mon âme.

Dans d'autres corps nous avons connu la plénitude, telle que jamais...

Il interrompit la récitation avec lassitude. « Je n'ai jamais beaucoup apprécié la poésie syrienne. Elle s'exprime trop simplement. Des vers de mirliton, ce n'est pas de la poésie. Si tu veux savoir quelque chose par cœur, cherche plutôt dans Eupille ou Vergile. » Il s'enfouit sous les couvertures, poussa un grognement de plaisir et s'abandonna au sommeil.

« Je ne l'ai pas appris par cœur. Je le lisais. Je sais lire, Kennit. Je sais lire. »

Elle s'attendait qu'il soit surpris. Il était trop fatigué. « C'est bien. Je suis content que Hiémain ait pu t'enseigner. Maintenant, on va voir s'il est capable de t'initier à choisir tes lectures. »

Elle reposa le livre et souffla la lampe. La pièce fut plongée dans l'obscurité. Il entendit le doux frottement de ses pieds quand elle s'approcha. Elle se faufila dans le lit à côté de lui. Il faudrait qu'il lui trouve un autre endroit pour dormir. Peut-être pourrait-elle tendre un hamac dans un coin de la chambre.

« Hiémain dit que je n'ai plus besoin de lui. Maintenant que je connais mes lettres, je devrais simplement lire tous les manuscrits ou parchemins qui me tombent sous la main. Ce n'est qu'en m'exerçant que j'arriverai à lire plus vite et à mieux écrire. Et je peux travailler seule. »

Kennit se força à ouvrir les yeux. Voilà qui ne faisait pas son affaire. A contrecœur il se retourna. « Mais tu n'as pas l'intention d'étudier toute seule ? Tu as sûrement passé des heures agréables avec lui. Je sais qu'il est ravi de ces leçons. Il a été très franc avec moi, en m'avouant le plaisir qu'il prenait à ta compagnie. (Il parvint à glousser.) Le gamin est très amoureux de toi, tu sais. »

Elle le surprit. Elle ne tenta pas de jouer la comédie. « Je sais. C'est un gentil garçon, aux manières douces. Je comprends maintenant pourquoi tu lui portes tant d'affection. Il m'a fait un cadeau que je garderai toute ma vie.

— Eh bien, j'espère que tu l'as remercié comme il se doit. » Il n'avait qu'une envie : dormir. En même temps, il ne pouvait résister au plaisir de cette conversation. Il semblait que, peut-être, son plan allait porter ses fruits. Elle l'avait qualifié de « gentil garçon ». Il avait surpris l'expression de Hiémain quand il la suivait des yeux, sur le pont. Avaient-ils déjà cédé à l'entraînement du moment ? Portait-elle déjà un héritier pour sa vivenerf ? Il glissa la main le long du bras

d'Etta comme s'il la caressait puis la posa sur son ventre plat. Le petit crâne pointait toujours de son nombril. Patience, se dit-il en raisonnant sa déception. Ces choses-là demandent du temps. S'il les claquemurait ensemble assez longtemps, ils finiraient par procréer. Il en avait toujours été ainsi pour les pigeons, les chèvres et les porcs, chez lui, quand il était enfant.

« A vrai dire, je ne sais pas comment le remercier », objecta Etta.

La réponse était évidente pour Kennit mais il se retint de la formuler crûment. « Je crois que le gamin se sent seul. Montre-lui que tu as de la tendresse pour lui et que tu apprécies sa compagnie. Cela lui fera plaisir. Pense aux talents que tu as dont il pourrait profiter et enseigne-les-lui. L'échange me paraît équitable. »

Voilà. L'allusion était-elle trop vague ?

« Je sais si peu de chose, balbutia-t-elle. Qu'est-ce que Hiémain pourrait bien apprendre de quelqu'un comme moi ? »

Kennit soupira et fit une autre tentative. Délicatement, se répéta-t-il. Délicatement. « Oh, je suis sûr que tu en connais bien davantage sur la vie que lui. Il a passé le plus clair de son temps dans un monastère. Il est peut-être très versé dans les arts et les lettres mais il est d'une ignorance affligeante quant à des talents plus profanes. Toi, bien sûr, tu te trouvais dans la situation exactement inverse. Donc, partage avec lui ton expérience de la vie. Apprends-lui à être un homme. Il ne saurait avoir de meilleur maître. » Il lui fit une longue caresse.

Elle garda le silence. C'est tout juste s'il ne l'entendait pas réfléchir. « Je voudrais lui donner... Kennit, cela te contrarierait-il si je lui donnais quelque chose qui t'appartient ? Quelque chose de la cargaison ? »

Ce n'était pas précisément ce qu'il avait en tête mais on était sur la bonne voie. Qui sait où ça peut mener, les cadeaux ? « Je t'en prie. Je suis, comme tu le sais, très attaché au gamin. Cela ne me gêne pas de partager avec lui ce qui m'appartient. »

*

Hiémain se réveilla en entendant sa porte s'ouvrir. Quelqu'un était entré dans sa cabine et avait refermé la porte furtivement. Pendant quelques instants, il fut paralysé par la peur. Il dormait mieux depuis la disparition de Sâ'Adar mais il craignait toujours qu'un des anciens esclaves ne lui impute la mort de leur chef. Il retint son souffle. Il essaya de se ramasser en silence sur son lit. Peut-être le premier coup le manquerait-il et aurait-il ainsi une chance d'en réchapper. L'intrus s'approcha du petit bureau et y déposa quelque chose.

« Je sais que tu es réveillé, dit Etta à mi-voix. Je t'ai entendu retenir ta respiration. Lève-toi et allume.

— Ce n'est pas le matin, protesta-t-il, déconcerté. Que faites-vous ici ?

— J'ai remarqué, répondit-elle sur un ton ironique. Je suis venue t'apprendre quelque chose. Il y a certaines choses qu'il vaut mieux apprendre en privé. La nuit me semblait le meilleur moment pour les leçons que je suis venue te donner. »

Il chercha à tâtons une bougie puis sortit dans la coursi ve pour l'allumer à la veilleuse qui y brûlait. Il rapporta sa lumière dans la chambre, referma la porte et f icha sa chandelle dans un bougeoir. Quand il se tourna pour lui faire face, il eut bien du mal à retenir un hoquet de stupéfaction. Elle portait des hauts-de-chausses et un pourpoint bien ajusté. Il n'avait jamais vu de formes féminines exhibées de façon aussi flagrante. Elle fit mine de ne pas remarquer son regard fixe. Elle le contourna lentement, en le détaillant des pieds à la tête d'un œil critique. La franchise de son expression fit monter le rouge aux joues du garçon. Elle eut un petit reniflement de mécontentement.

« Eh bien, il est manifeste que tu as travaillé dur mais pas en force. Pourtant... tu es souple et leste. Je l'ai observé. Et, dans ce jeu, ce sont peut-être des atouts plus efficaces que les muscles ou la carrure. »

Il cligna les yeux. « Je ne sais toujours pas de quoi il s'agit.

— C'est Kennit qui en a eu l'idée. Je lui ai dit que j'avais une dette envers toi parce que tu m'avais appris à lire. Il a répondu que je devais te rendre un service en échange, en t'enseignant quelque chose que je connais bien. Quelque chose de mes talents profanes, selon son expression. Je suis venue pour ça. Enlève ta chemise. »

Il lui obéit lentement. Il refusait de penser à ce qu'il faisait, à ce qu'elle avait derrière la tête.

Elle eut un sourire sardonique. « Tu es tendre et lisse comme une fillette. Tu n'as pas encore de poil à la poitrine. Ça serait mieux si tu avais un peu plus de muscles mais cela viendra. » Elle revint à la table et fit jouer le loquet sur la boîte qui y était posée. En l'ouvrant, elle répéta : « Il y a des choses qu'il vaut mieux apprendre en privé. Les talents d'homme en font partie. Si nous agissions au grand jour, l'équipage se moquerait de toi. De cette façon, tu pourras toujours prétendre que tu savais déjà t'y prendre. » Quand elle se tourna pour lui faire face, elle avait une dague dans chaque main.

« Voilà, c'est pour toi. Kennit m'a dit que je pouvais te les donner. Tu devrais commencer par en mettre une à ta ceinture quand on est à terre. Après un certain temps, porte-la toujours sur toi et dors avec sous ton oreiller. Mais d'abord, il faut que tu apprennes à t'en servir. »

Elle lui lança brusquement une dague. C'était un vrai lancer, l'arme lui parvint manche en avant. Il l'attrapa maladroitement mais sans fermeté. La lame mordit dans son pouce. Elle rit à son exclamation. « A moi le premier sang ! » Une lueur menaçante s'alluma dans ses yeux. « Tiens-la carrément comme si tu voulais en découdre et prépare-toi. Je vais t'apprendre à te battre.

— Je ne veux pas apprendre à me battre, protesta-t-il, consterné, et il recula. Je ne veux pas vous blesser. »

Elle eut un grand sourire joyeux. « Je suis bien sûre que tu ne vas pas me blesser. De toute façon, ne t'en fais pas pour ça. » Elle s'était ramassée en position de combat, la lame en garde. Elle oscilla gracieusement puis fit passer son arme d'une main à l'autre si rapidement qu'il avait du mal à suivre. Soudain, elle fondit sur lui, comme une tigresse, la lame en avant. « Concentre-toi seulement pour m'éviter. C'est toujours la première leçon. »

LE DÉPART DE PARANGON

« Je regrette qu'on n'ait pas eu le temps de refaire des essais en mer. »

Ambre lança à Althéa un regard empreint de lassitude. « Pas de temps. Pas d'argent. Et après chaque sortie en mer, deux ou trois matelots qui prennent la poudre d'escampette. Si on avait refait des essais, Althéa, nous n'aurions plus un seul membre d'équipage. » Elle pencha la tête vers son amie. « C'est la cinquième fois qu'on a cette conversation, ou bien la sixième ?

— La vingt-septième, si je compte bien », intervint Brashen qui vint se placer entre elles. Elles s'écartèrent pour lui faire place à la lisse d'arrière. Il porta comme elles les yeux vers le large, au-delà de l'entrée du port de Terrilville. Il émit un petit gloussement. « Il faut t'y habituer, Ambre. Les marins répètent éternellement les mêmes conversations. Sujets principaux : la mauvaise nourriture, l'imbécile de capitaine et le scélérat de second.

— Vous oubliez le temps pourri et le navire indiscipliné », renchérit Althéa.

Ambre haussa les épaules. « Il y a beaucoup de choses auxquelles je dois m'habituer. Voilà des années que je n'ai pas entrepris de long voyage en mer. Quand j'étais jeune, je n'avais pas le pied marin. J'espère que mon séjour à bord ici dans le port aura exercé mon estomac à supporter un pont instable. »

Althéa et Brashen eurent un sourire hilare. « Croyez-moi, non, déclara Brashen. J'essaierai de ne pas trop vous en demander les premiers jours. Mais si j'ai besoin de vous, j'aurai besoin de vous et, même à quatre pattes, il faudra que vous fassiez de votre mieux entre vos voyages vers la lisse.

— Merci du réconfort ! » répondit Ambre.

Le silence tomba entre eux. Malgré leurs paroles désinvoltes, ils avaient tous des doutes sur ce qu'ils allaient affronter aujourd'hui. Le navire était chargé, la plus grande partie de l'équipage embarquée. Cachés dans les cales, à l'insu des matelots officiellement enrôlés, il y avait sept esclaves qui avaient décidé de saisir l'occasion pour s'enfuir vers une nouvelle vie. Althéa évitait de penser à eux. Le risque qu'ils prenaient ne les concernait pas seulement eux. Si quiconque les

découvrait avant l'appareillage, qui sait ce qui pourrait en résulter ? Et elle ignorait comment les membres réguliers de l'équipage réagiraient devant ces matelots supplémentaires. Elle espérait qu'ils seraient contents d'être plus nombreux à se partager le travail. Il y aurait probablement des bagarres pour délimiter territoire et couchettes mais c'était chose commune sur tous les navires. Elle respira et se dit que tout irait bien. Pourtant, elle avait pitié des hommes entassés en bas. L'attente devait être angoissante pour eux.

A l'aube, ils appareilleraient. Althéa regrettait presque qu'ils ne mettent pas à la voile maintenant. Mais prendre le large ainsi, en silence dans l'obscurité, c'était brûler la politesse. Mieux valait attendre, subir les adieux et les bons vœux de ceux qui allaient assister à leur départ. Mieux valait aussi jouir d'une bonne visibilité, et d'une bonne brise qui leur donnerait de la vitesse.

« Comment est-il ? demanda Brashen en regardant au loin.

— Il est inquiet. Et en émoi. Impatient et mort de peur. Sa cécité...

— Je sais, interrompit-il d'un ton brusque. Mais cela fait des années qu'il en souffre. Il est rentré à Terrilville aveugle et chaviré. Ce n'est pas le moment de se risquer à sculpter du bois-sorcier. Il faudra qu'il nous fasse confiance. Ambre. Il a saisi la moindre occasion pour se raviser, je ne veux pas prendre le risque de modifier son état. Si vous essayez et que vous échouez, eh bien..., poursuivit-il en secouant la tête. Je crois qu'il vaut mieux pour nous tous qu'il navigue tel qu'il est. Cet obstacle lui est familier. Je crois qu'il peut affronter plus facilement la cécité, qu'il a acceptée, qu'une grande déception.

— Mais il ne l'a jamais acceptée, commença Ambre avec chaleur.

— Quarante-deux, interrompit Althéa qui, après un soupir, parvint à sourire. Nous avons eu cette conversation au moins quarante-deux fois. »

Ambre approuva d'un hochement de tête. Elle changea de sujet. « Lavoy. »

Brashen grogna puis se mit à rire. « Je lui ai laissé cette dernière nuit en ville. Il sera sur le pont à l'heure. Je m'en porte garant. Il aura la gueule de bois, aucun doute, et il s'en prendra aux matelots. C'est de tradition, et ils s'y attendent. Il va leur en faire voir, et ils lui en voudront. C'est aussi de tradition. Nous n'aurions pu trouver mieux pour ce travail. »

Althéa se mordit la langue. Elle avait perdu le compte des disputes qu'elle avait eues avec Brashen à ce sujet. Du reste, s'ils venaient à reprendre la discussion, elle serait probablement forcée d'admettre que Lavoy n'était pas si mauvais bougre qu'elle l'avait cru. L'homme avait un côté honnête. On ne pouvait pas compter dessus absolument mais quand sa loyauté refaisait surface, il s'y tenait. Ce

serait un tyran. Elle le savait. Ainsi que Brashen. Mais tant qu'il ne pousserait pas le bouchon trop loin, un tyran, c'était exactement ce qu'il fallait à cet équipage.

Les essais en mer avaient révélé toutes les faiblesses de leurs matelots. Althéa savait désormais à quoi s'en tenir sur les tire-au-flanc et les autres. Certains étaient paresseux, d'autres imbéciles et d'autres encore sournoisement décidés à en faire le moins possible. Son père, elle en était convaincue, les aurait tous débarqués. Lorsqu'elle s'était plainte à Brashen, il lui avait répondu qu'elle avait toute latitude pour les remplacer. Elle n'avait qu'à en dénicher de meilleurs et les enrôler avec le salaire qu'il pouvait proposer.

Ce qui avait mis un terme à la conversation.

« J'aimerais déjà être au large, dit Brashen à mi-voix.

— Moi aussi », renchérit Althéa. En même temps, elle le redoutait. Les sorties en mer n'avaient pas fait que révéler les faiblesses de l'équipage. Elle savait désormais que *Parangon* était beaucoup plus fragile qu'elle ne l'avait cru. Vrai, c'était un bâtiment solidement construit. Une fois que Brashen avait réparti le lest à son gré, il avait bien navigué mais ne s'était pas comporté comme une vivenef. Althéa était prête à l'accepter tant qu'il ne s'opposerait pas ouvertement aux hommes manœuvrant sur ses ponts. Ce qu'elle trouvait très dur à supporter, c'était la souffrance manifeste de *Parangon*. Chaque fois que Brashen donnait l'ordre de changer d'amures, la figure de proue tressaillait. Elle décroissait brièvement les bras et avançait des mains tremblantes, puis les recroisait aussitôt et les serrait sur sa poitrine. Elle contractait les mâchoires mais sa peur frémissait à travers le navire. Autour d'elle, Althéa constatait les réactions de l'équipage. Les hommes se jetaient des coups d'œil, scrutaient le gréement, la mer, cherchant la source de leur malaise. Ils étaient trop novices pour se rendre compte qu'ils étaient infectés par la peur de *Parangon*. Ce qui, au lieu de les immuniser, les prédisposait à la panique. Leur fournir des explications n'aurait fait qu'empirer les choses. Ils apprendraient. Avec le temps, ils finiraient bien par apprendre.

*

Le Marchand Restart avait fait réparer sa voiture, les coussins avaient été soigneusement nettoyés. A présent, les portières ouvraient et fermaient correctement, les ressorts n'avaient pas gémi lamentablement quand Malta était montée, et lorsque les chevaux s'étaient mis en route, les secousses ne l'avaient pas fait claquer des dents. Tout avait l'air assez propre. Tandis que la voiture se frayait un chemin dans les rues animées de Terrilville, une brise soufflait par la

vitre. Pourtant, Malta n'arrivait pas à se convaincre qu'elle ne sentait pas l'odeur du cochon mort. Elle se tapota les narines de son mouchoir parfumé.

« Tu vas bien, chérie ? demanda sa mère pour la dixième fois.

— Mais oui. Je n'ai pas bien dormi la nuit dernière. » Elle se tourna et regarda par la vitre en attendant la prochaine réplique de sa mère dans le dialogue.

« C'est normal que tu sois émue. Notre navire part aujourd'hui, et le bal a lieu dans huit jours.

— On ne peut plus normal ! » renchérit Davad Restart de bon cœur. Il sourit à la ronde avec empressement. « Vous allez voir, ma chère. Ceci va marquer le tournant de notre *Fortune*.

— Certainement », approuva Ronica mais, aux oreilles de Malta, ses paroles résonnèrent davantage comme une prière.

« Et nous y voilà ! » beugla Davad avec enthousiasme, comme si personne ne l'avait remarqué. La voiture s'arrêta en douceur. « Non, restez assises, restez assises ! dit-il alors que Keffria tendait la main vers la portière. Le cocher va vous ouvrir. »

L'esclave, en effet, vint à la portière de la voiture, l'ouvrit et les aida à descendre. Ronica, d'abord, puis Keffria le remercièrent de sa courtoisie, et l'homme parut mal à l'aise. Il jeta un coup d'œil à Davad comme s'il s'attendait à être réprimandé mais le Marchand était trop occupé à ajuster sa veste. Malta eut un bref froncement de sourcils. Soit Davad avait prospéré, ces derniers temps, soit il avait simplement décidé d'être plus prodigue de son argent. La voiture réparée, le cocher stylé, les habits neufs... il mijotait quelque chose. Elle se promit de surveiller de près le Premier Marchand. Aussi sot qu'il soit en société, Davad avait un côté madré et il flairait le profit. Peut-être y avait-il moyen de faire bénéficier sa propre famille de ses combines.

Il offrit son bras à Ronica qui l'accepta. Elles étaient toutes les trois parées de leurs plus beaux atours. Grand-mère avait insisté là-dessus. « Nous ne pouvons nous permettre d'avoir l'air pauvre un jour pareil », avait-elle dit d'un ton quelque peu farouche. On avait donc récupéré du tissu sur de vieilles robes, qu'on avait lavé, retourné et repassé. Rache révélait de vrais talents de couturière. Malta devait admettre qu'elle avait l'œil pour copier les derniers modèles en vogue dans les rues de Terrilville. Aujourd'hui, elles étaient presque à la mode, excepté les ombrelles de l'année passée. Même Selden était convenablement habillé, en culottes bleues et en chemise blanche. Il tirait encore sur son col. Malta fronça les sourcils d'un air sévère et secoua la tête. « Un petit Marchand comme il faut ne tripote pas son col », lui dit-elle.

Il baissa la main mais lui lança un regard de travers. « Ça m'étouffe d'être un petit Marchand comme il faut, riposta-t-il du tac

au tac.

— Il faut t'y habituer », affirma-t-elle en lui prenant la main.

La journée était chaude, la brise fraîche, et les quais de Terrilville aussi animés qu'à l'ordinaire. Sa mère suivait sa grand-mère et Malta venait sur leurs talons avec Selden. Elle avait beau feindre de ne pas les remarquer, elle fut pourtant flattée de voir les marins tourner la tête sur son passage. Certains faisaient des commentaires admiratifs quoique inconvenants. Elle garda la tête haute et ne modifia pas l'allure. Soudain, lui vint le regret poignant de n'être pas une fille de Trois-Navires. Elle aurait cligné de l'œil, aurait répondu d'un ton leste et personne n'aurait jugé qu'elle dérogeait si elle séduisait un jeune et vigoureux marin. Elle était obligée de vivre aussi chichement qu'une fille de pêcheur ; pourquoi lui était-il interdit d'en adopter l'insouciance ?

Sa grand-mère ralentit le pas quand ils atteignirent le môle ouest. Tandis qu'ils poursuivaient leur chemin le long des quais, elle salua toutes les vivenefts par leur nom. Celles-ci ne manquèrent pas de lui retourner son salut en y ajoutant leurs bons vœux pour le voyage du *Parangon*. Certaines s'exprimaient sur un ton cérémonieux mais Malta crut discerner chez d'autres une sincère chaleur. Ronica Vestrit les remercia une par une avant de continuer.

Quand ils parvinrent enfin à hauteur du *Parangon*, Malta fut surprise par la vague d'émotion qui la submergea. Il était là, le navire aveugle, le navire fou, l'épave que sa famille avait récupérée et tant peiné à remettre à flot. Il se balançait tranquillement le long du quai. Ses cuivres étincelaient, son bois luisait. Il avait l'air d'un bâtiment neuf. Il portait haut la tête, bras croisés sur sa poitrine musclée. Sous les yeux écartés, la mâchoire était ferme et le menton volontaire. Il ne ressemblait en rien à la vieille carcasse pourrie qu'elle avait vue la dernière fois au pied des falaises. La petite main de Selden se serra dans la sienne.

Sa grand-mère s'arrêta et regarda la figure de proue. Elle haussa la voix. « Bonjour, *Parangon* ! Belle journée pour commencer un voyage.

— Bonjour à vous, dame Vestrit. » Un sourire lui fendit la barbe. « Je suis aveugle mais pas sourd. Vous n'avez pas besoin de crier.

— *Parangon* ! » le reprit Brashen. Il était soudain apparu sur le gaillard d'avant. Althéa se hâta de les rejoindre.

« Ce n'est rien, capitaine Trell. Le navire a raison, dit Ronica Vestrit sans se formaliser. Mais je répète que c'est une belle journée pour commencer le voyage. »

Il y eut alors un échange de plaisanteries entre Brashen, Ronica et le navire. Malta n'y prêta guère d'attention. Elle était contente que la vivenef ne pleurniche ni ne divague. Elle avait craint que *Parangon* ne

se soit mis dans un de ses délires, à vociférer et à bombarder les gens. Elle l'avait vu une fois ainsi quand elle s'était aventurée sur la plage pour constater les progrès du travail. Il l'avait épouvantée au point qu'elle avait aussitôt fait demi-tour et était rentrée à la maison.

Son attention se dirigeait surtout sur tante Althéa et Brashen Trell. Elle soupçonnait toujours qu'il y avait quelque chose entre eux mais aujourd'hui, elle n'en discernait aucun signe. Aujourd'hui, Brashen faisait très capitaine Trell. Ses habits étaient propres et nets, sa chemise blanche et ses culottes bleu marine méticuleusement repassées. La vareuse bleue lui donnait de la dignité. C'étaient les vêtements de grand-père, réajustés à sa taille. Elle se demanda s'il le savait, s'il trouvait étrange de revêtir la défroque de son ancien capitaine. Althéa était vêtue plus sobrement qu'à l'ordinaire. Elle portait un corsage blanc, une jupe-culotte avec un gilet assorti, et même des chaussures. Malta était prête à parier qu'elle posait pour la galerie. Elle avait beau tenir le rôle du lieutenant, elle reviendrait sans doute à ses habits de garçon dès que possible. Décidément, il y avait quelque chose de singulier chez tante Althéa.

Son amie Ambre avait manifestement décidé que, si les regards devaient être braqués sur elle, il fallait que ce soit pour une bonne raison. Quand elle apparut, elle portait les frusques d'un simple matelot mais tous les boutons de ses culottes et de sa chemise étaient sculptés à la main. L'accoutrement ne la flattait pas ; il soulignait sa silhouette maigre et sèche, à la poitrine plate et aux hanches étroites. Elle arborait un gilet bien ajusté, brodé de papillons extravagants. Malta jugea que son teint était son seul attrait. Sa peau et ses cheveux avaient la couleur du bois blond, ses yeux étaient presque de la même nuance. Elle avait tiré sa longue chevelure en une tresse qu'elle avait épinglée sur sa tête. Etrangère, c'était le seul mot qui lui convenait. Même ses boucles d'oreilles étaient désassorties.

« Bienvenue à bord », disait Brashen. Les autres avaient commencé à gravir la planche d'embarquement. Il était descendu pour les saluer et offrait son bras à Malta en l'invitant à monter. Il n'y a pas si longtemps, elle se serait sentie grisée et flattée. Il était plutôt beau, provocant, l'air un peu canaille. Mais le côté frivole de Malta avait été desséché par ses peurs et ses rêves.

Une fois à bord, Althéa les guida en leur montrant le travail qui avait été accompli. Tout cela n'avait guère de sens pour Malta mais elle affichait un intérêt poli. Les marins, occupés aux dernières tâches de l'appareillage, s'écartaient précipitamment de leur chemin mais la regardaient passer, les yeux ronds. Leurs regards étaient trop effrontés, leurs manières trop grossières pour que Malta les trouve flatteurs. Elle se demanda ce que tante Althéa éprouverait dans cette compagnie durant les longues semaines à venir. Peut-être y prendrait-elle plaisir,

se dit-elle, consternée. Elle suivit sa mère et sa grand-mère dans leur lente visite du pont supérieur, en se sentant bien loin de tout cela.

Brashen se tenait en haut de la planche d'embarquement où les autres spectateurs avaient commencé à se rassembler. Il était réconfortant de voir les Marchands de Terrilville leur prêter enfin ce modeste soutien. La plupart étaient eux-mêmes propriétaires de vivenefs. Peut-être étaient-ils les seuls à pouvoir apprécier leur situation difficile. Certains étaient vêtus comme s'ils s'étaient préparés à faire leurs adieux. D'autres étaient les capitaines ou les membres d'équipage des vivenefs présentes dans le port. L'entreprise avait attiré une foule assez considérable, estima Malta. Plusieurs personnes s'arrêtèrent même pour bavarder avec Davad. Le Marchand avait été assez avisé pour se poster près de Brashen et tous ceux qui montaient à bord étaient obligés de le saluer aussi. Malta devina qu'il avait été capable de se refaire une réputation auprès des Marchands en jouant les intermédiaires dans l'affaire. N'empêche, les saluts étaient guindés et brefs. Davad était radieux, comme s'il ne s'en apercevait pas. Au moindre prétexte, il se lançait dans le récit intarissable, bien préparé, de tout ce qu'il avait fait pour rendre cette journée possible. Malta avait grand soin de se tenir hors de portée de voix et d'éviter son regard. Cet homme était une crapule.

« Tu viens, Malta ? » lui demanda sa tante avec un sourire. Elle lui fit signe qu'elles allaient quitter le gaillard d'avant pour visiter le reste du vaisseau. Malta n'avait aucune envie de voir les cales ou le logement nauséabond des matelots.

« Je crois que je vais rester ici, risqua-t-elle. C'est une trop belle journée pour aller en bas.

— Eh bien, moi, j'y vais », déclara hardiment Selden qui lâcha sa main.

Althéa parut troublée. Elle jeta un coup d'œil aux hommes d'équipage tout autour. Manifestement, elle hésitait à laisser sa nièce en pareille compagnie. Puis son visage s'éclaira soudain et elle hocha la tête. « Bien sûr, tu peux rester. »

Malta regarda par-dessus son épaule. Ambre se tenait derrière elle, penchée sur la lisse près de la figure de proue. Elles avaient dû échanger quelque signe de connivence. Althéa savait maintenant que Malta serait en sécurité. Intéressant.

Et intéressant, aussi, de se retrouver en compagnie de ce personnage mystérieux et scandaleux qu'était l'étrangère fabricante de perles.

« Sois sage, Malta », exhorta Keffria avec un regard inquiet mais elle se laissa entraîner avec grand-mère. Dès qu'elles eurent quitté le pont, Malta reporta son attention sur Ambre. Elle plaqua sur son visage un sourire artificiel et lui tendit la main.

« Meilleurs vœux pour votre voyage, dame Ambre. »

Celle-ci prit un air insolent et amusé. « Merci, dame Havre. » Elle inclina à peine la tête mais le geste était aussi courtois qu'une révérence. Elle lui effleura la main du bout de ses doigts gantés. Malta sentit un petit frisson lui parcourir le bras. Cette femme était si étrange. Ambre détourna les yeux vers la mer. Était-ce une tentative pour mettre un terme à la conversation ? Malta refusa de la laisser retomber.

« C'est bon signe, ce beau temps pour un départ.

— En effet, répondit Ambre poliment.

— Et le navire paraît en excellent état.

— J'ose en convenir.

— L'équipage semble fin prêt.

— Le capitaine Trell les a préparés aussi minutieusement que possible, étant donné le peu de temps dont il disposait.

— En vérité, le voyage paraît s'annoncer sous de bons auspices. » Soudain, Malta en eut assez de ce petit jeu. « Pensez-vous que vous avez des chances de réussir ? » demanda-t-elle abruptement. Il fallait qu'elle sache. Tout ceci n'était-il qu'un exercice extravagant, une affectation d'intérêt de la part de sa famille pour le sort de la *Vivacia* et de son équipage, ou y avait-il réellement une chance qu'ils puissent sauver son père ?

« Il y a toujours une chance », répondit Ambre d'une voix subitement grave. Elle se retourna pour lui faire face. L'intensité de sa compassion lui fut comme une brûlure. « Et quand on intervient pour tenter de changer le cours des choses, alors les événements deviennent probables. Beaucoup de gens sont intervenus pour essayer de sauver votre vivenef, votre père et votre frère, Malta. » En entendant son nom, Malta ne put faire autrement que croiser son regard. C'étaient des yeux étranges, et leur étrangeté ne tenait pas seulement à leur couleur. Pour une raison ou pour une autre, cela n'avait pas d'importance. Elle sentait que ces paroles cherchaient à l'atteindre. « Nous n'avons d'autre but que de les sauver. Je ne peux vous promettre que nous réussirons mais nous essaierons de bonne foi.

— Je ne sais pas si vos paroles me réconfortent ou me découragent.

— Ce que je veux dire, c'est que vous avez fait tout ce que vous pouviez. Soyez-en satisfaite. Vous êtes jeune, vous avez le cœur ardent ; à cette heure, il est comme un oiseau qui se débat entre les barreaux de sa cage. Lutter davantage ne fera que vous blesser davantage. Attendez. Soyez patiente. Le temps viendra où vous pourrez prendre votre envol. Et quand ce moment sera venu, vous devrez être forte, non pas ensanglantée et lasse. » Les yeux d'Ambre s'élargirent soudain. « Gare à celui qui va s'approprier vos ailes. Gare

à celui qui vous fera douter de votre force. Le mécontentement, c'est le fondement de votre destin, Malta. Une vie mesquine ne vous satisfera jamais. »

Malta croisa les bras et fit un pas en arrière. Elle secoua la tête. « On dirait une diseuse de bonne aventure. » Son rire éclata dans l'air chaud de l'été. « Comme vous m'avez fait battre le cœur ! » Elle essaya de rire à nouveau, pour écarter l'incident, simple bévue d'étrangère.

« C'est ce que je suis, parfois », avoua Ambre. A son tour, elle détourna le regard. Elle paraissait mal à l'aise. « Parfois, oui. Mais si je suis une diseuse de bonne aventure, je ne suis pas une faiseuse de bonne aventure. Nous forgeons tous notre bonne aventure.

— Comment cela ? » Malta eut l'impression qu'elle avait, d'une certaine manière, repris l'avantage dans la conversation. Quand Ambre se retourna pour croiser son regard, cette impression s'évanouit.

« Vous méritez votre avenir, Malta Vestrit, déclara la fabricante de perles en inclinant la tête. Que vous doit demain ?

— Demain me doit ? répéta Malta, déconcertée.

— Demain vous doit la somme de vos jours passés. Rien de plus. (Ambre tourna le regard vers la mer.) Et rien de moins. Parfois, on regrette que demain nous ait réglé aussi exactement notre compte. »

Malta estima soudain qu'elle devait changer de sujet. Elle s'approcha de la lisse et se pencha pour scruter *Parangon*. « Notre navire est très beau aujourd'hui ! dit-elle sans réfléchir. Tu étincelles littéralement, *Parangon*. Comme tu dois être ému ! »

Aussi vif qu'un serpent qui attaque, la vivenef tourna la tête pour la regarder. C'était à faire froid dans le dos. L'espace ravagé entre son front et son nez la glaça de son regard mutilé. Les couleurs de son visage étaient si naturelles, alors qu'à l'endroit tranché à la hache, ce n'était que bois éclaté et argenté. Sa langue se colla à son palais. Elle s'agrippa à la lisse pour ne pas tomber. La bouche de *Parangon* s'ouvrit en un large sourire étincelant de blancheur. C'était le rictus de la folie.

« Trop tard pour elle », murmura-t-il. Malta ne savait pas s'il s'adressait à elle ou s'il parlait d'elle. « Trop tard pour elle. De grandes ailes planent au-dessus d'elle. Elle se tapit comme une souris dans l'ombre menaçante de la chouette. Son petit cœur bat à tout rompre. Voyez comme elle tremble. Mais il est trop tard. Trop tard. Il la voit. Il me connaît aussi ! » Il rejeta la tête en arrière, en éclatant de rire. « J'étais roi ! » Il jubilait, incrédule. « J'étais le seigneur de trois royaumes. Mais c'est toi qui m'as rendu tel que je suis. Une carcasse, un jouet, un esclave ! »

Peut-être était-elle frappée par la foudre dans ce ciel d'azur serein. Elle tomba dans un gouffre noir, rugissant. Elle dégringolait, sans bruit, dans un espace de ténèbres infinies. Puis, de nulle part,

surgit un éclair d'or. La forme apparut au-dessus d'elle, trop vaste et trop proche pour qu'elle la distingue en entier. De gigantesques serres la saisirent, l'étreignirent à la poitrine et à la taille, l'étouffèrent. Elle y planta ses ongles mais les serres, caparaçonnées d'écaillés comme du métal, étaient impossibles à détacher. Elle ne voulait pas non plus se tuer en tombant si elles la lâchaient. *Choisis ta mort*, murmura un dragon. *C'est tout ce qu'il te reste, ma mignonne. Le choix de ta mort.*

Non ! Elle est à moi, à moi ! Lâche-la !

La proie appartient à celui qui s'en empare le premier !

Tu es mort. Moi, j'ai encore une chance de vivre ! On ne me l'enlèvera pas !

L'argent iridescent contre l'or se heurtèrent brutalement. Les montagnes s'entrechoquèrent et se disputèrent la proie. Les serres se refermèrent et la coupèrent en deux. *Je la tuerai plutôt que te laisser la prendre !*

Malta n'avait plus de souffle pour crier. Il ne restait presque plus rien d'elle. Ces deux-là étaient tellement immenses ; il n'y avait plus de place pour elle dans leur monde. Elle allait s'éteindre comme une étincelle mourante.

Quelqu'un parla en son nom. *Malta est réelle. Malta existe. Malta est ici.* Comme du fil qu'on pelote, les couches de son moi se reconstituèrent petit à petit. Quelqu'un la retenait hors du tourbillon de forces qui cherchait à la déchiquter. Elle avait l'impression de reposer dans des paumes chaudes. Elle se blottit serré, au fond d'elle-même, et se cramponna. Enfin, elle parla pour elle-même.

« Je suis Malta. »

*

« Bien sûr que tu es Malta », disait Keffria d'un ton rassurant, s'efforçant de rester calme malgré sa peur panique. Sa fille était pâle comme une morte. On ne voyait que le blanc de ses yeux. Quand ils avaient entendu le choc sur le pont et qu'ils étaient remontés précipitamment, elle n'avait pas une seconde imaginé qu'il s'agissait de Malta. Sa fille évanouie était affalée dans les bras de la fabricante de perles, qui lui soutenait la tête. Le navire tout entier roulait. C'était la figure de proue qui le balançait, la tête dans les mains, sanglotant. « Je suis désolé, je suis désolé », répétait *Parangon* en reniflant. « Tais-toi, lui dit Ambre sur un ton irrité. Tu n'as rien fait. Tais-toi. » Alors, en fendant le cercle des matelots attroupés, Keffria vit Ambre lever la tête et s'adresser directement à Althéa.

« Aide-moi à la faire descendre du navire. Tout de suite. »

L'intonation dans la voix de l'étrangère n'admettait pas de réplique. Althéa se pencha et souleva le corps de sa nièce mais

Brashen apparut tout à coup et prit la jeune fille dans ses bras. Keffria eut le temps d'entrevoir les mains abîmées d'Ambre avant que celle-ci n'enfile précipitamment ses gants. Elle leva les yeux vers Keffria, que son regard glaça jusqu'aux os.

« Qu'est-il arrivé à ma fille ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Vous devriez aller près d'elle. »

La première phrase était un mensonge flagrant, la seconde, une évidence. Keffria se hâta de suivre sa fille alors qu'Ambre se retournait vers la figure de proue et lui parlait d'une voix basse et véhémence. Le navire se calma subitement et le roulis s'atténua. Alors Selden se mit à pleurer. Il pleurait pour un oui ou pour un non. Il n'était pas normal qu'un garçon soit aussi sensible ; comment pouvait-elle penser à cela en un moment pareil ? « Chut, Selden. Viens avec moi », lui dit-elle d'un ton sec. Son fils la suivit, en piaillant. Une fois sur le quai, elle découvrit que Brashen avait étalé son manteau et y avait déposé Malta. Ronica se chargea de Selden et le fit taire en le consolant. Keffria s'agenouilla près de sa fille. C'était terrible, un fâcheux présage pour le lancement du navire, et si inconvenant pour Malta d'être étendue là, inconsciente, à la vue de tous les passants. Alors elle gémit et se mit à marmonner : « Je suis Malta, je suis Malta.

— Oui, tu es Malta, assura-t-elle. Tu es ici, en sécurité. »

Ces paroles agirent comme une formule magique, la jeune fille souleva les paupières, regarda autour d'elle d'un air hébété puis ouvrit grand la bouche. « Oh, aide-moi à me lever ! dit-elle à sa mère d'un ton suppliant.

— Reposez-vous encore un peu », conseilla Brashen, mais elle avait déjà pris le bras de Keffria et se hissait sur ses jambes. Elle se frictionna la nuque, grimaça, puis se frotta les yeux.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Vous vous êtes évanouie », dit Ambre. Elle était apparue soudain à la frange du groupe. Maintenant, elle s'approchait de Malta et leurs regards se croisèrent. « C'est tout. Je crois que vous avez été éblouie par le soleil sur l'eau. Cela peut arriver, vous savez, quand on contemple trop longtemps la mer.

— Je me suis évanouie. (Elle leva la main, se tapota la gorge timidement et eut un petit rire frivole.) Quelle sotte je fais ! »

Ses paroles et ses gestes sont si contraints qu'ils n'abusent personne, songea Keffria. Mais Davad, tout affairé, ajoutait : « C'est l'émotion, aucun doute. Et nous savons tous à quel point Malta se languit de son père. C'est le lancement de l'opération de sauvetage qui a terrassé la pauvre enfant. »

Malta lui décocha un coup d'œil mauvais. « Sans aucun doute », dit-elle d'une petite voix venimeuse. Davad avait beau avoir le cuir épais, il parut sentir la pointe. Il se recula légèrement et la regarda

bizarrement.

« Je me suis évanouie, répéta Malta. Oh là, là ! J'espère que je n'ai pas retardé le départ.

— Pas de beaucoup. Mais vous avez raison, il faut que nous partions. » Brashen se détourna, mais avant qu'il ait pu crier un ordre, le Marchand Frênet s'avançait vers lui.

« Epargnez le dos de vos hommes. Les canots du *Vagabond des mers* vont vous remorquer pour sortir.

— Laissez de la place pour un canot du *Séduisant* ! » brailla le Marchand Larfa. En un instant, cinq ou six propriétaires de vivenefs proposaient leur aide. Était-ce une démonstration tardive de bonne volonté ou simplement la manifestation de leur hâte à voir *Parangon* quitter le port ? Le bruit courait que plusieurs vivenefs l'avaient trouvé dérangeant mais personne n'avait eu la grossièreté de lui disputer le droit d'être amarré au quai.

« Messieurs, je vous remercie », avait répondu Brashen avec tant d'ironie que, Keffria en était convaincue, il devait se poser les mêmes questions.

Ils firent leurs adieux sur le quai. Mère montra plus d'attendrissement que Keffria ne s'y attendait. Elle fit à sa fille maintes recommandations de prudence. Althéa se renfrogna quand Brashen promit de veiller sur elle. En embrassant sa sœur, Keffria ne put que regretter que les choses se soient passées ainsi entre elles. Son cœur était si plein d'émotions contradictoires qu'elle put à peine lui dire adieu.

En se retournant, elle fut encore plus troublée de voir Ambre qui tenait la main de Malta. « Faites bien attention à vous », disait l'étrangère. Son regard était beaucoup trop aigu.

« C'est promis. » On aurait presque dit que c'était Malta qui s'embarquait vers l'inconnu. Keffria vit l'étrangère se détourner de sa fille et monter à bord. Un moment plus tard, la fabricante de perles réapparut sur le gaillard d'avant près de la figure de proue. Elle se pencha et dit quelque chose à *Parangon*. Il découvrit son visage, releva la tête, prit une inspiration qui lui gonfla la poitrine puis croisa les bras. Sa mâchoire se crispa dans une expression d'austère détermination.

On largua les amarres, on échangea les derniers adieux, les derniers vœux. Les équipages des petites embarcations se penchèrent sur leurs avirons et commencèrent à déhaler *Parangon* loin du quai puis dans les eaux du port. Althéa et Brashen vinrent rejoindre Ambre sur le gaillard d'avant. Chacun à son tour, ils se penchèrent pour parler à *Parangon* mais Keffria ne put distinguer s'il manifestait la moindre réaction. Elle se détourna du spectacle et découvrit Malta qui dévorait le navire des yeux, fascinée. Elle ne put déterminer si le

visage de sa fille exprimait l'amour ou la terreur. Pas plus qu'elle n'aurait su dire si Malta contemplait Ambre ou la figure de proue.

Elle eut un hoquet de surprise, et Keffria reporta son attention sur le navire. Les petites embarcations attrapaient les aussières qu'on leur avait lancées. Brashen faisait des signes de remerciement tandis que les voiles commençaient à fleurir sur le gréement. Malgré la cavalcade des matelots, c'était assurément un spectacle gracieux. La figure de proue écarta brusquement les bras comme pour embrasser l'horizon. Il cria et un coup de vent leur apporta ses paroles. « Je vole à nouveau ! » C'était un défi triomphant lancé au monde. Les voiles de *Parangon* se gonflèrent et il se mit à avancer de lui-même. Depuis le pont, des hourras affaiblis éclatèrent. Les larmes piquaient les yeux de Keffria.

« Que Sâ vous garde ! » murmura Malta, la voix brisée.

Sa mère reprit tout haut : « Que Sâ vous garde et vous ramène sains et saufs ! » La brise sembla emporter sa prière.

CONVERGENCE D'OPINIONS

La flotte qui les escortait avait grossi. Sérille songeait qu'il aurait été fort intéressant de découvrir les dispositions qui avaient été prises pour que les autres navires les rejoignent en route. L'arrangement avait-il été prévu de longue date ? Savait-on à Jamaillia que cette démonstration de force accompagnait le Gouverneur alors qu'il faisait sa descente sur Terrilville ? Elle était presque certaine à présent que Cosgo serait sacrifié pour justifier une attaque chalcédienne sur la ville. Elle se raccrochait au peu qu'elle savait, comme s'il s'agissait d'une pépite d'or. Prévenir les Premiers Marchands pouvait être le plus sûr moyen d'acheter leur confiance. S'il subsistait en elle quelques restes de loyauté, ils étaient désormais attachés à cet endroit merveilleux auquel elle avait consacré des années d'études. Elle leva les yeux et scruta la nuit. A l'horizon l'on distinguait un faible rougeoiement : les lumières du Marché de nuit montaient dans le ciel étoilé. Au matin, ils arriveraient à Terrilville.

Un matelot vint se poster derrière son épaule. « Le Gouverneur vous demande. Il veut sortir, lui aussi. » Son accent étranger rognait curieusement les mots.

« Il ne peut pas. Il est bien trop faible. Mais je vais le voir tout de suite. »

Elle n'aurait fait aucun cas de son appel si elle n'avait craint que le capitaine chalcédien n'eût vent de sa désobéissance. En dépit de la force qu'elle avait récemment découverte en elle-même, elle n'osait encore le contrarier. Elle l'avait croisé deux fois depuis qu'il l'avait rendue au Gouverneur. Elle avait été mortifiée d'avoir été incapable de le regarder. La première fois, elle avait failli le heurter au détour d'une coursière, et c'est tout juste si elle n'avait pas mouillé sa culotte de terreur. Il avait éclaté de rire quand elle avait décampé. Il était inconcevable qu'elle redoute à ce point un être humain. Parfois, quand elle était seule, elle s'appliquait à exciter en elle fureur ou haine à son égard. En vain. Le capitaine l'avait plongée dans la terreur. Elle ne pouvait rien éprouver d'autre envers lui. A cette idée, elle pressa le pas pour gagner la chambre du Gouverneur.

Sans prêter attention à la sentinelle en faction devant la porte, elle pénétra dans une pièce propre et dépouillée. L'air frais de l'océan

s'engouffrait par la fenêtre ouverte. Elle hochait la tête avec satisfaction. Les serviteurs avaient laissé son repas du soir sur la table et allumé le chandelier. Un plat de viande en tranches, un entremets aux fruits cuit à l'étouffée ainsi que des pains sans levain, un flacon de vin rouge l'attendaient. Des mets simples, pensa-t-elle avec plaisir, préparés sur son ordre. Elle ne voulait courir aucun risque. Le capitaine chalcédien ni son équipage n'avaient été affectés par la maladie qui avait décimé les compagnons du Gouverneur. Elle doutait qu'on les eût empoisonnés, car elle ne voyait pas quel profit on aurait pu en retirer. Elle suspectait les mets plus délicats que le Gouverneur avait apportés avec lui. Peut-être les œufs marinés et les noix, ou les pâtés de porc gras s'étaient-ils gâtés.

Sur un plateau plus petit était disposé le repas du Gouverneur. Un bol de soupe trempée d'eau chaude, une maigre assiettée de purée d'oignons et de navets cuits à l'étuvée. Elle lui autoriserait une petite gâterie : un peu d'eau rougie de vin. Peut-être lui donnerait-elle aussi quelques menus morceaux de viande. Elle avait cessé d'assaisonner sa nourriture avec des émétiques depuis quelques jours. Il ne fallait pas qu'il soit trop faible en arrivant à Terrilville. Elle sourit, satisfaite d'elle-même, et s'attabla à son repas. Il devrait se remettre provisoirement, avant de mourir. En se servant de viande, elle l'entendit remuer dans son lit.

« Sérille ? chuchota-t-il. Sérille, tu es là ? »

Elle avait tiré les rideaux de son lit. Elle songea à ne pas lui répondre. Il était si faible, à présent, que s'asseoir et écarter les rideaux exigerait de lui un effort considérable. Elle décida de se montrer gentille.

« Je suis là, Magnadon. Je vous prépare votre repas.

— Ah ! C'est bien. » Il retomba dans le silence.

Elle savoura son dîner à loisir. Elle avait dressé Cosgo à la patience. Les serviteurs s'étaient vu interdire la chambre, excepté une fois par jour, quand ils venaient faire le ménage sous sa haute surveillance. Elle ne lui autorisait aucun autre visiteur. Son état de santé était beaucoup trop précaire, lui disait-elle. Elle n'avait guère eu de peine à accroître sa peur de la mort jusqu'à l'abrutissement. Une bonne partie de sa suite avait succombé à la maladie. Sérille elle-même avait été horrifiée par le nombre des victimes. Elle se croyait tout à fait en sûreté mais elle lui avait instillé l'idée que le mal sévissait toujours à bord.

Cela n'avait pas été difficile. Plus elle diminuait ses portions et le droguait au sirop de pavot, plus il devenait maniable. Lorsque ses yeux s'élargissaient et se perdaient dans le vague, il était prêt à tout croire. Au début, quand elle avait entrepris de s'occuper de lui, les autres avaient été trop souffrants pour lui rendre visite, sans parler

même d'intervenir. Depuis qu'ils s'étaient remis, elle avait réussi à leur refuser sa porte. Il ne voulait pas être dérangé. Ordre du Gouverneur. Sérille jouissait à elle seule de la chambre spacieuse, à l'exception du lit qu'occupait Cosgo. Elle disposait ainsi de tout le confort.

Après avoir achevé son repas et dégusté un verre de vin, elle apporta le plateau au chevet du Gouverneur. Elle écarta les rideaux et scruta le malade d'un œil critique. Peut-être suis-je allée trop loin, pensa-t-elle. La peau livide, la figure décharnée. Les mains osseuses qui reposaient sur la couverture se crispaient par intermittence. Rien de nouveau à cela : voilà des années que les drogues de plaisir l'avaient diminué de la sorte. Si ses mains ressemblaient à des araignées mourantes, c'était seulement l'effet de la faiblesse.

Elle s'assit légèrement au bord du lit et posa le plateau sur une table basse. Elle sourit en lui repoussant doucement les cheveux en arrière. « Vous avez l'air d'aller beaucoup mieux, dit-elle en lui tapotant la main. Allons-nous vous nourrir ?

— S'il te plaît. » Il lui sourit avec tendresse. Il était persuadé qu'elle était la seule à ne pas l'avoir abandonné, la seule sur laquelle il puisse compter. Elle grimaça en sentant son haleine fétide quand il ouvrit la bouche pour avaler la cuillerée. Il s'était plaint, la veille, de plusieurs dents branlantes. Eh bien, il se rétablirait probablement assez vite. Ou pas du tout. Il était resté en vie le temps nécessaire pour lui permettre de débarquer à Terrilville et de s'insinuer dans les bonnes grâces des Marchands. Elle n'avait nulle envie qu'il soit suffisamment fort pour être en mesure de contredire son récit. S'il tenait des propos malheureux, elle comptait bien les imputer à l'égarement de son esprit.

Il bavait. Elle glissa un bras sous ses épaules et l'aida à s'asseoir. « C'est bon, n'est-ce pas ? » roucoula-t-elle en remplissant la cuiller de pain trempé. Et demain nous serons à Terrilville. Ça vous fait plaisir, non ? »

*

Ronica Vestrit n'avait pas souvenir de la dernière fois qu'on avait sonné la grande cloche appelant les Marchands à se réunir. L'aube grisait à peine dans le ciel au-dessus de la salle du Conseil. Ronica et sa famille s'étaient hâtées de descendre à pied la colline puis avaient été cueillies en chemin par la voiture du Marchand Chouïev. Les gens tournaient en rond devant la salle, en s'interpellant. Qui avait sonné la cloche ? Pourquoi les avait-on convoqués ? Certains arrivants étaient en vêtements de nuit, des capes d'été jetées à la va-vite sur les épaules. D'autres avaient les yeux rougis de sommeil et portaient encore leurs tenues de soirée. Tous s'étaient précipités dès qu'ils

avaient entendu le sinistre bourdon. Beaucoup étaient armés ou portaient l'épée au ceinturon. Les enfants s'accrochaient à leurs parents. Les jeunes garçons s'appliquaient désespérément à avoir l'air braves mais nombre de frimousses montraient des traces de larmes. La foule disparate et inquiète ne s'accordait pas avec les bacs à fleurs, les voûtes ornées de guirlandes et les marches enrubannées de la salle du Conseil. Les décorations de fête pour le bal d'Été semblaient presque la narguer.

« C'est la Peste sanguine, déclara quelqu'un dans la foule. La Peste sanguine est revenue à Terrilville. Cela ne peut pas être autre chose. »

La rumeur reprise, répercutée et amplifiée dans l'assemblée parvint aux oreilles de Ronica. Les murmures enflèrent jusqu'au grondement de panique. Alors, depuis les marches du perron, le Marchand Larfa hurla pour réclamer le silence. Propriétaire de la vivenef le *Séduisant*, c'était d'ordinaire un homme sérieux au point d'en être ennuyeux. Ce matin, ses joues étaient rouges d'émotion. Ses cheveux se dressaient sur la tête en touffes désordonnées. « C'est moi qui ai sonné la cloche ! annonça-t-il. Ecoutez-moi tous. Nous n'avons pas le temps d'entrer dans la salle pour nous réunir comme il conviendrait. J'ai déjà passé le mot à toutes les vivenefs dans le port et elles sont parties les affronter. Les envahisseurs ! Des galères de guerre chalcédiennes ! Mon fils les a vues au lever du jour et est venu me réveiller. Je l'ai envoyé au môle ouest donner l'alerte aux vivenefs. Je ne sais pas combien il y a de galères là-bas, mais plus de dix. Ça a l'air sérieux.

— Vous êtes sûr ?

— Combien ?

— Combien de vivenefs sont sorties ? Peuvent-elles les retenir ? »

Les questions pleuvaient. Il secoua les poings en direction de la foule. « Je ne sais pas. Je vous ai dit tout ce que je savais. Il y a une flotte de vaisseaux de guerre chalcédiens qui rentre dans le port. Si vous possédez un navire, armez-le et faites-le sortir. Il faut les retarder. Les autres, descendez au port avec des armes et des seaux. Les Chalcédiens ont l'habitude de mettre le feu. S'ils arrivent à débarquer, ils vont essayer d'incendier la ville.

— Et nos enfants ? s'écria une femme au milieu de la foule.

— S'ils sont assez grands pour porter un seau, amenez-les avec vous. Laissez les plus petits ici avec les vieillards et les infirmes. Il faudra qu'ils s'occupent les uns des autres. Allez ! »

Le petit Selden était à côté de Ronica. Elle baissa le regard sur lui. Les larmes ruisselaient sur ses joues. Ses yeux étaient immenses. « Va dans la salle, Selden, lui dit Keffria d'un ton faussement joyeux. On va revenir te chercher bientôt.

— Non ! protesta-t-il d'une voix stridente. Je suis assez grand

pour porter un seau. » Il étouffa un sanglot affolé et croisa les bras avec défi.

« Malta restera avec toi, proposa Keffria, au désespoir. Elle peut aider à prendre soin des bébés et des vieillards.

— Je préfère porter un seau », déclara Malta aigrement en saisissant la main de Selden. L'espace d'un instant, elle ressembla presque à Althéa. « On ne va pas se cacher là en se demandant ce qui se passe. Viens, Selden, allons-y. »

En haut des marches, le Marchand Larfa continuait à crier des ordres. « Toi, Porfro, va prévenir les familles des Trois-Navires. Qu'on aille aussi avertir le Conseil des Nouveaux Marchands.

— Comme s'ils s'en souciaient ! Laissons-les voir par eux-mêmes ! riposta quelqu'un avec fureur.

— C'est leur faute si nous avons les Chalcédiens dans le port, d'abord, renchérit un autre.

— Nous n'avons pas le temps d'en discuter. Il faut défendre la ville ! intervint Larfa. C'est Terrilville qui compte, pas l'époque où nous y sommes arrivés !

— Terrilville ! cria quelqu'un, et les autres reprirent à l'unisson : Terrilville ! A Terrilville ! »

Les charrettes et les voitures roulaient déjà avec fracas dans la cour et se dirigeaient vers le centre de la ville. Ronica entendit par hasard quelqu'un donner des ordres pour qu'on envoie des cavaliers prévenir les fermes éloignées et les colonies. On n'avait pas le temps de rentrer chez soi pour se changer, pas le temps de se poser des questions sur le petit déjeuner qu'on manquait ni sur les bonnes chaussures. Ronica vit une femme et sa fille déchirer sans hésiter leurs jupes volumineuses. Elles se débarrassèrent du tissu superflu et suivirent les hommes dans leurs longs pantalons de coton.

Ronica prit la main de Keffria, comptant que les enfants suivraient. « Il y a de la place pour nous ? » demanda-t-elle à une voiture qui passait. Le cocher s'arrêta sans un mot. Elles s'entassèrent sans se soucier d'être à l'étroit. Trois jeunes gens sautèrent après elles dans la voiture en marche. L'un d'eux portait une épée rouillée à la hanche. Ils grimaçaient comme des enrégés, les yeux brillants, les mouvements vifs et puissants tels des taurillons prêts au combat. Ils faisaient de grands sourires à Malta, qui leur jetait des coups d'œil furtifs puis détournait le regard. La voiture s'ébranla dans un cahot et Ronica se cramponna. Ils commencèrent à descendre vers la ville.

Sur la route, par une trouée entre les arbres, elle entrevit brièvement le port. Les vivenefs étaient regroupées à l'entrée. Des hommes agglutinés sur les ponts tournaient en rond et faisaient des signes. Au-delà, elle aperçut le grand mât d'un navire. Les galères des Chalcédiens le cernaient comme des insectes nuisibles, de la vermine.

« Ils battent pavillon jamaillien ! s'écria un jeune homme dans la voiture alors qu'ils perdaient le port de vue.

— Cela ne veut rien dire, fit un autre, méprisant. Ces bougres de lâches cherchent seulement à s'approcher avant d'attaquer. Il n'y a pas de raison qu'ils soient si nombreux à piquer vers nous. »

Ronica approuva. Elle vit un pauvre sourire fleurir sur les lèvres de Malta. Elle se pencha vers la jeune fille toute pâle. « Tu vas bien ? » lui demanda-t-elle à mi-voix. Elle craignait que sa petite-fille ne s'évanouisse.

Malta rit, un rire grêle, presque hystérique. « C'est si bête. J'ai passé toute la semaine à coudre ma robe, en pensant à Reyn, aux fleurs, aux lumières, à la danse. La nuit dernière, je n'ai pas pu dormir à cause de mes escarpins, que je n'aime pas. Et maintenant, j'ai l'impression que rien de tout cela ne va se réaliser. » Elle leva la tête et ses yeux élargis se promenèrent sur le flot de charrettes, de voitures, de piétons et de cavaliers. Elle s'exprimait avec un fatalisme tranquille. « Tout ce qui dans ma vie était presque à ma portée m'a brusquement été enlevé au dernier moment. Peut-être cela va-t-il se répéter. (Elle poursuivit, le regard vague :) Peut-être demain serons-nous tous morts et notre ville un amas de ruines fumantes. Peut-être ma présentation n'aura-t-elle jamais lieu.

— Ne dis pas des choses pareilles ! » s'exclama Keffria, horrifiée.

Ronica garda un moment le silence. Puis elle posa sa main sur celle de Malta. « C'est aujourd'hui. Et c'est ta vie. » C'étaient des mots peu réconfortants et elle ignorait d'où ils lui venaient. « C'est ma vie aussi », ajouta-t-elle, et elle porta le regard en avant, loin sur la route qui serpentait jusqu'à la ville.

*

Sur la dunette du *Kendri*, Reyn regardait s'évaser le sillage de la grande vivenef sur le fleuve. L'aube qui se levait argentait les eaux laiteuses et faisait chatoyer, en une cascade de joyaux, le dais ruisselant que formaient les arbres sur les rives. La rapidité du courant et les immenses voiles du navire les emportaient à une vitesse incroyable. Il aspira l'air à pleins poumons pour soulager son cœur lourd. En vain. Il inclina la tête dans ses mains. Glissant les doigts sous son voile, il frotta ses yeux irrités. Le sommeil profond lui paraissait aussi lointain que les contes de nourrice de son enfance. Parviendrait-il jamais à retrouver le sommeil ?

« Vous vous sentez dans le même état que moi, on dirait. » Reyn sursauta en entendant la voix basse et se retourna. Dans le jour douteux de l'aube, il n'avait pas remarqué l'autre homme. Grag Tenira roula un petit parchemin qu'il glissa dans sa manche de chemise.

« Mais vous ne devriez pas, poursuivit-il en plissant le front. N'allez-vous pas être le cavalier de Malta Vestrit au bal d'Été ? Y a-t-il là de quoi soupirer ? »

— Pas vraiment, non, répondit Reyn, qui plaqua un sourire sur son visage. Je partage ses inquiétudes au sujet de la disparition de son père et du navire. C'est tout, mais c'est un gros souci. J'avais espéré que sa présentation au bal serait une fête, mais elle sera assombrie par tout ceci, je le crains.

— Si cela peut vous consoler, le *Kendri* m'a apporté la nouvelle que l'expédition de sauvetage avait déjà quitté Terrilville.

— Ah ! J'avais entendu votre nom lié à celui d'Althéa Vestrit. Ce mot vient directement d'elle, alors ? » Reyn indiqua d'un hochement de sa tête voilée le billet qui sortait un peu de la manche de Grag.

Celui-ci laissa échapper un bref soupir. « Un billet d'adieu, avant de prendre la mer. Elle nourrit de grands espoirs quant au succès de son expédition mais aucun à notre sujet. C'est une lettre très amicale.

— Ah ! Parfois un ton amical est plus dur que la froideur.

— Exactement, approuva Grag en se grattant le front. Les Vestrit sont très entêtés. Les femmes sont beaucoup trop indépendantes. On l'a toujours dit de Ronica Vestrit. J'ai découvert à mes dépens que c'est vrai aussi d'Althéa. (Il sourit amèrement.) Espérons que vous aurez plus de chance avec la jeune génération.

— Elle n'en prend pas le chemin, admit Reyn avec regret. Mais je crois que, si j'arrive à la conquérir, la bataille en vaudra la peine. »

Grag secoua la tête et détourna le regard. « J'éprouvais la même chose à l'égard d'Althéa. Encore aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi mais je doute d'en avoir jamais le cœur net.

— Mais vous retournez à Terrilville ?

— Je ne m'y arrêterai pas, malheureusement. Dès que nous arriverons, ce sera la cale pour moi, jusqu'à ce que nous reprenions la mer.

— Et alors ? » demanda Reyn.

Grag eut un sourire affable mais secoua la tête sans répondre.

« Vous avez raison, moins on en sait, mieux ça vaut », approuva Reyn. Il reporta son regard vers le fleuve.

« Je voulais vous dire personnellement à quel point les Tenira sont reconnaissants de l'aide que vous leur avez apportée. Nous soutenir, c'est une chose. C'en est une autre de mettre en jeu la *Fortune* de votre famille. »

Reyn haussa les épaules. « Le moment est venu pour le désert des Pluies et Terrilville de s'unir, ou bien de renoncer à ce que nous sommes. »

Grag contempla l'écume du sillage. « Croyez-vous que nous serons suffisamment nombreux à nous unir pour réussir ? Pendant des

générations, nous avons fait partie intégrante de Jamaillia. Nous avons copié son modèle. Notre langue, nos ancêtres en sont originaires mais aussi toutes nos coutumes : notre cuisine, notre costume, jusqu'à nos rêves d'avenir. Quand nous nous éloignons en déclarant : « Nous sommes Terrilville », que disons-nous en réalité ? Que serons-nous ? »

Reyn dissimula son impatience. Qu'importait ? Il tâcha de formuler une réponse plus adroite. « Je crois que nous reconnâtrons simplement la réalité des trois ou quatre dernières générations. Nous sommes le peuple des Rivages Maudits. Nous sommes les descendants de ceux qui ont été assez braves pour venir jusqu'ici. Ils ont fait des sacrifices et nous avons hérité leurs fardeaux. Je n'en garde aucune rancœur. Mais je ne partagerai pas mon droit de naissance avec ceux qui ne s'engageront pas. Je ne céderai pas ma place à des gens qui ne reconnaissent pas ce que cela nous coûte. »

Il lança un coup d'œil à Grag, s'attendant qu'il approuve de bon cœur. Mais celui-ci avait l'air troublé. A voix basse, comme s'il avait honte de sa pensée, il demanda : « N'avez-vous jamais songé à envoyer tout promener et à vous enfuir ? »

Un instant, Reyn le dévisagea à travers son voile. Puis il fit observer avec ironie : « A l'évidence, vous avez oublié à qui vous parlez. »

Grag haussa une épaule. « On m'a dit que vous pourriez renoncer. Si vous le vouliez. Quant à moi... parfois, quand je suis loin de mon navire pendant un certain temps, je me surprends à m'interroger. Qu'est-ce qui me retient ici ? Pourquoi rester à Terrilville, pourquoi suis-je obligé de me conformer au type idéal du fils de Marchand ? Il y en a qui se sont émancipés. Brashen Trell, par exemple.

— Je ne crois pas le connaître.

— Non. Sûrement pas. Et vous ne le connaîtrez jamais. Sa famille l'a déshérité pour inconduite. Quand j'ai entendu parler de cette histoire, je m'attendais plus ou moins qu'il en meure. Mais non. Il va et vient comme il lui plaît, vit où bon lui semble, navigue où le vent le porte. Il est libre.

— Il est heureux ?

— Il est avec Althéa, dit Grag en secouant la tête. On ne sait pourquoi, les Vestrit l'ont choisi pour commander le *Parangon*. Et ils lui ont confié Althéa.

— D'après ce que je sais d'Althéa, elle n'a pas besoin de la protection d'un homme.

— C'est tout à fait ce qu'elle dirait. » Grag soupira. « Moi pas. Je crois que Trell l'a trompée par le passé et peut encore... Cela me ronge. Mais est-ce que je me précipite pour aller la chercher et la ramener ? Est-ce que j'ai sauté sur l'occasion en disant : « J'y vais, je vais commander votre navire fou, du moment que je suis avec

vous ? » Non. Je ne l'ai pas fait alors que Trel, si. C'est encore une différence entre nous. »

Reyn se gratta la nuque. Une excroissance était-elle en train de pousser là ? « Je crois que vous faites un défaut de ce qui est en réalité une vertu, Grag. Vous savez où est votre devoir et vous l'accomplissez. Ce n'est pas votre faute si Althéa ne peut apprécier cette qualité.

— C'est bien là le problème. » Il tira le petit billet de sa manche puis l'y glissa à nouveau. « Elle apprécie. Elle me félicite et m'adresse ses meilleurs vœux. Elle dit qu'elle m'admire. Cela ne vaut pas l'amour. »

Reyn ne trouva rien à répondre. Grag soupira. « Bien. Inutile de s'appesantir là-dessus maintenant. Si l'on en arrive à la guerre avec le Gouverneur, cela sera toujours assez tôt. Althéa me reviendra ou non. Apparemment, je ne peux guère décider de ma vie ; je suis comme une feuille emportée par le courant. » Il secoua la tête et sourit, gêné par la mélancolie de ses propres paroles. « Je vais aller bavarder avec *Kendri*. Vous venez ?

— Non. » Reyn se rendit compte de la brusquerie de son ton et chercha à l'adoucir. « Il faut que je réfléchisse sérieusement. »

A travers la brume grise de son voile, il suivit des yeux Grag qui s'éloignait vers la figure de proue. Il fourra les mains dans ses poches. Même avec des gants, il ne se hasardait pas à s'appuyer sur la lisse. Le navire vociférait bien assez contre lui sans cela et ce n'était pas « *Kendri* » qui lui parlait.

Il avait déjà navigué sur des vivenefs sans rencontrer ce problème. Le dragon lui avait fait quelque chose. Il ignorait quoi et comment mais cela l'effrayait. Il avait violé l'accord passé avec sa mère et son frère en allant lui rendre visite une dernière fois. C'était mal, mais c'était mal aussi de l'abandonner sans avoir tenté de le convaincre qu'il avait fait son possible. Il l'avait supplié de lâcher son emprise sur lui ; de reconnaître les efforts qu'il avait accomplis. Mais le dragon avait juré de dévorer son âme. *Tant que je serai prisonnier ici, Reyn Khuprus, tu le seras aussi*, avait-il dit en le maudissant. Il avait pénétré dans son esprit en serpentant comme une veine noire dans le marbre, se mêlant à lui jusqu'à ce que Reyn ne sût plus où il finissait et où commençait le dragon. Cette intrusion l'avait effrayé plus que tout ce que la créature lui avait fait subir jusque-là. *Tu es à moi !* avait-il déclaré.

Comme pour souligner ces paroles, le sol avait tremblé. Ce n'était qu'une secousse, occurrence fréquente sur les Rivages Maudits, une secousse modérée, mais il ne s'était jamais trouvé dans la salle du Coq Couronné pendant un tremblement de terre. Sa torche éclairait les fresques sur les murs qui ondulaient comme des tentures. Il s'était enfui, poursuivi par le rire du dragon résonnant dans sa tête. Ce rire, il

ne pouvait y échapper. Dans sa fuite, il avait entendu le bruit caractéristique des éboulements, celui, assourdi, d'une coulée de boue suivi du fracas des faïences qui tombaient. Même quand il fut dehors, qu'il se plia en deux, mains sur les genoux pour reprendre son souffle, il ne put s'arrêter de trembler. Il y aurait du travail le lendemain et pendant des jours. Il faudrait étayer galeries et couloirs. Au pire, des quartiers entiers de la cité devraient être abandonnés. Il faudrait tout inspecter laborieusement avant de poursuivre l'exploration. C'était précisément le genre de travail qu'il détestait.

Echine-toi, s'était esclaffé le dragon dans sa tête. Tu seras peut-être capable d'étayer les murs de la cité morte, Reyn Khuprus. Mais les murs de ton esprit ne prévaudront pas contre moi ni ma race.

La menace avait semblé vaine. Que pouvait-il lui faire de pire qu'il n'eût déjà fait ? Mais, depuis lors, ses rêves avaient été infestés de dragons. Ils rugissaient et se battaient, ils s'élevaient sur les toits pour se chauffer au soleil, ils s'accouplaient au sommet des hautes tours d'une cité exotique. Il était témoin de tout cela.

Ce n'était pas un cauchemar. Non. C'était un rêve d'une brillance et d'une complexité extraordinaires. Les dragons se mêlaient à des êtres qui se distinguaient légèrement des humains. Ils étaient grands, avec des yeux lavande ou cuivrés, et leur chair présentait des nuances subtilement différentes de la vie réelle.

La vie réelle. C'était bien là le problème. Les rêves étaient beaucoup plus captivants que ses heures vigiles. Il voyait les cités des Anciens, il était tout près, amère ironie, de comprendre leur histoire. Il saisissait soudain pourquoi les rues et les couloirs étaient si larges, les escaliers si bas, les portes si hautes et les fenêtres de si généreuses proportions. La vastitude de leurs constructions était adaptée aux dimensions des dragons qui partageaient la cité. Il désirait ardemment s'aventurer à l'intérieur des bâtiments, s'attarder près des gens qui flânaient dans les marchés ou se hasardaient sur le fleuve dans leurs bateaux peints de couleurs vives. Il ne le pouvait pas.

Dans le rêve, il était avec les dragons, il était l'un d'entre eux. Ils regardaient leurs voisins à deux pattes avec une affectueuse tolérance. Ils ne les considéraient pas comme des égaux. Leurs vies étaient trop brèves, leurs préoccupations trop mesquines. Reyn, quand il rêvait, partageait leur attitude. Il s'imprégnait de la culture des dragons, et leurs pensées commençaient à déteindre sur lui non seulement dans son sommeil mais aussi à l'état de veille. Les émotions qu'ils éprouvaient étaient d'une force inconnue de lui. La passion humaine, aussi intense qu'elle soit, n'était qu'une vétille comparée à la dévotion inaltérable d'un dragon pour sa compagne. Ils se chérissaient non des années mais des vies durant.

Il voyait le monde d'un œil neuf. Les champs cultivés devenaient

une couverture bigarrée jetée sur le pays. Les fleuves, les collines, les déserts n'étaient plus des obstacles. Quand la fantaisie l'en prenait, un dragon couvrait des distances qu'un homme n'aurait pu parcourir en l'espace d'une vie. Il découvrait que le monde était à la fois beaucoup plus grand et beaucoup plus petit qu'il ne l'avait vu.

Il fut affligé de ces rêves progressivement. Il se réveillait fatigué, avec l'impression de n'avoir pas dormi du tout. L'intensité de son autre vie l'attirait. Il passait ses journées dans un brouillard de mécontentement et d'agitation. Il considérait sa propre existence avec dédain. Le fléau de la lassitude s'acharnait sur lui. Il avait grande envie de dormir mais le sommeil ne lui apportait nul repos. Pourtant il désirait le sommeil non pour se reposer, mais pour oublier sa morne vie d'humain et s'immerger une fois de plus dans le monde des dragons. Sa vie d'homme était devenue une fastidieuse enfilade de jours. Les seules pensées qui pouvaient encore l'émouvoir concernaient Malta. Même dans ses rêveries, il ne pouvait s'affranchir de la malédiction de la créature car, dans sa tête, les cheveux de Malta brillaient comme les écailles d'un dragon noir.

Derrière toutes ces pensées et ces rêves, en mots presque inaudibles et pourtant jamais silencieux, lui parvenaient les lamentations du dragon piégé dans la salle du Coq Couronné. *Jamais plus, jamais plus, jamais plus. Ils ont tous disparu, ils sont tous morts, tous les grands et brillants dragons. Et c'est ta faute, Reyn Khuprus. Tu les as achevés, par ta lâcheté et ta paresse. Il était en ton pouvoir de recréer leur monde et tu t'en es éloigné.*

Ce dernier reproche le taraudait plus que tout. Que le dragon croie qu'il était en son pouvoir de le délivrer et de ramener sa race à la vie réelle.

Alors il avait embarqué sur le *Kendri* et ses tourments avaient pris une forme plus cruelle encore. Le *Kendri* était une vivenef ; les membrures de son corps de navire étaient en bois-sorcier. Jadis, à l'intérieur de la salle du Coq Couronné, les ancêtres de Reyn avaient enfoncé des coins à fendre dans un immense fut de bois-sorcier. Ils avaient éventré l'énorme tronc, l'avaient débité en bois d'œuvre. Ils en avaient soustrait un grand bloc pour sculpter la figure de proue.

La créature molle, à demi formée à l'intérieur, avait été renversée sans vergogne sur les dalles froides de la salle. Reyn sentait son cœur se contracter chaque fois qu'il évoquait l'image. Il était forcé de s'interroger : s'était-elle tordue de douleur ? Avait-elle poussé des cris muets de souffrance et de désespoir ? Ou bien, comme le prétendaient sa mère et son frère, était-elle morte depuis longtemps, n'était-elle qu'une masse de matière inerte ?

Si la famille Khuprus n'avait pas lieu d'avoir honte, pourquoi avait-on toujours gardé le secret ? Les autres Marchands du désert des

Pluies eux-mêmes ignoraient le mystère des fûts de bois-sorcier. Bien que la cité ensevelie leur appartînt à tous, les familles de Marchands avaient de longue date délimité leurs territoires respectifs. La salle du Coq Couronné et les fragments disparates de bois-sorcier qu'elle contenait avaient depuis longtemps été cédés à la famille Khuprus. Ironie du sort, à cette époque, le bois-sorcier était considéré comme de peu de valeur. Un hasard avait révélé ses propriétés uniques, du moins Reyn l'avait-il toujours entendu dire. Il n'avait jamais été en mesure de découvrir ce qui s'était exactement passé. Si quelqu'un dans sa famille connaissait l'histoire, il la lui avait cachée.

Mais le *Kendri*, lui, ne cachait rien. La figure de proue représentait un jeune homme souriant et aimable. Personne n'en savait autant sur la nature du fleuve du désert des Pluies. Jusqu'à cette fois-ci, Reyn avait souvent pris plaisir à bavarder avec lui. Depuis que la malédiction du dragon pesait sur lui, la figure de proue ne pouvait plus le souffrir. Le sourire s'effaçait des lèvres de *Kendri*, les mots ravalés quand Reyn s'approchait de lui. Le visage de jeune homme devenait non point hostile mais craintif à la vue du Marchand. Il l'observait d'un œil méfiant en oubliant toute conversation. L'équipage du *Kendri* avait remarqué son attitude singulière. Bien que personne n'ait eu l'audace de lui en faire la réflexion, Reyn sentait les regards s'appesantir sur lui. Il évitait complètement le gaillard d'avant.

Pourtant, si *Kendri* devenait inquiet à sa vue, les émotions de Reyn se faisaient plus vives et plus profondes. Car il savait que jusque dans ses fibres, au-delà du visage aimable d'un beau jeune homme, était tapi l'esprit d'un dragon furieux. Lorsqu'il dormait, même s'il n'était qu'assoupi dans un fauteuil, l'esprit terré là l'attendait. La créature pleurait éperdument la mort de tout ce qu'elle avait été jadis. Elle se révoltait contre le sort qui lui avait arraché les ailes et les avait remplacées par de la toile claquant au vent. Au lieu de serres pour saisir ses proies, elle n'avait que de fragiles petites pattes munies d'appendices comme des tubercules flétris. Elle qui jadis avait été seigneur de trois royaumes était aujourd'hui confinée à la surface de l'eau, tossée par le vent, infestée d'êtres humains tel un lapin à l'agonie grouillant de vermine. C'était intolérable.

Il le savait, même si la souriante figure de proue l'ignorait. Maintenant, Reyn le savait aussi. Il connaissait l'esprit tapi dans les membrures du *Kendri*, assoiffé de vengeance. Il redoutait que sa présence à bord de la vivenef ne fortifie ces souvenirs ensevelis. S'ils remontaient à la surface, que ferait *Kendri* ? Sur qui s'abattrait le plus durement sa vengeance ? Reyn était terrifié à l'idée que le dragon ne découvre qui il était : le descendant de ceux qui l'avaient culbuté de son berceau avant sa naissance.

Sérille se tenait sur le pont du navire avec à ses côtés le Gouverneur soutenu par deux costauds chalcédiens. Il était allongé sur une litière de fortune bricolée avec des avirons et de la toile. Le vent lui avait légèrement rougi les joues. Elle lui sourit avec tendresse. « Laissez-moi parler pour vous, Magnadon. Il faut vous ménager. En outre, ce ne sont que des marins. Réservez vos forces pour vous adresser au Conseil des Marchands. »

Dans son ignorance, il acquiesça avec gratitude d'un hochement de tête. « Dites-leur simplement que je veux descendre de ce navire et aller à terre le plus rapidement possible. Il me faut une chambre chaude avec un bon lit et des repas sains et...

— Chut, là. Vous vous fatiguez. Laissez-moi m'occuper de tout cela. » Elle se pencha pour l'envelopper plus douillettement dans ses couvertures. « Je n'en ai pas pour longtemps, c'est promis. »

Ceci, au moins, était vrai. Elle avait bien l'intention de faire diligence. Elle espérait persuader le navire de Terrilville de n'embarquer que Cosgo et sa Compagne. A quoi bon s'encombrer de la suite du Gouverneur ? Leurs histoires à tous ne feraient qu'embrouiller les Marchands. Elle désirait être la première à dire sa version des faits, et d'une façon des plus convaincantes. Elle se redressa et serra sa cape autour d'elle. Elle avait choisi sa tenue avec soin et avait consacré un certain temps à sa coiffure. Elle voulait apparaître impérieuse et sombre. En sus des bijoux discrets qu'elle portait, les pointes de ses mules étaient alourdies de plusieurs paires des plus belles boucles d'oreilles du Gouverneur. Quoi qu'il advienne, elle n'avait pas l'intention de commencer sa nouvelle vie dans la pauvreté.

Elle feignit de ne pas voir le capitaine chalcédien qui se tenait à proximité, la mine renfrognée. Elle s'approcha de la lisse. Elle jaugea l'espace qui séparait les deux navires et chercha à rencontrer le regard des hommes sur l'autre vaisseau. La figure de proue lui jetait des coups d'œil féroces. Quand elle leva les bras pour les croiser sur la poitrine d'un geste de défi, Sérille étouffa un petit hoquet de surprise. Une vivenef. Une vraie vivenef. Elle n'en avait jamais vu. A côté d'elle, les matelots chalcédiens murmurèrent et certains se signèrent pour chasser le mauvais sort. Leurs craintes superstitieuses la rendaient plus forte. Elle n'éprouvait pas de ces appréhensions-là. Elle se redressa de toute sa taille, inspira profondément et haussa la voix pour se faire entendre.

« Je suis Sérille, la Compagne de Cœur du Gouverneur Magnadon Cosgo. Je suis une spécialiste de Terrilville et de son histoire. Il m'a choisie pour l'accompagner. Aujourd'hui, affaibli par la maladie et dans un état d'épuisement extrême, il me mande de venir à vous et de

vous présenter ses salutations. Voulez-vous m'envoyer une embarcation ?

— Bien sûr ! déclara un homme corpulent vêtu d'un ample gilet jaune, mais un barbu secoua la tête.

— Silence, Restart ! Vous n'êtes que toléré ici. Vous ! Compagne ! Vous dites que vous viendrez à nous. Vous seule ?

— Moi seule. Pour vous faire connaître la volonté du Gouverneur. » Elle leva haut les bras et écarta les pans de sa cape. « Je suis une femme, je ne suis pas armée. Me laisserez-vous vous rejoindre et m'écoutez-vous ? Il s'agit d'un fâcheux malentendu. »

Elle les observa tandis qu'ils débattaient entre eux. Elle se sentait assurée qu'ils la prendraient. Au pire, ils la garderaient en otage. N'importe, elle quitterait de toute façon ce bateau infernal. Elle se tint droite et immobile ; le vent soufflait dans ses cheveux et la décoiffait. Elle attendit.

Le barbu revint à la lisse. Il était manifestement le commandant de la vivenef. Il désigna du doigt le capitaine chalcédien. « Faites-la traverser dans votre yole ! Deux nageurs aux avirons, pas plus ! »

Le capitaine jeta un coup d'œil à Sérille avant de regarder le Gouverneur. Elle sentit un petit frisson de triomphe la parcourir. Son violeur avait-il fini par se rendre compte qu'elle s'était emparée d'une partie du pouvoir ? Elle s'exhorta à la discrétion et baissa les yeux. Pour la première fois, sa haine égalait sa peur. Un jour, pensa-t-elle, je serai peut-être assez forte pour te tuer.

Une fois la décision prise, les choses se déroulèrent rapidement. On la poussa sans ménagement dans l'embarcation, comme si elle n'était qu'une composante de la cargaison. La yole paraissait dangereusement petite et légère. Les vagues la soulevaient et des paquets de mer passaient par-dessus bord. Quand elle atteignit le navire de Terrilville, un jeune matelot descendit pour l'accueillir. Le plus effrayant fut de se tenir debout dans l'embarcation. Alors qu'une lame rapprochait le petit canot, le marin se pencha et la souleva d'un bras, tel un chat qui attrape une souris de dessous une armoire. Il ne dit pas un mot et, sans qu'elle ait eu le temps de reprendre ses esprits, il grimpa à toute allure avec elle à l'échelle de coupée.

Il la déposa sur le pont. Pendant un instant, les oreilles bourdonnantes et le cœur battant la chamade, elle entendit à peine les premiers mots que l'homme barbu aboya. Un silence tomba et elle s'aperçut qu'ils la dévisageaient tous. Elle respira. Elle se sentait soudain intimidée d'être là, au milieu d'un groupe d'étrangers sur le pont d'une vivenef. Soudain, Jamaillia lui parut si lointaine, presque inexistante. Elle voulut la rendre à la réalité.

« Je suis Sérille, Compagne de Cœur du Gouverneur Magna-don Cosgo. Il a fait un long voyage pour entendre vos doléances et

résoudre vos difficultés. » Elle parcourut du regard les visages. Ils l'écoutaient avec attention. « Durant le voyage, il est tombé gravement malade, ainsi que de nombreux membres de sa suite. Quand il s'est rendu compte de la gravité de son état, il a pris des mesures afin de s'assurer que sa mission serait accomplie avec succès, quoi qu'il lui arrive. » Elle plongea la main sous sa cape, dans la poche qu'elle y avait cousue la veille. Elle en sortit le rouleau de parchemin et le tendit à l'homme barbu. « Par ce document, il me nomme son Envoyée à résidence auprès des Marchands de Terrilville. Je suis autorisée à parler en son nom. »

Certains parurent incrédules. Elle décida de risquer le tout pour le tout plutôt que les laisser douter d'elle. Elle ouvrit grand les yeux et regarda l'homme barbu d'un air suppliant. Elle baissa la voix, comme si elle craignait d'être entendue des Chalcédiens. « Je vous en prie. Je crois que la vie du Gouverneur est en danger, et il le croit, lui aussi. Réfléchissez.

M'aurait-il cédé autant de pouvoir s'il pensait débarquer vivant ? Dans la mesure du possible, il faut le faire sortir du navire chalcédien et le mettre en sûreté à Terrilville. » Elle jeta un coup d'œil effrayé vers le vaisseau chalcédien.

« N'en dites pas plus, prévint le capitaine. Ces paroles devraient être prononcées devant le Conseil des Marchands. Nous allons lui envoyer immédiatement un canot. Pensez-vous qu'ils vont le laisser partir ? »

Elle haussa les épaules d'un air d'impuissance. « Je vous demande au moins d'essayer. »

Le capitaine se renfroigna. « Je vous préviens, madame. Nombreux sont ceux qui, à Terrilville, vont considérer qu'il s'agit d'une ruse pour se concilier nos bonnes grâces. Les sentiments à l'égard du Gouverneur sont devenus hostiles, ces derniers temps, car vous n'avez pas...

— Je vous en prie, Marchand Caern. Vous chagrinez notre hôte. Dame Compagne, je vous en prie, permettez-moi. Je serai fier d'offrir au Gouverneur l'hospitalité de la maison Restart. Bien que nous autres Marchands puissions paraître quelque peu divisés en ce moment, vous constaterez, j'en suis sûr, que Terrilville ne manque pas à son hospitalité légendaire. Pour l'heure, quittons ce pont venteux et allons dans la grande-chambre du capitaine. Venez. Ne craignez rien. Le Marchand Caern va envoyer une embarcation au Gouverneur. On va vous servir une bonne tasse de tisane et vous nous raconterez vos aventures. »

Il y avait quelque chose de presque réconfortant dans le ton de cet homme ventripotent qui la tenait pour naïve et vulnérable. Elle posa la main sur son bras et se laissa escorter.

VOYAGE D'ESSAI

« Si elle laisse encore une fois son sac dépasser de là-dessous, je la tue. »

Althéa se retourna à demi sur sa couchette puis joua des coudes. Crénom ! C'était si étroit qu'elle ne pouvait même pas se retourner complètement. Elle jeta un coup d'œil à Ambre. Celle-ci était campée, mains sur les hanches, dents serrées, et fixait d'un œil noir le sac de Jek. Elle haletait comme si elle revenait de travailler dans la mâturation.

« Calme-toi, conseilla Althéa. Respire un bon coup. Dis-toi que ça n'est pas si important, c'est seulement que nous sommes entassées là-dedans, poursuivit-elle avec un sourire. Donne un bon coup de pied dedans. Tu te sentiras mieux. »

Ambre la regarda, ahurie. Ses yeux étaient plats et durs comme la pierre de son nom. Puis elle se tourna sans un mot et envoya le sac de Jek à sa place d'un coup de pied. Avec un soupir, elle se voûta pour monter sur sa couchette, qui se trouvait sous celle d'Althéa. Celle-ci l'entendit remuer pour s'installer. « Je déteste ça, marmonna-t-elle féroce après quelques instants. J'ai vu des cercueils qui étaient plus grands que ça. Je ne peux même pas me tenir assise.

— Si on a du gros temps, tu apprécieras que ce soit si étroit. Tu peux te raidir et arriver quand même à dormir.

— Que voilà une charmante perspective », marmotta Ambre.

Althéa pencha la tête par-dessus le bord de sa couchette et dévisagea son amie avec curiosité. « Tu es sérieuse, n'est-ce pas ? Tu détestes ça à ce point ? »

Ambre ne lui rendit pas son regard. Elle avait les yeux rivés à la tête de lit, en face de son nez. « J'ai toujours eu, toute ma vie, un endroit où je pouvais me retirer seule. Manquer de solitude, pour moi, c'est comme manquer de sel.

— Brashen t'a proposé d'utiliser sa chambre quand il n'y est pas.

— C'était ma chambre, avant, dit Ambre sans rancœur. Maintenant c'est la sienne, avec ses affaires. Ça change tout. Je ne peux pas m'installer là-dedans. J'ai l'impression d'être une intruse. Je ne peux pas me claquemurer. »

Althéa releva la tête. Elle se creusa la cervelle. « Ce n'est pas grand-chose, sûrement, mais tu pourrais t'isoler derrière des rideaux.

Ce sera exigü, mais Jek et moi on respectera ton espace. Ou tu pourrais apprendre à grimper dans le gréement. Tout en haut du mât, le monde est complètement différent.

— Mais on est exposé à tous les regards, rétorqua Ambre d'une voix sarcastique, non dénuée cependant d'une pointe d'intérêt.

— Là-haut, le ciel et l'océan sont si vastes que le petit monde en dessous n'a plus d'importance. En fait, quand tu es en haut du mât, tu es pratiquement invisible du pont. Tu regarderas, la prochaine fois que tu y seras.

— Peut-être. » Sa voix était basse, presque radoucie.

Althéa estima qu'il valait mieux la laisser tranquille. Elle avait déjà observé cette réaction chez les marins novices. Soit son amie s'adapterait à la vie à bord, soit elle s'effondrerait. Mais sans savoir pourquoi, elle ne la voyait pas s'effondrer. Ambre avait cet avantage sur la plupart qu'elle n'avait pas pris la mer pour commencer une vie nouvelle et exaltante. C'étaient les aventuriers qui s'en sortaient le plus mal : ils se réveillaient le cinquième jour pour s'apercevoir que la nourriture peu variée, la promiscuité et les conditions de vie sordides de l'équipage étaient la norme de la glorieuse nouvelle existence qu'ils espéraient trouver en embarquant. Ceux-là ne se contentaient pas de craquer, ils entraînaient aussi les autres.

Althéa ferma les yeux et chercha le sommeil. Bientôt, elle devrait être sur le pont, et elle avait ses propres soucis. Le temps était beau et le *Parangon* naviguait aussi bien qu'un navire ordinaire. Il n'était pas joyeux mais il n'avait pas non plus sombré dans une de ses humeurs moroses. Elle en rendait grâce à Sâ. Le revers de la médaille, c'étaient ses ennuis avec l'équipage. En fait, elle se heurtait précisément aux difficultés prédites par Brashen, maudit soit-il ! D'une certaine façon, ses avertissements lui interdisaient d'aller lui demander conseil. Sur la plage, elle s'était montrée d'une telle suffisance, persuadée qu'elle saurait s'y prendre avec les hommes sous ses ordres. A présent, l'équipage semblait bien disposé à lui prouver le contraire.

Pas tous, il fallait être juste. La plupart se seraient mis dans le rang s'il n'y avait pas eu Haff. Il se rebiffait à la moindre occasion. Pire, il avait de l'influence. Les autres s'alignaient volontiers sur son attitude. Il était beau, propre et attirant. Il avait toujours un mot aimable ou une plaisanterie pour ses compagnons de bordée. Il se portait de bonne grâce à la rescousse quand un homme avait des ennuis. C'était le camarade idéal, apprécié de l'équipage. C'est son autorité naturelle, songea-t-elle avec lassitude, qui est la source de conflits. Et le fond du problème, c'était qu'elle était une femme. Il paraissait n'avoir aucune difficulté à accepter les ordres de Brashen ou de Lavoy. Pour cette raison aussi, elle ne pouvait se plaindre à eux. Elle devait dénouer seule la situation.

Si l'homme avait ouvertement fait preuve d'insubordination, elle aurait pu réagir au vu de tous. Mais il la provoquait avec subtilité et la faisait apparaître incompétente aux yeux de l'équipage. Elle s'imagina aller se plaindre à Brashen et grimaça. Haff était malin. Si elle faisait équipe avec lui, pour haler un cordage, il contenait sa force, l'obligeant ainsi à aller jusqu'aux limites des siennes. La seule fois où elle lui avait ordonné de s'y mettre un peu plus énergiquement, il avait pris un air choqué. Les hommes les avaient regardés, surpris. Avec les autres, Haff accomplissait toujours plus que sa part. Ce qui la faisait passer pour une chiffé molle.

Elle n'était pas aussi forte que les matelots qui travaillaient à ses côtés. Elle ne pouvait rien y changer. Cependant, nom de Sâ ! elle y mettait du sien, et se sentait humiliée quand il faisait croire aux autres qu'elle n'était pas à la hauteur. Lorsqu'elle lui assignait un travail à accomplir seul, il s'en acquittait bien et promptement. Il affichait une expression de désinvolture, qui transformait la plus simple des besognes dans la mâture en exploit. Du dédain pour ses ordres et un certain goût du risque : mal à l'aise, elle se rappela un jeune matelot appelé Devon qui avait des traits communs avec Haff et qu'elle avait admiré. Pas étonnant que son père s'en soit débarrassé.

Une autre astuce de Haff consistait à s'incliner devant elle comme devant une femme et non pas avec le respect dû à un lieutenant. Il s'écartait sournoisement pour la laisser passer, lui tendait une ligne ou un outil comme s'il s'agissait d'une tasse de thé. Ce qui provoquait les ricanements des autres et, aujourd'hui, Clapot avait été assez sot pour l'imiter. Le gros balourd lui avait fait un petit salut obséquieux. Ils étaient en position adéquate : elle lui avait botté le train et l'avait fait dégringoler la descente des cabines. Il y avait eu un éclat de rire général d'approbation, gâché par l'exclamation d'un plaisantin anonyme : « Pas de chance, Clapot. Elle préfère Haff. » Du coin de l'œil, elle surprit ledit Haff, hilare, qui remuait la langue. Elle avait fait semblant de ne rien voir, simplement parce qu'il n'y avait aucun moyen satisfaisant de s'en sortir. Elle crut avoir réussi, lorsqu'elle aperçut l'expression de Clef. La déception se lisait sur son visage. Il s'était détourné, humilié pour elle.

Cet incident l'avait définitivement convaincue qu'elle devrait agir au prochain écart de Haff. L'ennui, c'était qu'elle ne savait toujours pas comment s'y prendre. La position de lieutenant n'était pas commode. Elle faisait partie de l'équipage tout en étant leur supérieur. Ni officier ni brave matelot, elle devrait se débrouiller seule.

« Qu'est-ce que tu as l'intention de faire au sujet de Haff ? demanda Ambre à mi-voix depuis sa couchette.

— Cela me donne la chair de poule quand tu fais ça, dit Althéa d'une voix plaintive.

— Je t'ai déjà expliqué. C'est un truc tout simple, qu'on voit dans toutes les foires. Tu n'as pas arrêté de remuer comme s'il y avait plein de fourmis dans ta couchette. Je n'ai fait que deviner ta préoccupation la plus probable.

— D'accord, concéda Althéa, sceptique. Pour répondre à ta question, j'aimerais lui flanquer un bon coup de pied dans les couilles.

— Exactement ce qu'il ne faut pas faire, dit Ambre d'un ton supérieur. Les éventuels témoins vont tiquer et se mettre à la place de Haff. On considérera cela comme un coup typique de putain, une femme qui frappe un homme à l'endroit le plus sensible. Tu ne peux te permettre d'être jugée comme ça. Il faut qu'on te perçoive comme un lieutenant qui administre une bonne leçon à un matelot arrogant.

— Des suggestions ? » demanda Althéa sur un ton provocant. C'était déconcertant de voir Ambre aller droit au cœur de la question.

« Prouve que tu es meilleure que lui, que tu mérites d'être lieutenant. C'est ça, son problème, tu sais. Il pense que, si tu t'effaçais et devenais simple passagère, il prendrait ta place.

— Ça, c'est sûr, admit Althéa. C'est un bon marin et il a une autorité naturelle. Il ferait un bon lieutenant et même un bon second.

— Eh bien, c'est une de tes options. Efface-toi et laisse-lui la place.

— Non. C'est mon poste, grogna Althéa.

— Alors défends-le. Mais parce que tu es au-dessus, tu dois te battre loyalement. Tu dois l'humilier. Attends ton heure, et saisis l'occasion. Il faut que ce soit sérieux. L'équipage ne doit avoir aucun doute. Prouve que tu es meilleur marin que lui, que tu mérites ta position. » Althéa l'entendit remuer sur sa couchette.

Elle ne bougea pas, elle ruminait une idée troublante. Etait-elle meilleure que Haff ? Méritait-elle d'être au-dessus de lui ? Pourquoi ne prendrait-il pas sa place ? Elle ferma les yeux. La nuit lui porterait conseil.

Avec un juron étouffé, Ambre donna un coup de pied au bout de sa couchette puis retourna son oreiller. Elle s'installa mais se remit bientôt à gigoter.

« Je ne possède pas ton don. Si tu me disais ce qui te préoccupe ? demanda Althéa.

— Tu ne comprendrais pas, répondit Ambre. Personne ne peut.

— Essaie pour voir. »

Ambre poussa un long soupir. « Je me demande pourquoi tu n'es pas un gamin esclave à neuf doigts. Je me demande comment *Parangon* peut être à la fois un petit garçon apeuré et un homme cruel. Je me demande si je devrais vraiment être à bord de ce navire, si je n'étais pas censée rester à Terrilville pour veiller sur Malta.

— Malta ? fit Althéa, incrédule. Qu'est-ce que Malta a à voir là-

dedans ?

— Ça, repartit Ambre avec lassitude, c'est précisément ce que j'aimerais bien savoir. »

*

« Il y a quelque chose qui cloche, capitaine ! Avec Partage, je veux dire. »

Gankis s'encadra dans la porte de la chambre de Kennit. Le vieux pirate n'avait jamais eu l'air si bouleversé. Il s'était découvert et pétrissait son bonnet. Kennit sentit son estomac se contracter, pris d'un mauvais pressentiment. Il resta impassible.

Il haussa le sourcil d'un air interrogateur. « Gankis, il y a beaucoup de choses qui clochent à Partage. Laquelle en particulier t'amène ici ?

— Brig m'a envoyé, capitaine, pour vous dire que ça sent mauvais. A Partage, c'est-à-dire. Vrai, ça sent toujours mauvais quand on arrive à Partage, mais là ça sent vraiment mauvais. Ça sent les cendres mouillées... »

Voilà. Comme un doigt glacé au bas du dos. Dès que le vieux matelot l'eut signalée, Kennit la perçut. L'odeur était faible dans sa chambre close, mais voilà. C'était la bonne vieille odeur du désastre, qu'il n'avait pas sentie depuis longtemps. Curieux comme une odeur suscite en vous le souvenir avec plus d'immédiateté que les autres stimulants sensoriels. Des cris dans la nuit, des flots de sang, à la fois lisse et poisseux. Des flammes jusqu'au ciel. Rien qui ressemble tout à fait à l'odeur de maisons incendiées mêlée à celle de la mort.

« Merci, Gankis. Dis à Brig que je monte. »

La porte se referma derrière le matelot. Il était très troublé. Partage était ce qui se rapprochait le plus d'un port d'attache pour l'équipage. Ils savaient tous ce que signifiait cette odeur mais Gankis n'avait pu se résoudre à le dire. Partage avait été attaquée, probablement par des trafiquants d'esclaves. L'événement n'était pas rare dans une ville pirate. Des années auparavant, du temps du vieux Gouverneur, des flottes de navires écumaient ces eaux et opéraient des incursions. Ils avaient découvert et rasé nombre de places fortes de pirates. Partage en avait réchappé alors, insoupçonnée. A l'époque de relâchement qui avait vu le déclin du règne du vieux Gouverneur, et sous le gouvernement incompetent de Cosgo, les villes pirates n'avaient pas été inquiétées. Elles avaient appris l'insouciance et la prospérité. Kennit avait tenté de les mettre en garde mais, à Partage, personne ne l'écoutait.

« Le cercle se referme. »

Il baissa les yeux vers l'amulette à son poignet. Ce fichu charme

n'était pas un porte-bonheur, c'était une calamité. Il ne parlait que quand ça lui chantait et encore, c'était pour proférer des menaces, des avertissements et de sinistres prophéties. Il regrettait de l'avoir fait fabriquer mais il ne pouvait guère s'en débarrasser. L'amulette contenait beaucoup trop de lui-même pour la laisser tomber en des mains étrangères. De même, détruire une sculpture vivante de son propre visage devait certainement entraîner sa destruction à lui. Ainsi continuait-il à tolérer la petite amulette de bois-sorcier. Un jour, qui sait, elle se révélerait utile. Qui sait ?

« J'ai dit : le cercle se referme. Tu ne comprends pas ? Ou tu deviens sourd ?

— Je t'ignorais », dit Kennit aimablement. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le port de Partage commençait à apparaître. Des mâts se dressaient hors de l'eau. Derrière eux, la ville avait brûlé. La forêt luxuriante qui s'étendait au-delà avait roussi. Les quais n'étaient plus que des pontons dont les baux calcinés étaient dirigés vers le rivage. Kennit éprouva un pincement de regret. Il était revenu là, chargé de ses plus riches trésors, prévoyant que Sincure Faldin les écoulait et qu'il en tirerait un joli bénéfice. Sans doute avait-il été égorgé, sa femme et ses filles emmenées de force comme esclaves. Tout ceci était fichtrement ennuyeux.

« Le cercle, reprit le charme inexorablement, semble être composé de plusieurs éléments. Un capitaine pirate. Une vivenef prise. Une ville incendiée. Un gamin prisonnier, de la famille du navire. C'étaient les éléments du premier cycle. Et aujourd'hui, qu'avons-nous ? Un capitaine pirate. Une vivenef prise. Un gamin prisonnier, de la famille du navire. Et une ville incendiée.

— Ton analogie s'arrête là, amulette. Les éléments ne concordent pas. » Kennit alla à son miroir puis s'appuya sur sa béquille pour retrousser les pointes de sa moustache.

« Tout de même, la coïncidence est fascinante, je trouve. Que pourrait-on ajouter comme éléments ? Ah, qu'est-ce que tu dirais d'un père enchaîné ? »

Kennit tordit le poignet de façon à pouvoir regarder le charme en face. « Ou d'une femme à la langue coupée ? Je pourrais arranger ça, aussi. »

La minuscule figure plissa les yeux. « Ça tourne en rond, idiot. En rond. Une fois que tu as mis en route la meule, tu crois pouvoir échapper à ton destin ? Ceci t'était destiné, depuis des années, quand tu as choisi de suivre les traces d'Igrot. Tu mourras de la mort d'Igrot. »

Il claqua l'amulette sur la table. « Je ne veux plus t'entendre prononcer ce nom ! C'est compris ? »

Il regarda le charme qui lui souriait placidement. Au revers de sa

main, le sang s'épandait sous la peau. Il tira sa manchette pour cacher l'amulette et la meurtrissure sous un flot de dentelle. Il quitta sa chambre.

La puanteur était beaucoup plus forte sur le pont. Le port bourbeux de Partage avait toujours eu une odeur fétide, qui lui était particulière. Mais aujourd'hui s'y ajoutaient celles de brûlé et de mort. Un silence insolite était tombé sur son équipage. La *Vivacia* avançait comme un vaisseau fantôme, poussée par une faible brise sur l'eau paresseuse. Pas un cri, pas un murmure, pas un gémissement. Le terrible silence de la résignation pesait sur le navire. Même la figure de proue était muette. Derrière eux, dans leur sillage, la *Marietta* approchait dans le même silence de mort.

Les yeux de Kennit se posèrent sur Hiémain qui se tenait sur le gaillard d'avant. Il pouvait presque sentir la stupeur que le garçon partageait avec *Vivacia*. Etta était à côté de lui, agrippée à la lisse et penchée en avant, telle une figure de proue. Son visage était figé dans une étrange grimace d'incrédulité.

La destruction était inégale. Trois murs d'un entrepôt étaient encore debout, comme des mains arrondies autour de la dévastation à l'intérieur. Il subsistait un mur de l'élégant bordel de Béthel. Ici et là, des masures isolées avaient refusé de prendre feu. Le sol détrempé sur lequel la ville était bâtie avait épargné ces rares endroits.

« Inutile de mouiller là », déclara Kennit à Brig. Le jeune second de la *Vivacia* s'était glissé sans bruit près de lui. « Fais virer et cherchons un autre port.

— Attendez, capitaine ! Regardez ! Il y a quelqu'un. Regardez là-bas ! » Gankis avait eu l'audace d'élever la voix. Le vieil homme décharné avait grimpé dans la mâture pour contempler d'en haut la destruction de la ville.

« Je ne vois rien », affirma Kennit, mais au bout d'un moment, il vit, en effet. Ils sortaient de la jungle, isolés ou par groupes de deux. La porte d'une mesure s'ouvrit brusquement. Un homme apparut sur le seuil, qui brandissait une épée d'un air de défi. Il avait la tête bandée d'un linge souillé.

Ils amarrèrent aux pilotis squelettiques, vestiges du quai principal. Kennit s'installa à l'avant de la yole qui l'amena à terre. Sorcor, dans l'embarcation de la *Marietta*, le suivait de près. Etta et le gamin avaient insisté pour accompagner Kennit. A contrecœur, il avait dit que l'équipage pouvait débarquer pour un temps bref, à condition qu'une équipe réduite restât à bord. Tous paraissaient avoir envie de descendre à terre, pour constater de leurs propres yeux l'étendue des dégâts. Kennit aurait préféré partir sur-le-champ. La ville incendiée le troublait. Qui sait comment réagiraient les rescapés désespérés ?

Les survivants de Partage s'étaient rassemblés en foule avant que

les embarcations aient atteint le rivage. On aurait dit des spectres silencieux, loqueteux, qui attendaient le débarquement des pirates. Leur silence parut de mauvais augure à Kennit, tout autant que les regards qui le suivaient. Le canot échoua brusquement sur la laisse vaseuse. Le capitaine ne bougea pas, la main crispée sur sa béquille tandis que l'équipage sautait et tirait l'embarcation au sec. Il n'aimait pas ce moment. La vase de la plage, d'un noir luisant, était couverte d'une mince couche d'algues verdâtres et huileuses. Sa béquille et son pilon allaient s'enfoncer dès qu'il serait sorti de la yole. Il allait apparaître très maladroit. Pire, il serait vulnérable si ces gens décidaient de l'attaquer. Il resta assis, le regard perdu au-dessus de la foule, et attendit une indication claire de leurs intentions.

Alors, depuis le canot de la *Marietta*, il entendit Sorcor s'exclamer : « Alysse ! Tu es vivante ! » Le robuste pirate sauta aussitôt par-dessus bord. Il pataugea dans l'eau et la vase et fonça vers la foule qui se sépara. Il prit dans ses bras une jeune fille craintive et la serra fort sur son torse bombé. Il fallut un moment à Kennit pour reconnaître dans cet être en guenilles la séduisante jeune fille que Sincure Faldin leur avait présentée, ainsi que sa sœur, comme une future épouse. Il se rappela que Sorcor avait paru s'enticher des deux sœurs mais il ne s'était jamais douté que ce dernier avait poursuivi sa cour. Sorcor gardait Alysse Faldin serrée contre lui comme un ours étreignant son ourson. Elle avait entouré le cou épais du pirate de ses bras pâles et s'accrochait à lui. Etonnant. Les larmes ruisselaient sur ses joues mais Kennit voulait croire que c'étaient des larmes de joie. Sans quoi, elle aurait hurlé. Ainsi, la jeune fille était heureuse de le revoir. Kennit en conclut qu'il pouvait débarquer en toute sécurité.

« Donne-moi le bras », dit-il à Hiémain. Le garçon avait pâli. Cela lui ferait du bien d'avoir quelque chose à faire.

« Toute la ville a disparu, déclara-t-il stupidement en escaladant le plat-bord pour tendre le bras au pirate.

— D'aucuns trouveraient qu'elle a embelli », fit observer le capitaine. Il s'était levé et scrutait l'eau infecte avec dégoût. Puis il fit passer sa jambe de bois par-dessus bord. Comme il l'avait craint, il s'enfonça dans la vase molle. Grâce au soutien offert par l'épaule de Hiémain, il ne s'engloutit pas jusqu'au genou, mais faillit perdre l'équilibre. Alors Etta lui prit l'autre bras et le remit d'aplomb. Ils avancèrent péniblement sur la grève fangeuse jusqu'à atteindre un sol plus ferme. Kennit repéra un rocher qui émergeait de la vase et le choisit pour faire halte. Il planta son pilon au sommet et regarda autour de lui.

La dévastation était complète. Par endroits, on apercevait de nouvelles pousses dans la jungle roussie indiquant que l'attaque avait eu lieu des semaines auparavant mais nul signe d'un quelconque effort

de reconstruction. Ils avaient raison. A quoi bon ? Une fois que les trafiquants d'esclaves découvraient une colonie, ils revenaient jusqu'à ce qu'ils aient enlevé tout le monde. Partage, une des plus anciennes colonies pirates, était morte. Kennit secoua la tête. « Je leur ai répété je ne sais combien de fois qu'ils devaient ériger deux tours et installer une baliste. S'ils avaient eu ne fût-ce qu'une seule tour avec une sentinelle, ils auraient eu le temps de fuir. Mais personne ne voulait m'écouter. La seule chose qui les préoccupait, c'était de savoir qui allait payer. »

Il était bien satisfaisant d'avoir eu raison et on ne pouvait nier qu'il les avait prévenus. Ses suggestions avaient été généralement accueillies par des railleries ou on l'avait accusé de vouloir accroître son pouvoir. Pourtant, certains survivants braquaient sur lui un regard accusateur. Un homme empourpré de colère désigna Kennit du doigt et déclara : « Vous ! C'est vous, le responsable ! C'est vous qui avez attiré les Chalcédiens sur nous !

— Moi ? s'écria Kennit, hors de lui. Je vous l'ai dit, c'est moi qui vous ai prévenus que ça allait arriver. Si vous m'aviez écouté, il y aurait beaucoup plus de survivants aujourd'hui. Qui sait ? Peut-être même auriez-vous pu mettre les attaquants en déroute et vous emparer de leurs navires. » Il eut un reniflement de mépris. « Je suis bien le dernier à blâmer pour ce qui s'est passé ici. Si vous cherchez absolument un responsable, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-mêmes et à votre entêtement de cochon ! »

Il n'aurait pas dû adopter ce ton. Kennit s'en rendit compte presque aussitôt. Trop tard.

La foule dévala vers lui comme une avalanche de glace sur un iceberg. Il eut la sensation qu'une vague inévitable de destruction déferlait sur lui. Etta, cette fichue Etta, lui lâcha le bras. Allait-elle s'enfuir en courant ? Non, sa main s'était portée à son poignard. Voilà qui allait bien les avancer, face à une foule pareille ! Il fut néanmoins sensible à son intention. Il décrispa les épaules d'un bref balancement et lâcha Hiémain en lui faisant signe de s'écarter. Kennit avait son propre couteau : il vendrait chèrement sa peau. Il plaqua sur son visage un petit sourire et les attendit, le pilon ferme sur le rocher.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir le garçon dégainer lui aussi un poignard, de grande valeur en vérité, et se placer devant lui. A ses côtés, Etta eut un hoquet de surprise puis émit un petit grognement amusé. Elle affichait un sourire orgueilleux et féroce. C'était peut-être le spectacle le plus effrayant que Kennit ait jamais vu. Il savait bien qu'elle prenait plaisir à couper les gens en morceaux. Au moins était-elle de son bord, cette fois-ci. Il entendit des bruits d'éclaboussements et de bottes qui patouillaient dans la fange alors que son équipage se rangeait derrière lui. Quatre hommes seulement

l'avaient accompagné à terre. Une partie de lui-même releva que *Vivacia* criait quelque chose : elle voyait ce qui se passait mais elle ne pouvait rien pour lui, maintenant. Le temps qu'elle mette à l'eau un canot et qu'elle envoie des hommes en renfort, ce serait fini. Il ne bougea pas d'un pouce et attendit.

La foule déferla vers lui puis l'encercla, menaçante. Derrière Kennit, les hommes se tournèrent vers l'extérieur. La tension vibrait dans l'air. Face à un groupe de gaillards armés et déterminés, personne n'avait envie d'être le premier à engager le combat. Il reconnut l'homme à la figure rouge auquel il faisait face maintenant : c'était Boj, un tavernier. Il portait un gourdin qu'il tapotait contre sa jambe d'un air éloquent mais il restait prudemment hors de portée du poignard de Hiémain. Les autres attendaient qu'il passe à l'attaque. Kennit devina que Boj n'était pas enchanté de se retrouver tout à coup le chef de cette cohue. D'un coup d'œil, il vit les matelots de la *Marietta* et Sorcor échelonnés le long du groupe des villageois. La jeune fille avait disparu. Kennit n'avait pas le temps de se poser de questions. Ils échangèrent un regard ; Sorcor n'avait pas besoin que son capitaine lui fasse signe. Il ne broncherait pas avant que l'affrontement ne devienne inévitable. Alors il se taillerait un chemin vers Kennit aussi rapidement que possible.

Boj lança un regard circonspect par-dessus son épaule, puis sourit avec une froide satisfaction à ceux qui avaient entouré le pirate. Sûr de ses arrières, il affronta Kennit. Il dut regarder par-dessus la tête de Hiémain pour croiser le regard du pirate.

« C'est votre faute, espèce de salaud. C'est vous qui avez tout provoqué en vous emparant de transports d'esclaves. Fallait faire de l'épate, ça vous suffisait pas de gagner simplement votre vie. Vous, avec vos histoires de roi. Un navire par-ci par-là, le gamin à couronne, là-bas, à Jamaillia, il s'en fichait. Jusqu'à ce que vous vous pointiez. Le Gouverneur nous laissait tranquilles, jusqu'à ce que vous semiez la zizanie. Vous vous en êtes pris à sa poche personnelle. Maintenant, regardez ce que vous avez fait. Il ne nous reste plus rien. Il va falloir qu'on déniche un autre endroit et qu'on reconstruise tout de zéro. On risque pas de retrouver une cachette comme Partage ! On était en sécurité, ici, et vous avez tout fichu par terre. Les pillards qui sont venus ici, c'est vous qu'ils cherchaient tout spécialement. » Soudain il frappa son gourdin contre sa paume, d'un geste sans équivoque. « Vous nous devez quelque chose, c'est comme ça que je le vois, moi. On va prendre ce que vous avez sur ce bateau, après on pourra se trouver une nouvelle cachette. A vous de décider comment on opérera : si vous voulez pas partager de bon gré, eh ben... » Il fit tourner son gourdin qui siffla dans l'air. Kennit ne broncha pas.

D'autres rescapés apparaissaient à l'orée de la forêt. A l'évidence,

il y en avait davantage qu'il ne l'avait cru d'abord, mais cet affrontement était absurde. Même s'ils le tuaient là sur la plage, qu'ils décimaient ses hommes, ils ne s'attendaient tout de même pas que les deux navires mettent pavillon bas devant eux. Ils fileraient, tout simplement. C'était stupide ; mais généralement, les foules sont stupides. Et meurtrières. Son sourire s'élargit tandis qu'il préparait ses mots.

« Vous cacher. Vous ne pensez qu'à ça ? »

La voix de Hiémain saisit Kennit. Elle résonnait, claire comme celle d'un barde, chargée de mépris et assez forte pour porter jusqu'aux hommes qui sortaient de la jungle. Hiémain tenait la garde basse. Où avait-il appris cela ? Mais le gamin avait manifestement autre chose en tête que le combat.

« La ferme, morveux ! On n'a pas de temps à perdre en parloterie ! » Boj soupesa sa trique d'un air menaçant. Il lorgnait Kennit par-dessus la tête de Hiémain. « Alors, roi Kennit ? De bon gré ou...

— Bien sûr que vous n'avez pas de temps à perdre en parloterie ! déclara Hiémain. Pour parler, il faut de la cervelle, pas des muscles. Personne ici n'a jamais le temps de parler, même quand cela aurait pu vous sauver. Kennit a essayé de vous montrer le chemin. Vous ne pouvez vous soustraire à ce qui se passe en dehors de votre petite ville. Tôt ou tard, le reste du monde vous rattrape. Kennit a tenté de vous prévenir. Il vous a dit de fortifier la ville mais vous n'avez pas voulu écouter. Il vous a amené des esclaves, il les a libérés mais vous n'avez pas voulu les regarder ni vous voir vous-mêmes ! Non, vous avez préféré vous terroriser là dans la vase comme des crabes charognards et croire que le monde ne ferait jamais attention à vous ! Cela ne marche pas comme ça. Si vous voulez l'écouter aujourd'hui, vous comprendrez comment redevenir des hommes. J'ai vu les croquis dans sa chambre. Ce port pourrait être fortifié. Partage pourrait se déclarer au grand jour. Vous pourriez draguer ce borborygme puant que vous appelez port et revendiquer votre place sur les cartes des Marchands. Vous n'auriez qu'à redresser la tête et dire « Nous sommes un peuple, non une bande de hors-la-loi et de proscrits de Jamaillia ». Choisissez-vous un chef et prenez-vous en main. Mais non. Vous ne cherchez qu'à faire gicler davantage de cervelle, à répandre la mort puis à aller vous cacher sous une pierre en attendant que les sbires du Gouverneur vous en délogent à nouveau ! »

Le garçon était hors d'haleine. Kennit espéra qu'on ne le voyait pas trembler. Il baissa la voix comme s'il ne s'adressait qu'à Hiémain mais il savait que ses paroles porteraient. « Laisse tomber, fiston. Ils n'ont pas voulu m'écouter, ils ne vont pas t'écouter, toi. Se battre et se cacher, ils ne connaissent que ça. J'ai fait ce que j'ai pu pour essayer de leur apprendre à être libres. (Il haussa une épaule.) Qu'ils fassent

ce qu'ils voudront. » Il leva les yeux et parcourut la foule du regard. Certains visages tatoués lui étaient vaguement familiers. Des esclaves que j'ai amenés ici en hommes libres, se dit-il, tandis que, l'un après l'autre, ils détournaient les yeux. Un esclave, plus brave que les autres, sortit de la foule.

« Je suis avec Kennit », déclara-t-il simplement, et il franchit la courte distance qui le séparait des matelots de Sorcor. Cinq ou six l'imitèrent sans un mot. La foule commença à s'agiter alors que ses rangs diminuaient. Ceux qui étaient sortis de la lisière de la forêt restaient à l'écart, manifestement peu désireux de prendre parti. La situation semblait plus confuse que tout à l'heure.

Une voix de femme s'éleva brusquement. « Carum ! Jerod ! Honte à vous ! Ce qu'il dit est vrai, vous le savez ! Vous le savez ! » C'était Alysse. Elle se tenait debout dans la yole de la *Marietta*. Sorcor avait dû l'y déposer. Elle pointait sur les hommes un doigt accusateur en les nommant. « Vahor. Kolp. Vous vous moquiez de Lili et de moi en disant que Père avait proposé notre main à un fou et à son second. Et que vous a dit ma mère ? Que c'étaient des hommes qui prévoyaient l'avenir. Des hommes qui essayaient de nous aider à devenir autre chose qu'un village perdu au milieu de nulle part. Et maintenant, elle est morte ! Morte ! Ce n'est pas Kennit qui l'a tuée. C'est votre bêtise ! Nous n'avons pas voulu l'écouter. Nous avons besoin d'un roi qui nous protège, mais nous nous sommes moqués de sa proposition ! »

La chemise trempée de sueur de Kennit collait à son dos. A présent, la *Marietta* et la *Vivacia* avaient dû mettre à l'eau d'autres embarcations. S'il pouvait retarder l'attaque encore un moment, il disposerait bientôt d'un nombre d'hommes suffisant pour retourner la situation en sa faveur. Il n'empêche qu'il mourrait, probablement. Le garçon devant lui et la femme à ses côtés en ralentiraient au mieux un ou deux. Alors, il mourrait dès qu'ils l'obligeraient à s'écarter de son rocher où était ancré son pilon. Il mourrait.

Au fond de la foule, certains étaient plus dispersés. Ils s'étaient légèrement éloignés de leurs compagnons et avaient une attitude plus attentive que menaçante. Boj n'en faisait pas partie. Ainsi que les cinq ou six hommes qui étaient les plus proches de Kennit, il était campé, épaules carrées, coudes écartés, mains crispées sur ses armes. La résistance des autres survivants n'avait fait apparemment qu'attiser la fureur de Boj. Le jeune homme à côté de lui était son fils, très probablement. Le souffle court et précipité, Boj remuait les lèvres comme s'il ne pouvait trouver des mots assez acerbes. « Vous avez tort ! rugit-il soudain. C'est sa faute ! Sa faute ! C'est lui qui les a attirés ! » Il poussa un cri perçant et bondit en avant en balançant sa trique. Alors, la foule derrière lui s'ébranla et déferla, comme une vague.

Le gourdin de Boj balaya l'endroit où, une seconde avant, se trouvait le crâne de Hiémain. Le garçon n'avait pas plongé assez bas. Kennit vit le coup oblique le frapper sur le côté. Il crut que le gamin allait s'effondrer. Il planta sa béquille et leva son couteau pour se défendre. Un jeune dur avait engagé le fer avec Etta. Elle ne lui serait d'aucun secours.

Alors que Kennit brandissait son poignard, Hiémain s'interposa brusquement entre Boj et lui. Comme un arbrisseau que le vent plie mais ne rompt pas, le garçon avait repris sa position. L'ébahissement se peignit sur la figure de Boj mais l'imbécile avait déjà donné de l'élan à sa trique pour assener à Kennit un coup mortel. Sa poitrine était exposée ; sans doute le tavernier avait-il l'habitude qu'un comptoir le sépare de sa victime. La lame de Hiémain se ficha dans la chair, transperça chemise et gilet pour s'enfoncer dans son ventre dur. Le garçon poussa un cri, à la fois d'horreur et de haine. Boj rugit, blessé mais loin d'être mort.

Le combat se resserrait de tous côtés. Kennit entendait Sorcor gronder des jurons pour encourager ses hommes qui se taillaient un passage vers lui à travers la foule. Il distingua les cris perçants des femmes, s'aperçut que certains fuyaient. Tout se précipitait, pourtant il avait le sentiment de se trouver sur un îlot de paix. Etta luttait par terre, dans la boue, lardait son adversaire de coups de poignard. Kennit était vaguement conscient de la bataille qui faisait rage autour de lui. Des cris de guerre lui parvenaient depuis la mer, probablement les matelots dans les canots qui vociféraient, enragés par leur impuissance. Derrière lui, deux hommes se colletaient dans la boue. L'un donna un coup de pied et crocheta la béquille du pirate, qui fit un demi pas en chancelant. Boj abattit sa trique sur l'épaule de Hiémain alors que celui-ci retirait sa lame pour la planter de nouveau dans sa victime. Kennit entendit le claquement violent du coup et le glapissement de douleur du garçon, et il se jeta en trébuchant sur eux. Il se rattrapa à Boj et le frappa à son tour de son poignard. Il n'avait plus de béquille, son pilon s'enfonçait dans la vase, le déportant sur le côté. Le dernier moulinet de Boj mourant le manqua de justesse. Kennit tomba sur Hiémain puis Boj s'abattit sur eux comme un arbre scié. Le poids du tavernier plaqua le pirate dans la boue luisante.

Plus que la colère, ce fut l'humiliation ressentie dans cette position dégradante qui galvanisa le capitaine. Dans un rugissement, il se libéra de l'homme et l'acheva en lui tranchant la gorge. Il se redressa en s'appuyant sur son bon genou et aperçut Etta, dos dans la boue. Elle agrippait des deux mains le poignet d'un homme fort qui cherchait à la poignarder tandis que de l'autre main il l'étranglait. Kennit enfonça son couteau en plein dans son rein droit. L'homme poussa un cri aigu et se tordit de douleur. Etta en profita pour

détourner la lame qui la menaçait et la plonger dans le ventre de l'homme. D'un même mouvement, elle roula de sous lui, se remit sur pied en criant : « Kennit ! Kennit ! » Elle était repoussante. Elle avança en pataugeant puis se campa au-dessus de lui avec son poignard pour le protéger. C'était trop humiliant. Kennit se releva péniblement. La mêlée prit fin aussi soudainement qu'elle avait commencé. Les pirates étaient debout. Tous ceux qui dans la foule avaient vraiment voulu se battre étaient étendus pour le compte. Le reste s'était retiré à distance respectueuse. D'une façon ou d'une autre, Sorcor était parvenu à tailler dans le vif de la bagarre, comme d'habitude. Alors que Kennit perdait une nouvelle fois l'équilibre et se retrouvait assis dans la fange, Sorcor se débarrassa avec désinvolture d'un blessé et franchit la distance qui le séparait du capitaine en tendant une main dégouttante de sang et de boue. Avant que Kennit ait pu protester, son second l'avait saisi par sa veste et remis sur pied. Etta ramassa la béquille crottée et la lui rendit. Il se força à prendre un air nonchalant en la remplaçant sous son bras.

A ses pieds, Hiémain avait réussi à se redresser sur ses genoux. De son bras droit il soutenait le gauche tout en continuant à serrer son couteau. Etta le remarqua et eut un rire empreint de fierté. Sans prêter attention à son gémissement, elle l'empoigna par le pan de sa chemise et le hissa sur ses pieds. A la surprise de Kennit, elle gratifia le gamin d'une rude accolade. « Tu ne t'es pas mal débrouillé, pour une première. La prochaine fois, baisse-toi davantage.

— Je crois que j'ai le bras cassé, répondit-il, le souffle court.

— Fais-voir. » Elle lui prit le bras et le palpa. Malgré lui, Hiémain laissa échapper un cri et voulut s'écarter mais elle le tenait fermement. « Il n'est pas cassé. Si c'était le cas, tu te serais déjà évanoui. Je crois quand même qu'il est fêlé. Tu t'en remettras.

— Aide-moi à gagner la terre ferme », ordonna Kennit mais ce fut Sorcor qui l'aida à avancer. Etta et Hiémain les suivaient. D'abord ulcéré, il se rappela que c'était lui qui avait voulu les jeter dans les bras l'un de l'autre. Ils passèrent près des quelques morts, dont un qui était resté assis, la tête penchée sur son ventre béant. Les autres avaient reculé à bonne distance. L'un de ses hommes avait la jambe entaillée mais, pour la plupart, ils étaient indemnes. L'issue du combat n'étonna pas Kennit. Ils avaient sur ces bagarreurs de rue la supériorité des estomacs pleins, des armes et de l'expérience. Seulement au départ, les chances étaient contre lui ; il avait suffi de quelques morts pour renverser rapidement la situation. Quand il fut sur un terrain assez ferme pour pouvoir se tenir debout sans soutien, Kennit s'essuya soigneusement les mains sur ses culottes irrémédiablement perdues. Il jeta un regard par-dessus les hommes d'équipage qui l'entouraient d'un cercle protecteur vers les ruines de

la ville. Nulle part où prendre un bain, nulle part où se désaltérer tranquillement, nulle part où vendre son butin. Il ne restait rien de Partage. A quoi bon s'attarder ? « Allons-nous-en d'ici, dit-il à Sorcor. Il y a quelqu'un à l'Anse-au-Taureau qui a des liens avec Chandelle. A notre dernier passage, il se vantait de nous avoir un bon prix pour notre butin. On va peut-être essayer avec lui.

— Capitaine, acquiesça Sorcor. (Puis il baissa la tête comme s'il examinait le sable entre ses grandes bottes.) Capitaine, je prends Alysse avec moi.

— S'il le faut », répondit Kennit agacé. Quand le pirate releva la tête, des étincelles de colère brillaient dans ses yeux. « Bien sûr qu'il le faut, se hâta de corriger Kennit, en secouant la tête d'un air triste. Car que lui reste-t-il à cette pauvre fille, ici ? Tu es son seul protecteur, désormais, Sorcor. Je considère que c'est de ton devoir. Il le faut. »

Sorcor hochait la tête avec gravité. « C'est aussi comme ça que je le considère, capitaine. »

Kennit regarda avec dégoût la vase piétinée qu'il devait traverser pour rejoindre la yole. Il devrait s'arranger pour ne pas paraître plus gauche que les autres. Il empoigna fermement sa béquille glissante. « Allons-y. Nous n'avons plus rien à faire ici. »

Il jeta un œil circonspect aux hommes serrés les uns contre les autres qui les dévisageaient. Personne ne semblait disposé à attaquer mais on ne savait jamais. L'un d'eux sortit hardiment de la foule. « Vous nous laissez ici, comme ça ? demanda-t-il, incrédule.

— Et comment voulez-vous que je vous laisse ? » fit Kennit.

Cette fois encore, Hiémain le surprit. « Vous avez manifesté très clairement qu'il n'est pas le bienvenu ici. Pourquoi perdrait-il son temps avec vous ? déclara le garçon sur un ton de véritable dédain.

— C'est pas nous qui lui avons sauté dessus ! s'écria l'homme, indigné. C'est les autres, là, les fauteurs de troubles, et ils sont tous morts maintenant. Pourquoi qu'on serait punis pour ce qu'ils ont fait ?

— Ce n'est pas vous non plus qui êtes intervenus pour le sauver, rétorqua sèchement Hiémain. Cela prouve que vous n'avez rien appris. Rien ! Vous continuez à croire que le malheur qui s'abat sur les autres ne vous concerne pas. Qu'on prenne les autres en esclavage, qu'on détruise les autres villes, qu'on assassine les autres sur la plage, sous vos yeux. Cela vous est bien égal tant que ce n'est pas vous qu'on égorge, mais nous, nous n'avons pas le temps d'attendre jusque-là. Il y a des villes qui ne demandent qu'à écouter ce qu'il a à dire, qu'à bénéficier de ses directives. Partage est morte. Elle n'a jamais figuré sur aucune carte, et n'y figurera jamais. Parce que ses habitants étaient déjà morts. »

La voix du garçon possédait une puissante autorité. Ceux-là mêmes qu'il invectivait s'approchaient, ferrés comme des poissons au

bout d'une ligne. Certains le regardaient, l'œil torve, d'autres paraissaient honteux. D'autres encore avaient cet air hagard des rescapés d'un terrible désastre que la raison a désertés. Ils s'avançaient vers lui. Plus étrange encore, les hommes d'équipage s'écartèrent pour laisser à Hiémain le champ libre devant son auditoire. Quand il se tut, le silence qui accueillit ses paroles fit écho à ses accusations.

« D'autres villes ? demanda enfin quelqu'un dans la foule.

— D'autres villes, confirma Hiémain. Des villes comme Guingois. Ils ont pris le navire que Kennit leur a donné et en ont fait bon usage. Avec l'argent qui est rentré, ils ont amélioré leur sort à tous. Ils ne se cachent plus, se risquent à sortir de leur territoire et proclament au monde qu'ils sont là et qu'ils sont libres. Ils font commerce au grand jour et ils défient les transports d'esclaves qui cherchent à passer. Au contraire de vous, ils ont pris au sérieux les paroles de Kennit. Ils sont en train de fortifier leur port et ils vivent libres.

— Avec nous, ça marchera pas, objecta une femme. On peut pas rester ici ! Les pillards savent où on est. Ils vont revenir. Vous devez nous emmener. Vous le devez ! Notre seul espoir, c'est la fuite. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?

— Qu'est-ce que vous pouvez faire d'autre ? » répéta Hiémain d'un air songeur. Il se haussa sur la pointe des pieds, promena un regard critique sur le port sordide. « Là-bas ! fit-il en désignant du doigt un promontoire peu élevé. C'est par là que vous pourriez commencer. Vous reconstruisez mais vous commencez par ériger une tour là-bas. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit très haute pour dominer le lagon. Avec un homme qui monte la garde là... voire même un enfant, vous auriez été avertis à temps et vous auriez eu la possibilité de fuir ou de vous préparer à vous battre. Vous auriez survécu à la dernière attaque.

— Vous suggérez qu'on reconstruise Partage ? demanda un homme, sceptique, avec un geste englobant les décombres. Avec quoi ?

— Ah, je vois. Vous avez de meilleures perspectives ailleurs ? » interrogea Hiémain sèchement.

N'obtenant pas de réponse, il poursuivit : « Reconstruisez avec ce que vous avez sous la main. On peut récupérer du bois d'œuvre. Coupez des arbres, mettez-les à sécher pour plus tard. Renflouez les navires dans le port. S'ils sont hors d'état, réutilisez leurs bordés. (Il secouait la tête comme s'il ne revenait pas de leur bêtise.) On doit vous mâcher le travail ? Résistez. Ce n'était pas votre ville ? Pourquoi les laisser vous en chasser ? Reconstruisez mais, cette fois-ci, faites-le correctement, en prévoyant la défense, en réfléchissant aux moyens de faciliter le commerce, de purifier l'eau. Les quais n'auraient jamais dû être construits ici. Ils devraient partir de là. Vous avez réservé le

meilleur terrain aux entrepôts. Etablissez-y maisons et boutiques et construisez les entrepôts sur pilotis là-bas, où les navires pourront accoster directement à leurs portes. C'était dans les plans de Kennit, il le voyait clairement. Je ne peux pas croire que cela ne vous soit pas évident. »

Il est peu de choses qui attirent autant que la perspective d'un nouveau départ dans la vie. Kennit constata qu'ils regardaient autour d'eux avec un œil neuf, échangeaient des regards. Presque en même temps, il discerna sur certains visages une expression rusée. C'était l'occasion, on avait là une chance de gagner davantage que ce qu'on avait perdu. Les nouveaux venus, les pauvres se retrouvaient tout à coup à égalité avec les autres. Il était à parier que les propriétaires des navires avaient été emmenés de force et enchaînés. Il y aurait des malins pour s'approprier les restes.

Tel un prophète, Hiémain enfla la voix : « Kennit est un homme bon, qui s'est toujours soucié de vous, même quand vous avez rejeté ses propositions d'aide. Vous n'avez jamais été loin de son cœur. J'ai d'abord douté de ses intentions. Mais aujourd'hui je peux vous dire ceci : j'ai scruté les profondeurs de son être et je crois désormais en ce qu'il croit. Sâ lui a assigné un destin. Kennit sera le roi des Iles des Pirates. Serez-vous sujets de l'une de ses cités ou voulez-vous disparaître ? » Kennit ne pouvait en croire ses oreilles. Alors son cœur fut saisi : le garçon était son prophète. Sâ lui avait envoyé Hiémain, un prêtre, pour ouvrir les yeux des autres sur son destin. C'était bien cela qu'il avait pressenti quand il avait vu le garçon pour la première fois. C'était le lien qui existe entre roi et prophète qui les avait unis. Et non point, comme l'amulette l'en avait accusé, quelque impulsion morbide à vouloir répéter le passé. Hiémain était son prophète. Sa chance incarnée.

Tandis que se déroulait le miracle, il advint des choses plus étranges encore. Un homme s'avança en déclarant : « Je vais rester ici. Je vais reconstruire. Quand je me suis enfui de chez mon maître à Jamaillia, j'ai cru que j'étais libre. Mais maintenant, je vois que non. Le garçon a raison. Je ne serai pas libre tant que je n'aurai pas cessé de fuir et de me cacher. » L'un des esclaves affranchis vint le rejoindre. « Je suis ici. Je n'ai nulle part où aller, je ne possède rien. Je recommence ici. » Un autre l'imita en silence. Lentement, petit à petit, la foule tout entière s'avança.

Kennit posa une main boueuse sur l'épaule de Hiémain. Le garçon tourna la tête pour le regarder et l'admiration qui brillait dans ses yeux faillit aveugler le pirate. Durant un instant, il éprouva une émotion véritable, si aiguë qu'il n'aurait su dire s'il s'agissait de souffrance ou d'amour. Sa gorge se serra. Quand il prit enfin la parole, ce fut à voix basse, et les hommes se rapprochèrent pour l'entendre. Il

avait le sentiment d'être un saint. Non. Un roi sage et bien-aimé. Il sourit à son peuple. « Il faut agir ensemble. Et non chacun pour soi. Commencez par la tour, certes, mais à sa base, construisez un abri qui puisse tous vous protéger jusqu'à ce que vos maisons soient remises en état. Creusez des puits au lieu de tirer votre eau du borbier. » Il promena le regard sur son auditoire. Ils venaient à lui comme des enfants perdus et misérables. Ils étaient enfin disposés à l'écouter. Il pouvait modifier le cours de leur existence. Ils acceptaient qu'il leur montre comment vivre. Son cœur se gonfla d'un sentiment de triomphe. Il se tourna vers Etta.

« Etta, rejoins *Vivacia*, va dans ma chambre. Apporte-moi les plans qui sont sur mon bureau. Ils sont marqués clairement. Tu vois ceux dont je veux parler ?

— Je les trouverai. Je sais lire », fit-elle remarquer doucement. Elle lui effleura le bras, sourit avec chaleur, puis se tourna pour réquisitionner deux rameurs.

Il l'appela : « Dis à l'équipage de bien amarrer. Nous allons demeurer ici quelque temps pour aider Partage à se reconstruire. La *Marietta* a des sacs de blé à bord. Fais-les décharger. Ces gens ont faim. »

Un murmure parcourut la foule. Une jeune femme s'avança. « Capitaine. Vous n'avez pas besoin de rester ici. Ma maison est encore debout, et j'ai une table. Je peux aussi aller tirer de l'eau pour que vous vous laviez. (Elle eut un geste humble.) C'est un pauvre logis mais je serais honorée. »

Il lui sourit puis se retourna vers ses loyaux sujets. « Ce sera avec le plus grand plaisir. »

ACCALMIE

« Malta, tu t'es mis trop de poudre. Tu es pâle comme une morte, dit Keffria sur un ton de reproche.

— Je n'ai pas mis de poudre », répondit la jeune fille d'une voix apathique. Elle était assise devant son miroir, en chemise, les yeux vagues. Les épaules voûtées, les cheveux à peine brossés, elle ressemblait davantage à une fille de charge au terme de sa journée de travail qu'à une fille de Marchand à la veille de sa présentation au bal d'Été.

Keffria sentit son cœur se serrer. Elle était entrée dans la chambre de sa fille, espérant la trouver toute parée, pétillante de joyeuse impatience. Mais Malta avait l'air hébétée. L'été l'avait éprouvée. Keffria regretta de n'avoir pu lui épargner les corvées et les privations. Et, surtout, elle déplorait que ce bal ne se déroulât pas comme elles l'avaient imaginé toutes les deux. Malta n'était pas la seule à avoir attendu cet événement avec impatience, des années durant. Keffria, elle aussi, avait rêvé du merveilleux moment où sa fille unique pénétrerait dans la salle du Conseil au bras de son père, ferait halte à l'entrée et serait annoncée à l'assemblée des Premiers Marchands. Elle avait rêvé pour sa fille d'une robe somptueuse, et de bijoux solennisant l'événement. Mais elle allait bientôt habiller Malta d'une robe taillée dans de vieilles nippes. Ses seuls bijoux lui viendraient de Reyn, non de son père. Ce n'était pas convenable mais que pouvait-on y faire ? Tout cela lui restait sur le cœur.

Elle aperçut sa mine sombre dans le miroir, par-dessus l'épaule de Malta, et embarrassée, elle dérida le front. « Je sais que tu n'as pas bien dormi la nuit dernière mais je pensais que tu allais te reposer cet après-midi. Tu ne t'es pas allongée ?

— Si. Mais je n'ai pas pu dormir. » Malta se pencha davantage sur le miroir, se pinça les joues pour les rougir un peu. Elle parut s'absorber dans son propre reflet. « Mère ? questionna-t-elle à mi-voix. Est-ce qu'il t'arrive de te regarder en te demandant s'il n'y a pas quelqu'un d'autre à l'intérieur de toi ?

— Quoi ? » fit Keffria en prenant la brosse. Tout en lissant les cheveux de sa fille, elle lui tâta la nuque. Malta n'avait pas de fièvre, au contraire, sa peau était trop fraîche. Elle souleva l'épaisse

chevelure. En l'épinglant, elle fit remarquer : « Tu devrais te laver la nuque. Ou c'est un bleu ? » Elle se pencha pour regarder d'un peu plus près la tache bleu pâle. Elle l'effleura et Malta tressaillit. « Ça te fait mal ?

— Pas vraiment, ça bourdonne quand tu touches. Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en tournant la tête pour essayer de voir dans le miroir.

— Une tache bleu-gris, de la taille d'un bout de doigt. On dirait un bleu. Tu t'es cognée en t'évanouissant sur le navire ? »

Malta fronça les sourcils d'un air distrait. « Peut-être. Cela se voit beaucoup ? Il faut que je le cache avec de la poudre ? »

Keffria avait déjà plongé les doigts dans le talc. Elle tapota rapidement la tache qui disparut. « Voilà. On ne le remarquera pas », affirma-t-elle sur un ton rassurant. Mais Malta était déjà retournée à sa contemplation dans le miroir.

« Parfois, je ne sais plus qui je suis, dit-elle tranquillement mais sa voix trahissait davantage l'appréhension que la rêverie. Je ne suis plus la petite sotte de l'été dernier, qui n'avait qu'une hâte : grandir. (Elle se mordit la lèvre inférieure et secoua la tête.) J'ai tâché d'être sérieuse et d'assimiler tout ce que tu m'as enseigné. Une partie de moi sait que c'est important. Mais, très franchement, j'ai horreur des chiffres et de cette jonglerie avec notre dette. Ce n'est pas moi non plus, cela.

Parfois, je pense à Reyn ou à un autre, et mon cœur s'agite, et je crois que je pourrais être très heureuse si j'étais avec lui. Mais au bout de quelques minutes, cela me paraît faux, je me sens comme une petite fille qui jouerait à la maman avec ses poupées. Ou pire, il me semble que je veux cet homme seulement parce qu'il est ce que je désirerais être... si tu vois ce que je veux dire. Quand j'essaie de réfléchir à ce que je suis vraiment, je me sens fatiguée et parfois triste, mais d'une tristesse sans larmes. Et quand je tente de dormir et que je rêve, les rêves paraissent me suivre, et je me retrouve avec les pensées de quelqu'un d'autre. Presque. Est-ce que cela t'arrive parfois ? »

Keffria était déconcertée. Malta n'avait jamais parlé ainsi. Elle plaqua un faux sourire plein d'entrain sur son visage. « Ma chérie, tu es anxieuse, c'est pour cela que tu as ces idées bizarres. Dès qu'on sera au bal, ton moral va remonter. Et ce sera un fameux bal, tel que Terrilville n'en a jamais connu, dit-elle en secouant la tête. Nos problèmes me paraissent bien mesquins quand je pense à ce qui se passe en ville. Nous voilà, bloqués dans notre port par les galères chalcédiennes qui prétendent être la patrouille du Gouverneur. Lui-même et une partie de son entourage sont hébergés chez Davad Restart. Le Gouverneur assistera au bal ce soir avec plusieurs de ses Compagnes. L'événement en soi est historique pour Terrilville. Même

les plus farouches opposants à Jamaillia vont chercher à l'approcher. Certains disent que nous sommes à deux doigts de la guerre mais je préfère croire que le Gouverneur a l'intention de redresser les torts qui nous ont été faits. Pourquoi, sinon, serait-il venu d'aussi loin ?

— En amenant avec lui autant de belles galères chalcédiennes et de mercenaires ? ajouta Malta avec un sourire rusé.

— J'ai entendu dire que c'était pour se protéger des pirates durant son voyage », répondit Keffria. La jeune fille lui paraissait fort désabusée pour son âge. C'était donc le résultat de leur éducation ? La discipline, les leçons et les corvées avaient-elles détruit la fillette égoïste et frivole pour lui substituer cette jeune femme lasse et cynique ? Elle en eut le cœur serré.

« Ont-ils laissé passer l'autre navire ? Celui avec les nobles ? J'ai entendu dire que les Nouveaux Marchands s'inquiétaient qu'on les renvoie. Beaucoup prétendent avoir des parents à bord.

— Pas le navire, mais ils ont permis aux nobles eux-mêmes de gagner le port dans des canots. Nombre d'entre eux étaient malades ou blessés à la suite de leurs combats avec les pirates durant le voyage. La plus élémentaire charité exigeait qu'on les laisse débarquer. En outre, comme tu l'as dit, ils ont des parents ici, parmi les Nouveaux Marchands. Ce ne sont pas des mercenaires chalcédiens. Quel tort peuvent-ils nous faire ? »

Malta secoua la tête. « Pas davantage que nous en ont fait leurs parents, je suppose. Après la grande panique, quand les navires sont entrés dans le port, je m'attendais qu'on se montre plus prudents. On a passé presque toute la journée à Terrilville à remplir des seaux et des tonneaux d'eau. Sans parler des heures où nous sommes restés là à attendre, sans avoir la moindre idée de ce qui se passait sur les navires. »

Keffria secoua la tête, exaspérée. « C'est parce qu'il ne se produisait rien. Nos navires se sont alignés à l'entrée du port et les galères se sont échelonnées à la sortie. Je suis contente que les deux parties se soient montrées raisonnables et qu'il n'y ait pas eu de sang versé.

— Mère, le commerce est interrompu depuis. Le commerce, c'est la vie de Terrilville. Il n'y a pas d'effusion de sang quand quelqu'un est étranglé mais c'est tout de même un meurtre.

— Les Chalcédiens ont laissé le *Kendri* rentrer au port, fit remarquer Keffria. Avec ton jeune amoureux à bord.

— Et ils ont refermé le blocus derrière lui. A la place du capitaine, je n'aurais pas fait rentrer le *Kendri* au port. Je suspecte qu'ils l'ont laissé passer uniquement pour enfermer une vivenef de plus dans le port. Tu sais bien qu'ils en ont peur depuis qu'Ophélie a résisté à leurs galères. » Une lueur de tristesse apparut dans les yeux de Malta.

Keffria fit une autre tentative. « Davad Restart a promis de veiller à ce que tu sois personnellement présentée au Gouverneur et à ses Compagnes. C'est un grand honneur, tu sais. Il y a beaucoup de dames distinguées à Terrilville qui t'envieront. Pourtant, je suppose que tu n'auras d'yeux que pour Reyn. Les tenues de la famille Khuprus, c'est connu, ne passent pas inaperçues. Ton jeune homme sera certainement resplendissant.

Les jeunes filles du bal seront vertes de jalousie. La plupart ne dansent qu'avec leur père, oncles et cousins, ou restent timidement à côté de leur mère ou leurs tantes. C'est ce que j'ai fait, moi.

— J'écarterais Reyn et le Gouverneur si je pouvais danser ne serait-ce qu'une danse avec mon père, répondit Malta pour elle-même. Si je pouvais faire quelque chose pour le ramener à la maison ! Faire autre chose qu'attendre sans fin. » Elle demeura un moment parfaitement immobile les yeux rivés au miroir. Tout à coup, elle se redressa et fixa son reflet d'un regard appuyé. « J'ai une mine affreuse. Voilà des semaines que je dors mal ; et quand je dors, mes rêves ne me laissent pas en repos. Je n'irai pas à ma présentation dans cet état ; c'est une grande occasion. Puis-je Remprunter du rouge, mère ? Et quelque chose pour faire briller les yeux ?

— Bien sûr. » Keffria éprouva un soulagement si intense que la tête lui tourna. Cette Malta-là lui était familière. « Je te l'apporte tout de suite, pendant que tu finis de te coiffer. Il faut qu'on s'apprête toutes les deux. Davad ne peut pas nous envoyer sa voiture, il sera trop occupé à emmener ses hôtes de marque au bal. Mais ta grand-mère et moi avons économisé pour louer une voiture. Elle va arriver bientôt et nous avons intérêt à être prêtes.

— C'est bien mon intention », répondit Malta sur un ton déterminé, mais elle ne semblait pas faire allusion au rouge ni aux robes.

*

Les projets de Sérille étaient complètement bouleversés. Non seulement les cadets du deuxième vaisseau avaient réussi à obtenir qu'on les laissât débarquer mais ils avaient amené avec eux le reste de la suite du Gouverneur qui se trouvait sur le premier bâtiment. Le seul aspect positif, en ce qui concernait Sérille, était le déchargement de ses affaires. Depuis lors, elle avait de moins en moins d'empire sur le Gouverneur qui de surcroît avait recouvré ses forces avec une stupéfiante rapidité. Un guérisseur avait déclaré qu'il se remettait de manière satisfaisante et avait attribué le mérite de ce rétablissement aux soins de Sérille. Cosgo continuait à croire qu'elle lui avait sauvé la vie mais, comme il avait retrouvé Keki et ses herbes à plaisir, il n'était

plus aussi dépendant d'elle. Leur hôte avait tendance à le gaver de tous les mets possibles et imaginables et à le bichonner en lui procurant une suite ininterrompue de divertissements.

La nouvelle vitalité de Cosgo avait fait avorter tous les plans de Sérille. Elle avait dû jouer des pieds et des mains pour modifier sa position. Elle avait caché le parchemin signé par Cosgo dans la manche nouée d'une robe. Elle n'avait pas mentionné son existence depuis qu'elle l'avait exhibé sur le navire. Quand un Marchand l'avait interrogée à ce sujet, elle avait souri et déclaré que, Cosgo ayant recouvré la santé, le document n'était plus nécessaire. Le Gouverneur lui-même paraissait l'avoir oublié. Une réunion extraordinaire du Conseil des Marchands était prévue. Elle espérait que d'ici-là elle trouverait une occasion de reprendre le pouvoir. Pour l'heure, il lui fallait attendre.

Elle regarda par la fenêtre de la chambre que le Marchand Restart lui avait allouée. Elle se trouvait là, pour de bon, dans les provinces. Les jardins en dessous vous avaient un air délibérément ensauvagé. La chambre elle-même, quoique vaste, était vieillotte et sentait le renfermé. La literie fleurait le cèdre et les herbes qu'on place dans les armoires, les tentures auraient été dans le goût de sa grand-mère. Le lit était malcommode, d'une hauteur sans doute étudiée pour préserver le dormeur des rats et des souris. Le pot de chambre était placé en dessous au lieu de se trouver dans une alcôve particulière. Les servantes ne lui apportaient de l'eau chaude que deux fois par jour et il n'y avait pas de fleurs dans la chambre. Les Compagnes ne disposaient que d'une servante personnelle et Keki faisait courir la pauvre fille dans tous les sens. Sérille devait pourvoir à ses propres besoins, ce qui lui convenait pour le moment. Elle n'avait aucun désir qu'un tiers ait accès aux objets cachés dans sa chambre.

Mais ce n'étaient pas les raffinements qui l'avaient séduite quand elle avait choisi Terrilville comme objet d'étude. Cette ville de pionniers avait réussi à survivre. Les autres tentatives de colonisation sur les Rivages Maudits avaient toutes échoué.

Rien de ce qu'elle avait lu ou entendu sur Terrilville n'expliquait ce fait de manière satisfaisante. Pourquoi la ville avait-elle survécu et prospéré ? Qu'est-ce qui l'avait distinguée des autres expériences tragiques ? Était-ce dû aux gens, à l'emplacement, ou simplement à la chance ? Il y avait là un mystère à éclaircir.

Terrilville était la principale colonie des Rivages Maudits. La ville était ceinte d'un réseau de hameaux isolés et de fermes, pourtant, depuis sa fondation, elle ne s'était pas étendue comme on aurait pu s'y attendre. La population n'avait pas augmenté. Même le flux d'immigrants des Trois-Navires n'avait fait que grossir provisoirement la population. Les familles étaient réduites, avec rarement plus de

quatre enfants vivants. La vague des Nouveaux Marchands menaçait de supplanter les Premiers Marchands, peu nombreux, sans parler des esclaves qu'ils avaient amenés avec eux. La croissance n'était pas encouragée. Terrilville s'était opposée à une extension dans la campagne environnante. La raison alléguée en était que le sol était trop tourbeux, et que damer de tuiles le terrain à l'aspect trompeur de pâturage ne ferait que le transformer en marécage au printemps suivant. Bonnes raisons. Mais Sérille suspectait qu'il se cachait autre chose là-dessous.

Prenons, par exemple, les soi-disant Marchands du désert des Pluies. Qui étaient-ils exactement ?

Ils n'étaient cités, du moins sous ce nom, dans aucune charte de Gouverneur. Venaient-ils d'un groupe de Marchands de Terrilville qui avait fait sécession ? Etaient-ils des autochtones qui s'étaient mariés avec des habitants de Terrilville ? Pourquoi ne parlait-on jamais d'eux ouvertement ? On ne mentionnait jamais l'existence d'une cité sur le fleuve du désert des Pluies. Pourtant, il devait bien y en avoir une. Les marchandises les plus tentantes de Terrilville étaient revendues comme provenant du désert des Pluies. On n'en disait guère plus là-dessus. Sérille était convaincue que les deux secrets étaient liés. Elle avait eu beau fouiller durant des années, elle n'avait jamais découvert le fin fond de l'énigme.

Aujourd'hui, elle était là, à Terrilville. Ou, du moins, dans ses faubourgs. A travers les arbres, elle entrevoyait les lumières de la ville. Comme elle était impatiente d'aller l'explorer ! Depuis son arrivée, leur hôte insistait pour qu'ils restent à la maison et se reposent. Elle soupçonnait une manœuvre du Marchand Restart. Tant que le Gouverneur et ses Compagnes logeraient chez lui, il verrait défiler un flot constant de visiteurs à sa porte. Elle devinait, à l'état d'abandon de sa chambre, que le Marchand Restart n'avait pas joui d'un pareil sursaut de popularité depuis longtemps. Pourtant, elle était plus que désireuse d'accueillir les Marchands, les Premiers et les Nouveaux, qui venaient en visite, et de leur faire bonne figure. Toutes les accointances qu'elle pouvait nouer, toutes les femmes qu'elle pouvait éblouir en racontant d'un petit air détaché la vie au palais de Jamaillia, c'était prendre pied dans sa nouvelle patrie. Car elle avait bien l'intention d'y rester. Peut-être l'occasion de s'emparer du pouvoir lui avait-elle échappé mais elle conservait l'espoir de s'établir à Terrilville.

En se penchant sur la balustrade du petit balcon, elle sentit la maison frémir. Encore. Elle se redressa, recula et regagna sa chambre. La terre avait tremblé presque tous les jours depuis son arrivée mais les gens du cru ne paraissaient pas y prêter la moindre attention. La première fois, elle avait jailli de son siège avec une exclamation de

surprise. Le Marchand Restart s'était contenté de hausser les épaules. « Ce n'est qu'une petite secousse, Compagne Sérille. Rien d'inquiétant. » Le Gouverneur était déjà trop grisé par le vin de Restart pour avoir remarqué quoi que ce fût. Le tremblement avait cessé, rien n'était tombé, les murs ne s'étaient pas fissurés. Elle lâcha un léger soupir. L'instabilité de la terre sous ses pieds, c'était une composante des Rivages Maudits. Si elle avait l'intention de faire sa vie ici, il valait mieux qu'elle s'habitue. Elle carra les épaules avec fermeté et se concentra sur les affaires.

Ce soir, son rêve se réaliserait. Elle verrait Terrilville. Elle referma la grande fenêtre et se dirigea vers sa garde-robe pour choisir sa tenue. Elle était invitée à une sorte de réunion que les Marchands organisaient en été. Elle devinait que, selon leurs critères, c'était tout un événement. Et réservé aux seuls Marchands : les étrangers n'étaient admis qu'à condition d'être alliés à une famille de Marchands. Des jeunes filles seraient présentées et on disait aussi qu'il y aurait un échange amical de cadeaux entre les Marchands de Terrilville et du désert des Pluies. Tiens, c'était une distinction interne intéressante, dont on ne parlait pas à Jamaillia. Pourquoi cet échange de cadeaux ? Un groupe était-il supérieur à l'autre ? Questions, questions.

Sérille fronça les sourcils en examinant ses bijoux. Elle ne pouvait tout de même pas porter ceux qu'elle avait subtilisés dans les coffrets du Gouverneur. Keki, ou une autre, ne manquerait pas de les reconnaître et ferait des remarques. Quoiqu'elle soit persuadée de pouvoir « rappeler » à Cosgo qu'il les lui avait donnés, si elle disposait d'un temps suffisant en tête à tête avec lui, elle n'avait aucune envie que l'incident se produise en public. Avec un petit soupir, elle replaça les bijoux dans leur cachette, une mule. Elle se passerait donc d'ornements.

La veille, une des visiteuses de Davad Restart avait cherché à se distinguer en rapportant que Reyn Khuprus, Marchand du désert des Pluies, courtisait déjà une jeune fille qui serait présentée ce soir. Les anciens Marchands présents lui avaient sévèrement imposé le silence. Alors la femme, une certaine Réfi Faddon, avait eu l'audace de les défier, en faisant remarquer que le Gouverneur et ses Compagnes se verraient certainement présenter le jeune Khuprus au bal. A quoi bon, alors, cacher qui il était ?

Davad Restart en personne était intervenu. Jusqu'ici obligeant jusqu'à en être étouffant, l'hôte usa soudain de sa position influente. « Mais vous ne pouvez parler du jeune Khuprus sans mentionner la famille Vestrit et la jeune fille en question. En l'absence de son père, je me considère comme garant de sa réputation. Je ne tolérerai aucun bavardage à son sujet. Mais je ferai en sorte que vous la rencontriez personnellement après sa présentation. C'est une jeune personne

éblouissante. Bon, voulez-vous encore des gâteaux ? »

Il avait efficacement mis un terme à la conversation. Certains Marchands l'avaient regardé d'un air approbateur alors que d'autres avaient roulé des yeux étonnés à cette subite prudence. Voilà qui était intéressant. Sérille sentait qu'entraient en jeu ici des influences et des tensions. Ce Davad Restart paraissait être une sorte d'intermédiaire entre les Premiers et les Nouveaux Marchands. Les circonstances semblaient les avoir mis dans une position idéale car, les deux parties avaient l'air passablement à l'aise chez Davad. Alors que les Nouveaux Marchands offraient au Gouverneur de somptueux cadeaux et l'invitaient chez eux, les Marchands de Terrilville n'apportaient que leur dignité et leur pouvoir implicite. Elle estimait que le Gouverneur n'avait pas fait particulièrement bonne impression sur eux, et réciproquement. Il serait intéressant d'observer l'évolution de la situation. Il se passait tant de choses ici ; c'était beaucoup plus vivant qu'à la cour rassise et endormie de Jamaillia. Ici, une femme audacieuse pouvait se faire une position. Elle retira une robe de l'armoire et la tint contre elle. Parfait. Simple mais de bonne façon ; elle conviendrait pour une soirée de provinciaux.

Changer de tenue impliquait qu'elle se dénude. Elle tourna résolument le dos au miroir pendant qu'elle s'habillait. La veille, un coup d'œil machinal dans la glace lui avait révélé que les meurtrissures profondes sur son dos et derrière ses cuisses avaient pris des nuances vertes, brunes et jaunes. Pourtant, cet aperçu révélateur avait suffi à la précipiter brutalement dans l'horreur et la faiblesse. Prise au dépourvu, elle était restée à scruter son reflet. Puis elle avait été saisie d'un violent frisson, qui tenait plus de la convulsion que du tremblement. Elle s'était brusquement assise au bord du lit et avait pris plusieurs profondes inspirations pour ravalier ses sanglots. Les larmes l'auraient soulagée. Même après qu'elle avait réussi à s'habiller, elle n'avait pu se résoudre à franchir la porte pour descendre déjeuner. Ils sauraient. Ils sauraient tous. Comment pouvait-on la regarder sans s'apercevoir qu'elle avait été profondément meurtrie ?

Il lui fallut toute la matinée pour arriver à réprimer ses émotions et se ressaisir. La panique avait reflué et elle avait été capable de rejoindre la compagnie, prétextant un mal de tête pour expliquer son absence. Depuis lors, elle s'était demandé si c'était la force ou une sorte de folie qui l'incitait à se croire normale. Elle résolut une nouvelle fois de se ménager une position où aucun homme n'aurait autorité sur elle. Elle releva le menton en se parfumant la gorge. Ce soir, se dit-elle. L'occasion se présenterait peut-être ce soir. Auquel cas, elle serait prête.

« Comment faites-vous pour supporter ce voile ? demanda Grag Tenira à Reyn. J'ai cru suffoquer dans la voiture pendant le trajet. »

Reyn haussa les épaules. « On s'habitue. J'en ai de plus légers que celui que je vous ai prêté, mais je craignais qu'on vous reconnaisse sous un voile moins épais. »

Ils étaient assis tous deux dans une chambre, chez les Tenira. On avait apporté une petite table chargée de pain, de fruits, d'assiettes, de verres et d'un flacon de vin. Depuis le vestibule, on entendait le pas pesant des serviteurs qui montaient les malles et les coffres volumineux de Reyn. Grag avait jeté le costume du désert des Pluies sur le lit. Il passa la main dans ses cheveux trempés de sueur pour se rafraîchir puis s'approcha de la table. « Du vin ? proposa-t-il à Reyn.

— Bien volontiers, petit cousin », répondit ironiquement ce dernier.

Grag lâcha une exclamation qui tenait à la fois du rire et du gémissement. « Je ne saurais assez vous remercier. Je n'avais pas eu l'intention d'aller à terre. Et pourtant, me voilà, non seulement à terre mais chez moi, quand ce ne serait que pour peu de temps. Si vous n'aviez pas été disposé à m'assister dans la réalisation de mon stratagème, je serais à l'heure qu'il est tapi dans la cale du *Kendri*, j'en ai bien peur. »

Reyn prit le verre de vin, le glissa adroitement sous son voile et but. Il poussa un soupir de satisfaction. « Eh bien, si vous ne m'aviez pas proposé l'hospitalité, je serais dehors devant l'auberge avec mes bagages. La ville grouille de Nouveaux Marchands et de gens du Gouverneur. On a disposé depuis longtemps de mes appartements à l'auberge. » Il s'interrompit, mal à l'aise. « Avec le port bloqué, et les auberges pleines, je ne sais combien de temps je vais devoir vous demander l'hospitalité.

— Nous ne sommes que trop heureux de vous accueillir tous les deux. » Ces paroles venaient de Naria Tenira qui pénétrait dans la chambre, chargée d'une soupière fumante. Elle referma la porte d'un coup de pied et regarda son fils de travers en posant la soupière sur la table. « C'est un soulagement d'avoir Grag à la maison et de savoir qu'il est en sécurité. Prenez donc quelque chose de chaud, Reyn, dit-elle avant de se tourner vers son fils. Remets ton voile, Grag. Ainsi que le capuchon et les gants. Et si c'était une servante qui était entrée ? Je te l'ai expliqué, je ne me fie à personne. Tout le temps que tu seras là, il faut qu'on continue à te prendre pour un Khuprus du désert des Pluies logeant chez nous. Sinon, tu risques ta vie. Depuis qu'on t'a fait partir discrètement de la ville, la récompense pour ta capture a augmenté. Pendant ton absence, on t'a imputé une bonne partie des

destructions opérées sur les biens des Nouveaux Marchands et les fonctionnaires du Gouverneur. »

Elle se détourna de son fils et entreprit de servir Reyn tout en poursuivant : « Tu es devenu une sorte de héros pour certains jeunes gens en ville. Je crains que tout ceci ne nous échappe et que le ministre du Gouverneur ne te désigne comme bouc émissaire. Les fils de Marchands se défient les uns les autres de « Tenira », et tout le monde sait ce que cela veut dire. » Elle secoua la tête en posant l'assiette devant Reyn. « Nous avons beau nous faire discrètes, ta sœur et moi, les gens se retournent en murmurant sur notre passage quand nous allons en ville. Tu n'es pas en sécurité ici, mon fils. Je regrette que ton père soit absent. Je te le dis, je ne sais plus quoi faire pour te protéger. » Elle montra du doigt le voile abandonné.

« J'ai passé l'âge de me cacher derrière tes jupes, mère, protesta Grag en ramassant le voile d'un air écoeuré. Je le remettrai quand j'aurai mangé.

— J'ai passé l'âge d'espérer avoir un autre fils s'ils te tuent », fit-elle remarquer d'une voix douce. Elle prit les gants et les lui tendit. « Enfile-les, et habitue-toi à les porter, supplia-t-elle. Ce déguisement est ton seul espoir. Sâ seul sait quand le *Kendri*, ou un autre navire, pourra sortir du port. Tu dois continuer à jouer le rôle d'un habitant du désert des Pluies et le jouer de manière convaincante. (Elle adressa un regard implorant à Reyn.) L'y aiderez-vous ?

— Bien sûr.

— J'ai prévenu les servantes que vous étiez tous deux des jeunes gens très secrets. Elles ne doivent pas entrer sans frapper. Pour vous honorer, leur ai-je dit, ce sont les sœurs de Grag qui viendront faire le ménage ici tous les jours... (Elle adressa un regard sévère à son fils.) N'abuse pas de la situation, Grag, même si tu la trouves très amusante. »

Grag arborait déjà un sourire hilare.

Elle fit comme si elle n'avait rien vu et se tourna vers Reyn. « Je vous demande pardon de vous obliger à partager vos vêtements avec mon fils. Cela paraît le meilleur moyen de garantir le subterfuge. »

Reyn eut pour lui-même un rire persifleur. « J'étais si préoccupé au sujet de ce bal que j'ai apporté sans doute assez de tenues pour habiller de pied en cap cinq ou six hommes.

— Pour ma part, je suis impatient de devenir un élégant et mystérieux visiteur du désert des Pluies au bal d'Été de Terrilville », renchérit Grag. Il prit le voile et regarda sa mère par en dessous.

Elle paraissait consternée. « Sois sérieux, Grag. Reste à la maison, où tu es en sécurité. Reyn doit y aller, bien sûr, comme tes sœurs et moi-même. Mais...

— Pour le coup, on trouverait bizarre que j'aie fait tout le voyage

depuis le désert des Pluies pour ne pas assister au bal, fit remarquer Grag.

— D'autant que nous l'avons présenté comme étant mon cousin, approuva Reyn.

— On ne pourrait pas prétexter qu'il est tombé malade ? plaïda Naria Tenira.

— Dans ce cas il faudrait que quelqu'un reste ici avec moi. Non, mère, je crois qu'on ne me prêtera pas la moindre attention si je continue à jouer mon rôle comme prévu. Crois-tu que je puisse laisser passer l'occasion de voir le Gouverneur de mes propres yeux ?

— Grag, je t'en supplie, pas d'extravagances ce soir. Tu iras, alors, puisque tu sembles décidé. Mais je t'en supplie, abstiens-toi de faire quoi que ce soit qui puisse attirer l'attention. (Elle fixa sur lui un regard empreint de gravité.) N'oublie pas, les ennuis que tu peux t'attirer retomberaient sur d'autres. Sur tes sœurs, par exemple.

— Je me conduirai comme un très distingué visiteur du désert des Pluies, mère. Je te le promets. Mais si nous ne voulons pas être en retard, il faut se dépêcher de nous préparer.

— Tes sœurs sont prêtes depuis longtemps, avoua Naria avec lassitude. Elles n'attendent plus que moi, bien qu'à une vieille dame comme moi, il ne faille pas des heures pour s'habiller. Je ne me soucie pas autant qu'elles de parures et de poudre. »

Grag se radossa à son siège avec un petit grognement sceptique. « Ce qui veut dire que nous avons largement le temps de manger, de prendre un bain et de nous habiller, Reyn. Aucune femme de ma famille ne peut être prête en moins de deux heures.

— Nous verrons, dit Reyn, sur un ton affable. Vous allez peut-être découvrir que se vêtir comme un habitant du désert des Pluies demande plus de temps que vous ne le pensez. On se fait rarement assister par un valet. Ce n'est pas dans nos habitudes. Et il faut que vous vous exerciez, ne serait-ce qu'un peu, à boire un verre de vin à travers un voile. Mettez-le. Je vais vous montrer, ainsi mon « cousin » ne me fera pas honte ce soir au bal. »

*

L'intérieur de la voiture de louage sentait la vinasse. Keffria avait tenu à inspecter les sièges avant de permettre à Malta de s'y asseoir. Ronica, elle, avait tenu à inspecter le cocher avant de lui permettre de les conduire. Malta en avait été exaspérée. L'imminence de sa présentation avait fini par provoquer en elle une surexcitation fiévreuse. Malgré la voiture de louage et sa robe refaçonée, son cœur battait plus vite que les sabots des chevaux au grand trot.

La salle des Marchands était métamorphosée. Une multitude de

petites lanternes avaient été disposées dans les jardins et aux alentours. On aurait dit les reflets des étoiles qui brillaient dans le ciel clair de ce soir d'été. Des arches élevées dans les allées étaient enguirlandées de verdure. Des potées de fleurs nocturnes aux suaves senteurs, importées du désert des Pluies, ajoutaient leur mystérieuse luminescence aux couleurs des allées. Tout ceci, Malta l'entrevit par la vitre de la voiture. C'était si dur de résister à l'envie de passer la tête par la portière, comme une enfant. Leur voiture se joignit à la file des équipages qui s'arrêtaient devant le perron ; des valets ouvraient les portières et faisaient descendre les dames. Malta se tourna vers sa mère. « Comment me trouves-tu ? » demanda-t-elle avec inquiétude.

Avant que Keffria ait pu répondre, sa grand-mère lui dit à mi-voix : « Tu es le plus ravissant ornement de cette assemblée depuis la présentation de ta mère. »

Le plus étonnant n'était pas qu'elle se soit exprimée avec une telle sincérité. Ce qui stupéfia Malta, c'est qu'à cet instant elle y crut elle-même. Elle redressa encore un peu la tête et attendit son tour.

Quand enfin le laquais ouvrit la portière, sa grand-mère avança la première, suivie de sa mère. Puis elles se placèrent de chaque côté comme prêtes à la présenter, tandis que le valet l'aidait à descendre de voiture. Puis le petit Selden, bien peigné et astiqué, sortit pour offrir son bras à sa grand-mère. Elle l'accepta avec un sourire.

La nuit devint soudain magique et mystique. Des coupes en verre multicolores garnies de bougies bordaient les marches jusqu'à l'entrée. Des familles en grande tenue, les bras chargés des présents symboliques destinés aux Marchands du désert des Pluies se dirigeaient vers la salle. Keffria, Marchande de la famille, portait le cadeau des Vestrit. C'était un simple plateau de bois sculpté, que grand-père avait rapporté jadis des Iles aux Epices. Sur le plateau, six petits pots de confitures faites à la maison. Malta savait que les présents étaient essentiellement symboliques, témoignage de l'attachement passé et des liens du sang qui les unissaient. Pourtant, elle se souvenait d'une époque où les Vestrit offraient des coupons de soie aux couleurs d'arc-en-ciel, si lourds que papa avait dû aider grand-père à les porter. Cela n'a pas d'importance, se dit-elle vaillamment.

Comme si sa grand-mère avait deviné son hésitation, elle chuchota : « Le destinataire des cadeaux ce soir n'est autre que notre vieille amie Caouloun Festrée. Elle aime beaucoup nos confitures de cerises. Elle saura qu'on a tout particulièrement pensé à elle quand nous avons préparé notre présent. Tout ira bien. »

Tout ira bien. Malta leva les yeux vers le haut du perron. Le sourire qui s'épanouit sur ses lèvres était sincère. Tout irait bien. Comme Rache le lui avait montré, et comme elle s'y était exercée à la

maison, elle releva légèrement sa robe de manière qu'elle effleure le sol. Elle gardait le menton haut, les yeux fixés sur son but, comme s'il était impensable qu'elle s'empêtre dans ses jupes. Ce soir, elle gravissait les marches devant sa mère et sa grand-mère, et elle pénétra dans l'enceinte brillamment éclairée du Conseil des Marchands.

Le grand hall était à peine reconnaissable, resplendissant de couleurs et de lumières. Malta en fut étourdie. Elles étaient parmi les premiers arrivants. Les musiciens jouaient en sourdine car le bal n'était pas encore ouvert. De petits groupes de gens bavardaient. A l'extrémité de la salle étaient dressées de longues tables, couvertes de nappes immaculées et de vaisselle étincelante, pour le repas qu'on partagerait, en gage de fraternité. Malta remarqua que l'estrade élevée pour les représentants du désert des Pluies et les membres du Conseil de Terrilville avait été élargie. Sans doute, le Gouverneur et ses Compagnes prendraient-ils place à la table. Était-ce pour la parade, ou pour lui faire honneur ?

Elle se retourna vers sa famille, déjà absorbée dans les rites mondains et les démonstrations de civilité. Elle disposait de quelques instants pour regarder autour d'elle. En principe, c'est la dernière fois que je suis libre de me mêler aux autres sans contrainte, se dit-elle en souriant. Après sa présentation, elle serait entravée par toutes les règles tacites de la société de Terrilville. Elle allait faire un dernier petit tour sans chaperon dans la salle du Conseil.

Son attention fut alors attirée par une silhouette à la fois familière et inconnue. Délo Trell s'avavançait majestueusement vers elle dans un nuage de parfum et un frou-frou de jupes. Des pierres bleues étincelaient à sa gorge, ses poignets, et sur les fines chaînes d'argent qui retenaient ses cheveux relevés. Ses yeux et sa bouche étaient fardés avec un art consommé. Elle s'appliquait à se tenir droite et l'expression polie peinte sur son visage était aussi figée qu'un sourire de poupée. Malta cligna les yeux, intimidée par cette jeune femme. Délo la regarda froidement. Pourtant, malgré tout, elle était toujours Délo Trell. Malta se prit à sourire sans retenue à sa grande amie. Elle lui saisit les mains, les serra avec chaleur et s'entendit déclarer : « Nous voilà ! Tu t'imagines un peu, nous y sommes ! »

Le visage fardé de Délo, qui exprimait un intérêt poli, ne bougea pas. Malta sentit son cœur se serrer. Si son amie lui battait froid maintenant... alors le sourire de Délo se dégela un peu. Elle attira Malta et chuchota : « J'ai eu un tel trac toute la journée que je n'ai pas mangé de peur d'avoir la courante. Maintenant que je suis ici, j'ai tellement faim que mon estomac gargouille comme un ours. Malta, et si je me mets à faire des gargouillements en dansant ou en parlant avec quelqu'un ?

— Regarde ton voisin d'un air accusateur », suggéra Malta d'un

ton facétieux. Délo faillit glousser puis se rappela sa dignité toute neuve. Elle se cacha promptement derrière son éventail.

« Entre avec moi, supplia-t-elle. Et raconte-moi tout ce que tu sais sur les événements à Terrilville. Papa et Cervin s'interrompent quand j'arrive. Ils disent qu'ils ne veulent pas m'effrayer avec des histoires que je ne peux pas comprendre. Maman ne me parle que de coudes au corps ou de ma tenue à table. Ça me rend folle. On est vraiment à la veille de la guerre ? Harette Chouïev a entendu dire que, pendant que nous serons tous au bal cette nuit, les Chalcédiens vont débarquer, incendier la ville et nous tuer tous ! » Elle marqua une pause théâtrale puis se pencha davantage pour chuchoter derrière son éventail : « Et elle a dit ce qu'ils nous feraient, à nous, tu imagines ? »

Malta lui tapota la main d'un geste rassurant. « Ça m'étonnerait qu'ils attaquent alors que le Gouverneur, soi-disant leur allié, est parmi nous. Les Marchands n'auront plus qu'à le prendre en otage. Le fait qu'il ait débarqué avec le premier groupe, sans gardes chalcédiens, donne à penser qu'il est vraiment venu pour s'interposer en médiateur et négociier. D'ailleurs, on n'est pas *tous* au bal. Les vivenefs veillent au port et j'ai entendu dire que de nombreuses familles des Trois-Navires patrouillent avec leurs bateaux. Je crois qu'on peut se détendre et s'amuser en toute sécurité. »

Délo secoua la tête, étonnée par son amie. « Comment fais-tu ? Tu comprends si bien les choses. Parfois, tu parles presque comme un homme. »

D'abord interdite, Malta conclut que la remarque était censée être un compliment. Elle faillit hausser les épaules puis se rappela qu'elle devait se conduire en dame. Elle leva un sourcil. « Eh bien, comme tu le sais, les femmes de ma famille ont dû se débrouiller seules, ces derniers temps. Ma mère et ma grand-mère sont d'avis qu'il est plus dangereux pour moi de ne pas être au courant. (Elle baissa la voix.) Sais-tu que les Chalcédiens ont laissé le *Kendri* accoster malgré le blocus ? Il est arrivé tard, aussi n'ai-je pas de nouvelles, mais j'ose espérer que Reyn était à bord. »

Au lieu de se réjouir pour son amie, Délo parut troublée. « Cervin ne va pas être ravi de l'apprendre. Il avait espéré te demander une danse ou deux ce soir... et peut-être plus, si ton soupirant n'était pas là. »

Malta ne put se retenir. « J'ai tout de même le droit de danser avec qui je veux, ce soir, non ? Je n'ai encore rien promis à Reyn. » Un reste de son ancienne frivolité la saisit subitement. « Je réserverai bien sûr une danse à Cervin. Et peut-être aussi à d'autres », ajouta-t-elle d'un air mystérieux. Elle promena alors le regard sur l'assemblée en s'attardant sur les jeunes gens. « Et avec qui vas-tu danser ta première danse ? demanda-t-elle, comme si elles passaient en revue un plateau

de friandises.

— La quatrième, tu veux dire. J'ai un père, un frère et un oncle qui vont m'inviter à danser, après ma présentation. (Ses yeux bruns s'écarquillèrent.) J'ai fait un rêve affreux la nuit dernière. J'ai rêvé qu'au moment où j'étais présentée et faisais ma révérence, ma robe s'était décousue et mes jupes tombaient ! Je me suis réveillée en hurlant. Tu t'imagines, il n'y a pas de pire cauchemar ! »

Un petit frisson parcourut l'échiné de Malta. L'espace d'un instant, les brillantes lumières du bail s'éteignirent et la musique se tut. Elle serra les dents et conjura les ténèbres. « Mais si, il y a pire ! Tiens, regarde, les serveurs sont prêts au buffet. Allons chercher quelque chose pour calmer ton ours dans l'estomac. »

*

Davad Restart essuya ses mains moites sur ses genoux. Qui l'aurait cru ? Le voilà lui, qui se rendait au bal d'Été comme tous les ans, depuis si longtemps, mais cette fois, il n'était pas seul, certes non ! Pas cette année. En face de lui dans la voiture était assis le Gouverneur de Jamaillia et à côté de lui sa ravissante Compagne Keki dans une robe extraordinaire, ouvree de plumes et de dentelle. De l'autre côté, la moins flamboyante mais aussi éminente Compagne Sérille dans sa modeste robe crème. Il les escortait au bal, il serait leur voisin de table et il leur présenterait toute la société de Terrilville. Oui.

Il allait leur en montrer, à tous.

Comme il aurait aimé que son épouse bien-aimée assistât à son triomphe.

La pensée de Dorille assombrit brièvement sa victoire. Sa femme et ses enfants avaient péri, des années auparavant, quand les habitants du désert des Pluies avaient amené avec eux la Peste sanguine. Il y avait eu tant de morts, alors, tant de morts. La peste l'avait épargné lui, avec cruauté, l'avait laissé seul en tête à tête avec ses souvenirs, à imaginer sans cesse ce qu'ils diraient, ce qu'ils penseraient de ce qu'il faisait tous les jours. Il prit une inspiration et chercha à retrouver la satisfaction que lui avait procurée le moment présent. Dorille aurait été heureuse et fière. Il en était persuadé.

Et les autres Marchands de Terrilville seraient forcés de reconnaître qu'il était le plus malin et le plus prévoyant des commerçants. Ce soir, il serait le médiateur. Le Gouverneur en personne allait dîner avec eux et ils se souviendraient de ce que Jamaillia et l'élégante société signifiaient pour Terrilville. Dans les semaines à venir, il serait aux côtés du Gouverneur qui, avec ses Compagnes, allait réconcilier Nouveaux et Premiers Marchands. Et les

bénéfices inimaginables que cette situation lui apporterait ! Sans parler du fait qu'il retrouverait son statut parmi les Marchands. Ils devraient l'accueillir parmi eux et admettre que, durant toutes ces années, il avait vu plus juste qu'eux.

Davad sourit pour lui-même en évoquant le couronnement de ses projets pour ce soir. Aussi ravissantes que soient Keki et Sérille, elles faisaient piètre figure à côté de Malta Vestrit. Comme Compagnes, comme conseillères éclairées, elles étaient parfaites. Mais ce soir, Davad avait l'intention de présenter au Gouverneur sa future épouse. Il était tellement persuadé que le jeune homme s'éprendrait de Malta qu'il imaginait déjà les fêtes de leur mariage. Il faudrait deux cérémonies, l'une à Terrilville et l'autre, plus somptueuse, à Jamaillia. Il assisterait aux deux. La fortune des Vestrit serait sauvée et lui se rachèterait aux yeux de Ronica. Terrilville et Jamaillia seraient liées pour toujours. On se souviendrait éternellement de Davad Restart comme du réconciliateur des deux villes. Dans quelques années, les enfants du Gouverneur l'appelleraient oncle Davad.

Il gloussa de satisfaction, emporté dans le courant de son avenir radieux. Il s'aperçut que la Compagne Sérille le regardait avec hésitation. Il se sentit soudain saisi de pitié pour elle. Le Gouverneur n'aurait sans doute plus besoin d'elle quand il serait marié à une native de Terrilville. Il se pencha et lui tapota le genou avec bonhomie.

« Ne vous chagrinez pas pour votre robe, chuchota-t-il. Je suis sûr que tout Terrilville rendra hommage à votre position, sans regarder à votre mise. »

L'espace d'un instant, la pauvre petite le dévisagea, les yeux ronds. Puis elle sourit. « Allons, Marchand Restart. Comme c'est aimable à vous de chercher à me reconforter.

— Pas du tout, pas du tout. Je désire simplement vous mettre à l'aise », assura-t-il, et il se renfonça dans les coussins de la voiture.

Cette soirée allait être capitale dans sa vie. Il en avait la certitude.

LA TEMPÊTE

« Malta ! Délo ! Vous ne devriez pas vous promener ainsi. C'est presque l'heure de votre présentation. » Keffria paraissait à la fois exaspérée et amusée quand elle ajouta : « Délo, j'ai vu ta mère il y a quelques instants, et elle te cherchait près de la fontaine. Malta, viens avec moi ! »

Elles s'étaient toutes les deux réfugiées derrière une colonne à l'entrée et s'étaient mises à espionner les derniers arrivants. Harette, elles en étaient d'accord, avait la plus jolie robe ; dommage qu'elle n'ait pas la silhouette accordée au décolleté choisi. Tritta Redof avait une coiffure démesurée mais son éventail était exquis. Crion Trentor avait grossi depuis qu'il courtisait Riell Krell et il avait perdu sa mine mélancolique de poète. Comment avaient-elles pu le trouver séduisant ? Roed Caern était toujours le beau ténébreux. Délo avait presque défailli en le voyant mais, chose curieuse, Malta s'était surprise à remarquer que ses épaules étaient loin d'être aussi larges que celles de Reyn.

Les gens du désert des Pluies, voilés, encapuchonnés, s'approchaient et se mêlaient à leurs pairs de Terrilville. Malta cherchait vainement Reyn des yeux. « Comment le reconnaîtras-tu quand il arrivera ? Ils se ressemblent tous, emmitouflés comme ça », avait dit Délo. Avec une réplique digne de la jeune fille qu'elle avait été, Malta répondit en soupirant : « Oh, je le reconnaîtrai, n'aie crainte. Mon cœur bondit toujours quand je le vois. » Son amie l'avait regardée, les yeux écarquillés, puis elles avaient pouffé de rire. Alors qu'elles chuchotaient et espionnaient ainsi, le sentiment de gêne qui les avait éloignées au printemps passé avait disparu. Délo avait affirmé à Malta qu'on ne trouvait plus aujourd'hui de tissu aussi somptueux que celui de sa robe et que la coupe soulignait la finesse de sa taille, tandis que Malta avait juré à son amie que ses chevilles n'étaient pas du tout épaisses et que, même si c'était le cas, personne ne les verrait ce soir, de toute façon. Voici longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi gaie, aussi gamine. En suivant docilement sa mère, elle s'étonna d'avoir jamais désiré laisser tout cela derrière elle pour devenir une femme.

Un paravent orné de fleurs servait d'alcôve aux jeunes filles qui

devaient être présentées ce soir-là. Les pères qui allaient les escorter dans la salle pour la première danse s'agitaient à l'extérieur tandis que les mamans anxieuses s'affairaient aux derniers arrangements de coiffures et d'ourlets. Elles avaient tiré au sort et la main du destin, semblait-il, l'avait désignée pour être la dernière. L'une après l'autre, on emmenait les jeunes filles. Malta eut l'impression de manquer d'air. En rectifiant quelques mèches, Keffria chuchota à sa fille : « Reyn n'est pas encore arrivé. Je suppose qu'il a été retardé à cause du *Kendri*. Veux-tu que je demande à Davad de danser la première danse avec toi ? »

Elle regarda sa mère, horrifiée mais, à sa grande surprise, Keffria lui fit un sourire malicieux. « C'était pour te rappeler qu'il y a des situations pires que de faire tapisserie pendant la première danse.

— J'attendrai la fin et je penserai à papa », affirma Malta. Les yeux brillant de larmes, Keffria tira sur le col de sa robe. « Bon, maintenant, du calme, garde la tête haute, fais attention à tes jupes et... oh, c'est ton tour ! » Les derniers mots jaillirent comme un sanglot. Malta cligna les yeux, eux aussi remplis de larmes. A demi aveuglée, elle sortit de derrière le paravent, pour prendre place dans le cercle de lumière, en haut des marches.

« Malta Vestrit, fille de Kyle Havre et de Keffria Vestrit., est présentée aux Marchands de Terrilville et du désert des Pluies. Malta Vestrit. »

Elle fut furieuse, un instant, qu'on l'ait appelée par son nom de Marchande. Croyaient-ils donc que son père n'était pas assez bien pour eux ? Puis elle accepta le fait comme une coutume de Terrilville. Il serait fier d'elle. Il n'était pas là pour lui donner le bras et descendre les marches avec elle mais elle avancerait en digne fille de son père. Tête haute, yeux baissés, elle plongeait dans une solennelle révérence devant l'assemblée. En se redressant, elle leva les yeux. La foule lui parut innombrable, les marches trop nombreuses, trop raides. Elle crut qu'elle allait s'évanouir et dégringoler. Alors elle prit une profonde inspiration et commença sa lente descente.

En bas, sur la piste de danse, les autres jeunes filles et leurs pères l'attendaient, groupés en demi-cercle. C'était son heure, son moment. Elle aurait voulu qu'il durât éternellement et, pourtant, quand elle parvint au bas des marches, elle se sentit soulagée. En rejoignant ses compagnes, elle leva les yeux pour inspecter la salle. Les gens de Terrilville et du désert des Pluies se montraient dans leurs plus beaux atours. Nombre d'entre eux n'avaient plus manifestement les apparences prospères des années passées. Néanmoins, la mine orgueilleuse, ils souriaient à cette dernière moisson de jeunes filles à marier. Reyn n'était nulle part en vue. Bientôt, les musiciens commenceraient à jouer et les jeunes filles se mettraient à

tourbillonner. Elle resterait seule. Cela correspond si parfaitement à ma vie, pensa-t-elle amèrement. Alors l'impossible advint.

Et ce fut pire que tout.

Là-bas, sur l'estrade, coincé entre un pâle jeune homme et le chef du Conseil, était assis Davad Restart. Ou plutôt, elle n'aurait que trop souhaité qu'il fut assis. Dressé à demi, penché au-dessus de la table, il agitait frénétiquement les doigts dans sa direction. Au comble de l'humiliation, elle leva la main et lui adressa un petit signe. Il ne renonça pas. Assuré qu'elle l'avait vu, il lui fit de grands gestes pour qu'elle traverse la piste de danse et s'approche de l'estrade. Malta mourait de honte. Elle aurait voulu s'évanouir. Le chef d'orchestre, qui attendait un signal de l'estrade, parut déconcerté. Enfin, elle comprit qu'elle n'avait pas le choix. Le cauchemar ne s'achèverait pas tant qu'elle n'aurait pas quitté le cercle rassurant des autres jeunes filles et de leurs papas pour traverser seule la vastitude de la piste vide, tant qu'elle ne se présenterait pas devant Davad pour entendre ses félicitations.

Soit !

Elle inspira profondément, jeta un coup d'œil vers sa grand-mère dont le visage avait pâli de stupéfaction, puis elle entama sa lente traversée de la piste de danse. Sans se hâter. La précipitation serait plus incongrue encore. La tête haute, elle souleva ses jupes pour les faire flotter sur le parquet ciré. Elle se força à sourire comme si l'épisode faisait partie du déroulement normal de sa présentation. Elle fixa les yeux sur Davad et se souvint du cochon mort sur la portière de sa voiture. Elle réussit à conserver son sourire malgré le rugissement dans ses oreilles. Elle se retrouva devant l'estrade. A ce moment, elle comprit que le pâle jeune homme assis près de Davad devait être le Gouverneur de Jamaillia.

Elle venait de subir une humiliation devant le Gouverneur et deux de ses Compagnes. Les élégantes de la cour la regardaient de haut, d'un air condescendant. Maintenant elle allait s'évanouir. Mais une sorte d'instinct prit le dessus. Elle plongea dans une lente révérence. A travers le bourdonnement dans ses oreilles, elle entendit Davad déclarer avec enthousiasme : « C'est la jeune fille dont je vous ai parlé. Malta Vestrit des Marchands de Terrilville. N'est-elle pas la plus jolie fleur que vous ayez jamais vue ? »

Malta ne put se relever. Si elle se relevait maintenant, elle devrait les regarder. Elle était accroupie là, dans sa robe rapiécée et ses mules rapetassées et...

« Vous n'avez pas exagéré, Marchand Restart. Mais pourquoi cette fleur exquise n'est-elle pas accompagnée ? » L'accent jamaillien et le ton languide. Le Gouverneur en personne parlait d'elle.

Le chef du Conseil eut pitié d'elle et fit signe aux musiciens. Les

premières notes hésitantes remplirent la salle. Derrière elle, des pères tout fiers menaient leurs filles à la piste de danse. Soudain, ce fut la colère et non le chagrin qui s'empara de Malta. Elle se releva et croisa le regard indulgent du Gouverneur.

Elle répondit d'une voix claire : « Je suis seule, Gouverneur Magnadon, parce que mon père a été pris par les pirates. Les pirates que vos vaisseaux de patrouille chalcédiens n'ont rien fait pour arrêter. » Les gens sur l'estrade en restèrent bouche bée. Le Gouverneur s'avisa de lui sourire. « Je vois que chez cette petite l'esprit le dispute à la beauté », fit-il remarquer. Alors que Malta rougissait, il ajouta : « Et voilà enfin un Marchand de Terrilville qui admet que les galères chalcédiennes sont seulement mes vaisseaux de patrouille. » L'une des Compagnes eut un petit gloussement guttural à ce trait d'esprit mais le Conseil n'eut pas l'air amusé.

La colère l'emporta. « Je vous le concède, seigneur, si vous me concédez qu'ils sont inefficaces. Ils ont laissé ma famille privée à la fois de son navire et de mon père. »

Le Gouverneur de Jamaillia se leva. Il allait ordonner qu'on se saisisse d'elle et qu'on la tue. Derrière elle, dans la salle, les musiciens continuaient à jouer et les couples tournoyaient. Elle attendait qu'il appelle les gardes. Mais il déclara : « Eh bien, comme vous me reprochez l'absence de votre père, je ne vois qu'une façon de réparer. »

Elle n'en crut pas ses oreilles. Était-il possible que ce soit si simple ? Demandez et vous obtiendrez ? Le souffle coupé, elle murmura : « Vous allez donner l'ordre à vos vaisseaux d'aller le secourir ? »

Le rire sonore de Cosgo couvrit la musique. « Certainement. C'est leur rôle, vous savez. Mais ce n'est pas le moment. En attendant, je vais faire de mon mieux pour corriger cette situation tragique en prenant sa place sur la piste de danse avec vous. » Il se leva de l'estrade. L'une de ses Compagnes eut l'air médusée ; l'autre horrifiée. Malta tourna les yeux vers Davad Restart mais il ne lui fut d'aucun secours. Radieux, il lui souriait avec tendresse et fierté. Il hocha vivement la tête en signe d'encouragement quand elle croisa son regard. Les visages des membres du Conseil affichaient une prudente impassibilité. Que devait-elle faire ?

Le Gouverneur avait quitté son siège et descendait sur la piste. Il était plus grand qu'elle et très mince, sa peau était d'une blancheur aristocratique, presque livide. Elle n'avait jamais vu un homme habillé de la sorte : ses vêtements étaient moelleux et fluides, de teintes pastel. Ses culottes bleu pâle étaient serrées aux chevilles au-dessus de chaussures basses et souples. Les plis amples de sa chemise safran bouffaient autour de sa gorge et de ses épaules. Quand il s'approcha,

elle sentit des odeurs inconnues, un parfum étrange, un relent de fumée tenace dans son haleine. Alors l'homme le plus puissant du monde s'inclina devant elle et lui tendit la main. Elle était pétrifiée.

« C'est bien, Malta, vous pouvez danser avec lui », déclara avec bonhomie Davad Restart. Il gloussa vers les autres sur l'estrade. « C'est une petite si timide, si protégée. Elle ose à peine lui toucher la main. »

Ces paroles l'aiguillonnèrent. Elle avait froid et se sentait des picotements par tout le corps lorsqu'elle mit la main dans la sienne, qui était très douce. A la stupéfaction de sa partenaire, il posa l'autre main sur ses hanches et l'attira à lui. « C'est ainsi qu'on danse sur ce rythme à Jamaillia », dit-il. Son haleine était chaude sur le visage renversé de Malta. Ils étaient si proches l'un de l'autre qu'il devait sûrement entendre les battements de son cœur. Il l'entraîna dans la danse.

Ses premiers pas furent maladroits, vacillants, elle ne suivait pas la mesure. Puis, saisie par la musique, elle évolua avec autant d'aisance que si elle dansait avec Rache dans le petit salon. Les autres couples, la salle illuminée, la musique même s'éteignirent autour d'eux. Il n'existait plus que cet homme et le mouvement tandis que leurs corps s'accordaient au rythme. Pour le voir, elle dut lever les yeux. Il lui sourit.

« Vous êtes si petite, on dirait une enfant. Ou une ravissante poupée. Vos cheveux ont un parfum de fleurs. »

Elle ne sut que répondre à ces compliments, elle ne songea pas même à le remercier. Toute trace de coquetterie avait disparu en elle. Elle demanda, malgré elle : « Vous allez vraiment envoyer vos vaisseaux secourir mon père ? »

Il haussa son fin sourcil. « Certainement. Pourquoi ne le ferais-je pas ? »

Elle baissa les yeux puis les ferma. La musique et le corps qui guidait le sien, elle n'avait besoin de rien d'autre. « Cela me semble trop facile. » Elle secoua la tête, imperceptiblement. « Après tout ce que nous avons enduré... »

Il eut un léger rire, aigu, féminin. « Dites-moi, petit oiseau. Avez-vous toujours vécu à Terrilville ? »

— Bien sûr.

— Bien, alors dites-moi. Que connaissez-vous du monde ? » Soudain, il l'attira tout contre lui, les seins de Malta frôlaient sa poitrine. Le souffle coupé, elle se recula et manqua un pas. Il rattrapa le rythme facilement et continua à la faire tourner.

« Vous êtes timide, petit oiseau ? » demanda-t-il joyeusement, en resserrant la main presque violemment.

La musique s'était tue. Il la lâcha. Quand elle regarda autour d'elle, elle entendit un bruit de pas précipités. Tous les regards étaient

tournés vers eux, sans vraiment les fixer. Il la salua avec une grâce appuyée. Alors qu'elle faisait la révérence, il lui souffla : « Peut-être devrions-nous parler un peu plus tard du sauvetage de votre père. Peut-être pourrez-vous mieux me faire comprendre l'importance que vous y accordez. »

Elle ne put se relever. Ces paroles étaient-elles une menace ? Parce qu'elle s'était écartée de lui, il n'enverrait pas de navires secourir son père ? Elle aurait voulu lui crier d'attendre. Mais il s'était détourné. Une Marchande de Terrilville et sa fille avaient déjà capté son attention. Derrière elle, les musiciens entamaient une nouvelle danse. Elle finit par se redresser. Elle eut l'impression de n'avoir plus d'air dans les poumons. Il fallait qu'elle quitte la piste.

Comme une aveugle, elle se fraya un chemin à travers les couples de danseurs. Elle entrevit Cervin Trell ; il paraissait se diriger vers elle mais lui parler maintenant était au-dessus de ses forces. Elle pressa le pas, cherchant des yeux sa mère, sa grand-mère et même son petit frère. Elle ne désirait qu'une chose : se réfugier quelque part, le temps de se ressaisir. Venait-elle de gâcher la seule chance de salut de son père ? S'était-elle ridiculisée aux yeux de tout Terrilville ?

Quelqu'un lui effleura le bras et elle sursauta. Elle se recula, se retourna. Il était voilé, encapuchonné et ganté comme tous les habitants du désert des Pluies, mais elle sut qu'il s'agissait de Reyn. Lui seul était capable de conférer une telle élégance à l'accoutrement mystérieux du désert des Pluies. Son voile était en dentelle noire mais des fentes argentées et dorées indiquaient l'emplacement de ses yeux. Le capuchon qui lui couvrait les cheveux et la nuque était retenu par une cravate de soie blanche chatoyante, nouée avec recherche. Sa chemise blanche et ses culottes noires révélaient les formes de son corps autant que le voile et le capuchon dissimulaient les traits de son visage. La largeur de ses épaules et de sa poitrine était soulignée par une taille bien prise et des hanches étroites. Ses légères bottines de danse, assorties à son voile, étaient filigranées d'or et d'argent. Il lui tendait un verre de vin. Il dit doucement : « Vous êtes pâle comme la neige. Vous avez besoin d'un verre ?

— Je veux ma mère », répondit-elle sottement. Elle aggrava son cas en répétant, désespérément : « Je veux ma mère. »

L'attitude de Reyn se raidit. « Que vous a-t-il dit ? Vous a-t-il offensée ?

— Non. Non. C'est seulement que... je veux ma mère. Tout de suite.

— Bien sûr. » Avec la plus grande désinvolture, il tapota sur l'épaule d'un Marchand qui passait et lui tendit le verre de vin. Puis il se tourna vers Malta. « Par ici. » Il ne lui offrit pas son bras ni ne chercha à la toucher. Sentait-il que, à ce moment-là, elle ne l'aurait

pas supporté ? Il fit un geste gracieux de sa main gantée et marcha d'un pas léger devant elle, en écartant les gens sur son passage. On les suivait des yeux avec curiosité.

Keffria s'avança rapidement à travers la foule comme si elle avait cherché sa fille. « Oh, Malta ! » s'exclama-t-elle à voix basse. Sa fille se raidit en attente de l'inévitable semonce. Mais Keffria reprit : « J'étais si inquiète, mais tu t'es merveilleusement comportée. A quoi pensait Davad ? J'ai essayé de te rejoindre après la danse et il a osé me prendre par le bras et me conseiller de te faire venir, pour qu'il puisse t'arranger une nouvelle danse avec le Gouverneur. »

Malta était toute tremblante. « Mère. Il a dit qu'il enverrait des navires pour secourir papa. Mais alors... » La voix lui manqua et, subitement, elle regretta d'avoir parlé. Pourquoi mettre sa mère au courant ? La décision lui appartenait, à elle seule.

L'importance qu'elle accordait au salut de son père ? Elle comprenait parfaitement le sous-entendu. Impossible de se méprendre. C'était à elle de choisir. S'il fallait qu'elle seule doive en payer le prix, la décision ne lui appartenait-elle pas à elle seule ?

« Et vous l'avez cru ? intervint Reyn, incrédule. Malta, il se jouait de vous. Comment a-t-il pu lancer cette idée comme s'il s'agissait d'une galanterie ? Cet homme n'a pas le moindre scrupule, aucun sens moral. Vous n'êtes qu'une enfant et il vous tourmente ainsi... je devrais le tuer.

— Je ne suis pas une enfant, affirma Malta froidement. (Les enfants n'ont pas à prendre ce genre de décision.) Si vous me considérez comme une enfant, votre sens moral vous permet-il de me faire la cour ? » Elle savait à peine ce qu'elle disait. Elle avait besoin de se retrouver seule, quelque part, pour examiner la proposition du Gouverneur et le prix qu'elle aurait à payer. Elle lança sans réfléchir : « Ou bien vous voulez montrer que je vous appartiens, la première fois qu'un autre me témoigne de l'intérêt ? »

Sa mère reprit son souffle. Ses yeux allaient de Malta à Reyn. « Excusez-moi », murmura-t-elle, et elle s'éclipsa, les laissant à leur querelle d'amoureux. Malta remarqua à peine son départ. Tout à l'heure, elle avait ardemment désiré sa présence. A présent, elle savait que sa mère ne lui serait d'aucun secours dans cette affaire.

Reyn recula d'un demi pas. Le silence vibra entre eux comme une corde d'arc. Subitement, il esquissa un salut. « Je vous demande pardon, Malta Vestrit. » Elle l'entendit déglutir. « Vous êtes une femme, non une enfant. Mais vous êtes une femme nouvellement introduite dans la société, vous ignorez les manières des hommes vils. Je ne songeais qu'à vous protéger. » Il tourna son visage voilé pour regarder les couples qui exécutaient les figures d'une contredanse. Il baissa la voix. « Je sais que vous pensez avant tout à sauver votre

père. C'est ce qui vous rend vulnérable. C'était cruel de sa part de vous proposer son aide.

— Curieux. Je pensais que c'était cruel de votre part à vous de me refuser votre aide quand je vous l'ai demandée. Je vois maintenant que vous aviez l'intention d'être aimable. » Elle perçut elle-même le dédain glacial dans sa voix. *C'est ce que fait mon père quand il se dispute avec ma mère*, pensa-t-elle, *il retourne contre elle ce qu'elle vient de dire*. Une part d'elle-même voulait faire cesser la querelle mais elle ne savait pas comment. Elle avait besoin de réfléchir, et les événements qui se succédaient ne lui en laissaient pas le temps. L'unique bal de présentation qu'elle vivrait jamais tourbillonnait autour d'elle ; grâce à elle, le Gouverneur allait peut-être secourir son père et, au lieu de danser avec son amoureux, suivie par les regards envieux des autres filles, elle était là à se quereller sottement avec lui. Ce n'était pas juste !

« Je n'avais pas l'intention d'être aimable. J'avais l'intention d'être honnête », dit-il à mi-voix. La musique s'était tue. Les danseurs quittaient la piste ou se cherchaient de nouveaux partenaires. Les paroles de Reyn tombèrent dans le silence, assez audibles pour que quelques têtes se tournent vers eux. Malta sentit qu'il était aussi embarrassé qu'elle d'avoir attiré l'attention. Elle plaqua un petit sourire sur son visage comme pour répondre à un mot d'esprit mais ses joues étaient brûlantes et rigides. A ce moment-là, quelqu'un s'éclaircit la gorge derrière elle. Elle tourna la tête.

Cervin Trell s'inclina profondément. « M'accorderez-vous la prochaine danse ? » Il y avait une pointe de défi dans sa voix, comme s'il s'adressait à Reyn plutôt qu'à elle. Ce dernier releva le gant.

« Malta Vestrit et moi sommes en conversation, fit-il observer sur un ton d'une inquiétante affabilité.

— Je vois, rétorqua Cervin, d'une voix également maîtrisée. Je pensais qu'elle préférerait peut-être danser avec moi. »

Les premières mesures de la musique filtrèrent dans la salle. Les gens les dévisageaient. Sans lui demander son avis, Reyn prit la main de Malta. « Nous allions justement danser », dit-il à Cervin. De son autre main, il enlaça la taille de la jeune fille et, aussi aisément que s'il soulevait une enfant, il l'entraîna dans un tourbillon.

C'était une mélodie animée, elle comprit qu'elle pouvait danser, ou bien trébucher maladroitement en cherchant à se dégager de son étreinte. Elle opta pour la danse. D'un doigt, elle pinça ses jupes pour dévoiler ses pieds légers puis se lança délibérément, et avec entrain, dans des figures enjolivées. Il releva le défi sans manquer une mesure et bientôt il fallut à Malta toute sa concentration pour rivaliser avec lui. Elle eut brièvement conscience de faire un effort mais bientôt ils dansèrent comme s'ils ne faisaient qu'un. Les couples qui leur

lançaient des coups d'œil furtifs s'écartèrent soudain pour leur céder la place. Elle entrevit fugacement sa grand-mère alors que Reyn la faisait tourner. La vieille dame lui souriait d'un air féroce. Elle se prit elle-même à sourire, d'un plaisir sans mélange. Ses jupes flottaient autour d'elle tandis qu'il la faisait tourner sur des pas compliqués. Sur sa taille, la main était forte et ferme. Elle perçut une senteur de musc, et se demanda s'il s'agissait d'un parfum ou de l'odeur naturelle de sa peau. Cela n'était pas déplaisant. Elle avait vaguement conscience des regards admiratifs des spectateurs mais Reyn demeurait le centre de ses pensées. Presque malgré elle, elle resserra les doigts sur les siens et il lui répondit en raffermissant son étreinte. Le cœur de Malta bondit brusquement.

« Malta. » Il avait seulement prononcé son nom. Ce n'était pas une excuse, mais l'affirmation de ce qu'il ressentait pour elle. Une vague d'émotion la submergea. Elle comprit alors que l'incident avec le Gouverneur était complètement indépendant de ce qui existait entre Reyn et elle. Elle avait eu tort de le mentionner devant lui. Cela n'avait aucun rapport avec lui ni avec leurs relations. Elle aurait dû se douter qu'il en serait contrarié. En cet instant présent, ils ne devaient penser à rien d'autre qu'à eux-mêmes. C'était le langage de cette danse. Durant ce laps de temps, ils évoluaient en parfaite harmonie et ils se comprenaient. Cela, elle devait le savourer.

« Reyn », répondit-elle en lui souriant. La dispute était balayée par leurs pieds en mouvement, piétinée et oubliée. La musique s'acheva trop tôt et il la fit tourner gracieusement sur la dernière mesure puis la saisit brièvement dans ses bras pour l'arrêter. Elle eut le souffle coupé. « Quand nous dansons ainsi ensemble, murmura-t-elle timidement, j'ai presque l'impression que nous sommes destinés à ne faire qu'un pour toujours. »

Il la tint un peu plus longtemps dans ses bras qu'il n'était strictement convenable. Le cœur de Malta battit à tout rompre. Elle ne voyait pas ses yeux mais elle savait qu'il la regardait. Il déclara doucement : « Tout ce que vous avez à faire, ma chérie, c'est de me laisser guider vos pas », lui dit-il avec indulgence.

Ces paroles condescendantes crevèrent la bulle qu'il avait créée autour d'eux. Elle se dégagea pour lui faire une révérence très cérémonieuse. « Je vous remercie pour cette danse, monsieur, lui dit-elle froidement. Vous m'excuserez, maintenant. » En se relevant, elle lui adressa de la tête un petit signe d'adieu. Elle se tourna et s'en fut d'un pas assuré. Du coin de l'œil, elle le vit commencer à la suivre mais un homme du désert des Pluies le rejoignit vivement et l'attrapa au passage par le bras. Apparemment, Reyn était plus intéressé par cet homme qu'empressé à la suivre. Il s'arrêta, se tourna vers l'autre. Parfait. Elle poursuivit son chemin. Elle était si agitée qu'elle ne

pouvait rester en place. Pourquoi fallait-il qu'il gâche toujours tout ? Pourquoi fallait-il qu'il lui parle de manière aussi condescendante ?

Elle ne voyait personne de connaissance. Ni mère ni grand-mère ni amie, pas même Davad Restart. Elle aperçut le Gouverneur entouré d'un groupe de dames de Terrilville. Elle ne pouvait tout de même pas s'imposer dans ce cercle. Les musiciens avaient entamé une nouvelle danse. Elle se dirigea vers une table chargée de verres de vin. Il aurait été plus convenable d'attendre qu'un jeune homme lui apportât un rafraîchissement. C'était soudain si embarrassant de se retrouver seule. Elle se figura que tous les yeux de l'assemblée suivaient ses déambulations solitaires.

C'est alors que Cervin vint se placer devant elle. Elle dut s'arrêter net pour ne pas le bousculer. « Peut-être pouvons-nous danser, maintenant ? » demanda-t-il doucement.

Elle hésita. Reyn serait furieux, jaloux peut-être. Mais elle n'avait plus envie, désormais, de jouer à ces petits jeux. C'était déjà assez compliqué. Comme si Cervin sentait sa réserve, il hocha la tête d'un air sombre en direction de la piste. « Il ne lui a pas fallu longtemps pour inviter une nouvelle partenaire. »

Incrédule, elle se tourna. Son cœur se figea dans sa poitrine. Reyn tenait dans ses bras une des Compagnes du Gouverneur et évoluait gracieusement sur une danse langoureuse. Il n'avait même pas choisi la plus belle. C'était la femme sans bijoux dans la robe crème qu'il serrait contre lui et qu'il écoutait si attentivement.

« Non, chuchota Cervin. Ne faites pas ces yeux-là. Relevez la tête et regardez-moi. Souriez. Et allons-y. »

Avec un petit sourire crispé, elle lui donna la main. Il l'enlaça et ils gagnèrent la piste de danse avec toute la grâce de deux chiens qui se tournent autour. Après s'être mesurée à Reyn, elle trouva les pas de Cervin maladroits, elle avait l'impression de tituber. Il paraissait tout à fait inconscient de sa gaucherie. Il lui souriait. « Enfin, vous êtes dans mes bras, dit-il doucement. Je croyais que mon rêve ne se réaliserait jamais. Et pourtant, vous voilà, devenue femme ! Et cet idiot du désert des Pluies qui vous a écartée pour quelqu'un à qui il ne peut même pas espérer prétendre. Ah, ma Malta ! Vos cheveux brillent tant que j'en suis ébloui. Leur parfum m'enivre. Je ne pourrais jamais rêver posséder trésor plus précieux que votre petite main dans la mienne. »

Les compliments pleuvaient. Elle serra les dents dans un sourire et les souffrit avec patience. Elle essayait de ne pas regarder Reyn qui dansait avec l'autre femme. Avec son voile, il était difficile d'en être sûre, mais il semblait totalement captivé. Il ne tourna pas une fois la tête dans sa direction.

Elle l'avait perdu. Aussi simplement, aussi rapidement. Un mot aigre de trop, et il était parti. Elle avait l'impression qu'on lui avait

arraché le cœur de la poitrine et qu'à la place il n'y avait plus que du vide. Sottise. Elle n'avait même pas encore décidé si elle l'aimait ou non. Alors il ne pouvait pas s'agir de cela. Non. C'est lui avait prétendu l'aimer, et elle l'avait cru sottement. A l'évidence, il lui avait menti. Ce qu'elle éprouvait n'était qu'une blessure d'amour-propre, rien de plus. Elle était furieuse parce qu'il l'avait humiliée. Pourquoi s'en soucier ? Elle dansait à présent dans les bras d'un autre, un homme très beau qui manifestement était fou d'elle. Elle n'avait pas besoin de Reyn. Elle n'avait même jamais vu son visage. Comment pourrait-elle l'aimer ?

Elle se sentit soudain étourdie en apercevant Reyn qui penchait la tête pour parler plus discrètement à la Compagne. L'air grave, la femme répondit longuement. Malta faillit trébucher et Cervin resserra son étreinte. Il débitait des bêtises sur ses lèvres roses. Au nom de Sâ, que voulait-il qu'elle réplique à de pareilles niaiseries ? Devait-elle le complimenter sur ses dents ou sur la coupe de sa chemise ? Elle s'entendit dire : « Vous êtes très beau, ce soir, Cervin. Votre famille doit être fière de vous. »

Il sourit comme si elle l'avait porté aux nues. « Ces mots dans votre bouche ont une telle importance pour moi », affirma-t-il.

La musique se tut. Il la lâcha à regret et elle recula. Traîtreusement, elle chercha Reyn des yeux. Il s'inclinait bas sur la main de la Compagne puis fit un geste en direction des portes qui donnaient sur le jardin éclairé de lanternes et les allées du Conseil. Elle chercha à durcir son cœur, à se raccrocher à l'insensibilité mais elle n'éprouvait que désolation.

« Puis-je vous apporter du vin ? lui demanda Cervin.

— S'il vous plaît. J'aimerais m'asseoir un peu.

— Bien sûr. » Il lui offrit le bras et l'accompagna.

*

Quand Grag l'avait arrêté, Reyn avait fait volte-face et failli le heurter. « Pas maintenant ! Laissez-moi ! » protesta-t-il. Malta s'éloignait de lui. Ce blanc-bec de Trell fendait précipitamment la foule pour la rejoindre. Ce n'était pas le moment de rester bavarder sur la piste de danse.

Mais Grag lui serra le bras plus fort et lui dit à voix basse et pressante : « Une des Compagnes du Gouverneur vient de danser avec moi.

— C'est merveilleux. J'espère que c'était la jolie. Maintenant, laissez-moi. » Il se dévissa le cou, cherchant à suivre la progression de Malta à travers la foule.

— Non. Il faut que vous l'invitiez pour la prochaine danse. Je

veux que vous entendiez vous-même ce qu'elle vient de me dire. Après, venez me retrouver dans le jardin, près du chêne de marais, dans l'allée est. Il faut décider : qui mettre au courant, que faire ? »

La voix de Grag était tendue. Reyn n'avait aucune envie de l'écouter maintenant. Il risqua la légèreté. « Il faut d'abord que je parle à Malta. Ensuite nous discuterons des entrepôts qui brûlent. »

Grag ne lâcha pas. « Ce n'est pas une plaisanterie, Reyn. Cela ne peut pas attendre. Je crains que ce ne soit déjà trop tard. Il y a un complot contre le Gouverneur.

— Allez donc vous joindre aux conspirateurs », conseilla Reyn, irrité. — Comment songerait-il à la politique en cet instant ? Malta était blessée. Il pouvait presque ressentir sa peine, c'était si intense. Il l'avait blessée et maintenant elle errait parmi la foule comme un chaton perdu. Il fallait qu'il lui parle. Elle était tellement vulnérable.

« Les Chalcédiens et certains de ses nobles projettent de le tuer. C'est Terrilville qui sera accusée. Ils vont nous raser, avec la bénédiction de Jamaillia. Je vous en prie, Reyn. Cela ne peut pas attendre. Allez l'inviter à danser. Il faut que je trouve ma mère et mes sœurs, je vais leur demander de prévenir des Marchands qu'on se rejoigne dehors. Allez-y. C'est celle en robe beige, là-bas, sur l'estrade. Je vous en prie. »

Malta avait disparu. Reyn décocha à Grag un regard qu'il parut percevoir même à travers son voile. Le fils de Marchand lui lâcha le bras, haussa les épaules puis secoua la tête d'un air furieux. Il s'en fut précipitamment.

Lentement, le cœur serré, Reyn se retourna et se fraya un passage vers la Compagne du Gouverneur. Elle le guettait. Alors qu'il approchait, elle fit une remarque spirituelle à sa voisine, hocha la tête et commença à s'éloigner. Il la retint au passage et lui adressa un petit salut. « Voudriez-vous m'accorder cette danse, Compagne ?

— Certainement. Avec grand plaisir », répondit-elle cérémonieusement. Elle leva une main qu'il saisit dans ses doigts gantés. Les premières mesures se firent entendre. C'était une mélodie lente, une danse traditionnellement réservée aux amoureux. Elle fournissait aux couples jeunes et vieux le prétexte pour évoluer tranquillement l'un contre l'autre sur une musique rêveuse. Il aurait pu prendre Malta dans ses bras, maintenant, apaiser son chagrin et le sien. Mais il se retrouvait avec une femme de Jamaillia presque aussi grande que lui. Elle faisait une excellente partenaire, gracieuse et légère. Mais d'une certaine façon, c'était encore pire. Il attendit qu'elle commence à parler.

« Votre cousin vous a-t-il transmis mon avertissement ? » demanda-t-elle enfin.

Sa franchise le surprit. Il s'efforça à la réserve. « Pas vraiment. Il a

simplement dit que vous lui aviez appris quelque chose d'intéressant, quelque chose dont je devais moi-même prendre connaissance. » Il mit dans sa voix une perplexité soucieuse, rien de plus.

Elle émit un petit grognement d'impatience. « Je crains bien que nous n'ayons pas le temps de marcher sur des œufs. Il m'est venu à l'idée, pendant le trajet jusqu'ici ce soir, que ce serait le moment idéal pour mettre leur plan à exécution. Vous voilà, tous rassemblés, Marchands de Terrilville et du désert des Pluies, avec le Gouverneur parmi vous. Tout le monde connaît l'hostilité de Terrilville contre les Nouveaux Marchands et la politique du Gouverneur. Quelle meilleure occasion pour fomenter une émeute ? Dans la confusion, le Gouverneur et ses Compagnes seront assassinés. Alors les Chalcédiens peuvent débarquer animés d'une juste colère pour vous punir tous.

— Fâcheux petit tableau. Mais à qui cela profite-t-il ? Pourquoi ? demanda-t-il, sceptique.

— Cela profite à ceux qui se sont unis pour comploter. Les nobles jamailliens en ont assez de ce gamin jouisseur qui n'entend rien au gouvernement, qui ne sait que dilapider le trésor. Chalcède fait de Terrilville sa province, afin de la piller à son aise. Ils revendiquent depuis longtemps ce territoire des Rivages Maudits comme leur appartenant de droit.

— Il serait stupide de la part de Jamaillia de céder Terrilville à Chalcède. Est-il une autre province qui procure autant de richesses au Gouverneur ?

— Peut-être pensent-ils qu'il vaut mieux céder Terrilville comme part d'un marché plutôt que l'abandonner aux Chalcédiens comme prise de guerre. Chalcède devient plus forte et plus belliqueuse. Des dissensions internes et des attaquants du Nord ont paralysé les Six-Duchés pendant des années. Ce royaume gardait Chalcède occupée. Depuis les guerres des Pirates Rouges, les Six-Duchés se sont employés à reconstruire. Chalcède est devenue une nation puissante, riche d'esclaves et d'ambitions. Ils poussent vers le nord en provoquant des escarmouches frontalières. Mais ils regardent aussi vers le sud. Vers Terrilville et son commerce florissant. Et les terres du désert des Pluies.

— Les terres ? fit Reyn avec un reniflement de dédain. Il y en a si peu... » Il s'interrompit brusquement, en se rappelant à qui il parlait. « Ce sont des imbéciles, acheva-t-il laconiquement.

— Sur le navire, en venant ici... » Durant un instant, la femme parut avoir peine à parler, comme si elle manquait de souffle. « J'ai été prisonnière dans la chambre du capitaine. » Il attendit, puis se pencha pour saisir ses paroles prononcées à voix basse. « Il y avait des cartes dans sa chambre. Le port de Terrilville. L'embouchure du fleuve du désert des Pluies. Pourquoi détiendrait-il ces cartes s'il n'avait pas

l'intention de s'en servir ?

— Le fleuve du désert des Pluies se protège lui-même, déclara hardiment Reyn. Nous n'avons rien à craindre. Les secrets du fleuve ne sont connus que de nous seuls.

— Mais ce soir, vous êtes nombreux ici. Des représentants de nombreuses familles, à ce qu'il paraît. S'ils étaient pris en otages durant le pillage de Terrilville, pouvez-vous être sûr qu'aucun d'entre eux ne révélerait ces secrets ? »

Sa logique était implacable. Soudain, de petites contradictions prirent du sens. Pourquoi laisser passer le *Kendri* à travers le blocus ? « Ils ont certainement des alliés parmi les Nouveaux Marchands ici, dit-il à mi-voix, songeant à tous les gens qui venaient de débarquer. Des gens dont les liens avec le commerce des esclaves en Chalcède sont aussi étroits ou plus étroits que leurs liens avec Jamaillia. Des gens qui ont vécu parmi nous, en ont appris suffisamment sur nos coutumes pour savoir que les Marchands de Terrilville et du désert des Pluies seraient rassemblés ici ce soir.

— Si j'étais vous, je n'écarterais pas la possibilité d'accointances avec les Premiers Marchands de Terrilville », fit-elle remarquer à mi-voix.

Un frisson glacé de suspicion le parcourut. Davad Restart. Bien sûr. « Si vous étiez au fait de ce complot, pourquoi être venue à Terrilville ? lui demanda-t-il.

— Evidemment, si j'avais su, je ne serais pas venue, rétorqua-t-elle. Ce n'est que ce soir que j'ai rassemblé assez d'éléments pour saisir le tableau en son entier. Je vous dis tout cela non seulement parce que je n'ai pas envie de mourir mais parce que je ne veux pas voir la chute de Terrilville. Cette ville a été depuis toujours au centre de mes études. J'ai toujours eu envie de venir ici : c'est la ville de mes rêves. Alors j'ai fermé les yeux sur ce qui se tramait, j'ai supplié le Gouverneur de me laisser venir. Maintenant que je suis ici, je ne veux pas être témoin de son agonie pas plus que je n'ai envie de mourir ici avant d'avoir pleinement pénétré toutes ses merveilles.

— Que suggérez-vous que nous fassions ?

— Les gagner de vitesse. Prenez en otage le Gouverneur et ses Compagnes, oui, mais veillez à notre sécurité. Vivant, il est une monnaie d'échange. Mort, il est l'étincelle qui allumera le feu. Les nobles de Jamaillia ne peuvent pas tous être impliqués là-dedans. Envoyez un message là-bas pour alerter ceux qui sont fidèles au Gouverneur. Informez-les de ce qui se trame ici. Ils monteront une opération de secours si vous promettez de leur rendre Cosgo indemne. Il y aura une guerre avec Chalcède mais, en fin de compte, il y a toujours une guerre avec Chalcède. Employez le temps que je vous ai épargné en vous avertissant à fortifier la ville du mieux possible.

Faites des provisions ; cachez vos enfants et vos familles. Et prévenez les gens du désert des Pluies. »

Il restait incrédule. « Mais d'après vous, il est probable qu'ils agissent cette nuit. Nous n'avons pas le temps de faire quoi que ce soit !

— Vous perdez du temps en dansant avec moi, maintenant, fille remarquer avec aigreur. Vous devriez déjà être dehors, en train de passer le mot. Je crois qu'il va y avoir des incidents dans les rues ce soir. Des incendies, des bagarres, tous les moyens seront bons pour soulever des émeutes dans la ville. Les troubles vont se propager aux navires dans le port. Quelqu'un, intentionnellement ou fortuitement, va fournir aux Chalcédiens le prétexte pour attaquer. Peut-être vont-ils simplement recevoir un message les informant de l'assassinat du Gouverneur. » Elle regarda sans ciller à travers le voile de Reyn. « A l'aube, Terrilville sera en flammes. »

La musique s'achevait. Ils ralentirent et s'arrêtèrent, ce qui lui parut prophétique. Il resta un moment silencieux, sans lâcher la main de la Compagne. Puis il s'écarta dans un salut. « Les autres se rassemblent dehors, dans les jardins. Nous devrions les rejoindre », suggéra-t-il. Il fit un geste vers les portes.

Comme si on lui avait littéralement serré le cœur, il se retourna et regarda au fond de la salle. Malta. Qui s'éloignait au bras de Cervin Trell. Il ne pouvait pas quitter ainsi la réunion, sans un mot. Il se tourna vers la Compagne Sérille. « Juste après le porche, il y a une allée qui va vers l'est. Ce n'est pas loin et les lanternes l'éclairent ce soir. Pourrez-vous y aller seule ? Je vous rejoins dès que possible. »

Son regard disait clairement qu'il était d'une grossièreté impardonnable. Mais elle déclara : « Cela ira, j'en suis sûre. Vous pensez en avoir pour longtemps ?

— J'espère que non », assura-t-il. Il n'attendit pas sa réaction à une réponse aussi vague. Il s'inclina à nouveau et la laissa près de la porte. La musique reprenait mais il traversa rapidement la piste en évitant de justesse les couples de danseurs. Il trouva Malta assise seule. Quand il se dressa devant elle, elle se leva précipitamment. En dépit de la lueur d'espoir qui venait de s'allumer dans son regard, on y lisait la peur. « Reyn..., commença-t-elle, mais il l'interrompit avant qu'elle pût s'excuser.

— Je dois m'en aller. C'est très important. Je ne reviendrai peut-être pas ce soir. Il faut que vous compreniez.

— Vous ne reviendrez pas... où ? Où allez-vous ? Qu'y a-t-il de si important ?

— Je ne peux pas vous le dire. Il faut que vous ayez confiance en moi. (Il marqua une pause.) Je voudrais que vous rentriez chez vous dès que possible. Ferez-vous cela pour moi ?

— Rentrer ? Quitter le bal et rentrer pendant que vous partez pour faire « quelque chose de plus important » ? Reyn, c'est impossible. Le repas n'a pas commencé, on n'a pas offert les cadeaux... Reyn, nous n'avons dansé qu'une seule fois ! Comment pouvez-vous me faire ça ? J'ai attendu cette soirée toute ma vie et maintenant vous me dites de rentrer chez moi immédiatement parce que vous avez trouvé quelque chose de plus important à faire ?

— Malta, je vous en prie, il faut que vous compreniez. Je n'ai pas choisi. Le destin ne respecte pas nos désirs. Maintenant... il faut que je parte. Je suis désolé mais il le faut. » Il brûlait de tout lui dire. Ce n'était pas qu'il se méfiât d'elle. Mais c'étaient les liens de sa famille avec Davad Restart qui l'inquiétaient. Si Davad était un traître, il était important qu'il ne se doute de rien. Ce que Malta ignorait, elle ne pouvait le trahir par mégarde.

Elle leva sur lui des yeux qui flamboyaient sinistrement. « Je crois que je sais exactement ce qui est plus important que moi. Je vous souhaite bien du plaisir. » Elle détourna le regard. « Bonsoir, Reyn Khuprus. »

Elle le congédiait, comme un serviteur indocile. Il doutait qu'elle prît au sérieux son conseil de rentrer au plus vite. Il resta immobile, hésitant, au supplice.

« Excusez-moi. »

La bousculade était délibérée. Reyn se retourna. Cervin Trell le regardait d'un air farouche. Il portait deux verres de vin. L'espace d'un instant, Reyn faillit perdre sa maîtrise de soi. Puis quelque chose qui ressemblait au désespoir lui étreignit le cœur. Le temps pressait. Il pouvait rester et prolonger cette chamaillerie mais non la dissiper. S'il restait, ils seraient peut-être tous morts au matin.

Il se retourna et s'en alla ; le plus dur, c'était de savoir qu'ils seraient peut-être tous morts demain matin, quoi qu'il fût. Il ne regarda pas en arrière. Si Malta avait l'air accablée, il n'aurait pu s'empêcher de revenir vers elle. Si elle minaudait avec Trell, il aurait fallu le tuer. Pas le temps. Jamais le temps de vivre sa vie à lui. Il quitta la salle du Conseil et plongea dans l'obscurité déchirée par les torches.

*

Malta dansa encore trois fois avec Cervin. Il paraissait ne pas se douter le moins du monde qu'elle traînait les pieds. Après ces moments de grâce fluide dans les bras de Reyn, danser avec Cervin lui faisait l'effet d'un effort laborieux. Elle n'arrivait pas à le suivre et elle manquait la mesure. Les compliments exaltés dont il l'abreuvait lui irritaient les nerfs comme une pierre ponce. Elle supportait à peine la vue de son visage enfantin et sérieux. Toute vie, toute beauté avaient

déserté ce bal. Le départ de Reyn avait ramené la réunion à des proportions insignifiantes. Il lui sembla tout à coup qu'il y avait moins de monde sur la piste, moins de rires et de conversations dans la salle.

La tristesse monta du fond de son âme et la submergea. Elle se rappelait vaguement avoir été heureuse, un bref instant, tout à l'heure, mais le souvenir sonnait creux et faux. Alors que la musique s'achevait, elle fut soulagée de voir sa mère au bord de la piste qui lui faisait des signes discrets.

« Ma mère m'appelle. Je dois y aller, malheureusement. »

Cervin s'écarta mais lui prit les mains. « Alors, je vous laisse aller mais seulement parce qu'il le faut et, je vous en prie, pour très peu de temps. » Il s'inclina gravement.

« Cervin Trell », répondit-elle puis elle tourna les talons et le laissa.

Le visage de Keffria était solennel. Quand sa fille s'approcha, son expression soucieuse ne changea pas mais elle parvint à ébaucher un sourire en lui demandant : « Tu t'es bien amusée, Malta ? »

Que répondre à cela ? « Pas comme je m'y attendais », déclara-t-elle avec honnêteté.

« Je ne crois pas que la présentation se déroule jamais tout à fait comme on s'y attend. » Elle tendit la main vers sa fille. « Je regrette de devoir t'annoncer cela mais je crois qu'on devrait partir bientôt.

— Partir ? s'exclama Malta, décontenancée. Mais pourquoi ? Il y a encore le repas, la présentation des cadeaux et...

— Chut..., ordonna Keffria. Malta, regarde autour de toi. Dis-moi ce que tu vois. »

Elle jeta autour d'elle un coup d'œil hâtif puis scruta la salle plus attentivement. Elle demanda à voix basse : « Où sont partis tous les Marchands du désert des Pluies ? »

— Je ne sais pas. Un certain nombre de Marchands de Terrilville ont disparu aussi, sans explication ni adieux. Grand-mère et moi craignons qu'il se prépare quelque chose. Je suis sortie pour prendre un peu l'air et ça sentait la fumée. Le blocus du port a fait monter la tension en ville. Nous redoutons une émeute ou une explosion de violence. » Keffria parcourut lentement la salle du regard en conservant son sourire calme comme si elle parlait du bal avec sa fille. « Nous pensons que nous serons plus en sûreté à la maison.

— Mais... », commença Malta, puis elle se ravisa. C'était inutile. La joie, la lumière avaient disparu de la fête, de toute façon. Rester ne ferait que prolonger l'agonie de son rêve. « Si tu crois que ça vaut mieux, déclara-t-elle brusquement. Je devrais peut-être aller dire au revoir à Délo.

— Je crois que sa mère l'a déjà emmenée. J'ai aperçu le Marchand Trell qui parlait à son fils il y a un instant et maintenant je

ne vois plus Cervin. Ils comprendront.

— Eh bien, moi pas », répondit Malta avec aigreur.

Sa mère secoua la tête. « Je suis désolée pour toi. C'est dur de te voir arriver à l'âge adulte dans ces temps troublés. J'ai l'impression que tu as été lésée, privée de tout ce qu'on avait rêvé. Mais je ne peux rien y changer.

— Je connais cette impression, dit Malta plus pour elle-même que pour sa mère. Parfois, je me sens complètement impuissante. Comme si je ne pouvais rien faire pour modifier les choses. D'autres fois, je crains d'être simplement trop lâche pour essayer. »

Keffria sourit franchement. « Lâche est bien le dernier mot que j'emploierais pour te qualifier, dit-elle avec tendresse.

— Comment allons-nous rentrer ? La voiture de louage ne sera pas là avant des heures.

— Grand-mère est en train de parler avec Davad Restart. Elle va lui demander si sa voiture peut nous ramener. Ce ne sera pas long. Elle sera de retour bien avant la fin prévue du bal. »

Grand-mère les rejoignit d'un pas pressé. « Davad regrette de nous voir partir mais il a accepté de nous prêter sa voiture. » Elle se rembrunit soudain. « Mais il y a mis une condition. Il souhaite que Malta vienne dire au revoir au Gouverneur avant de partir. Je lui ai dit que je trouvais cela inconvenant de se mettre ainsi en avant mais il insiste. Nous n'avons pas le temps de discuter. Plus tôt on sera à la maison, mieux cela vaudra. Bon, où est passé Selden ?

— Il était avec les garçons Dave il y a un instant. Je vais le chercher, dit Keffria qui parut subitement lasse et tourmentée. Malta, cela t'ennuie ? Grand-mère sera avec toi, n'aie pas peur. »

Malta se demanda soudain ce qu'elles avaient déduit de sa rencontre avec le Gouverneur. « Je n'ai pas peur, rétorqua-t-elle. On se retrouve dehors ?

— Je suppose. Je vais chercher Selden. »

Alors qu'elles traversaient la piste, Ronica déclara : « Je crois que nous allons organiser une réception dans une dizaine de jours. Les jeunes filles présentées cette année ne sont pas très nombreuses. Nous les inviterons toutes, n'est-ce pas ?

— Une réception ? Chez nous ? fit Malta, stupéfaite.

— Dans le jardin, je pense. Nous devrions pouvoir l'arranger comme il faut. Maintenant que les baies mûrissent, nous pourrions confectionner des tartelettes. De mon temps, les petites réceptions de ce genre avaient un thème. (Grand-mère sourit.) Ma mère en a donné une pour moi, tout était violet ou lavande. Nous avons mangé des petites violettes en sucre, des gâteaux colorés en violet avec du jus de myrtille et le thé était parfumé à la lavande. Le goût était détestable mais l'idée était si charmante que cela m'était égal. » Elle gloussa tout

haut.

Grand-mère essayait de la réconforter. « Notre lavande fleurit bien, cette année, releva Malta avec effort. Si nous faisons une réception à l'ancienne, alors personne ne remarquera nos vieilles nappes et napperons en dentelle. Et le vieux service en porcelaine, peut-être. » Elle esquissa un sourire.

« Oh, Malta ! Tout ceci est si injuste pour toi, commença grand-mère. Menton haut, grand sourire. Voilà Davad. »

Il fonçait vers elles comme un gros jars dans un poulailler. « Eh bien, je trouve ça tragique, tout simplement tragique d'emmener si vite une ravissante jeune fille comme ça. Elle a vraiment la migraine à ce point ?

— Affreux », se hâta de répondre Malta. Ainsi, c'était la migraine, le prétexte invoqué par sa grand-mère. « Je ne suis pas habituée à me coucher si tard, vous savez, ajouta-t-elle, suave. J'ai expliqué à grand-mère que je désirais vous souhaiter le bonsoir et vous remercier pour la voiture. Alors nous nous en irons.

— Oh, ma pauvre petite cocotte ! Vous allez au moins dire au revoir au Gouverneur. Du reste, je l'ai déjà prévenu que vous deviez partir et je vous accompagne auprès de lui. »

Voilà qui scellait son malheur. Pas moyen de s'en sortir avec grâce. « Ça ira, je suppose », admit Malta faiblement. Elle posa la main sur le bras de Davad et il la conduisit jusqu'à la grande estrade, Ronica Vestrit sur leurs talons.

« La voilà, Gouverneur Magnadon », annonça Davad pompeusement avant que Malta ait repris son souffle. Il ne parut pas remarquer qu'il avait interrompu une conversation que le Marchand Dave avait avec le Gouverneur.

Ce dernier tourna vers Malta un regard langoureux. « Je vois », dit-il lentement. Il la détailla avec désinvolture. « Quel dommage que vous deviez partir si tôt. Nous n'avons eu qu'une brève conversation, et sur un sujet si important. »

Malta ne sut que répondre. Elle avait plongé dans une profonde révérence au moment où le Gouverneur avait daigné la remarquer. A présent, Davad lui prenait gauchement le bras pour la tirer sur ses pieds. Le geste la fit apparaître maladroite. Elle sentit le sang affluer à son visage. « Vous n'allez pas lui souhaiter une bonne nuit ? s'exclama Davad comme s'il faisait la leçon à une enfant arriérée.

— Je vous souhaite une bonne nuit, Gouverneur Magnadon. Je vous remercie de m'avoir fait l'honneur d'une danse. » Voilà. C'était correct et respectueux. Alors, avant de s'interdire d'espérer, elle ajouta : « Et je prie pour que vous donniez rapidement suite à votre proposition d'envoyer du secours à mon père.

— Je crains bien de n'être pas en mesure de le faire, délicieuse

enfant. Le Marchand Dave m'apprend qu'il y a des troubles dans le port ce soir. Mes vaisseaux de patrouille vont sûrement devoir rester à Terrilville jusqu'au retour au calme. »

Avant que Malta se soit décidée à répondre, il se tournait vers Davad : « Marchand Restart, voulez-vous appeler votre voiture ? Le Marchand Dave pense qu'il est plus sûr que je quitte le bal. Je serai désolé de ne pas assister jusqu'à la fin à votre charmante petite fête, bien sûr, mais je vois que je ne suis pas le seul à préférer la prudence au divertissement. » Son bras balaya la salle de bal d'un geste traînant. Malta regarda machinalement autour d'elle. La foule avait diminué considérablement et nombre de ceux qui étaient restés discutaient en petits groupes inquiets. Seuls quelques jeunes couples dansaient encore, sans se douter apparemment le moins du monde de ce qui se passait.

Davad eut l'air mal à l'aise. « Je vous demande pardon, Gouverneur Magnadon, je viens de promettre ma voiture à la Marchande Vestrit et à sa famille afin qu'elles rentrent en sécurité chez elles. Mais elle reviendra vous prendre bien vite, je vous le promets. »

Le Gouverneur se leva et s'étira comme un chat. « Ce ne sera pas nécessaire, Marchand Restart. Vous n'aviez tout de même pas l'intention de renvoyer ces femmes seules chez elles ? Je vais les accompagner jusqu'à leur porte, afin de m'assurer qu'elles rentrent bien. Peut-être la jeune Malta et moi-même aurons-nous l'occasion de poursuivre notre conversation. » Il la gratifia d'un sourire nonchalant.

Ronica Vestrit s'avança majestueusement dans un bruissement de jupes. Elle fit une profonde révérence, qui exigeait presque une réaction du Gouverneur. Au bout d'un instant, il hocha la tête vers elle d'un air irrité. « Madame », fit-il d'une voix neutre.

Elle se releva. « Gouverneur Magnadon, je suis la grand-mère de Malta, Ronica Vestrit. Nous serions honorées que vous nous rendiez visite, bien sûr, mais je crains que notre maison ne soit par trop humble. Nous ne pourrions guère vous loger cette nuit ; du moins, pas avec le confort auquel vous êtes sans doute accoutumé. Naturellement, nous...

— Chère madame, tout le but du voyage est de nous faire sortir de nos habitudes. Je suis sûr que je trouverai votre maison confortable. Davad, vous veillerez à envoyer mes serviteurs là-bas, n'est-ce pas ? Et mes malles et bagages. »

D'après le ton, il ne s'agissait pas d'une requête. Davad acquiesça en inclinant la tête. « Certainement, seigneur Magnadon. Et...

— Votre voiture nous attend dehors, sans doute. Prenons donc congé. Marchand Dave, apportez le châle de la Compagne Keki et ma cape. »

Davad Restart risqua bravement une dernière tentative. « Gouverneur Magnadon, je crains que nous soyons fort serrés dans la voiture...

— Pas si vous montez sur le siège du cocher. La Compagne Sérille semble avoir disparu. Tant pis pour elle. Puisqu'elle ne s'occupe pas de moi comme elle le devrait, alors, qu'elle en supporte les conséquences. Partons. »

A ces mots, il se leva, descendit de l'estrade et se dirigea vers les portes d'entrée. Davad le suivit à pas pressés comme une feuille dans le sillage d'un bateau. Malta échangea un regard avec sa grand-mère et elles lui emboîtèrent le pas. « Qu'allons-nous faire ? chuchota Malta d'un air inquiet.

— Nous serons courtoises, affirma sa grand-mère. Sans plus », ajouta-t-elle d'une voix basse et menaçante.

Au-dehors, la nuit était douce et agréable, n'eût été une odeur marquée de fumée qu'apportait la brise. Le Conseil n'avait pas de vue sur la ville elle-même. Il était impossible de savoir ce qui brûlait ni où, mais l'odeur seule donna le frisson à Malta. Les capes et les châles furent apportés en toute hâte et la voiture arriva. Dédaignant sa Compagne, le Gouverneur prit le bras de Malta et l'aida à monter la première. Il la suivit et s'assit à côté d'elle. Il jeta un coup d'œil à Davad. « Vous allez devoir monter sur le siège du cocher, Marchand Davad. Autrement, nous serons beaucoup trop serrés. Ah, oui, Keki, assieds-toi ici, à côté de moi. »

Ce qui laissait l'autre siège pour Ronica, Keffria et Selden. Malta se sentait coincée car le Gouverneur se pressait contre elle de façon gênante, sa cuisse frôlant la sienne. Elle s'efforça de prendre un air détaché, croisa pudiquement les mains sur ses genoux et regarda par la vitre. Elle se sentit subitement recrutée de fatigue. Elle ne désirait rien tant qu'être seule. La voiture tangua quand Davad grimpa laborieusement pour prendre place à côté du cocher. Il lui fallut un moment pour s'installer puis le conducteur dit hue à ses chevaux. La voiture s'ébranla en douceur, laissant derrière elle lumières et musique. Alors que l'obscurité se refermait autour d'eux et que les rumeurs du bal diminuaient, le cocher garda ses chevaux au pas. La nuit envahissait l'intérieur de la voiture, personne ne parlait. Le véhicule trop chargé grinçait amicalement en roulant sur les pavés. Ce n'était pas la paix mais l'engourdissement qui s'abattait sur Malta. La joie, la vie étaient loin derrière, à présent. Elle craignit de s'endormir.

La Compagne Keki rompit le silence. « J'ai trouvé cette fête d'été très intéressante. Je suis ravie d'avoir pu y assister. »

Ses mots insipides restèrent en suspens. Tout à coup, Ronica s'exclama : « Par Sâ ! Regardez le port ! »

Il y avait une trouée entre les arbres qui bordaient la route. Sur le

siège du haut, on entendit le cocher et Davad jurer, incrédules. Malta écarquilla les yeux. Il semblait que le port tout entier était en flammes, à cause des reflets dans l'eau qui les multipliaient. Ce n'était pas seulement un ou deux entrepôts. Tout le front de mer paraissait brûler ainsi que plusieurs vaisseaux. Malta regardait, horrifiée, entendant à peine les exclamations et questions des autres. Elle ne le savait que trop : seul le feu pouvait détruire une vivenef. Les Chalcédiens le savaient-ils aussi ? Etaient-ce des vivenefs qui luttaient contre les flammes près de l'entrée du port ou s'agissait-il des galères ou des vaisseaux qui avaient amené le Gouverneur et sa suite ? Mais ils ne firent qu'entrevoir et la distance était trop considérable pour avoir une certitude.

« Peut-être devrions-nous descendre là-bas pour nous rendre compte par nous-mêmes », suggéra le Gouverneur avec audace. Il haussa la voix. « Cocher ! Au port !

— Etes-vous fou ? s'exclama Ronica, oubliant à qui elle s'adressait. Ce n'est pas la place de Malta ni de Selden. Ramenez-nous d'abord à la maison ; vous ferez ensuite comme bon vous semblera ! »

Avant que le Gouverneur ait pu répondre, la voiture fit une embardée alors que le cocher fouettait les chevaux. L'obscurité se refermait de nouveau autour d'eux. Ronica s'exclama : « A quoi pense Davad d'aller à une telle allure dans le noir ? Davad ? Davad, que faites-vous ? »

Il n'y eut pas de réponse directe à sa question, seulement des cris étouffés échangés sur le siège du cocher. Alors Malta crut entendre une autre voix. Elle agrippa le rebord de la fenêtre et se pencha au-dehors. Derrière eux, dans le noir, elle crut entrevoir quelque chose. « Des cavaliers arrivent derrière nous au galop. Peut-être Davad essaie-t-il de leur laisser le passage.

— Ils doivent être ivres pour galoper ainsi la nuit sur cette route ! » s'exclama Keffria d'un ton dégoûté. Selden se mit debout sur le siège et essayait d'atteindre la fenêtre. « Assieds-toi, Selden ! Tu marches sur ma robe », fit-elle, irritée. Tout à coup, le petit garçon fut projeté par terre alors que le cocher faisait claquer son fouet et que les chevaux s'élançaient brutalement en avant, en donnant dans les harnais. La voiture se balançait fortement maintenant, les brinquebalait les uns contre les autres. S'ils n'avaient pas été aussi serrés, ils auraient glissé.

« Ne te penche pas à la portière ! » ordonna Keffria hors d'elle à Malta, tandis que Ronica hurlait : « Davad ! Faites-le ralentir ! Davad ! »

Malta s'agrippait désespérément au rebord de la fenêtre pour éviter d'être ballottée et elle aperçut du mouvement dehors. Un cavalier s'était arrêté devant eux. « Rendez-vous ! commanda-t-il.

Arrêtez et rendez-vous, et il ne vous sera fait aucun mal !

— Des brigands ! s'exclama Keki, horrifiée.

— A Terrilville ? rétorqua Ronica. Jamais de la vie ! »

Pourtant, de l'autre côté de la voiture il y avait un autre cavalier. Malta l'entrevit puis elle entendit le cocher crier quelque chose. Il y eut un violent cahot, et elle fut projetée contre la paroi alors que la voiture dérapait et penchait sur le côté. Un instant, le véhicule parut se redresser puis il bascula brutalement sur l'autre flanc. Elle fut précipitée avec force contre le Gouverneur qui s'étala sur la Compagne Keki. Chose incroyable, elle tombait sur le côté puis le toit de la voiture se retrouva sous elle. Une portière s'ouvrit brusquement. Elle entendit un hurlement, un hurlement terrible puis elle vit un grand éclair de lumière blanche.

*

« Davad est mort. » Ronica Vestrit prononça ces mots avec tant de calme qu'elle eut peine à reconnaître sa propre voix. Elle avait trébuché sur le corps dans l'obscurité en remontant à tâtons le talus escarpé et accidenté pour rejoindre la route. Elle savait qu'il s'agissait de Davad à cause des riches broderies de sa veste. Elle se félicita qu'il fasse trop noir pour qu'elle puisse distinguer son corps. La lourde et chaude immobilité, le sang poisseux étaient déjà assez accablants. Elle prit le pouls à sa gorge mais ne trouva que le sang. Pas le moindre souffle. D'après le dos de sa veste trempé de sang, elle déduisit qu'il s'était fracassé le crâne mais elle ne put se résoudre à le toucher à nouveau. Elle s'éloigna en rampant.

« Keffria ! Malta ! Selden ! » Elle criait comme une folle mais sa voix manquait de force. C'était incompréhensible. Au-dessus d'elle elle apercevait la masse de la voiture et, derrière, la lumière vacillante de torches. Il y avait des voix là-haut et des gens qui bougeaient dans l'obscurité. Peut-être s'agissait-il de ses enfants.

Le flanc de la colline était raide et broussailleux. Elle ne se rappelait pas nettement comment elle était sortie de la voiture. Elle n'arrivait pas à comprendre comment elle avait pu se retrouver si loin. Avait-elle été éjectée ?

C'est alors que lui parvint la voix de Keffria. Elle gémissait : « Maman ! Maman ! » ; elle appelait ainsi quand, petite fille, elle était tourmentée par des cauchemars.

« J'arrive ! » cria Ronica. Sa jupe s'accrocha à des buissons épineux et elle tomba. Tout son côté gauche brûlait comme si la peau avait été arrachée. Mais ça irait, aucune importance, elle oublierait, pardonnerait, si seulement elle retrouvait ses enfants. Elle retomba.

Elle eut l'impression de mettre un temps infini à se relever.

S'était-elle évanouie ? Elle ne distinguait plus rien du tout, maintenant, ni la voiture, ni la lumière vacillante. Avait-elle vraiment vu des gens bouger ou avait-elle rêvé ? Elle tendit l'oreille. Là. Un bruit, un couinement, une respiration ou un sanglot. Elle joua des pieds et des mains dans cette direction.

Dans le noir, elle découvrit Keffria à tâtons. Le couinement, c'étaient bien ses sanglots. Elle poussa un cri quand Ronica la toucha puis elle s'agrippa à sa mère sans un mot. Selden était blotti sur ses genoux, comme une petite boule. La tension de ses muscles indiqua à Ronica qu'il était vivant. « Il est blessé ? » Ce furent ses premiers mots à sa fille.

— Je ne sais pas. Il ne parle pas. Je n'ai pas vu de sang.

— Selden, viens. Viens voir grand-mère. » Il ne lui résista pas mais ne fit pas un geste. Elle palpa le corps du garçonnet. Pas de sang, il ne criait pas à son contact. Il se recroquevillait simplement et tremblait. Elle le rendit à Keffria. Par miracle, aucun d'entre eux ne paraissait gravement blessé. Keffria avait plusieurs doigts cassés, pour le reste, elle n'aurait su dire et Ronica ne voyait rien d'autre. La clarté de la lune et des étoiles ne filtrait pas à travers les arbres trop denses.

« Malta ? » demanda enfin Ronica. Pas question de mentionner Davad devant Selden.

« Je ne l'ai pas encore trouvée. J'ai entendu les autres, d'abord. Alors j'ai appelé... J'ai cru t'entendre mais tu n'es pas venue. Malta n'a pas répondu.

— Viens. Retournons sur la route. Elle y est peut-être. » Dans le noir, elle sentit plus qu'elle ne vit Keffria hocher la tête. « Aide-moi à porter Selden », dit-elle.

Ronica durcit sa voix. « Selden, maman et moi nous ne pouvons pas te porter. Tu es un grand garçon. Rappelle-toi comme tu as participé avec les seaux, le jour où les bateaux sont arrivés. Tu as été courageux, alors. Maintenant, il faut aussi que tu sois courageux. Viens. Attrape ma main. Lève-toi. » D'abord, il n'eut aucune réaction. Néanmoins, elle lui saisit la main et tira. « Viens, Selden. Debout. Prends la main de ta mère. Tu es fort. Tu peux nous aider à monter cette colline. » Très lentement, l'enfant se déplia. Elles le prirent chacune par une main et le hissèrent jusqu'en haut du talus. Keffria portait sa main blessée contre sa poitrine. Elles ne parlaient guère que pour encourager le petit garçon ou pour appeler Malta. Pas de réponse. Le bruit avait fait taire les oiseaux de nuit. C'était le silence.

La voiture était renversée sur le flanc. Là, au bord de la route, les arbres étaient plus clairsemés et la lumière des étoiles filtrait jusqu'à leurs pieds, montrant en noir et blanc à Ronica la fin de son univers. Un cheval mort était encore empêtré dans les rênes. Entre la voiture et la route, des arbrisseaux étaient couchés et brisés.

Elles cherchèrent autour de la voiture. Elles ne parlaient ni l'une ni l'autre. A tâtons, dans l'obscurité elles cherchaient le corps de Malta. Au bout d'un moment, Keffria déclara : « Elle est peut-être restée coincée à l'intérieur. »

La voiture gisait sur le côté, l'avant du toit penchait vers la pente escarpée. Les bottes du cocher pointaient en dessous. Ronica et Keffria les remarquèrent mais ne dirent rien. Selden en avait vu suffisamment pour ce soir. Il était inutile de lui montrer cela. Inutile qu'il se demande si le corps de Malta se trouvait aussi là-dessous. Ronica devina que le véhicule avait fait au moins deux tonneaux avant de s'immobiliser. Il paraissait toujours instable. « Fais attention, conseilla-t-elle à sa fille à voix basse. La voiture peut encore glisser.

— Je ferai attention », promit inutilement Keffria. Puis elle escalada lentement le châssis, avec un hoquet de douleur quand sa main blessée dérapa. Elle s'allongea sur le flanc du véhicule et regarda par la fenêtre. « Je ne vois rien, cria-t-elle. Il faut que je rentre à l'intérieur. »

Ronica l'entendit s'acharner sur la portière. Elle parvint à l'ouvrir. Puis elle s'assit un instant au bord de l'ouverture avant de se baisser pour ramper à l'intérieur. Elle poussa un cri aigu, horrifié. « J'ai mis le pied sur elle, gémit Keffria. Oh, mon bébé ! Mon bébé ! »

Le silence s'étira jusqu'aux étoiles. Puis elle se mit à sangloter. « Oh, mère ! Elle respire ! Elle est vivante, Malta est vivante ! »

PREUVES

L'aube pointait à peine quand elle se faufila silencieusement dans sa cabine. Elle le croyait sans doute endormi.

Kennit ne dormait pas. Quand ils avaient regagné le navire, Etta l'avait aidé à prendre un bain chaud et à changer de vêtements. Puis il l'avait chassée et avait étalé sur la table ses plans de Partage. Il avait disposé règle, compas et plumes et examiné ses esquisses d'un air maussade. Il les avait dessinées de mémoire. Aujourd'hui, en explorant laborieusement les lieux en question, il s'était rapidement rendu compte que certaines de ses idées étaient irréalisables. Il étala une feuille de vélin et se mit à l'œuvre.

Il avait toujours aimé ce genre de travail. Comme s'il créait son propre univers, un monde net et ordonné où tout était logique, exploité au mieux. Il était ramené à l'époque de sa petite enfance quand il jouait par terre à côté du bureau de son père. Le sol était en terre battue, dans la première maison dont il se souvenait. Quand son père n'avait pas bu, il travaillait à ses plans de l'île de Clef. Il ne se contentait pas de dessiner sa demeure. Il traçait à l'encre les rangées de maisonnettes où logeraient les serviteurs, les lopins de terre dont chacun disposerait, il allait même jusqu'à calculer l'espace nécessaire à chaque récolte. Il avait fait les croquis des étables et de la grange, des bergeries pour les moutons, les disposant de telle sorte que les tas de fumier soient à portée de main pour engraisser les jardins. Il avait prévu un baraquement pour les membres d'équipage du navire, désireux de dormir à terre. Il avait placé les bâtiments de façon que les routes soient droites et planes. C'était le schéma d'un petit monde parfait sur une île secrète. Souvent il asseyait le jeune Kennit sur ses genoux pour lui montrer son rêve. Il lui racontait comme ils seraient heureux ici. Tout était si bien arrangé. Durant une brève période, le rêve avait pris de l'ampleur.

Jusqu'à l'arrivée d'Igrot.

Il avait repoussé cette pensée, l'avait chassée au fond de son esprit pendant qu'il travaillait. Il était en train de dessiner l'abri au pied de la tour de garde quand l'amulette se mit soudain à parler. « Quel est le but de tout ceci ? » demanda-t-elle.

Kennit se renfrognait à la vue du pâté d'encre que son sursaut avait

provoqué. Il le tamponna soigneusement avec le buvard. Il y aurait tout de même une trace. Il faudrait la gratter au sable. Il fronça les sourcils en se penchant à nouveau sur son travail. « Le but de ce plan, répondit-il pour lui-même plus que pour l'amulette insolente, c'est que ce bâtiment pourra servir à la fois de havre en cas d'attaque et d'abri provisoire jusqu'à ce que les maisons soient reconstruites. S'ils creusent un puits ici, à l'intérieur, et qu'ils fortifient à l'extérieur, alors...

— Alors, ils pourront mourir de faim au lieu d'être embarqués comme esclaves, fit gaiement observer le charme.

— Les pillards n'ont pas cette patience, d'habitude. Ils cherchent une rapine facile et rapide, et des esclaves. Ils ne vont pas assiéger une ville fortifiée.

— Mais quel est le but de ces plans ? Pourquoi portes-tu un tel intérêt à la création d'une ville pour des gens que tu méprises en ton for intérieur ? »

L'espace d'un instant, il se sentit coincé. Il baissa les yeux sur ses papiers. C'était vrai, les gens de Partage n'étaient pas dignes de vivre dans un endroit aussi bien organisé. Il découvrit tout à coup que cela n'avait pas d'importance. « Ce sera mieux, répondit-il avec entêtement. Ce sera plus net.

— La domination, corrigea le charme. Tu auras laissé ta marque sur leur façon de vivre. Je suis arrivé à la conclusion que c'était tout ce que tu cherchais, Kennit. Dominer. Que crois-tu, pirate ? Tu crois que si tu acquiers suffisamment de pouvoir, tu vas revenir en arrière et dominer le passé ? Défaire ce qui s'est passé ? Relancer le projet de ton père, ressusciter son petit paradis ? Le sang sera toujours là, Kennit. Comme une tache d'encre sur un plan parfait, le sang imprègne et souille. Quoi que tu fasses, quand tu entreras dans cette maison, tu sentiras toujours l'odeur du sang, tu entendras toujours les hurlements. »

Hors de lui, il avait jeté sa plume qui laissa une traînée de sang sur ses plans. Non, pas de sang, se dit-il, furieux. De l'encre, de l'encre noire, c'était tout. L'encre pouvait être absorbée par un buvard, blanchie. Ainsi que le sang. Un jour ou l'autre.

Il s'était couché.

Dans le noir, il était allongé, bien éveillé, il avait attendu qu'Etta revînt. Mais quand elle entra enfin, elle se faufila comme un chat après une chasse nocturne. Il savait d'où elle venait. Il l'écouta se dévêtir dans l'obscurité. Elle approcha doucement du lit et essaya de se glisser sous les couvertures.

« Alors, comment va le gamin ? » demanda-t-il d'une voix chaleureuse.

Elle eut un hoquet de surprise. Il la vit porter la main à son cœur.

« Tu m'as fait sursauter, Kennit. Je te croyais endormi.

— Evidemment », constata-t-il d'un ton sarcastique. S'il était furieux, ce n'était pas parce qu'elle avait couché avec le garçon, certes non ! C'est ce qu'il cherchait depuis longtemps, bien sûr. Mais parce qu'elle croyait pouvoir le tromper. Ce qui signifiait qu'elle le prenait pour un idiot. Il était grand temps de lui ôter cette idée de la tête.

« Tu as mal ? » demanda-t-elle. Sa sollicitude paraissait sincère.

« Pourquoi demandes-tu cela ?

— Je pensais que c'était peut-être à cause de ça que tu ne dormais pas. Je crains que Hiémain soit plus sérieusement blessé qu'on ne le croyait. Il ne s'est pas plaint cet après-midi mais, ce soir, son bras était si enflé qu'il a eu du mal à retirer sa chemise.

— Alors tu l'as aidé, conclut Kennit aimablement.

— Oui. Je lui ai fait un emplâtre. L'enflure a diminué. Puis je lui ai posé des questions sur un livre que j'avais essayé de lire. Je le trouvais idiot, ce livre : comment démêler ce qui est réel dans notre vie de ce qui est le produit de notre imagination. Philosophie, il a appelé ça. Du temps perdu, ma foi. Comment sait-on qu'une table est une table ? A quoi bon réfléchir là-dessus ? Il a dit que cela nous force à réfléchir sur la façon dont on pense. Je trouve quand même ça idiot mais il insiste pour que je le lise. Je ne me suis pas rendu compte avant de quitter sa chambre qu'on s'était disputé aussi longtemps.

— Disputé ?

— Pas méchamment. Discuté, aurais-je dû dire. » Elle souleva la courtepoinle et se glissa dans le lit. « Je me suis lavée, se hâta-t-elle d'ajouter alors qu'il s'écartait d'elle.

— Dans la chambre de Hiémain ? demanda-t-il méchamment.

— Non, dans la coquerie, où il y a toujours de l'eau chaude. » Elle se lova contre lui et soupira. Au bout d'un instant, elle interrogea d'un ton sec : « Kennit, pourquoi m'as-tu posé ces questions ? Tu te méfies de moi ? Je te suis fidèle.

— Fidèle ! » Le mot le choqua.

Elle s'assit brusquement dans le lit, en entraînant les couvertures. « Bien sûr, fidèle ! Toujours fidèle. Qu'est-ce que tu croyais ? »

Ce pouvait être un obstacle à tous ses projets. Il tira sur la couverture et elle se rallongea. Il formula ses mots avec soin. « Je pensais que tu resterais avec moi un certain temps. Jusqu'à ce qu'un autre te séduise. » Il haussa les épaules, plus troublé qu'il ne voulait l'admettre. Pourquoi était-ce si difficile à admettre ? C'était une putain. Les putains ne sont pas fidèles.

« Jusqu'à ce qu'un autre me séduise ? Tel que Hiémain, tu veux dire ? (Elle eut un profond rire de gorge.) Hiémain ?

— Il est plus de ton âge que du mien. Son corps est tendre et jeune, à peine marqué de cicatrices et, de surcroît, il a ses deux

jambes. Pourquoi ne le trouverais-tu pas plus désirable ?

— Tu es jaloux ! » On aurait dit qu'il venait de lui offrir tin diamant. « Oh, Kennit ! Ne sois pas bête. Hiémain ? D'abord, je me suis montrée gentille avec lui seulement parce que tu me l'as demandé. Maintenant, j'en suis venue à reconnaître sa valeur. Je comprends ce que tu voulais me faire voir en lui. Il m'a beaucoup appris et je lui en suis reconnaissante. Mais pourquoi voudrais-je échanger un homme pour un puceau ?

— C'est un être complet, fit remarquer Kennit. Aujourd'hui, il s'est battu comme un homme. Il a tué.

— Il s'est battu aujourd'hui, oui. Mais cela ne fait pas de lui un homme pour autant. Il s'est battu pour la première fois avec le couteau qu'on lui a procuré, il s'est servi des techniques que je lui ai apprises. Il a tué, et cet acte le tourmente, le ronge cette nuit. Il en a longuement parlé, du péché d'enlever à un homme ce que seul Sâ pouvait lui donner. (Elle baissa la voix.) Et il a pleuré. »

Kennit avait du mal à suivre. « Et c'est ça qui te fait le mépriser ?

— Non. Je l'ai plaint tout en voulant le secouer. C'est un gamin déchiré entre sa nature douce et son besoin de te suivre. Il en est conscient. Il en a parlé ce soir. Il y a longtemps, quand le hasard nous a mis en présence, je lui ai dit des choses. Des choses de bon sens, trouver sa voie en partant du présent au lieu de regretter ce qui aurait pu être. Il a pris ces choses au sérieux, tellement au sérieux, Kennit. (Elle baissa la voix.) Il croit maintenant que Sâ l'a conduit vers toi. Selon lui, tout ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté le monastère l'a mené vers toi. Il croit que Sâ l'a livré à l'esclavage afin qu'il puisse mieux comprendre ta haine de l'esclavage. Il a combattu cette idée pendant longtemps. Il s'y opposait parce qu'il était jaloux à cause du revirement subit de son navire en ta faveur. Cette jalousie l'a aveuglé, l'a poussé à rechercher tes défauts. Mais durant ces dernières semaines, il en est venu à comprendre que c'était la volonté de Sâ. Il croit qu'il est destiné à rester à tes côtés, à parler en ton nom et à se battre pour toi. Pourtant, il redoute le combat. Cela le déchire.

— Pauvre petit », dit Kennit à voix haute. Il n'était pas commode de feindre la compassion alors que le sentiment de son triomphe affolait son cœur. Il s'y efforça pourtant. C'était presque aussi bien que si elle avait couché avec le garçon.

Etta posa les mains sur ses épaules. Elle les pétrit doucement. Son contact était agréablement frais. « J'ai essayé de le réconforter. En lui disant que ce pouvait être le hasard et non le destin qui l'avait placé ici. Sais-tu ce qu'il a répondu ?

— Qu'il n'y a pas de hasard, il n'y a que le destin. »

Ses mains s'immobilisèrent. « Comment le sais-tu ?

— C'est l'un des fondements de l'enseignement de Sâ. Le destin

n'est pas réservé à quelques élus. Chaque homme a son destin. Le reconnaître et l'accomplir sont les buts de la vie.

— Ça me paraît bien pesant comme enseignement. »

Kennit secoua sa tête sur l'oreiller. « Si l'on y croit, on sait alors qu'on est aussi important qu'un autre. On sait aussi qu'on n'est pas plus important. Cela établit une grande égalité.

— Mais qu'en est-il de l'homme qu'il a tué aujourd'hui ? s'enquit Etta.

Kennit eut un petit reniflement. « C'est là-dessus qu'il bute, n'est-ce pas ? Accepter qu'un homme soit destiné à mourir de sa main, et que lui soit destiné à manier le couteau. Avec le temps, il verra que ce n'est pas lui du tout qui a assassiné cet homme. Sâ les a réunis pour que s'accomplissent leurs destins.

— Alors, toi aussi, tu crois en Sâ et en ses enseignements ? demanda-t-elle avec hésitation.

— Quand ça s'accorde à mon destin », répondit Kennit avec orgueil, puis il éclata de rire. Il se sentait soudain singulièrement bien. « Voici ce que nous allons faire pour le gamin. Nous allons lancer la construction de Partage puis nous emmènerons Hiémain à l'île des Autres. Je le laisserai marcher sur la plage et un Autre lui dira la bonne aventure d'après ce qu'il y aura découvert. (Il eut un large sourire dans le noir.) Alors je lui expliquerai ce que ça signifie. »

Il se retourna vers Etta qui lui ouvrait les bras.

*

Un baril au moins de porc salé s'était gâté. Les tonneaux qui contenaient les morceaux de lard flottant dans la saumure auraient dû être hermétiques. L'odeur indiquait que le baril avait été percé, soit qu'il ait subi un choc au moment du chargement, soit qu'une pièce de la cargaison ait ripé contre lui. La saumure qui s'écoulait et la viande pourrie non seulement empestaient mais pouvaient contaminer tout le reste.

La puanteur provenait d'une cale à l'avant, où l'on pouvait à peine se tenir debout, bourrée de tonnelets, caisses et barils. Il allait falloir tout déplacer, retirer le tonneau abîmé, nettoyer ou jeter tout ce qui avait été à son contact. Brash avait découvert la puanteur durant l'une de ses tournées sur le navire. Il avait chargé Lavoy de la corvée qui la lui avait refilee. Elle y avait assigné deux hommes au début de son quart. Maintenant, alors que l'aube affleurait sur la mer, Althéa était descendue pour voir comment le travail progressait.

La vue qui se présenta à ses yeux l'enragea. Une moitié seulement du chargement avait été déplacée. La puanteur était toujours aussi forte ; rien n'indiquait qu'on avait découvert le baril ni procédé au

moindre nettoyage. Les crochets qu'ils auraient dû utiliser pour déplacer les tonnelets et les caisses étaient plantés dans un barrot au-dessus de leurs têtes. Assis sur un tonneau, Clapot penchait sa grande carcasse sur une caisse devant lui, ses yeux bleu pâle rivés à trois coquilles de noix. En face, Artu faisait voler et danser ses doigts sales sur les coquilles. « Laquelle, laquelle », fredonnait-il sur le refrain monotone du vieux filou, en déplaçant prestement les coquilles. La flétrissure lisse que le fer rouge avait laissée sur sa joue reflétait la lumière pâlisante de la lanterne. C'était le violeur évoqué par Brashen. Clapot était tout bonnement stupide et enclin à la paresse mais Althéa détestait Artu. Elle ne travaillait jamais à côté de lui si elle pouvait l'éviter. L'homme avait de petits yeux luisants, noirs comme un trou à rats, et une bouche plissée constamment humide. Il était si absorbé à dépouiller Clapot de son argent qu'il ne s'était pas aperçu de la présence d'Althéa. Il immobilisa les coquilles d'un large geste, darda la langue, s'humecta les lèvres. « Laquelle a le haricot ? » demanda-t-il à Clapot en remuant les sourcils.

Althéa s'approcha à grandes enjambées et donna un coup de pied dans la caisse, faisant sauter les coquilles de noix. « Quel tonneau contient la viande pourrie ? » rugit-elle.

Clapot tourna vers elle des yeux ahuris. Puis il montra du doigt les coquilles renversées. « Il n'y a pas de haricot ! » s'exclama-t-il.

Elle le saisit par le col de sa chemise et le secoua. « Il n'y en a jamais ! » lui dit-elle, puis elle l'écarta d'une poussée. Il la dévisagea bouche bée.

Elle se tourna vers Artu. « Pourquoi n'as-tu pas cherché ce tonneau et nettoyé ? »

Il se leva en se léchant les lèvres, mal à l'aise. Il était petit, avec les jambes arquées, plus vif que fort. « Passque y en a pas. Clapot et moi on a tout bougé dans cette cale, on a tout regardé et on a rien trouvé. Pas vrai, Clapot ? »

Clapot la regarda avec des yeux ronds. « On l'a pas trouvé, m'dam'.

— Vous n'avez pas tout bougé. Je sens l'odeur ! Pas vous ?

— C'est l'navire qui pue, c'est tout. Tous les navires, y sentent comme ça. (Artu haussa laborieusement les épaules.) Quand z'aurez été sur autant de navires que moi..., commença-t-il d'un ton condescendant.

— Ce navire ne pue pas comme ça, l'interrompit Althéa. Et il ne puera jamais tant que je serai lieutenant à bord. Maintenant, déplacez-moi tout ça, cherchez la viande pourrie et nettoyez. »

Artu gratta sa nuque ornée d'un furoncle. « C'est presque la fin de not'quart, m'dam'. P't-être l'prochain quart, ils l'trouveront. » Il hocha la tête avec satisfaction et donna à Clapot un coup de coude complice.

Le matelot efflanqué imita le sourire hilare de l'autre.

« Bonnes nouvelles pour toi, Artu. Clapot et toi vous êtes de quart ici jusqu'à ce que vous me trouviez ce tonneau et que vous ayez nettoyé. C'est clair ? Maintenant, debout, au travail.

— C'est pas juste ! cria Artu en se mettant sur ses pieds. On a fait not'quart. Hé, revenez ! C'est pas juste ! »

De ses doigts crasseux, il l'attrapa par la manche. Althéa voulut se dégager d'une secousse mais il ne lâcha pas prise, ce qui la surprit. Elle se figea. Elle n'allait pas se risquer dans une bagarre qu'elle ne gagnerait peut-être pas ; pas question, non plus, de voir sa chemise déchirée, en face de cet homme. Elle croisa son regard, les yeux étrécis. « Lâche-moi », dit-elle d'une voix neutre.

Clapot écarquillait les yeux comme un gamin. Il se mordait la lèvre inférieure. « Artu, elle est lieutenant, chuchota-t-il, inquiet. Tu vas avoir des embrouilles.

— Lieutenant », grogna l'autre avec dégoût. Aussi rapide qu'une anguille, il passa la main sous la manche et agrippa son avant-bras. Ses doigts sales pinçaient fort. « C'est pas un lieutenant, c'est une femme. Et elle en a envie, Clapot. Elle en crève d'envie.

— Elle en a envie ? » demanda Clapot d'un air ahuri. Il regarda Althéa, consterné.

« Elle crie pas, fit remarquer Artu. Elle reste là, elle le cherche. J'crois qu'elle en a marre de l'faire avec le cap'taine.

— Elle va l'dire », se plaignit Clapot, désorienté. Il en fallait si peu pour le décontenancer.

— Nan. Elle va crier et gigoter un peu mais on la laissera toute souriante. Tu verras. » Artu la lorgna. Il humecta sa petite bouche gonflée. « Pas vrai, lieut' ? » Il sourit en dévoilant des dents frangées de brun.

Althéa soutint son regard sans broncher. Elle ne pouvait pas montrer sa peur. Son esprit fonctionnait à toute vitesse. Même si elle criait, personne ne l'entendrait. Le navire percevrait peut-être son désarroi mais elle ne pouvait compter sur *Paragon*. Il avait été si bizarre, ces derniers temps, il imaginait des serpents, des morceaux de bois flottants, il se mettait brusquement à hurler des avertissements, personne ne ferait attention à lui, probablement. Elle ne crierait pas. Artu la regardait de ses petits yeux brillants. Il aimerait qu'elle crie, elle le comprit. Ils savaient tous deux que, quand il en aurait fini avec elle, il devrait la tuer. Il ferait passer cela pour un accident, une caisse tombée sur elle ou autre. Clapot dirait ce qu'Artu lui ordonnerait de dire mais Brashen ne serait pas dupe. Brashen les tuerait probablement tous les deux, seulement elle ne serait plus là pour le voir.

En quelques secondes, toutes ces pensées se bousculèrent dans sa

tête. Elle était seule ici. Elle avait juré à Brashen qu'elle saurait manœuvrer cet équipage. Vraiment ?

« Lâche-moi, Artu. C'est ta dernière chance », dit-elle d'un ton égal. Elle parvint à réprimer le chevrottement de sa voix.

Il la gifla du revers de sa main libre, le coup fut si rapide qu'elle ne le vit pas venir. Elle sentit son cou craquer. Brièvement étourdie, elle entendit vaguement l'exclamation : « La cogne pas » de Clapot affolé, et le « Si, c'est comme ça qu'elle aime. A la dure » d'Artu.

Il passa ses mains à tâtons sur son corps, lui tira la chemise de ses culottes. La répulsion qu'elle éprouva à ce contact la fit revenir à elle. Elle se débattit de toutes ses forces, en lançant une volée de coups qu'il parut ne pas percevoir. Son corps était dur comme du bois. Il se mit à rire de ses efforts et elle se sentit soudain désespérée. Elle n'était pas de force. Elle aurait voulu s'enfuir mais ses bras étaient serrés comme dans un étau et le chambard de la cargaison rendait une fuite rapide impossible. Il la plaqua contre une caisse. Il lui lâcha un bras pour empoigner le col de sa chemise. Il essaya de la déchirer mais le coton était solide. De sa main libre, elle le frappa au bas des côtes. Elle crut le voir grimacer. Cette fois, elle prévint le coup. Elle rejeta la tête sur le côté et le poing s'écrasa sur la caisse derrière elle. Elle entendit le bois se fendre sous l'impact et il poussa un cri rauque. Elle espéra qu'il s'était brisé la main. Elle essaya de lui enfoncer les doigts dans les yeux mais il la retint et lui mordit le poignet jusqu'au sang. Ils perdirent l'équilibre et tombèrent. Elle se tordit désespérément pour éviter d'attirer sous lui. Ils s'écroulèrent sur le flanc au milieu des caisses. On en était arrivé au corps à corps. Elle prit son élan et lui décocha deux coups brefs et violents dans l'estomac.

Elle entrevit Clapot qui se dressait au-dessus d'eux. Le grand imbécile, affolé, se frappait la poitrine. La bouche ouverte, il se lamentait. Pas le temps de penser.

Elle saisit Artu par les cheveux et lui cogna la tête contre un baril derrière lui. Il relâcha un instant sa prise. Elle recommença. Il lui assena un coup de genou en plein ventre qui lui coupa le souffle. Il roula sur elle et la plaqua au sol. D'un genou, il s'efforça de lui écarter les jambes. Elle poussa un cri de fureur mais ne put prendre son élan pour cogner convenablement. Elle tenta de remonter les jambes pour lui donner un coup de pied mais il la clouait au sol. Il se mit à rire en lui soufflant au visage son haleine fétide.

Elle se rappela alors qu'elle l'avait vu faire, elle savait que ça ferait mal. Elle rejeta la tête en arrière, le plus loin possible, pour le heurter de plein fouet sur le front. Mais ce fut son front à elle qui craqua sur la mâchoire de l'autre. Les dents lui entamèrent la peau mais se brisèrent net. Il hurla de douleur, se renversa en arrière, en portant les mains à sa bouche ensanglantée. Elle se redressa, le frappa

de toutes ses forces, à l'aveuglette. Elle entendit craquer une de ses phalanges, sentit une douleur fulgurante lui traverser la main mais elle parvint à se relever sans cesser de cogner. Une fois debout dans l'espace restreint entre les caisses, elle le bourra de coups de pied. Elle s'arrêta quand il se roula en boule sur le flanc, en gémissant.

Elle repoussa en arrière ses cheveux poissés de sang et regarda, hébétée, autour d'elle. Des heures semblaient s'être écoulées mais la lanterne clignotait toujours et Clapot était toujours là, bouche bée. Elle n'avait pas mesuré jusqu'ici à quel point il était demeuré. Il se mordillait le poing et, en croisant son regard, il se mit à crier : « J'veis trinquer, je l'sais, j'veis trinquer. » Dans ses yeux il y avait à la fois effroi et défi.

« Trouve-moi ce baril de viande pourrie et jette-le par-dessus bord. » Elle s'interrompt pour reprendre haleine. « Nettoie-moi tout ça. Après, tu seras relevé. »

Subitement, elle se plia en deux, les mains sur les genoux, et prit plusieurs profondes inspirations. Elle avait la tête qui tournait. Elle crut qu'elle allait vomir mais parvint à réprimer son haut-le-cœur. Artu commençait à se déplier. Elle lui donna encore un violent coup de pied. Puis elle saisit le croc de charge au-dessus de sa tête par le manche et le fit tourner pour le dégager du barrot.

Artu roula la tête et la dévisagea d'un œil encroûté de sang caillé. « Sâ, non ! » supplia-t-il. Il leva les mains pour se protéger la tête. « J'veus ai rien fait ! » La douleur que lui causaient ses dents cassées paraissait l'avoir complètement mis hors de combat. Il attendit que le coup s'abatte.

Clapot poussa un cri d'horreur inarticulé. Il se mit à bousculer frénétiquement caisses et barils pour chercher la viande avariée.

Pour toute réponse, elle empoigna la chemise d'Artu, y accrocha la gaffe. Puis elle se dirigea vers l'échelle en le tirant résolument derrière elle. Il piaillait, battait des pieds, essayait de se relever. Elle s'arrêta et donna un tour au manche du croc. La toile de la chemise s'entortilla autour, paralysant les bras du matelot. Elle se remit en marche en le traînant comme un poids mort. La rage suppléait ses forces déclinantes. Elle entendit *Parangon* crier mais ne put distinguer ses paroles. Quelques têtes curieuses apparurent à l'écoutille et se penchèrent pour scruter à l'intérieur. C'étaient les hommes du quart de Lavoy.

Ce qui signifiait que le second se trouvait très probablement sur le pont. Sans leur accorder un regard, elle gravit les degrés en tirant Artu qui se débattait. Elle banda toute sa volonté pour atteindre le pont.

Quand elle finit par émerger, elle entendit les matelots marmonner en se demandant ce qui se passait. Les hommes groupés autour de l'écoutille battirent en retraite. Tandis qu'elle hissait Artu,

les exclamations firent place à des jurons d'effroi. Elle entrevit Haff qui la dévisageait, les yeux écarquillés. Elle se dirigea vers la lisse de bâbord, halant toujours Artu derrière elle. Il gémissait et piaulait « J'ai rien fait, j'ai rien fait ! », ses plaintes étouffées par les mains qu'il gardait devant sa bouche en sang et ses dents cassées pour se protéger. Lavoy les observait d'un œil indifférent depuis son poste à la lisse de tribord.

Brashen apparut soudain sur le pont. La chemise ouverte, pieds nus, les cheveux dénoués, Clef sur ses talons qui jacassait. Le capitaine embrassa la situation d'un coup d'œil. Il contempla, horrifié, la figure ensanglantée d'Althéa, sa tenue dépenaillée. Puis il chercha le second du regard.

« Lavoy ! Qu'est-ce qui se passe ici ? rugit Brashen. Pourquoi n'avez-vous pas arrêté ça ?

— Capitaine ? » Lavoy avait l'air déconcerté. Il jeta un regard bref à Althéa et à Artu comme s'il venait seulement de les apercevoir. « Ce n'est pas mon quart, capitaine. On dirait que le lieutenant a la situation bien en main. » Il durcit le ton pour s'adresser à Althéa. « J'ai raison ? Vous vous débrouillez, Althéa ? »

Elle s'arrêta et le regarda. « Je vais jeter la viande pourrie pardessus bord, comme vous l'avez ordonné, chef. » Et elle donna un demi-tour supplémentaire à la gaffe.

Durant un instant, ce fut le silence complet. Lavoy reporta son regard interrogateur sur Brashen. Le capitaine haussa les épaules. « Continuez. » Il se mit à boutonner sa chemise comme si cela ne le concernait pas. Il leva les yeux et scruta la mer pour voir quel temps se préparait.

Artu glapit comme un chien battu et se démena. Elle le traîna plus près de la lisse, en se demandant si elle allait vraiment le faire basculer. Soudain, Clapot apparut sur le pont, chargé de deux seaux. L'odeur indiquait ce qu'ils contenaient. « J'ai trouvé la viande pourrie. J'l'ai trouvée », brailla-t-il, et il se rua vers la lisse. « Le baril était enfoncé. Y en a partout, mais on va tout nettoyer, pas vrai, Artu ? On va tout nettoyer. » Il souleva un seau, en versa le contenu par-dessus bord. Alors qu'il prenait le second, la tête d'un serpent surgit de l'eau.

Il happa la viande infecte alors que Clapot reculait en chancelant et en hurlant.

« Serpent ! Serpent ! » *Parangon* ajouta son rugissement au branle-bas général.

Althéa lâcha le croc de charge. Artu se recula à quatre pattes pour s'éloigner du bord, faisant claquer le manche de la gaffe sur le pont. Pendant un long moment, Althéa et le serpent se regardèrent, yeux dans les yeux. Ses écailles étaient du vert tendre d'un feuillage de printemps, ses yeux immenses, jaunes comme des pissenlits. Les

écailles se chevauchaient en un dessin si précis que l'œil en était attiré : celles du dos étaient plus grandes qu'une main, alors qu'autour des yeux, elles avaient la taille d'un grain de blé. Pendant quelques secondes, elle resta pétrifiée par la beauté du gigantesque animal. Alors il ouvrit une gueule assez vaste pour englober un homme entier. Elle plongea le regard dans un gosier d'un rouge hideux bordé de rangées de crocs. Il secouait la tête d'avant en arrière avec un rugissement interrogateur. Elle demeura parfaitement immobile. Il referma la gueule et la dévisagea.

Elle aperçut un mouvement du coin de l'œil. Un homme qui courait avec un croc de canot. Au même moment, lui parvint le cri de Brashen : « Ne l'excitez pas ! Laissez-le ! »

Elle se retourna et se jeta sur Haff. Le matelot brandit la longue gaffe comme une arme en criant : « Je n'ai pas peur ! » Sa figure toute pâle démentait ses paroles. Elle l'attrapa par le bras et tenta de l'arrêter.

« Il veut manger. Laisse-le. Il se peut qu'il s'en aille, Haff. Laisse-le ! »

Il se dégagea d'une secousse impatiente. Les mains meurtries d'Althéa étaient soudain trop douloureuses pour maintenir la prise. Il la repoussa et elle tomba. Horrifiée, elle le vit faire tourner la gaffe.

« Non ! » rugit Brashen mais le croc était déjà en mouvement. Il frappa l'animal sur le mufle, glissa sur les écailles jusqu'à ce que la pointe recourbée atteigne un naseau et s'y plante.

Epouvantée, Althéa vit la bête rejeter la tête en arrière, entraînant la gaffe, et Haff s'y cramponna avec le courage obtus d'un chien de combat. Le serpent parut alors doubler de taille. Son cou enfla et une immense collerette de piquants venimeux se hérissa autour de sa tête et de son poitrail. Il rugit de nouveau et cette fois de fines gouttelettes jaillirent de sa gueule. Elles retombèrent sur le pont et le bois se mit à fumer. Althéa entendit le cri d'angoisse de *Paragon*. Le poison, chassé par le vent, lui brûla la peau comme un coup de soleil. Noyé dans un brouillard de venin, Haff poussait des cris perçants. Il lâcha le croc et retomba, désarticulé, sur le pont. Mort ou inconscient. Le serpent inclina la tête brusquement, dévorant des yeux l'homme étendu, puis fonça sur lui. Althéa était la seule à être assez proche pour pouvoir faire quelque chose. Il fallait qu'elle agisse, même vainement, elle ne pouvait pas rester ainsi plantée à regarder le serpent dévorer cet homme. Elle bondit et empoigna le manche de la gaffe que l'haleine du monstre avait piqueté et fendu. Elle l'agrippa et s'y appuya de tout son poids pour écarter la tête de l'animal de son but. Clapot surgit de nulle part. Il lança un seau de bois vide à la tête du serpent. Du même mouvement, il saisit Haff par les chevilles et le tira en arrière.

Ce qui faisait d'Althéa la seule cible du serpent. Elle resserra sa

prise sur la gaffe et la poussa de toute sa force. Elle s'attendait que le manche en bois cède à tout moment. Sous sa poussée, l'animal fou de douleur s'écarta d'elle. Il cracha encore et sa salive cribla le pont de petits trous. La vivenef poussa un cri perçant. Derrière Althéa, des voix s'élevèrent, Lavoy qui commandait aux hommes de mettre tout dessus, les hommes qui hurlaient de colère et de terreur, mais, par-dessus tout, l'exclamation stupéfaite et furieuse du navire : « Je te connais ! rugit *Parangon*. Je te connais ! » Ambre cria quelque chose qu'Althéa ne put saisir. Elle s'accrochait à la gaffe avec l'énergie du désespoir. Le manche commençait à céder mais c'était la seule arme dont elle disposait.

Elle ne s'était pas aperçue que Brashen l'avait rejointe jusqu'à ce qu'il frappât le serpent avec un aviron, arme dérisoire contre un tel animal, la seule qu'il eût sous la main. Brusquement, le crochet se détacha du naseau du monstre. Libéré à présent, il secoua sa crinière, éclaboussant le pont de son poison fumant. Alors que la tête revenait vers eux, Althéa brandit la gaffe comme une lance et chargea. Elle visa le grand œil, le manqua tandis que la tête pivotait vers Brashen. La pointe du croc frappa une tache colorée, juste sous l'attache de la mâchoire. A la stupéfaction d'Althéa, le crochet pénétra sans résistance dans la chair, comme dans un melon mûr. De toute sa force, elle l'enfonça profondément jusqu'au manche et l'y ficha d'une secousse.

Affolé de douleur, le serpent rejeta la tête en arrière. « Dégagez ! » cria-t-elle inutilement à Brashen. Il avait déjà plongé et roulé sur le pont. Elle imprima au croc une dernière saccade. De la chair déchirée, un poison brûlant et fumant ruissela sur le cou. Il poussa un cri perçant, le sang et le venin jaillissaient de sa gueule béante. Il secoua la tête sauvagement, arrachant la gaffe des mains engourdies d'Althéa. Elle s'assit brutalement et fixa d'un regard égaré l'animal qui se débattait. Des gouttes de venin tombèrent dans la mer, d'autres éclaboussèrent le pont et le bord du navire. *Parangon* poussait des cris inarticulés et un frisson parcourut sa carcasse de bois. Alors que le serpent glissait en arrière et s'abîmait dans les vagues, Brashen hurlait qu'on apporte des seaux, de l'eau de mer et des brosses. « Frottez le pont. Tout de suite ! » Il rugissait, à croupetons, le visage écarlate, brûlé par le venin du serpent. Il se balançait d'avant en arrière comme s'il essayait en vain de se lever. Althéa redoutait qu'il n'ait été aveuglé.

Alors de la proue monta un cri sauvage qui lui glaça le sang. « Je te connaissais ! brailla le *Parangon*. Et toi aussi, tu me connaissais. Par tes poisons, je me connais ! » Son rire dément éclata dans le vent. « Le sang est souvenir ! »

Le monde peut-il changer à ce point en une seule nuit ? se demandait Ronica Vestrit.

Dans l'ancienne chambre d'Althéa, si l'on se perchait sur une chaise et qu'on regardait par la fenêtre, on avait une vue partielle de Terrilville et du port au-dessus du faite des arbres qui faisaient écran. Aujourd'hui, Ronica avait beau écarquiller les yeux, elle ne voyait que de la fumée. Terrilville était en feu.

Elle descendit du siège avec raideur et ramassa une brassée de draps sur le lit d'Althéa. Elle allait en faire des baluchons qu'elles emporteraient dans leur fuite.

Elle ne se rappelait que trop nettement le long chemin de retour dans le noir. Malta titubait entre Ronica et Keffria comme un petit animal estropié. Au bout d'un moment, Selden était sorti de son hébétude et s'était mis à pleurer. Il gémissait sans fin, demandant qu'on le porte, ce qu'il n'avait pas fait depuis des années. Elles en étaient incapables. Ronica le tirait par la main et de son autre bras elle soutenait Malta à la taille. Keffria avait pris l'avant-bras de sa fille et l'aidait à marcher tout en tenant sa propre main blessée recroquevillée sur la poitrine. Le trajet avait duré une éternité. A deux reprises, des cavaliers les avaient dépassées mais, malgré leurs cris, ils s'étaient éloignés dans un fracas de tonnerre.

Le jour se leva tard car l'air enfumé avait prolongé l'empire de la nuit sur la terre. L'obscurité avait été plus clémente. La lumière révélait leurs vêtements en lambeaux, et leurs écorchures. Keffria était pieds nus, elle avait perdu ses souliers dans l'accident. Malta montrait les restes déchiquetés de ses mules, qui n'étaient pas prévues pour la marche. La chemise en loques de Selden collait sur son dos à vif. On aurait dit qu'il avait été traîné par un cheval. Malta avait reçu un choc en plein front. Le sang avait séché en stries sinistres sur son visage. Ses yeux pochés étaient réduits à des fentes. A voir les autres, Ronica imaginait dans quel état elle devait être, elle-même.

Elles parlaient à peine. Une fois Keffria déclara : « Je les ai complètement oubliés. Le Gouverneur et sa Compagne, je veux dire. (Elle ajouta, plus bas.) Tu les as vus ? »

Ronica secoua lentement la tête. « Je me demande bien ce qu'il leur est arrivé », avait-elle répondu, alors qu'en réalité, elle n'y songeait pas. Elle ne se posait aucune question sur personne, seuls les siens lui importaient.

Malta articula avec peine à travers ses lèvres enflées : « Les cavaliers les ont emmenés. Ils cherchaient l'autre Compagne et quand ils ont découvert que ce n'était pas moi, ils m'ont laissée là. L'un d'eux a dit que j'étais presque morte, de toute façon. »

Elle retomba dans le silence. Un silence qui se prolongea jusqu'à leur arrivée à la maison.

Comme une procession de mendiants qu'on aurait roués de coups, elles franchirent en boitant l'allée mal entretenue qui menait à la demeure Vestrit pour trouver la porte verrouillée et barrée. Alors Keffria n'avait pu retenir ses larmes, elle avait tambouriné faiblement sur la porte en sanglotant. Rache avait fini par leur ouvrir, armée d'un bout de bois en guise de gourdin.

La moitié de la matinée s'était déjà écoulée depuis lors. On avait nettoyé et pansé les blessures. Leurs belles robes de bal maculées de sang étaient entassées dans le vestibule. Les deux plus jeunes étaient au lit et dormaient profondément. Avec l'aide de Rache, Ronica et Keffria s'étaient lavées et changées mais il n'était pas encore question de repos pour elles deux. Les doigts de Keffria avaient enflé et lui faisaient atrocement mal. Ronica et Rache durent à elles deux rassembler provisions et vêtements de rechange pour tous. Ronica ignorait ce qui se passait à Terrilville mais des cavaliers en armes avaient enlevé le Gouverneur et sa Compagne et laissé pour morts les autres passagers de la voiture. La ville brûlait. La fumée était trop épaisse pour qu'on puisse distinguer ce qui se déroulait dans le port. Elle n'attendrait pas que le chaos parvienne jusqu'à sa porte. Elles disposaient de la vieille jument et du poney gras de Selden. Elles ne pouvaient pas emporter beaucoup d'effets mais, songea Ronica avec amertume, il ne restait pas grand-chose de valeur dans la maison. Elles optaient pour la vie. La ferme des Atres faisait partie de sa dot. Il leur faudrait au moins deux jours pour s'y rendre. Elle se demanda ce que la vieille Tetna, qui s'en occupait, penserait d'elle. Voilà des années qu'elle n'avait pas revu sa nourrice. Elle affecta à grand-peine de se réjouir de ces retrouvailles.

Quand elle entendit les coups frappés à la porte, elle lâcha les draps dans le vestibule. Elle eut envie de se sauver. Impossible. Elle était seule entre la menace à la porte et ses enfants. Elle vit Rache se hasarder hors de la cuisine, son bâton à la main. Ronica passa rapidement dans le cabinet de travail. Par une sorte de vanité, le capitaine Vestrit gardait un épissoir au coin de son bureau. Il y était toujours. Elle l'avait à la main quand elle se tint devant la porte et demanda : « Qui est là ? »

— Reyn Khuprus ! Je vous prie, laissez-moi entrer ! » Ronica fit un signe de tête à Rache mais ne lâcha pas l'épissoir. La servante repoussa le loquet et le verrou. Alors que la porte s'ouvrait à la volée, Reyn recula, horrifié, à la vue de la vieille dame toute meurtrie.

« Sur mon honneur, j'ai prié pour que ce ne soit pas vrai ! s'écria-t-il. Et Malta ? »

Ronica dévisagea le jeune homme du désert des Pluies. Il était

toujours vêtu de son élégante tenue de soirée mais il sentait la poussière et la fumée. Il avait été au cœur de la bataille. « Elle est vivante, dit Ronica d'une voix plate. Davad Restart est mort ainsi que son cocher. »

Il ne parut pas entendre. « Je ne le savais pas, je le jure. Elle est venue dans une voiture de louage, on m'a dit que vous étiez arrivées dans une voiture de louage. Je croyais qu'elle partirait de même. Je vous en conjure, comment va Malta ? » Ronica comprit subitement. Le froid l'enveloppa. « Vos hommes l'ont laissée pour morte. En fait, ils lui ont dit qu'elle était mourante. Cela devrait vous renseigner sur son état. Bonjour, Reyn Khuprus. » Elle fit signe à Rache qui s'apprêta à fermer la porte.

Reyn se jeta contre le battant. Rache n'était pas de force à lui résister. Il entra en trébuchant dans le vestibule puis se redressa et leur fit face. « Je vous en prie, je vous en prie. Nous avons si peu de temps. Nous avons fait reculer les galères et dégagé l'entrée du port. Je suis venu chercher Malta, vous chercher tous. Je peux vous faire sortir maintenant et vous emmener au désert des Pluies. Vous serez en sécurité là-bas. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps. Le *Kendri* va appareiller bientôt, avec ou sans nous. Les galères peuvent revenir et fermer le port à tout moment. Il faut partir sur-le-champ.

— Non, dit Ronica froidement. Je crois que nous nous débrouillerons seules, Reyn Khuprus. »

Il pivota brusquement sur ses talons. « Malta ! » cria-t-il en se ruant dans le couloir, vers les chambres. Ronica s'élança pour le suivre mais, soudain prise de vertige, elle se retint au mur.

Son corps allait-il la trahir maintenant ? Rache lui saisit le bras et la soutint. Le jeune homme était devenu fou. Il appelait Malta en hurlant, il ouvrait brutalement toutes les portes. Il atteignait la chambre de Malta quand Keffria sortit en trombe de la sienne, à l'extrémité du couloir. Il regarda à l'intérieur, poussa un cri d'angoisse et disparut dans la pièce.

« Ne la touchez pas ! » s'écria Keffria en se précipitant vers la porte. Mais Reyn réapparut avec, dans les bras, Malta enveloppée d'une couverture. Elle était aussi blanche que le linge qui lui ceignait le front. Elle avait les yeux clos et sa tête ballottait contre lui.

« Je l'emmène, dit-il sur un ton de défi. Vous devriez venir aussi. Mais c'est à vous de décider. Je ne peux pas vous forcer. Mais je ne laisserai pas Malta ici.

— Vous n'avez pas le droit ! s'exclama Keffria. C'est la nouvelle coutume, chez vous, d'enlever sa fiancée ? »

Reyn éclata d'un rire sauvage. « Par Sâ, son rêve était vrai. Oui, je la prends maintenant. J'en ai le droit. « Or ou sang, la dette doit être acquittée. » Je la réclame. » Il bredouilla ces mots insensés et baissa

les yeux sur le visage de Malta. « Elle est à moi, affirma-t-il.

— Vous ne pouvez pas. Le paiement n'est pas...

— Il le sera bientôt et vous ne pouvez pas réunir la somme. Je la prends, pendant qu'elle est encore en vie. Puisque je n'ai pas le choix. Venez avec moi, je vous en supplie. Ne rendez pas les choses plus difficiles pour elle. » Il se tourna pour faire face à Keffria. « Elle aura besoin de vous. Et Selden n'est pas en sécurité ici, si les Chalcédiens détruisent la ville. Vous voulez voir votre petit garçon avec un tatouage d'esclave sur la figure ? »

Keffria porta les mains à sa bouche, horrifiée. Elle regarda Ronica. « Mère ? » fit-elle à travers ses doigts.

Ronica prit la décision. « Va chercher Selden. Va vite, ne prends rien, va-t'en. »

*

Depuis le porche, elle les regarda s'éloigner. Reyn tenait Malta recroquevillée en croupe sur son cheval. Keffria était montée sur la vieille jument et un Selden stoïque sur son poney grassouillet. « Mère ? demanda Keffria une dernière fois. Le cheval peut nous porter toutes les deux. La route n'est pas trop longue pour lui.

— Va. Va maintenant, répéta Ronica pour la centième fois. Je reste. Je dois rester.

— Je ne peux pas te laisser comme ça ! gémit Keffria.

— Il le faut. C'est ton devoir envers tes enfants. Va maintenant. Va ! Reyn, emmenez-les avant que cette dernière chance leur échappe. (Ce fut pour elle-même qu'elle ajouta :) Si Terrilville est destinée à finir dans le sang et la fumée, je veux le voir. Et il faut que j'enterre Davad. »

Rache se tenait à ses côtés sur le porche. Elles les suivirent des yeux jusqu'à ce qu'ils aient disparu. Alors Ronica poussa un lourd soupir. Tout était si simple, soudain. Reyn les ferait sortir du port, et les emmènerait en sécurité. Elle n'avait plus qu'à s'inquiéter d'elle-même et elle avait depuis longtemps cessé de se soucier de ce qui pourrait lui advenir. Elle sentit un pâle sourire apparaître sur son visage écorché. Elle se tourna vers l'esclave affranchie et lui prit la main.

« Eh bien, un peu de tranquillité, enfin. Si on allait prendre une tasse de tisane ? » proposa-t-elle à son amie.

*

On frappait fort à la porte de la cabine. Althéa gémit et ouvrit un œil. « Quoi ? demanda-t-elle depuis sa couchette.

— Le capitaine veut vous voir. Immédiatement. » La voix enfantine de Clef, impérieuse, lui parvint à travers la porte.

« C'était à prévoir », murmura-t-elle pour elle-même. Elle répondit : « Je viens », puis se leva, toute raide, de sa couchette. C'était l'après-midi mais elle avait l'impression qu'on était en pleine nuit. Elle aurait dû être en train de dormir. Elle jeta un regard larmoyant autour de la petite pièce. Jek était de quart, et Ambre était restée avec *Parangon*, apparemment. Althéa désespérait de lui, du moins pour le moment. Après l'incident avec le serpent, le navire avait déclamé un bon moment des phrases qui tourmentaient Althéa parce qu'elles n'étaient pas dénuées de sens. « Le sang est mémoire », avait-il proclamé. « Vous pouvez le répandre, vous pouvez le dévorer mais vous ne pourrez jamais effacer ce qu'il contient. Le sang est mémoire. » Et il avait rabâché, elle avait cru devenir folle, non parce qu'il répétait mais parce qu'elle ne saisissait pas le sens. Cela dépassait son entendement.

Elle ramassa sa chemise, raidie de sang séché à certains endroits, et trouée à d'autres par le venin du serpent. A l'idée de passer l'étoffe bourrue sur sa peau meurtrie et écorchée, elle frissonna. Avec un gémissement, elle s'accroupit pour tirer son sac de sous la couchette d'Ambre. Il y avait dedans une chemise en coton léger, une chemise de « ville ». Elle la sortit et l'enfila sur sa peau à vif.

Parangon était passé des hurlements aux marmottements confus. Puis il s'était muré dans ce terrible silence par lequel il s'évadait du monde. Elle avait cru voir un sourire flotter sur ses lèvres mais Ambre était folle d'inquiétude. Althéa l'avait laissée, assise sur le beaupré en train de jouer de la cornemuse. Des comptines enfantines, d'après elle, mais parfaitement inconnues d'Althéa. Elle était passée devant les hommes qui récupéraient le sang et le venin sur les ponts piqués de trous. Elle avait fait halte pour constater avec étonnement les dégâts subis par le bois dur comme du fer, qui avait fondu en formant des rainures et des creux. Puis elle était retournée à sa cabine et s'était traînée jusqu'à sa couchette.

Combien de temps s'était-il écoulé ? Pas suffisamment. Et maintenant, Brashen avait envoyé Clef la sortir du lit. Il voulait sans doute lui dire comment elle aurait dû s'y prendre. Allons, c'était la prérogative du capitaine. Elle espérait seulement qu'il ferait vite sans quoi elle risquait de s'endormir sous son nez. Elle resserra sa ceinture et alla affronter l'épreuve.

A la porte de la chambre du capitaine, elle lissa ses cheveux en arrière et rentra sa chemise dans ses culottes. Elle regretta vainement de n'avoir pas pris le temps de se laver après le combat. A ce moment-là, la tâche lui avait paru trop fastidieuse. Trop tard, maintenant. Elle frappa d'un coup sec et attendit la réponse de Brashen.

Elle referma la porte derrière elle puis resta figée, les yeux écarquillés. Elle s'écria, en s'oubliant elle-même : « Oh, Brashen ! »

Dans son visage écarlate, ses yeux sombres ressortaient affreusement. D'immenses cloques aqueuses boursouflaient ses joues et son front telles des verrues du désert des Pluies. Les lambeaux de sa chemise pendaient sur le dossier d'une chaise. Il portait sa chemise propre flottante comme s'il pouvait à peine supporter le contact du tissu sur sa peau. Il montra les dents dans une grimace qui se voulait un sourire. « Vous n'avez pas l'air en meilleur état », déclara-t-il. Il fit un geste en direction de la cuvette. « Je vous ai laissé de l'eau chaude dans le pot.

— Merci », dit-elle gauchement. Il lui tourna le dos tandis qu'elle acceptait son hospitalité. Elle siffla en plongeant ses mains meurtries dans la cuvette. Puis quand la sensation de brûlure s'apaisa, elle eut l'impression de n'avoir jamais éprouvé un tel bien-être.

« Haff va s'en tirer. Il est pire que nous. Je l'ai fait laver en entier par le coq à l'eau fraîche. C'est à peine si le pauvre bougre a pu le supporter. Il est couvert de cloques sanglantes. Ses vêtements ont été complètement rongés mais ne l'ont pas suffisamment protégé. Ce beau visage va garder des cicatrices, j'imagine. (Il marqua une pause puis fit remarquer :) Il a désobéi à vos ordres et aux miens. »

Althéa porta la serviette chaude à son visage. Brashen avait un miroir fixé à la paroi mais elle n'avait pas encore osé s'y regarder. « Ça m'étonnerait qu'il s'en souvienne pour l'instant.

— Pas pour l'instant, peut-être. Mais dès qu'il aura quitté le lit, je veillerai à le lui rappeler. S'il l'avait laissé tranquille, ce fichu serpent serait peut-être parti. Ses actes ont mis en danger le navire et l'équipage. Il a l'air de croire qu'il a plus de bon sens que le second ou le capitaine. Il ne tient pas compte de votre expérience ni de la mienne. Il a besoin qu'on le secoue un peu.

— Mais c'est un bon marin », rétorqua Althéa à contrecœur.

Brashen ne faiblit pas. « Quand j'en aurai fini avec lui, il sera encore meilleur : il sera un marin obéissant. »

Elle supposa que se glissait là-dedans une pointe de reproche à son endroit : elle aurait dû elle-même administrer cette leçon à Haff. Elle se mordit la langue et se regarda dans le miroir. Son visage semblait avoir été ébouillanté. Elle promena légèrement les doigts sur ses joues boursouflées de petites cloques. Comme les écailles du serpent, pensa-t-elle, et sa mémoire s'accrocha un instant sur le souvenir de leur beauté.

« Je retire Artu de votre quart et je le mets dans celui de Lavoy », continua Brashen.

Elle se raidit. Les yeux de son père, noirs de colère, la regardèrent dans le miroir. Elle maîtrisa sa voix et répondit froidement. « Je

trouve ça injuste, capitaine. » Elle proféra le dernier mot entre ses dents.

« Moi aussi, convint Brashen de bon cœur. Mais il a supplié Lavoy à genoux et l'autre lui a finalement cédé pour s'en débarrasser. Lavoy lui a promis le plus sale boulot qu'il pourrait trouver sur le navire et Artu a sangloté de gratitude. Qu'est-ce que vous avez bien pu lui faire ? »

Althéa se pencha sur la cuvette et se passa par deux fois de l'eau sur le visage. Elle frotta doucement. L'eau dégouttait dans la cuvette, teintée de rouge. Elle examina la coupure à la racine de ses cheveux. Elle s'était fait ça sur les dents d'Artu. Elle déclara, mâchoires serrées, en bassinant soigneusement la blessure : « Le capitaine ne devrait jamais s'intéresser de trop près à ce genre de chose. »

Brashen laissa échapper un petit rire. « C'est drôle. Clef est venu me chercher en courant et je suis arrivé, affolé. D'après Clef, *Parangon* hurlait que vous étiez en train de vous faire tuer. Alors j'arrive, et je vous vois, tirant Artu par un croc de chargement. J'ai regardé et je me suis dit : « Par le souffle de Sâ, qu'est-ce que me dirait le capitaine Vestrit s'il la voyait maintenant ? »

Elle apercevait la nuque de Brashen dans le miroir. Elle lui fit la grimace. Comprendrait-il jamais qu'elle pouvait se débrouiller seule ? Elle se rappela qu'Artu lui avait mordu le bras. Elle retroussa sa manche et jura silencieusement en voyant les marques de dents inégales. Elle trempa les doigts dans le savon de Brashen et frotta. La peau lui cuisait. Elle aurait préféré être mordue par un rat.

Il poursuivit d'une voix plus douce : « Alors la seule chose qui me soit venue à l'esprit, c'est la voix d'Ephron Vestrit disant : « Si le second a la situation en main, le capitaine ne doit pas s'en occuper. » Il avait raison. Il n'est jamais intervenu quand je réglais mes affaires sur la *Vivacia*. Même Lavoy sait ça. Je n'aurais jamais dû dire un mot. »

C'était presque une excuse. « Lavoy n'est pas si mal, concéda Althéa en retour.

— Il s'améliore, approuva Brashen prudemment. (Il croisa les bras sur la poitrine.) Je peux m'en aller, si vous voulez utiliser l'eau qui reste.

— Non, merci. C'est surtout de sommeil que j'ai besoin. Mais j'apprécie la proposition. Je ne sens pas trop mauvais, si ? » Les mots fâcheux lui avaient échappé avant qu'elle se rappelât la façon dont il pouvait les interpréter.

Un petit silence s'éleva entre eux, comme un mur. Elle avait franchi les limites. « Vous n'avez jamais senti mauvais, admit-il à mi-voix. J'étais simplement en colère. Et blessé. (Il faisait toujours face au mur mais elle surprit son haussement d'épaules dans le miroir.) Je

croyais alors qu'il y avait quelque chose entre nous. Quelque chose qui...

— C'est mieux comme ça maintenant, interrompit-elle précipitamment.

— Sans aucun doute », dit-il sèchement.

Le silence se prolongea. Elle regarda ses mains abîmées. Les phalanges étaient enflées. Quand elle pliait les doigts de la main droite, elle avait l'impression de sentir du sable dans ses articulations. Pourtant, elle pouvait les bouger. Pour rompre le silence, elle demanda : « Quand on peut remuer les doigts, ça veut dire qu'on n'a rien de cassé, n'est-ce pas ? »

— Ça veut dire que ce n'est pas trop méchant, corrigea Brashen. Faites-moi voir. »

Tout en sachant que c'était une erreur, elle se tourna pourtant et lui tendit les mains. Il s'approcha et les prit dans les siennes. Il lui fit remuer les doigts, palpa les os. Il secoua la tête à la vue de ses phalanges et grimaça en apercevant les marques de dents sur son poignet. Il lui lâcha une main, lui releva le menton. Il la scruta d'un œil critique. Elle se mit à le dévisager à son tour. Il avait des cloques jusque sur les paupières mais ses yeux sombres étaient limpides. C'était un miracle qu'il n'eût pas perdu la vue. Par le col ouvert de sa chemise, elle remarqua des zébrures sur sa poitrine. « Ça va aller », lui assura-t-il. Il hocha la tête. « Vous êtes une dure à cuire.

— Vous m'avez probablement sauvé la vie quand vous avez distrait le serpent avec l'aviron, dit-elle en se souvenant subitement.

— Oui. Je suis dangereux avec un aviron. » Il tenait toujours sa main. Sans crier gare, il l'attira à lui. Quand il se pencha pour l'embrasser, elle ne s'écarta pas. Elle leva le visage vers lui. Ses lèvres étaient douces. Elle ferma les yeux et refusa d'être sage. Elle s'interdit de penser.

Il interrompit le baiser. Il la serra davantage contre lui mais ne l'enlaça pas. Un bref instant, il posa le menton sur la tête d'Althéa. Il déclara d'une voix grave : « Vous avez raison. Je sais que vous avez raison. C'est mieux comme ça. » Il soupira profondément. « Mais cela ne me facilite pas les choses. » Il lâcha sa main.

Elle ne sut que répondre. Ce n'était pas facile pour elle non plus mais le lui avouer ne ferait qu'empirer la situation pour tous les deux. Il avait affirmé qu'elle était une dure à cuire. Elle le prouva en se dirigeant vers la porte. Il ne dit rien et elle s'en fut.

Elle passa devant Clef qui se tenait dans la descente des cabines. Il frappait la cloison de son pied nu et se mordillait la lèvre inférieure. Elle lui jeta un œil désapprobateur. « Ce n'est pas bien de regarder par les trous de serrure, reprocha-t-elle sévèrement en passant.

— C'est pas bien non plus d'emb'asser son cap'taine », rétorqua-t-

il avec insolence. Avec un sourire hilare, dans un éclair de pieds sales, il disparut.

ORACLE

« Je n'aime pas ça. » *Vivacia* parlait doucement mais ses paroles vibrèrent en lui.

A plat ventre sur le gaillard d'avant, Hiémain se laissait caresser par le soleil matinal. Il avait rejeté sa couverture pendant la nuit lourde et humide mais il avait la tête enveloppée de sa chemise. La chaleur nouvelle apaisait la douleur de son bras mais l'éclat du soleil avait augmenté son mal de tête et l'avait réveillé. Il s'y était résigné. Il devait bientôt se lever, de toute façon. Comme il aurait aimé rester simplement allongé, sans bouger. Les autres semblaient depuis longtemps s'être remis des blessures récoltées à Partage. Fallait-il qu'il soit une mauviette, qu'un ou deux coups de gourdin continuent à le tourmenter ! Il se refusait à penser qu'il se ressentait davantage de ses blessures parce qu'il avait tué l'homme qui les lui avait infligées. Ce n'était que sotte superstition.

Il roula sur le dos. Même à travers la chemise, et l'écran de ses paupières, la lumière dansait sur ses orbites. Parfois, il lui semblait distinguer des choses dans les dessins qu'elle formait. Il serra fort les paupières et des éclairs verts comme des serpents dardèrent leurs flèches. Il relâcha la tension, la couleur pâlit et prit la forme de soleils.

Les jours d'été raccourcissaient maintenant, se dissipaient l'un après l'autre, et les emportaient tous inexorablement vers l'automne. Il s'était passé tant de choses durant ces quelques mois. Quand ils avaient quitté Partage, cinq ou six constructions en bois, vieux ou neuf, avaient déjà surgi des cendres. Une tour en bois de la taille d'un mât montait déjà la garde tandis qu'une autre en pierre s'arrondissait lentement autour de la première. Les gens là-bas appelaient Kennit « le roi ». C'était autant un terme affectueux qu'un titre. « Demandez au roi », se disaient-ils les uns aux autres et ils hochaient la tête en direction de l'homme de haute taille à la jambe de bois, un rouleau de papiers toujours fourré sous le bras. Leur dernière vue de Partage avait été le pavillon au Corbeau qui flottait hardiment au sommet de la tour. La devise « Ici pour Rester » était brodée sous l'aile déployée de l'oiseau et son bec rapace.

Vivacia était ancrée, de la proue à la poupe, dans la baie Trompeuse, au large de l'île des Autres. La marée montait autour

d'eux. Kennit avait dit que c'était le seul mouillage sûr de l'île. Quand la marée serait haute, Hiémain et lui quitteraient le navire pour ramer jusqu'au rivage. Ils venaient chercher l'oracle. Kennit avait insisté pour que Hiémain parcourût la plage aux Trésors.

Au loin, on distinguait la silhouette de la *Marietta* dans une nappe de brouillard flottant. Le navire se tiendrait à distance et les surveillerait, en s'approchant seulement s'il advenait qu'ils aient besoin d'aide. Le temps singulier les avait tous troublés. Regarder au loin, vers le large, c'était comme plonger les yeux dans un monde différent. La *Marietta* apparaissait et s'effaçait dans le brouillard comme un vaisseau fantôme. Ici, dans la baie, il n'était qu'un chaud soleil, sans un souffle d'air. Le silence se nichait au creux des oreilles de Hiémain et le rendait somnolent.

« Je n'aime pas être ici », répéta le navire.

Hiémain soupira. « Moi non plus. Il y a des gens qui trouvent les présages et les signes fascinants mais moi j'en ai toujours eu peur. Au monastère, certains acolytes jouaient avec des cristaux et des graines, ils les lançaient et déchiffraient leurs prédictions. Les prêtres le toléraient, plus ou moins. Quelques-uns s'en amusaient, en déclarant que nous saurions à quoi nous en tenir en grandissant. L'un d'eux disait que nous ferions mieux de jouer avec des couteaux. Mon instinct me poussait à être d'accord avec lui. Nous sommes tous à l'orée de l'avenir ; pourquoi se risquer dans le précipice ? Je crois qu'il y a de véritables oracles, qui peuvent scruter l'avenir, voir le chemin qu'on est destiné à suivre. Mais je pense aussi qu'il est dangereux de...

— Pas ça, dit sèchement la vivenef. Je ne sais rien de cela. Je me souviens de cet endroit. » Une note de désespoir perça dans voix. « Je me souviens de cet endroit mais je sais que je ne suis jamais venue ici. Hiémain, ce souvenir t'appartient-il ? Tu es déjà venu ici ? »

Hiémain posa les mains à plat sur le pont et s'ouvrit à *Vivacia*. Il chercha à la reconforter. « Je ne suis jamais venu ici mais Kennit, oui. Vous êtes devenus très proches. Peut-être sont-ce ses souvenirs à lui qui se mêlent aux tiens.

— Le sang est mémoire. Son sang m'imprègne et je connais le souvenir qu'il a d'ici : c'est un souvenir d'homme. Mais quand je suis venue la dernière fois, je glissais dans ces eaux, rapide, lustrée. J'étais jeune et neuve, j'ai commencé ici, Hiémain, j'ai commencé ici, non pas une mais de nombreuses fois. »

Elle était troublée. Il se tendit vers elle et sentit les ombres fugaces de souvenirs si anciens qu'elle ne pouvait les saisir. Ils s'envolaient, vagues et élusifs telle la lumière du soleil sous les paupières de Hiémain. Comme elle, il les reconnaissait. Des ailes contre le soleil. Des images de nage en eau profonde encadrées de lumière verte. C'étaient les images qui lui venaient dans son sommeil

le plus profond, des formes fébriles trop brillantes, trop dures pour souffrir la lumière du jour. Il tâcha de dissimuler son malaise. « Comment as-tu pu commencer plusieurs fois ? » lui demanda-t-il doucement.

Elle repoussa de son visage ses cheveux noirs et brillants, se pressa les tempes, comme pour chercher un soulagement. « C'est un cercle. Un cercle qui tourne. Rien ne s'arrête, rien n'est perdu, et tout tourne en spirale. Comme le fil sur la bobine et pourtant c'est toujours le même fil. » Elle frissonna tout à coup, dans le soleil, et serra les bras contre elle. « Cet endroit ne nous vaut rien.

— Nous ne resterons pas longtemps. Le temps d'une marée. Ce sera...

— Hiémain ! Il est temps de partir ! » La voix d'Etta l'interrompit. Il promena sa main sur le bois-sorcier du pont. « Tout ira bien », lui affirma-t-il. Il sauta vivement sur ses pieds et se hâta de rejoindre les autres en déroulant sa chemise de sa tête. Il l'enfila et la rentra dans ses culottes. Malgré ses réserves, il sentait son cœur battre plus vite à la perspective de mettre le pied sur l'île des Autres.

*

Kennit observait Hiémain qui tirait l'aviron. On discernait les signes de souffrance – un pincement qui blanchissait la commissure des lèvres, un voile de sueur sur son front – mais le gamin ne pleurnichait pas. Bien. Etta était assise sur le banc de nage près de Hiémain et manœuvrait aussi l'aviron. Ils nageaient au même rythme que les deux autres rameurs. Kennit était assis à l'avant, dos à la plage. Il accorda un regard à la *Vivacia*. Il se fiait à elle, pour leur sécurité, autant qu'à l'homme auquel il avait laissé la responsabilité du navire. Jola était le nouveau second. Kennit lui avait donné l'ordre de s'en rapporter à la sagesse du navire s'il advenait qu'ils ne soient pas d'accord. L'ordre était étrange mais il avait feint de ne pas remarquer l'expression interrogatrice du second. Avec le temps, si Jola faisait ses preuves, Kennit lui accorderait peut-être sa confiance. Il avait regretté de laisser partir Brig mais celui-ci avait mérité son propre navire. Le capitaine lui avait donné le vaisseau qu'ils étaient parvenus à relever du port de Partage. Il y avait ajouté une somme d'argent rondelette avec l'ordre de se procurer du bois d'œuvre et d'embaucher des maçons pour la tour. Après quoi, Brig devait arraisonner quelques transports d'esclaves et repeupler la ville. Le plus gros de l'équipage de Brig était originaire de Partage ; Kennit avait choisi des hommes et des femmes du cru pour s'assurer que le navire ne serait pas tenté d'abandonner sa mission. Il hocha la tête pour lui-même, satisfait de la façon dont il s'y était pris. La seule inconnue

demeurait le lien nouveau qui rattachait Sorcor à la ville. Alysse était enceinte quand ils avaient repris la mer. Sorcor voulait déjà rentrer dès qu'ils en auraient terminé avec l'île des Autres. Kennit avait dû lui rappeler avec sévérité qu'en tant que chef de famille, il se devait de gagner convenablement sa vie. Il ne pouvait tout de même pas revenir vers Alysse les poches vides, n'est-ce pas ? D'autant que Sincure Faldin était absent de la ville quand les trafiquants d'esclaves avaient attaqué : il pouvait rentrer d'un jour à l'autre avec ses fils. Sorcor devait être en mesure de prouver au père d'Alysse qu'il pouvait largement subvenir aux besoins de sa fille. Ce discours avait rallumé la ferveur de l'homme pour la piraterie avec une férocité qui avait surpris Kennit lui-même. Décidément, Sorcor était plus complexe qu'il ne l'avait cru au premier abord.

L'avant de la yole ripa sur le sable noir de la grève, le ramenant brutalement au présent. Il parcourut du regard la petite baie ténébreuse tandis que les nageurs sautaient pardessus le plat-bord et tiraient l'embarcation au sec. Des murailles rocheuses et des arbres persistants ceignaient la plage. Peu de changements ici, depuis sa dernière visite. Les os de quelque grand animal couverts d'une écume verte étaient pris dans les rochers. Les racines d'un arbre sur la falaise au-dessus avaient cédé ; et le tronc sombre pendait maintenant, nez vers le sable, des algues emmêlées dans ses branches mortes. Un étroit sentier gravissait la falaise le long d'une crevasse dans un mur de pierre noire.

Kennit escalada le plat-bord et mit pied sur le rivage. Il était périlleux pour lui de marcher avec sa béquille sur les vésicules spongieuses des algues, les moules bleues et les bernicles blanches sur les rochers noirs, étincelants. Il passa un bras autour des épaules d'Etta, dans un semblant d'affection. « Etta et Hiémain vont venir avec moi. Vous deux, attendez-nous ici. » Les hommes marmonnèrent un acquiescement inquiet alors que Kennit examinait sans enthousiasme la sente escarpée. Une longue marche l'attendait, sur une piste pierreuse. Un instant, il douta de la sagesse de sa décision. Puis il croisa le regard de Hiémain. Le garçon était anxieux mais l'impatience dansait dans ses yeux. En un éclair, Kennit eut à nouveau l'impression d'être lié à lui. Hiémain lui ressemblait tellement au même âge. Parfois, il avait éprouvé ce même élan d'exaltation, surtout quand ils avaient repéré un navire de premier choix. Mais bientôt le pâle sourire sur son visage se transforma en grimace de dégoût. Il chassa le souvenir. Non. Il n'avait jamais rien partagé avec Igrot. Après tout, l'homme l'avait asservi, il ne ressentait rien à son égard, rien que du dédain. « Allons-y ! » ordonna-t-il si sèchement que Hiémain sursauta légèrement. Kennit commença à gravir l'étroit défilé, appuyé sur Etta.

Lorsqu'ils eurent atteint la crête de la première colline, la chemise

de Kennit était collée à sa poitrine. Il dut s'arrêter pour se reposer. C'est le temps, se dit-il. Il faisait plus chaud que lors de sa dernière visite. Sous les arbres, la chaleur devint plus étouffante encore, malgré l'ombre. Le sentier de galets qui traversait le domaine des Autres était toujours aussi bien entretenu. La dernière fois qu'il était passé là, l'amulette à son poignet lui avait expliqué qu'un charme imprégnait le chemin, destiné à empêcher les voyageurs de s'écarter. Maintenant, alors qu'il lançait un regard en direction des ombres vertes de la forêt, il trouvait l'idée absurde. Qui aurait envie de s'écarter en suivant un chemin droit et plan pour s'aventurer dans un labyrinthe aussi touffu ? Il sortit son mouchoir et s'épongea la figure et le cou. Quand il regarda autour de lui, il s'aperçut que les deux autres l'attendaient.

Il s'exclama, hargneux : « Eh bien ? Vous êtes prêts ? Continuons ! » Le gravier glissait de façon imprévisible sous sa béquille et son pilon. La lutte constante qu'il menait pour corriger son équilibre multipliait la distance à franchir, alors que le sentier descendait la colline en serpentant puis remontait. Au sommet de la deuxième crête, quand il s'arrêta pour reprendre haleine, il parvint subitement à une décision.

« Ils ne me veulent pas ici », dit-il tout haut. Les arbres parurent renvoyer un écho approuvateur à ses paroles. « Les Autres me compliquent les choses, ils essaient de m'inciter à rebrousser chemin. Mais je ne renoncerai pas. Hiémain aura son oracle. » Alors qu'il portait une nouvelle fois son mouchoir à sa figure, il aperçut l'amulette à son poignet. Le visage était figé dans un petit sourire de clown, les lèvres entrouvertes, la langue pendante. Elle se moquait de lui. Délibérément, Kennit posa le pouce sur le front du charme et le gratta mais, comme toujours, le bois-sorcier dur comme fer le défia. L'amulette ne cilla même pas. Il leva les yeux vers les deux autres, les surprit qui le scrutaient, consternés. D'un geste désinvolte, il passa le pouce sur la petite figure de bois, comme s'il l'époussetait.

Il prit une décision difficile. « Hiémain. Pars en avant. Je crois qu'il vaudrait mieux que tu parcoures seul la plage aux Trésors, sans être distrait par ma présence. Je pourrais te pousser involontairement à ramasser quelque chose que tu n'es pas destiné à découvrir. Je m'en voudrais de fausser la prophétie. Va, maintenant. Etta et moi, nous serons là pour entendre l'oracle de l'Autre. C'est cela qui compte vraiment. Va, maintenant. » Hiémain parut hésiter. Il échangea un regard avec Etta qui eut un imperceptible haussement d'épaules. Kennit sentit la fureur le gagner. « Tu discutes mon ordre ? Va ! » Son rugissement fit détalier le garçon. « Bien. » Kennit mit dans le mot toute sa satisfaction. Il secoua la tête. « Hiémain doit apprendre deux choses de moi : à obéir, et à être capable d'agir par lui-même. » Il recala la béquille sous son bras. « Suis-moi. Pas trop vite, car je veux

que Hiémain prenne tout son temps sur la plage. On ne doit pas précipiter ce genre de choses.

— C'est sûr », approuva Etta. Elle jeta un regard vers la forêt. « C'est un endroit étrange. J'ai rarement vu pareille beauté. Pourtant, elle se refuse à moi. » Comme saisie de frayeur, soudain, elle s'avança pour prendre le bras libre de Kennit. Il secoua la tête. Faibles femmes ! Il se demanda pourquoi le charme avait tant insisté pour qu'il amenât Etta. Non qu'il eût consulté l'amulette sur cette expédition. Ce fichu charme s'était obstiné à lui donner son opinion, pas une mais plusieurs fois. « Prends Etta, tu dois prendre Etta avec toi », avait-il exhorté. Maintenant, regarde-moi ça ! Il allait être obligé de s'occuper d'elle, c'était sûr.

« Allez, viens, lui dit-il avec fermeté. Si tu restes sur le sentier, il ne t'arrivera aucun mal. »

*

Hiémain courait. Non pour fuir Etta et Kennit ; il se sentait presque lâche de les avoir abandonnés là-bas. Il fuyait la forêt, qui le cueillait dans ses paumes comme une souris prise au piège. Il fuyait l'étrange et accablante beauté des fleurs menaçantes, les parfums pénétrants qui tout ensemble le tentaient et le répugnaient. Il fuyait même le murmure des feuilles que la chaude haleine du vent faisait jaser sur sa mort. Il courait, la peur plus que l'effort lui faisant battre le cœur. Il courut jusqu'à ce que le sentier le rejette sur un replat dégagé. Devant lui s'arquait sur la mer la voûte bleue du ciel. Une plage incurvée s'étendait, encadrée à ses extrémités de falaises crochues. Il fit halte, à bout de souffle, en se demandant ce qu'il était censé faire.

Kennit ne lui en avait dit que très peu : « C'est simple. Tu marches le long de la plage, tu ramasses ce qui t'intéresse et, au bout de la plage, un Autre te saluera. Il te demandera une pièce d'or. Tu la lui donnes ; dépose-la simplement sur sa langue. Alors il te répétera les prophéties qui te concernent. (Kennit avait baissé la voix pour confier, sceptique :) Certains racontent qu'il y a un Oracle sur l'île. Une prêtresse, disent les uns, une déesse captive, disent les autres. Selon la légende, elle connaît tout le passé, tout ce qui a jamais été. Connaissant le passé, elle peut prédire la forme que prendra l'avenir. Je doute que ce soit vrai. Je n'ai rien vu de tel quand j'y suis allé. L'Autre nous dira ce que nous avons besoin de savoir. »

Lorsque le garçon avait cherché à obtenir davantage de détails, Kennit s'était impatienté. « Hiémain, assez de tergiversations ! Quand le moment sera venu, tu sauras quoi faire. Si je pouvais te révéler tout ce que tu trouveras et feras sur l'île, nous n'aurions pas besoin d'y

aller. Tu ne peux pas toujours dépendre des autres pour vivre et penser à ta place. »

Le garçon avait baissé la tête et accepté humblement la réprimande.

Kennit l'exhortait ainsi, de plus en plus souvent. Parfois, Hiémain avait l'impression que le pirate le préparait à quelque chose, mais il ignorait à quoi. Depuis Partage, il avait admis qu'il était loin de connaître Kennit. Il l'avait suivi toute un long après-midi, traînant un sac de pieux et un maillet. Le pirate avait compté les pas, et fait un trou avec son pilon à l'emplacement voulu de chaque pieu. Certains marquaient les limites d'une route, d'autres les coins d'une maison. Quand ils eurent fini, qu'ils regardèrent en arrière, Kennit parut pétrifié. A côté de lui, Hiémain tâchait de voir ce que l'autre voyait. Le pirate rompit le silence. « C'est à la portée du premier imbécile venu de brûler une ville, fit-il observer. On dit qu'Igrot le Téméraire en a incendié une vingtaine. (Il eut un grognement de mépris.) Moi, j'en fonderai une centaine. Mon souvenir ne sera pas lié à des cendres. »

Hiémain avait alors reconnu que c'était un homme qui voyait loin. Plus encore. Il était l'instrument de Sâ.

Il promena son regard de gauche à droite. Kennit l'avait enjoint de parcourir la plage. Où était-il censé commencer ? Cela avait-il de l'importance ? Avec un haussement d'épaules, il se tourna face au vent et se mit en marche. La marée continuait à baisser. Une fois qu'il aurait atteint l'extrémité du croissant, il ferait demi-tour et entreprendrait sa quête. Il parcourrait toute la plage en quête de son destin.

Le soleil éclatant cognait sur sa tête. Il se reprocha en marmonnant de n'avoir pas apporté de foulard. Il gardait les yeux rivés sur la grève mais ne vit rien qui sorte de l'ordinaire. Des amas d'algues noires membraneuses, des coquilles vides de crabes, des plumes mouillées et des morceaux de bois flotté marquaient la laisse de mer. Si de tels objets devaient prédire son avenir, il doutait fort que les prophéties soient mirobolantes.

Vers l'extrémité de la plage incurvée, le sable cédait la place à des affleurements de roche noire. Le replat derrière lui s'élevait à une hauteur de mât et montrait ses contreforts d'ardoise et de schiste. La marée basse avait dénudé ces degrés habituellement recouverts. Leur surface craquelée et piquetée recelaient des flaches grouillantes de vie, qui avaient toujours attiré Hiémain. Il jeta un regard en arrière vers le sentier de la forêt. Aucun signe d'Etta ni de Kennit. Il avait un peu de temps. Il flâna parmi les rochers, progressant avec prudence. Les algues sous les pieds étaient dangereusement glissantes et, en cas de chute, il atterrirait sur les bernicles et les moules bleues.

Les flaques abritaient des anémones et des étoiles de mer. De

minuscules crabes filaient d'oasis en oasis. Une mouette vint se poser pour se joindre à son inspection. Il s'agenouilla un instant au bord d'une flaque. Des anémones rouges et blanches s'épanouissaient sous la surface. Il remua du doigt l'eau tranquille et, en un éclair, les délicats pétales de l'animal se replièrent loin de lui. Il sourit, se leva et reprit sa marche. Le soleil lui chauffait le dos et atténuait la douleur de son bras. Il n'y avait d'autre bruit que celui du vent, de l'eau et les cris des mouettes. Il avait presque oublié le plaisir simple de marcher sur une plage déserte par une belle journée. Il ne s'était pas rendu compte qu'il en avait franchi le promontoire jusqu'à ce qu'il regardât en arrière. Il ne voyait plus la plage. Après une rapide inspection des falaises au-dessus de lui, il comprit qu'être surpris ici par la marée montante signifierait la mort. Elles s'élevaient noires, à pic. Sauf... Il recula de quelques pas et cligna de l'œil vers le haut. Il y avait une fissure là-haut ou peut-être même une crevasse. Un sentier étroit montait à travers le front de la falaise. Il n'était pas très haut, une hauteur de deux hommes, guère plus. Sans réfléchir, il avait déjà commencé à grimper.

S'il s'agissait d'une piste et non d'un accident naturel, celui qui l'avait tracée avait le pied plus sûr que lui. Elle n'était pas assez large pour qu'on puisse y marcher à l'aise ; Hiémain était obligé d'avancer de profil, face à la roche. Le sentier grimpait dur, il brillait sous les pieds d'une substance miroitante comme la trace séchée d'une limace. Tantôt il semblait glissant, tantôt poisseux et aussi plus haut, soudain, qu'il n'était apparu de la plage. S'il tombait, il atterrirait sur les rochers et les bernicles. Pourtant, puisqu'il était arrivé jusque-là, il satisferait sa curiosité. Il parvint alors à un renforcement dans la roche, le début d'un étroit corridor. Il pénétra à l'intérieur et trouva le chemin coupé par des barreaux métalliques. Il s'approcha pour regarder à travers.

Une fissure très étroite dans la roche se prolongeait jusqu'au sommet de la falaise. La lumière du soleil tombait, indécise, d'un orifice situé très haut. On avait taillé et creusé une cavité pas plus large qu'une charrette. A l'intérieur de cette grotte artificielle, le sol rocheux s'inclinait à pic. L'eau d'une grande marée était retenue ici dans une piscine obscure et dormante. Il voyait la lumière se refléter à la surface.

Alors, à quoi servaient les barreaux ? A empêcher les gens d'entrer ou à empêcher quelque chose de sortir ? Il saisit un barreau à pleines mains et essaya de l'ébranler. Il ne bougea pas d'un pouce mais il pouvait pivoter en crissant sur la pierre. Tout à coup, la surface de la piscine se mit à bouillonner.

Hiémain recula si vivement qu'il faillit tomber de la falaise. La mare était plus profonde qu'il n'y paraissait pour abriter pareille

créature. L'animal le fixait de ses immenses yeux dorés. Alors, Hiémain s'enhardit jusqu'à se rapprocher des barreaux. Il s'y agrippa et écarquilla les yeux.

Le serpent de mer confiné dans la grotte était tout rabougri, son corps marquait les limites de la mare. Sa tête avait la taille d'un poney. Son corps était si convoluté que Hiémain ne pouvait évaluer sa longueur. Il était d'un jaune-vert pâle, comme un champignon phosphorescent. Au contraire des serpents de mer écailleux qu'il avait entrevus depuis le pont de la *Vivacia*, celui-ci semblait aussi gras et mou qu'un ver de terre. Sa peau montrait d'épaisses callosités aux endroits où il se frottait aux parois de sa prison. Hiémain comprit alors qu'il devait avoir grandi jusqu'à remplir la piscine. Il avait été capturé et enfermé alors qu'il était encore petit. Il comprit aussi, subitement, que c'était le seul monde que cet animal eût jamais connu. Le garçon regarda autour de lui. Oui. Une marée haute devait atteindre le rebord de la fissure et renouvelait l'eau salée. Et la nourriture ? Quelqu'un devait lui apporter à manger. D'un seul battement de queue, il agita l'eau d'un bord à l'autre. Il vrillait sous l'effort. Hiémain l'observait, rempli de pitié, l'animal forçait chaque segment de son corps serpentin pour essayer de se tourner. Il n'y parvint pas complètement. Il fixait le garçon de ses yeux pleins d'espoir.

« Alors, tu es habitué à ce qu'on te nourrisse, fit-il remarquer. Mais pourquoi te garde-t-on ici ? Es-tu un animal de compagnie ? Un objet de curiosité ? »

L'animal pencha la tête sur le côté comme intrigué par les paroles. Puis il plongea son front immense dans l'eau pour le mouiller. Le mouvement représentait un effort dans l'exiguïté de l'espace. Quand il essaya de redresser le mufle, son corps tout entier se noua et fit un soubresaut. Hiémain le regardait se débattre, bomber, frotter contre la pierre lissée par maints effleurements. Il émit un croassement de corbeau puis libéra sa tête d'un coup sec. Hiémain se sentit écœuré. Une nouvelle égratignure apparut sur le côté. Une humeur épaisse et verdâtre en suintait.

Il replaça les mains sur les barreaux. Il pouvait les faire pivoter dans leur logement mais ils étaient fixés profondément dans la pierre à la fois en haut et en bas. Impossible de les déplacer. Il s'agenouilla pour examiner leur fixation. Il trouva la réponse sous ses pieds. Il gratta le sable et les débris marins et découvrit les joints fins d'une pierre ouvree. Au-dessus de lui les logements des barreaux avaient été soigneusement percés dans la pierre. Une légère décoloration sur le métal indiquait qu'il pouvait s'agir d'une entaille ménagée dans la pierre, comblée après coup pour épouser la forme du barreau. Il se figura l'opération : on avait enfoncé les longues barres en biais dans

les trous profonds percés en haut, on les avait fait basculer pour les mettre en place puis on avait encastré les pierres qui les assujettissaient à leur base. Un examen des joints confirma sa supposition. Il essaya de soulever un barreau après l'autre. Ils avaient tous du jeu, certains plus que d'autres. Bon, maintenant qu'il savait comment l'ouvrage avait été fait, pouvait-il le défaire ?

Oubliant la plage aux Trésors et Kennit, il s'agenouilla sur le sol de l'alcôve. De ses mains, il balaya le sable et les débris puis retira sa chemise et nettoya la surface de la dalle. Le beau poignard qu'Etta lui avait donné lui servit d'outil pour déloger le sable et le vieux mortier qui comblaient les joints. L'animal le regardait travailler. A en juger par l'intérêt qu'il portait au garçon, il paraissait comprendre que sa liberté était en jeu. Hiémain évalua sa corpulence d'après l'écartement des barreaux. Il faudrait en retirer au moins trois, songea-t-il, peut-être même quatre.

Si le mortier, ancien et friable, avait constitué le principal obstacle, le garçon en serait aisément venu à bout. Mais les blocs eux-mêmes avaient été taillés et encastrés de main de maître. Il s'acharna jusqu'à ce que ses mains calleuses se couvrent d'ampoules. Il avait mal aux genoux. Il se pencha sur le joint et chassa le sable et le mortier en soufflant, puis il glissa les doigts dans l'interstice. Ils s'y insérèrent exactement. S'il avait une prise, aurait-il la force de soulever la pierre ? Il tira de toutes ses forces et crut sentir le bloc glisser légèrement. Il prit son couteau et se remit au travail malgré la douleur qui commençait à l'élancer dans son épaule blessée, tandis que le serpent le regardait en roulant ses yeux dorés.

*

Avant qu'ils aient atteint la plage, Etta était baignée de sueur. En lui prenant le bras, elle était en mesure d'aider Kennit sans que ce soit trop évident. Parfois, quand elle songeait à ce que le destin avait fait de cet homme, elle avait envie de hurler de fureur. Et de chagrin. Ce grand corps vigoureux, qui l'avait tant intimidée autrefois, prenait l'aspect tors d'un infirme à mesure que les muscles se développaient d'un côté pour compenser la perte de sa jambe. Elle remarquait comme il anticipait ses mouvements, toujours attentif à ne pas se couvrir de honte en faisant paraître la moindre faiblesse. Son caractère féroce ne s'était pas émoussé ; ses ambitions ne s'étaient pas restreintes. Elle redoutait seulement que la chaleur des feux qui l'animaient ne consume son corps affaibli.

« Où est-il ? demanda le pirate. Je ne le vois pas. »

Elle mit sa main en visière et parcourut la plage du regard. « Je ne le vois pas non plus », dit-elle mal à l'aise.

La grève incurvée montrait son sable noir et ses rochers adossés au replat. Rien qui puisse le dérober à la vue. Où était-il passé ? Elle cligna les yeux, éblouie par l'éclat du soleil sur l'eau. « Aurait-il déjà parcouru la plage ? L'Autre l'aurait-il déjà accueilli et emmené quelque part ?

— Je ne sais pas », gronda Kennit. Il leva le bras et indiqua l'extrémité de la plage, où un doigt de terre se séparait du rivage. « Là-bas, il y a la falaise aux alcôves, où sont exposés tous les trésors. S'il a traversé la plage et rencontré un Autre, il a pu l'amener là, pour déposer ce qu'il a trouvé. Je voulais entendre ce que la créature lui dirait. »

Elle crut qu'il allait l'accuser d'avoir traîné sur le sentier ou de l'avoir retardé. Mais il replaça sa béquille sous le bras et hocha la tête en direction du roc aux alcôves. « Aide-moi à aller là-bas », grommela-t-il.

Elle promena le regard sur le sable mou et les parois inégales de roche noire qui constituaient la plage, et son cœur se serra. La marée était basse maintenant. Bientôt, elle remonterait et recouvrirait peu à peu la grève. Les hommes restés près du canot attendaient qu'ils s'en retournent à pleine mer. Il était plus sage, selon elle, qu'elle coure en avant pour voir si Hiémain se trouvait bien là-bas plutôt que Kennit soit obligé de traverser la plage en titubant. Elle faillit exprimer son idée tout haut. Mais elle raidit l'échiné et prit le bras du pirate. Il savait tout cela aussi bien qu'elle. Il avait demandé qu'elle l'aidât. Elle l'aiderait.

*

Le dos de ses mains était écorché et saignait, son bras l'élançait lorsqu'il souleva le premier bloc de son lit. La pierre était plus lourde qu'il ne s'y attendait mais c'était son ajustage précis qui s'était révélé le principal obstacle. Il prit appui des mains sur le sol en s'asseyant près du bloc et le poussa avec ses pieds pour l'écarter. La base d'un barreau était déchaussée, à présent. Il se releva, arc-bouta son dos douloureux et empoigna le barreau à deux mains, le souleva. Le fer crissa sur la pierre et le serpent dans sa piscine battit de la queue avec impatience.

« Ne te réjouis pas trop vite », grogna Hiémain. La barre métallique était plus lourde qu'il ne l'avait cru. Il avait beau la soulever, elle semblait interminable. Il prit appui des épaules, assura une nouvelle prise et refit une tentative. Soudain, il aperçut l'extrémité du barreau. Il tira en biais et fut récompensé par une pluie de mortier. Il lâcha prise et le barreau, au lieu de glisser dans le trou, tomba sur la pierre avec un bruit mat. Hiémain reprit son souffle,

agrippa la hampe et tira l'extrémité dégagée vers l'entrée de la grotte. Elle céda lentement, en crissant sur la pierre éraflée et rabotée par le métal. Quand l'autre bout se détacha, il perdit l'équilibre et tomba tandis que le barreau claquait sur le sol avec fracas, comme un marteau sur une enclume. Le bruit se répercuta dans le petit caveau.

Hiémain se releva. « Eh bien ! Et d'un ! » dit-il au serpent.

Des paupières transparentes voilèrent brièvement les grands yeux dorés. L'animal sortit la tête de l'eau et la secoua. Une étoile charnue s'épanouit soudain autour de sa gorge. En le regardant se tordre dans l'eau, Hiémain remarqua alors le vague dessin qui sillonnait son corps. Le chatolement des couleurs lui évoqua les ocelles d'une queue de paon. Faisait-il la roue pour manifester sa colère ? Peut-être se sentait-il menacé ? Le pauvre animal avait probablement été confiné là toute sa vie. Peut-être croyait-il que Hiémain menaçait son repaire.

« A la prochaine marée, tu pourras partir librement. Si tu le veux. » Il s'exprima tout haut, sachant que ses paroles n'étaient que du bruit aux oreilles du serpent. Il ne pouvait probablement même pas interpréter les inflexions rassurantes de sa voix. Le garçon s'agenouilla et se remit au travail pour déloger le bloc suivant.

L'opération fut beaucoup plus rapide. Le mortier s'était depuis longtemps désagrégé en sable compact. Il disposait de la cavité laissée par le premier bloc, ce qui lui permit d'ébranler le second. Il affûta son couteau et saisit la pierre. Il n'était même pas obligé de la sortir complètement de son lit. Une fois qu'il l'eut poussée sur le côté, il s'attaqua au second barreau, qui avait plus de jeu que le premier et il avait pris le tour de main, maintenant. Alors que le métal crissait contre la pierre et que le mortier pleuvait à nouveau, il vint soudain à l'idée de Hiémain que son acte pouvait irriter quelqu'un. Peut-être tout ce vacarme allait-il attirer l'attention.

La barre claqua sur la pierre et Hiémain l'évita d'un bond. Puis il s'approcha du bord de la fissure et jeta un coup d'œil alentour. Personne en vue. Mais une nouvelle menace lui apparut aussitôt : la marée commençait à remonter et à lécher les rochers. Des nuages d'orage s'amassaient à l'horizon. Le vent semblait pousser le flux. Les utriculaires qui recouvraient la roche ondulaient maintenant au fil du flot. Il pouvait être pris au piège. En outre, il y avait d'autres questions à prendre en considération : la plage aux Trésors, l'Oracle et le canot qui les attendait.

Kennit était probablement furieux contre lui.

Il demeura là, à bercer son bras douloureux et à observer la marée qui montait à l'assaut de la plage. Le flux était rapide. Hiémain n'avait aucune prise sur cet élément-là. S'il restait, il allait se retrouver piégé ici, à se faire tremper en pataugeant autour du promontoire.

Il fallait qu'il s'en aille. Il avait fait tout ce qu'il pouvait.

Il entendit un bruit provenant de la crevasse, un barreau de métal qui roulait sur la pierre. En fronçant les sourcils, il revint à l'intérieur et resta bouche bée devant le spectacle qu'il découvrit.

L'animal s'était hissé hors de l'eau, et se jetait contre les parois de sa prison. Sa tête, tournée de côté, était coincée dans l'ouverture ménagée par Hiémain. Son corps mal conformé, tordu, avait encore la force de se débattre et de repousser les limites du bassin. « Non, replonge ! cria-t-il vainement. C'est trop petit. Il n'y a pas d'eau encore ! »

L'animal ne pouvait le comprendre. Il se précipita sur les barreaux mais ne parvint qu'à se coincer davantage. Il hurlait de frustration, il enrageait, l'étoile autour de son cou se hérissait. Il essaya en vain de dégager sa tête d'une secousse. Il était bloqué.

Le cœur serré, Hiémain comprit que lui aussi était bloqué. Il ne pouvait pas abandonner le serpent. Ses ouïes se contractaient aussi frénétiquement que ses mâchoires béantes. Le garçon ignorait combien de temps il pouvait survivre hors de l'eau. Il donnait des coups de queue avec la rage du désespoir. Si Hiémain parvenait à desceller encore un barreau, peut-être le serpent retournerait-il dans sa piscine, il ne serait pas libre mais il ne mourrait pas.

S'il se dépêchait, lui aussi pourrait rester en vie.

Il approcha avec précaution pour choisir le barreau auquel il allait s'attaquer. Les secousses acharnées du serpent avaient ébranlé un des blocs, qui était aussi couvert d'une humeur visqueuse. Ce qui n'allait pas faciliter la tâche. Il saisit un des barreaux descellés, terriblement long mais qui lui éviterait au moins de toucher l'animal. N'importe quelle bête prise au piège est susceptible de mordre et s'il était mordu par une créature de cette taille, il ne resterait plus grand-chose de lui.

Il poussa le barreau entre les deux autres restants, s'en servant comme d'un levier. Malheureusement, cela impliquait de faire pression sur l'animal, qui rugit mais, chose étonnante, ne l'attaqua pas. Le bloc qui assujettissait le barreau à sa base frotta contre les pierres voisines et bougea. Hiémain introduisit son levier dans l'interstice qui s'élargissait entre les blocs. Cette fichue barre était tellement longue ; elle se coinçait aux parois de la crevasse. Il parvint enfin à déplacer légèrement la pierre. Maintenant, le barreau.

« Ne me fais pas de mal ! » dit-il à l'animal en s'approchant et, ô merveille, celui-ci parut comprendre son intention, sinon ses paroles. Il s'immobilisa, les ouïes palpitantes. Peut-être était-il tout simplement en train de mourir. Hiémain refusa de penser à cette éventualité et au temps qui s'écoulait. Il empoigna le barreau à pleines mains et le souleva.

Il hurla.

Ses mains brûlaient et gelaient sur le métal couvert d'écume. Mais l'atroce douleur sur sa peau n'était rien comparée à l'horreur qui le saisit quand il comprit la souffrance de la créature : brutalement, il pénétra les affres d'un être conscient emprisonné depuis un temps inimaginable. Avec lui, il respira l'air brûlant. La sécheresse gerçait et cuisait sa peau tendre ; il comprenait avec terreur que bientôt il serait trop tard. Il fallait que le serpent s'échappe maintenant, sans quoi il serait trop tard pour eux tous.

Il lâcha le barreau d'un mouvement convulsif. Son corps refusait la souffrance avec une telle violence qu'il fut projeté sur le sol. Il resta là, pantelant. Rien dans sa vie ne l'avait préparé à cette compassion débordante. Même ce qui l'attachait à la vivenef n'était qu'un lien grossier et insignifiant comparé à cette fusion. Durant un bref instant, il avait été incapable de se distinguer de l'animal.

Non. Pas animal, à moins que lui aussi ne doive être considéré comme un animal. Cette créature ne lui était pas inférieure ; et en réfléchissant à ce qu'il venait de vivre, c'était à se demander si elle ne lui était pas supérieure.

Il se remit sur pied. Il déchira sa chemise en morceaux, s'en enveloppa les mains et s'approcha à nouveau du barreau. Cette fois, il fut obligé de reconnaître l'intelligence qui s'éteignait dans les immenses yeux dorés. Il empoigna le barreau dans ses mains emmitouflées et le souleva avec difficulté car la substance qui recouvrait le métal le rendait glissant. Il fit deux tentatives avant de le desceller complètement. Le serpent de mer se précipita contre la barre et la repoussa de son énorme masse comme s'il s'agissait d'un fétu de paille. Hiémain fut entraîné à la renverse, écarté brutalement, frôlé, brûlé par la pellicule poisseuse qui couvrait les écailles. Il poussa un cri en apercevant sa culotte de grosse toile qui s'effiloçait et tombait en lambeaux. Il devina l'intention de la créature. Et il en fut horrifié.

« Il n'y a pas d'eau en dessous ! » Il s'exprima à voix haute et en pensée avec autant de force qu'il en était capable. « Des rochers. Seulement des rochers. Tu vas mourir. »

La mort est préférable.

Le serpent le dépassa en ondulant, déroulant ses anneaux l'un après l'autre comme on dévide une bobine de fil. Alors qu'il glissait devant lui, Hiémain prit conscience de l'effort considérable que la créature devait déployer pour mouvoir son corps engourdi et difforme. C'était un acte de désespoir. Elle ignorait si elle s'élançait vers la liberté ou la mort. Mais elle savait qu'elle laissait la captivité derrière elle.

Oui. Pardon de t'avoir tué.

« Ça ne fait rien », marmonna-t-il. Il n'était même pas sûr d'être mort. Il était hors de lui-même. Non. Plus grand que lui-même.

Comme dans la transe qui l'avait pris au monastère, quand il travaillait à son vitrail. Mais plus grand, beaucoup plus grand. La douleur de sa chair brûlée n'avait pas plus d'importance qu'une écharde irritante dans le talon. *Ah, soupira-t-il. Maintenant, je te vois clairement. Tu étais là tout le temps. Les serpents et les dragons dans mes fenêtres, dans mon art. Comment savais-tu que je viendrais à toi ?*

Comment as-tu su venir à moi ? demanda-t-elle en retour.

Mais elle n'attendit pas la réponse. Elle jaillit de la crevasse. Hiémain se raidit, il ne voulait pas entendre le bruit du choc lourd sur les rochers en contrebas. Mais ce fut justement sa taille qui la sauva. Elle s'étira de toute sa longueur depuis la grotte jusqu'à la plage en dessous, en faisant glisser la partie antérieure jusqu'à toucher le sable puis tira le reste de ses anneaux en ondulant comme un ver. Etrange. Bien qu'il n'y ait plus de contact physique, Hiémain demeurait conscient de sa présence. Le soleil brûlant cognait sur elle. Le sable collait à sa peau. Elle roula, désespérée, sur les rochers hérissés de bernicles, en épuisant ses dernières forces. Elle avait besoin d'être portée par l'eau. Elle avait besoin d'humecter ses ouïes. Le flux ne faisait que lui lécher le ventre. Ce n'était pas suffisant. Elle s'était tant démenée, et voilà qu'elle allait mourir sur la plage. Un combat aussi acharné, pour servir de pâture aux crabes et aux mouettes.

Hiémain sentit qu'il lui arrivait quelque chose de bizarre. Tout son corps réagissait, maintenant. Ses yeux gonflaient et se fermaient tandis que sa respiration sifflante s'échappait péniblement de sa gorge serrée. Ses yeux et son nez coulaient, il avait l'impression d'être écorché vif. Pourtant, il était debout, chancelant au bord de la crevasse. Sa chemise en lambeaux était entortillée autour d'une main. Il apercevait le corps vert doré du serpent sur la plage. Il le sentait cuire dans la chaleur torride. Il allait descendre le rejoindre.

Il fallait affronter l'étroit sentier. Il avança lentement le long du bord et, au troisième pas, il bascula en arrière et atterrit sur le corps mou du serpent. La chute fut amortie, certes, mais c'était bien la seule consolation qu'on pouvait trouver à tomber dans une poêle à frire grésillante. Il hurla de douleur. Trop, c'en était trop, la créature échappait à sa connaissance, et la substance qui recouvrait sa peau le rongait. Il roula et rebondit sur les rochers incrustés de patelles. Une vague afflua, lui lécha timidement le visage et se retira. Si la fraîcheur de l'eau fut une bénédiction, le sel était en revanche une malédiction cuisante sur sa peau à vif.

Le Plein.

Tout le désir d'un cœur immortel était contenu dans ce seul mot. Sa chemise était toujours entortillée autour de son bras étendu. Le tissu en lambeaux était alourdi par l'eau de mer. Il l'appliqua sur sa poitrine et rampa vers le serpent. Le monde était si obscur, et pourtant

le soleil de l'après-midi le frappait de ses rayons brûlants. Ou frappait-il le serpent ? Il réussit d'une secousse à se débarrasser des restes de sa chemise trempée qu'il jeta sur une ouïe de la créature. Mais l'étoffe ne recouvrit qu'une infime partie de sa tête.

Cela me fait quand même du bien. Nous te remercions tous.

Nous ? Il remua les lèvres mais ce n'était pas par les mots qu'elle partageait ses pensées.

Ma race. Je suis la dernière à pouvoir les sauver. Je suis Celle-Qui-Se-Souvient. Il est peut-être déjà trop tard. Mais s'il n'est pas trop tard, que je puisse encore les sauver, nous nous souviendrons de toi. Toujours. Console-toi avec cette pensée, créature de peu de souffles.

« Hiémain. Je m'appelle Hiémain. »

La vague suivante les atteignit en clapotant un peu plus haut. Au contact de l'eau le serpent se débattit faiblement et parvint à se soulever pour se rapprocher du rivage. C'était insuffisant. Egoïstement, Hiémain se demanda si, en roulant assez loin du serpent, il cesserait de partager sa souffrance. La sienne lui suffisait amplement. Puis il songea qu'il se donnait beaucoup trop de peine. Il resta étendu, immobile, et attendit que la vague suivante le soulève, pour qu'il puisse enfin nager vers ceux de sa race.

*

Au premier hurlement, Kennit s'était arrêté net. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

Le son avait résonné bizarrement. « Je ne sais pas », avait répondu Etta, mal à l'aise. Elle ouvrit les yeux tout grands et regarda autour d'elle. Elle se sentit tout à coup très petite et vulnérable. Le sentier et la forêt protectrices étaient bien loin derrière eux. Ici, il n'y avait que du sable et des rochers, le soleil éblouissant et l'eau à l'infini. A l'horizon, elle aperçut des nuages noirs. Le vent avait forcé, annonciateur de pluie. Elle ignorait ce qu'elle redoutait mais elle savait qu'il n'y avait nulle part où se protéger de la menace. Elle ne voyait rien d'inquiétant ; le cri paraissait n'avoir aucune provenance. Il fut suivi d'un silence sinistre.

« Qu'allons-nous faire ? » demanda Etta.

Les yeux pâles de Kennit parcoururent la plage dans toutes les directions. Il leva la tête vers le replat derrière eux. Lui non plus ne voyait rien. « On va continuer jusqu'au roc aux alcôves », commença-t-il, puis il s'arrêta.

Etta suivit la direction de son regard. L'animal qu'elle aperçut n'était pas tout à l'heure. Elle en était certaine. Il n'aurait pu se cacher nulle part et, cependant, il était là. La partie dressée de son corps avait la taille de Kennit et le reste se traînait comme une limace. Puis il

tendit ses membres antérieurs flexibles. D'une grâce impossible, ils se déplaçaient doucement avec, à leur extrémité, des mains écartées aux longs doigts palmés. Le corps était verdâtre et luisait d'humidité excepté aux endroits recouverts d'une pellicule jaune pâle. Ses yeux plats les fixaient d'un air agressif. « Allez-vous-en ! s'exclama-t-il. Allez-vous-en ! Elle est à nous ! » La voix sifflante, vibrante était lourde de menace. Il n'était jusqu'à son odeur qui ne soit effrayante, mais Etta n'aurait su dire pourquoi. Elle savait seulement qu'elle voulait s'en éloigner le plus possible. La créature était trop étrangère. Trop Autre. Elle saisit le bras de Kennit. « Allons-nous-en d'ici », supplia-t-elle en le tirant.

On eût dit qu'elle tirait sur le bras d'une statue. Il banda ses muscles et lui résista. « Non. Ne bouge pas, Etta. Ecoute-moi. C'est de la magie, un enchantement qu'il jette sur nous. Il te suggère ta peur. N'y cède pas. Il n'est pas si effrayant. (Avec un petit sourire supérieur, il tapota l'amulette à son poignet.) J'y suis invulnérable. Crois-moi. »

Elle s'efforçait de l'écouter, sans y parvenir. Le vent lui apportait la puanteur de l'animal, une odeur qu'elle reconnut instinctivement. Un cadavre en putréfaction. Cela la révolta tout comme le regard fixe de ces yeux plats. Elle eut envie de se couvrir pour se mettre hors d'atteinte de ces yeux-là. « Je t'en prie », supplia-t-elle, mais il avait planté son regard dans le regard de l'Autre. Il se secoua pour se dégager d'elle avec une force qui la surprit. Il l'avait oubliée. Elle pouvait courir, si elle voulait.

Où trouva-t-elle la force de rester sans bouger et d'observer ? Kennit narguait l'Autre avec un courage qu'elle jugea inimaginable. La béquille sous le bras, il fit d'abord quelques pas en direction de la créature. Etta distinguait la palmure entre ses longs doigts. « Allez-vous-en ! » cria l'Autre d'une voix menaçante.

Kennit se contenta de sourire et de hausser les épaules. « Par là », dit-il, et il la guida vers la piste qui menait au sentier de la forêt. Le soulagement l'envahit. Ils s'en allaient. Alors qu'il avançait péniblement sur le sable mouvant, elle marchait furtivement à ses côtés. Kennit tournait sans cesse la tête pour regarder l'Autre. Elle ne pouvait le lui reprocher mais elle était bien incapable d'en faire autant. Elle saisit le bas de sa manche et il la laissa s'accrocher à lui tandis qu'il poursuivait son chemin en boitant.

Il s'arrêta subitement et se tourna vers elle avec un large sourire. « Voilà. Maintenant, nous savons. Et on va devancer l'Autre. »

Elle jeta un coup d'œil effrayé par-dessus son épaule. L'animal ondulait rapidement sur le sable mais, malgré tous ses efforts, il paraissait se mouvoir lentement. Elle recommença à trembler de terreur, en sentant à nouveau autour d'elle l'odeur de la créature. Elle ne put maîtriser ses frissons.

« N'aie pas peur, lui ordonna Kennit vainement. Regarde comme il se dépêche maintenant, il croit qu'on s'enfuit. Ce qu'il cherche à protéger est dans cette direction. Viens. Aide-moi, il faut qu'on aille le plus vite possible. »

Elle ferma les yeux, absolument terrorisée. « Kennit, je t'en prie. Il va nous tuer.

— Etta ! (Il lui serra l'avant-bras comme dans un étau et la secoua.) Fais ce que je te dis. Je te protégerai. Allez, viens ! » Il recala la béquille sous son bras puis se remit en marche pour descendre vers la plage. Il se déplaçait au pas de course comme un animal à longues pattes, en balançant sa béquille. Les galets et le sable glissaient sous ses pas mais il gardait l'équilibre. Derrière eux retentit le cri d'indignation de l'Autre, qui se répéta en écho. Etta se retourna, saisie de terreur. Il y avait plusieurs Autres. Ils semblaient se dresser hors de terre, sourdre du sable. Elle courut comme le vent après Kennit. Elle trébucha une fois, ses mains glissèrent sur les rochers et le sable. Elle se remit péniblement debout, les paumes écorchées, les bottes remplies de petits galets. Elle courut.

Elle rattrapa Kennit au moment où éclata le second hurlement. Il pâlit subitement. « C'est Hiémain, dit-il haletant. Je sais que c'est lui. Hiémain ! On arrive, mon gars, on arrive. » Aussi incroyable que cela pût paraître, il força l'allure. Etta courait à grandes foulées à côté de lui. Les Autres progressaient derrière eux, en bombant le dos comme des morses. Certains portaient des tridents.

Quand ils atteignirent l'extrémité de la plage, Etta avait la bouche sèche et son cœur tambourinait dans sa poitrine. Il n'y avait rien en vue sauf le promontoire rocheux qui s'élevait au-dessus d'eux. Kennit regardait de droite à gauche en quête d'une piste ou d'une trace. Il rejeta la tête en arrière et inspira profondément. « Hiémain ! » beugla-t-il.

Il n'y eut pas de réponse. Il se retourna vers la vague déferlante des Autres. Le vent avait forcé et les premières gouttes d'une pluie tiède s'écrasaient sur le sable. « Kennit, fit Etta pantelante, la marée monte. Le canot nous attend. Peut-être Hiémain est-il retourné là-bas, au canot. »

Alors ils entendirent un hurlement de douleur.

Etta se figea mais Kennit n'hésita pas. Il entra dans l'eau, béquille et le reste. Elle n'était même pas sûre que le cri provenait de cette direction. Avec le vent, il était difficile de se faire une idée. Pourtant, elle le suivit. L'eau salée vint s'ajouter au sable et aux galets dans ses bottes. Elle jeta un regard angoissé en arrière. Les Autres avançaient toujours. A leur vue, elle se figea. Puis dans un grondement soudain, le vent et la pluie s'abattirent sur elle. L'éclat du jour disparut. Tout était obscur et gris, elle titubait dans les vagues après Kennit. Elle

s'agrippa à sa manche autant pour se guider que pour l'aider à résister au flux.

« Où allons-nous ? cria-t-elle à travers le grain d'été.

— Sais pas. Autour du promontoire ! » La pluie qui tombait à verse avait trempé ses cheveux noirs jusqu'aux épaules et les collait à son crâne. L'eau dégouttait de sa longue moustache. Il vacillait à chaque vague qui arrivait.

« Pourquoi ? »

Il ne répondit pas. Il continua à avancer et elle suivit, agrippée à sa manche. La pluie se refroidissait, les vagues étaient glacées. Elle essaya de ne penser qu'à leur progression, elle s'interdit de s'inquiéter du canot, de l'autre côté de l'île. Ils ne les abandonneraient pas ici. Certainement pas.

Soudain, Kennit poussa un cri et pointa le doigt. « Là ! Il est là ! »

Autour du promontoire s'étendait une petite plage rocheuse ceinte de falaises d'ardoise noire. Le corps de Hiémain se soulevait et retombait au rythme des vagues qui le baignaient. Près de lui, une chose immense, jaune verdâtre. A la façon dont elle se vautrait dans l'eau, on voyait qu'elle était vivante. Soudain, elle releva une tête énorme et Etta reconnut le corps difforme. C'était un serpent de mer échoué. Ses immenses yeux dorés roulaient vers elle. Une nouvelle vague vint les balayer et faillit soulever son corps. L'animal plongea la tête dans l'eau, la redressa et, lentement, la renversa en arrière, la secoua. Tout à coup, une grande crinière charnue se hérissa autour de son poitrail. Il ouvrit une gigantesque gueule rouge bordée de longs crocs blancs, et rugit dans le vent et la pluie.

« Hiémain ! répéta Kennit en hurlant.

— Il est mort, lui cria Etta. Il est mort, mon amour, tué par le serpent. Ce n'est plus la peine. Partons tant qu'il en est encore temps.

— Il n'est pas mort. Il a bougé. » Il y avait tant de frustration dans sa voix, il paraissait terrassé par le chagrin.

« C'est le jeu des vagues, dit-elle en le tirant doucement par le bras. Il faut y aller. Le navire.

— Hiémain ! »

Cette fois, on ne pouvait s'y méprendre : le garçon avait levé la tête. Ses traits étaient à peine reconnaissables, il était dans un tel état. Sa bouche enflée remua. « Kennit », gémit-il.

Elle crut à un cri de détresse. Alors le garçon reprit péniblement son souffle et s'écria : « Derrière vous. Les Abominations ! »

Un doigt palmé s'enroula mollement autour de la cuisse d'Etta. Elle hurla. Le cœur battant, les oreilles bourdonnantes, elle fit volte-face. Les yeux plats de poisson la fixaient, plantés haut sur un front surmonté d'un crâne chauve, obtus. La gueule béante, la mâchoire inférieure pendante, un orifice assez large pour engloutir une tête

d'homme.

Elle ne vit pas Kennit dégainer son poignard. Elle ne vit que la lame qui s'enfonçait dans la chair élastique. Le membre s'étira avant de se séparer du tronc. L'Autre éructa un grognement de protestation et saisit son membre sectionné. Kennit se baissa vivement, détacha la main toujours accrochée à la cuisse d'Etta, et la lança à l'Autre. « N'aie pas peur d'eux ! brailla-t-il. Sors ton couteau, femme ! As-tu oublié qui tu es ? » Il se détourna avec dédain pour accueillir le monstre suivant.

La question provoqua un déclic en elle, ou fut-ce le contact du manche du poignard dans sa main ? Elle dégaina, leva la tête pour hurler son défi à ces bêtes qui cherchaient à l'ensorceler. Elle porta un coup cinglant à un Autre, écorchant au passage la peau coriace. La créature se désintéressa d'elle, flottant dans l'eau avec une grâce dont elle était dépourvue sur la terre ferme. Kennit avait achevé celle qui s'en était prise à Etta mais les autres n'attaquaient plus, ils les évitaient et se déployaient en éventail pour encercler le serpent échoué et Hiémain.

« Elle est à nous !

— C'est notre déesse !

— Vous ne pouvez pas nous voler notre Oracle !

— Ce qu'on trouve sur la plage aux Trésors doit y rester ! »

Les Autres éructaient, coassaient comme des grenouilles.

Ils entouraient le serpent. Certains brandissaient d'un geste menaçant leurs petites lances pointues. Qu'avaient-ils l'intention de faire ? Massacrer le serpent ? Le garder quelque part ?

Quelles que soient leurs visées, Hiémain était résolu à s'y opposer. Il s'était péniblement remis sur pied mais Etta ne comprenait pas comment il parvenait à rester debout. Son corps était enflé comme celui d'un noyé. Ses yeux n'étaient plus que des fentes sous la saillie d'un front boursouflé. Mais il résistait à l'assaut des vagues en distribuant de grands coups au hasard pour se placer entre le serpent et ses bourreaux.

Il éleva la voix. « Abominations ! Reculez. Laissez partir librement Celle-Qui-Se-Souvient afin qu'elle accomplisse son destin. »

Ses paroles résonnèrent bizarrement, comme s'il récitait par cœur des mots d'une langue qu'il ne connaissait pas. Une vague faillit le renverser et souleva le corps massif du serpent. Sa queue enroulée retrouva son utilité. Il glissa sur une courte distance vers la mer. Encore quelques vagues, il se libérerait et disparaîtrait.

Les Autres parurent s'en rendre compte à leur tour. Ils bondirent en avant, en le lardant de coups de trident pour le pousser vers le rivage. L'un d'eux se rapprocha aussi de Hiémain. De sa main enflée, le garçon chercha le couteau pendu à sa taille. Il le tira et tenta de se ramasser en position de combat. Ce simple mouvement, qu'elle lui

avait appris, perça Etta au cœur. Elle restait là, la lame nue à la main, sans rien faire, alors qu'il était en train de mourir ? Impossible. Elle jaillit en avant, avec un cri aigu, pataugea frénétiquement dans l'eau et, quand elle fut tout près, elle plongea son poignard dans l'arrière-train de limace de l'animal. La lame rebondit sur la chair squameuse. Le monstre n'avait pas d'arme mais n'hésita pas à attaquer. Hiémain parvint à lui donner un bon coup avant que l'Autre ne l'attrape au poignet. Le garçon s'immobilisa subitement. Etta devina la terreur qui lui gelait le cœur au contact de la bête.

Elle porta un second coup, le couteau s'enfonça profondément, elle agrippa le manche à deux mains, le tira vers le bas et éventra l'Autre. Il ne saigna pas. Elle n'était même pas sûre qu'il sente quelque chose. Elle le frappa encore, plus haut. Kennit apparut près d'elle, s'acharna sur la main qui retenait Hiémain. L'Autre s'éloignait furtivement en entraînant le garçon.

Alors la tête du serpent s'arqua au-dessus d'eux. Il saisit l'Autre dans ses mâchoires, engloutit tête et épaules voûtées. Il souleva l'animal de l'eau puis le rejeta plus loin avec mépris. Hiémain chancela, déséquilibré par la lutte. Kennit lui empoigna le bras. « Je l'ai. Allons-y !

— Elle doit s'échapper. Ne les laissez pas la reprendre. Celle-Qui-Se-Souvient doit rejoindre les siens !

— Si tu veux parler du serpent, il fera comme il voudra, il n'a pas besoin de notre aide. Viens, mon gars. La marée monte. »

Etta prit l'autre bras de Hiémain. Il était presque aveugle, les yeux bouffis, et sa figure déclinait toutes les nuances de rouge. Comme une chenille estropiée, les trois bondirent vers le promontoire à travers les trombes de pluie. Les vagues avaient gagné en force, à présent, et l'eau leur arrivait aux genoux. Le courant ballottait les galets et le sable sous leurs pieds tandis qu'ils s'efforçaient de rejoindre le rivage. Etta ne comprenait pas comment Kennit pouvait conserver l'équilibre mais il s'agrippait à Hiémain, à sa béquille, et luttait vaillamment. Le promontoire avançait dans la mer. Il leur faudrait aller plus profond s'ils voulaient le contourner pour rejoindre la plage. Etta refusa de penser à la longue traversée de l'île vers un canot qui peut-être n'était plus là.

Elle ne regarda qu'une seule fois en arrière. Le serpent était libre, maintenant, mais il n'avait pas disparu. Il happait les Autres, un par tin, dans ses mâchoires. Il en lançait certains encore entiers et désarticulés, d'autres tombaient de sa gueule, coupés en deux. A côté d'Etta, Hiémain répétait sans cesse un seul mot avec une haine obsédante. « Abomination ! Abomination ! »

Une vague plus forte vint les frapper. Etta sentit se dérober le sable sous ses pieds puis se prit à trébucher. Elle s'accrocha à Hiémain

pour ne pas tomber. Alors qu'elle retrouvait son équilibre, une seconde vague les emporta tous les trois. Elle entendit le cri de Kennit, s'agrippa désespérément au bras de Hiémain pour ne pas couler. L'eau chargée de sable lui remplit le nez et la bouche. Elle se releva pantelante, ruisselante, cligna les yeux. Elle vit la béquille de Kennit flotter devant elle. Elle l'attrapa machinalement. Kennit était à l'autre bout. Il rampa jusqu'à elle puis lui prit le bras. « A la plage ! » leur commanda-t-il. Mais elle était désorientée. Elle avait beau tourner éperdument la tête dans tous les sens, elle n'apercevait que les falaises noires, l'eau écumante à leur pied et quelques fragments flottants des corps des Autres. Le serpent avait disparu, la plage aussi. Ils allaient se fracasser sur les rochers, être emportés au large et noyés. Elle se retint désespérément à Kennit. Hiémain n'était qu'un poids mort qu'elle halait. Il se débattait faiblement dans l'eau.

« *Vivacia* », dit Kennit près d'elle.

Une lame les enleva plus haut. Elle aperçut la plage incurvée. Comment se faisait-il qu'ils s'en soient éloignés à ce point, et si vite ? « Par là ! » cria-t-elle. Elle se sentait entravée entre ses deux compagnons. Elle se pencha en direction du rivage et donna de furieux coups de pied mais le flux les éloignait inexorablement de la grève. « On n'y arrivera jamais ! » s'écria-t-elle au comble de la frustration. Giflée par une vague, elle suffoqua. Quand elle put voir à nouveau, elle faisait face à la plage. « Par là, Kennit ! Par là ! Voilà le rivage !

— Non, corrigea-t-il, transfiguré par la joie. Par là. Le navire est par là. *Vivacia* ! On est ici ! »

Etta tourna la tête avec lassitude. La vivenef se dirigeait vers eux à travers la pluie battante. Elle apercevait les matelots sur le pont qui s'échinaient à amener un canot. « Ils n'arriveront jamais jusqu'à nous, fit-elle, désespérée.

— Crois en la chance, ma chérie. Crois en la chance ! » la reprit Kennit sur un ton de reproche. De sa main libre, il se mit à pagayer en direction du navire.

*

Il eut vaguement conscience de son sauvetage, qui l'irrita considérablement. Il était si vivant, si plein de souvenirs, il aurait aimé rester tranquille et tout absorber. Mais ils s'accrochaient à lui sans répit. La femme ne cessait pas de le secouer, de lui crier d'une voix perçante de rester éveillé, rester éveillé. Il y avait une voix d'homme, qui n'arrêtait pas de hurler qu'elle devait lui lever la tête, lui garder la tête hors de l'eau, il est en train de se noyer, tu ne vois pas ? Hiémain aurait voulu qu'ils se taisent tous les deux et le laissent tranquille.

Il se rappelait tant de choses. Il se rappelait son destin, comme il se rappelait toutes les vies qu'il avait vécues avant celle-ci. Soudain, tout fut si net. Il était sorti de l'œuf pour être le dépositaire de tous les souvenirs, pour tous les serpents. Il les renfermerait en lui jusqu'au jour où chacun serait prêt à venir à lui et à régénérer à son contact leur héritage légitime. Il serait celui qui les guiderait vers leur patrie, loin en amont du fleuve, où ils trouveraient la sécurité et le sol particulier où ils pourraient fabriquer leurs cocons. Il y aurait des guides qui les attendraient dans le fleuve pour les protéger au cours de leur voyage, qui monteraient la garde près d'eux jusqu'au jour de leur métamorphose. Cela faisait si longtemps, mais il était libre, désormais, et tout irait bien.

« Prenez Hiémain d'abord. Il est inconscient. »

C'était la voix de l'homme, épuisée mais toujours autoritaire. Une autre voix cria : « Par le souffle de Sâ ! Il y a un serpent. Juste en dessous, montez-les à bord, vite, vite !

— Il l'a frôlé. Embarquez le gamin, vite ! »

Une confusion de mouvements, et puis la douleur. Son corps ne savait plus se courber ; il était trop enflé. Ils le plièrent cependant, le saisirent par les membres et le hissèrent du Plein dans le Manque. Ils le lâchèrent sur une surface dure et irrégulière. Il resta étendu, suffoquant, en espérant que ses ouïes ne se dessécheraient pas complètement avant qu'il puisse s'échapper.

« Qu'est-ce qu'il a sur lui ? Ça me brûle les mains !

— Lavez-le entièrement. Débarrassez-le de ce truc, dit quelqu'un.

— Amenons-le d'abord au navire.

— Je ne crois pas qu'il tiendra jusque-là. Nettoyez-lui au moins la figure. »

On lui frotta la face. Ça faisait mal. Il ouvrit les mâchoires et essaya de rugir. Il expulsa des toxines mais sa crinière ne voulait pas se dresser. C'était trop douloureux. Il glissa de cette vie dans la précédente.

Il déploya ses ailes et prit son essor. Des ailes écarlates, le ciel bleu. En dessous, des champs verdoyants, des moutons gras et blancs pour se nourrir. Au loin, les tours étincelantes d'une cité. Il pouvait chasser, ou il pouvait aller à la cité pour se nourrir. Au-dessus de la cité, une tornade de dragons décrivait des cercles comme des poissons brillants pris dans un tourbillon. Il pouvait les rejoindre. Les habitants de la cité viendraient le saluer en chantant, ravis qu'il les honore d'une visite. Des êtres si simples, qui vivaient à peine le temps de quelques souffles. Lequel de ces plaisirs le tentait davantage ? Décision difficile. Il planait, emprisonnant le vent sous ses ailes et glissant dans le ciel.

« Hiémain. Hiémain. Hiémain. »

Une voix d'homme, qui venait battre contre son rêve et le brisait en mille morceaux. Il remua à contrecœur.

« Hiémain. Il nous entend. Il a bougé. Hiémain ! » La femme ajouta sa voix à celle de l'homme.

Cette très antique magie, l'utilisation du nom pour entraver un homme, le captura. Il était Hiémain Vestrit, un simple humain, et il avait mal, si mal. Quelqu'un le toucha et aviva sa souffrance. Il ne pouvait plus leur échapper, désormais.

« Tu m'entends, fiston ? Nous sommes presque au navire. Bientôt, on pourra te soulager. Reste éveillé. Tiens bon. »

Le navire. *Vivacia*. Il eut un mouvement de recul, saisi d'horreur. Si les Autres étaient Abomination, qu'était-elle ? Il inspira. C'était pénible d'inspirer et plus pénible encore d'exhaler les mots. « Non, gémit-il, non.

— On sera bientôt sur *Vivacia*. Elle va t'aider. »

Il ne pouvait pas parler. Sa langue était trop enflée. Il ne pouvait pas les supplier de ne pas le ramener au navire. Une partie de lui persistait à l'aimer tout en sachant ce qu'était la vivenef. Comment pourrait-il le supporter ? Pourrait-il lui cacher ce qu'il savait ? Pendant si longtemps, elle s'était crue vraiment vivante. Il ne devait pas lui apprendre qu'elle était morte.

*

Jamais la mer ne leur avait résisté à ce point. Etta était accroupie à l'arrière, embrassant le corps trempé de Hiémain. Les quatre matelots souquaient dur. Sous l'effort, leurs yeux exorbités montraient le blanc. Ils luttaienent contre deux courants contraires : l'un en direction de *Vivacia*, l'autre qui empoignait la petite embarcation et l'entraînait comme un chien avec son os. La pluie les cinglait, le vent les poussait, la mer les tirait. Kennit était blotti à l'avant. Il avait perdu sa béquille quand on l'avait sorti de l'eau. Etta le distinguait à peine à travers le rideau de pluie. Les cheveux de Kennit étaient collés à son crâne et sa moustache s'était complètement raidie. Dans un moment d'accalmie, Etta crut apercevoir la *Marietta* au large. Ses voiles pendaient mollement de la mâture et le soleil miroitait sur ses ponts. L'instant d'après, Etta chassait l'eau de ses yeux en battant des cils. Ce qu'elle avait vu était impossible.

Hiémain pesait lourd sur ses jambes. En se penchant sur son visage, elle pouvait entendre sa respiration sifflante. « Hiémain. Hiémain. Continue à respirer. Respire. » Eût-elle trouvé son corps ailleurs par hasard, elle ne l'aurait pas reconnu. Ses grosses lèvres informes remuaient vaguement mais il n'en sortait aucun son.

Elle leva les yeux. Le regarder lui était insupportable. Kennit était

entré dans sa vie et lui avait appris à être aimée. Il lui avait donné Hiémain et il avait appris l'amitié. Maintenant ce fichu serpent allait lui voler tout cela, alors qu'elle venait seulement de le découvrir. Ses larmes salées se mêlaient à la pluie ruisselant sur son visage. C'était insupportable. N'avait-elle réappris à ressentir des émotions que pour subir ce tourment ? L'amour, aussi grand qu'il soit, peut-il jamais compenser la souffrance qu'on éprouve à sa perte ? Il ne lui était même pas possible de le tenir pendant qu'il mourait car l'humeur visqueuse qui le recouvrait rongait ses vêtements et, quand elle l'effleurait, elle lui arrachait la peau. Elle le berçait sans le serrer, tandis que le canot se balançait, se cabrait sauvagement, sans paraître se rapprocher de la *Vivacia*.

Elle releva la tête et s'efforça de voir à travers l'orage. Elle surprit le regard de Kennit qui la dévisageait. « Ne le laisse pas mourir ! » ordonna-t-il d'une voix forte.

Elle se sentait impuissante. Elle ne pouvait même pas le lui dire. Elle le vit s'accroupir et crut qu'il allait ramper dans le canot pour l'aider, d'une façon ou d'une autre. Mais il se leva soudain, pilon et pied solidement ancrés. Il lui tourna le dos ainsi qu'aux rameurs et fit face à la tempête qui leur opposait une telle résistance. Il rejeta la tête en arrière. Le vent faisait claquer les manches de sa chemise blanche sur ses bras et flotter ses cheveux si noirs derrière lui.

« NON ! » hurla-t-il dans la tempête. « Pas maintenant ! Pas alors que je touche au but ! Tu ne peux pas m'avoir, tu ne peux pas avoir mon navire ! Par Sâ, par El, par Eda, par le Dieu des Poissons, par tous les dieux sans nom, je jure que tu ne m'auras pas, ni moi ni ce qui m'appartient ! » Il tendit les mains en griffes, comme s'il voulait saisir à bras le corps le vent qui les défiait.

« KENNIT ! »

La voix de *Vivacia* éclata à travers la tempête. Elle leur ouvrait ses bras de bois, se penchait vers la petite embarcation comme si elle voulait s'arracher du navire pour aller à la rencontre du pirate, la chevelure au vent. Une vague la heurta qu'elle prit assez profond pour inonder son pont. Mais elle monta à la lame, les mains toujours tendues. La bourrasque contre laquelle elle luttait menaçait de la balayer et, pourtant, elle se tendait vers lui, au mépris de sa propre sécurité.

« Je vivrai ! » beugla Kennit dans l'orage. « Je l'exige. » D'une main il saisit son poignet qu'il brandit dans la tempête. « JE L'ORDONNE ! » rugit-il.

Le roi accomplit son premier miracle.

Alors, des abysses, l'animal monta à son commandement. Le serpent surgit à l'arrière du canot. Il ouvrit tout grand les mâchoires et ajouta son rugissement à celui de Kennit. Etta se recula, pauvre petit

être ridicule qu'elle était, serrant Hiémain contre sa poitrine. Elle chercha à tâtons son poignard perdu depuis longtemps tout en gémissant de terreur et de désespoir.

Alors le serpent de mer, tout immense qu'il soit, courba la tête sous la volonté de Kennit, s'inclina devant celui qui se dressait à l'avant, bravant la tempête. Le pirate se retourna en entendant la voix des matelots. Le visage livide et crispé, il pointa le doigt sur l'animal, la bouche ouverte, mais s'il parla, le vent emporta ses paroles. Plus tard, les rameurs raconteraient au reste de l'équipage que, quel que fût l'ordre qu'il avait donné, les oreilles humaines n'étaient pas destinées à l'entendre. Le serpent posa son large front sur la poupe et poussa. Soudain, le petit canot fendit l'eau vers la *Vivacia*. Kennit, épuisé par cette démonstration de puissance, se rassit brusquement à l'avant. Etta n'osa pas le regarder. Son visage irradiait d'une émotion que seuls, peut-être, les élus des dieux sont susceptibles d'éprouver.

L'arrière de la modeste embarcation fumait, exhalant une odeur âcre, là où l'humeur visqueuse du serpent la touchait. Il aurait été déloyal de la part d'Etta d'avoir peur car l'animal agissait sur l'ordre de Kennit. Elle se pencha sur le corps de Hiémain, le tenant aussi tendrement que possible tandis que le serpent les poussait dans les vagues. Il n'avait pas pitié du frêle esquif, le forçait à travers les lames qui leur résistaient. Les nageurs abandonnèrent leurs avirons et se blottirent au fond du canot, muets de terreur et d'effroi sacré.

La *Vivacia* piquait du nez en avançant obstinément vers eux. On aurait dit à un moment que deux océans se heurtaient dans un tourbillon. La lame, les vents étaient affolés. Le souffle du monde les cinglait, menaçait de leur arracher vêtements et cheveux. Etta était assourdie par la violence des éléments mais le serpent continuait inexorablement à pousser l'embarcation. Soudain ils se retrouvèrent courir au même vent et dans le même courant que *Vivacia*. Joyeusement, la mer et l'air les happèrent et s'entendirent avec le serpent pour les réunir. Le vent et le courant que *Vivacia* refoulait emportèrent le canot vers ses bras tendus. Elle prit une lame de plein fouet. Les matelots qui attendaient à la proue du navire, prêts à lancer les filins, s'agrippèrent, éperdus, à la lisse pour éviter d'être balayés par l'eau verte.

Mais quand *Vivacia* émergea de la vague qui l'avait brièvement submergée, elle cueillit la frêle embarcation au creux de ses grands bras. Elle se souleva avec la lame en tenant le canot serré contre elle. Etta ne s'était jamais trouvée aussi près de la figure de proue. Alors qu'elle les portait ainsi au-dessus des flots, elle s'exclama d'une voix tonitruante : « Merci, merci ! Bénie sois-tu, mille fois, sœur de la mer. Merci ! » Des larmes de joie argentées ruisselaient sur le visage sculpté de la vivenef et tombaient comme des bijoux dans l'eau.

Tandis que les matelots effrayés faisaient des pieds et des mains pour rejoindre leurs compagnons sur le pont, Kennit, toujours assis à l'avant du canot, riait à gorge déployée. Des accents de folie résonnaient dans son hilarité, c'était bien le moins effrayant de son aspect à cet instant. Car, quand ses hommes tendirent les bras pour le hisser à bord, le grand serpent vert et or émergea de l'abîme déchaîné et le contempla fixement. Etta se sentit entraînée dans le tourbillon de ce regard doré. Elle plongeait les yeux au fin fond des yeux de l'animal et faillit comprendre... quelque chose.

Alors, le serpent poussa un ultime rugissement et disparut dans le gouffre subitement apaisé.

Le canot se disloquait autour d'eux, les bordés se déclinquaient tandis que la poupe s'affaissait. *Vivacia* laissa tomber les morceaux de bois désormais inutiles, berça Etta et Hiémain. Puis elle les enleva pour les remettre aux mains impatientes qui les saisirent et les halèrent à bord. « Doucement, doucement ! cria-t-elle quand ils prirent Hiémain. Apportez de l'eau douce. Découpez ses habits et versez sur lui de l'eau et du vin. Alors... alors... »

Vivacia poussa tout à coup un cri de stupéfaction. Elle joignit ses mains fumantes, comme si elle priait. « Je te connais ! Je te connais ! »

Kennit tendit le bras vers Etta qui rampait sur le pont. Ses longs doigts fins s'arrondirent autour de sa joue. « Je vais m'en occuper, ma chérie », lui dit-il. Cette même main, qui avait commandé à la mer et au serpent effleurait sa peau. Etta retomba sur le pont et perdit connaissance.

*

Kennit avait suivi le conseil d'Etta, faute de mieux. Enveloppé lâche dans un drap, le garçon dormait à présent dans le lit du pirate. Sa respiration était sifflante. Il était affreux à voir.

Son corps était si enflé qu'il en était presque difforme. La peau cloquée se soulevait. L'humeur visqueuse du serpent avait traversé ses vêtements, et fondu ensemble épiderme et tissu. Quand on l'avait lavé, de grands lambeaux de peau s'étaient détachés, laissant des plaques de chair à vif. C'était heureux qu'il soit inconscient, songeait Kennit. Sans quoi, la douleur aurait été atroce.

Le pirate se leva avec raideur. Il était assis au pied du lit. Maintenant que la tempête s'était calmée, il avait le temps de réfléchir. Mais il ne le voulait pas. Il y avait des choses qu'il était préférable de ne pas examiner de trop près. Il ne demanderait pas à *Vivacia* ce qui l'avait poussée à abandonner son poste dans la baie Trompeuse pour venir le chercher. Il ne s'interrogerait pas sur le comportement du serpent. Il ne tenterait pas d'altérer la révérence

servile que l'équipage lui témoignait depuis lors.

On frappa à la porte et Etta entra. Ses yeux allèrent de Hiémain à Kennit. « Je t'ai préparé un bain », dit-elle, puis elle s'interrompit. Elle le regarda comme si elle ne savait plus comment l'appeler. Il ne put s'empêcher de sourire.

« C'est bien. Veille-le. Fais ce que tu crois bon pour le soulager. Donne-lui à boire dès qu'il bouge. Je peux prendre mon bain seul.

— Je t'ai préparé des vêtements secs, parvint-elle à articuler. Et un repas chaud t'attend. Sorcor est à bord et demande à te voir. Je ne savais que lui dire. La vigie sur la *Marietta* a tout vu. Sorcor allait le faire fouetter pour en avoir menti. Je lui ai affirmé que le matelot n'avait pas menti... » Elle resta à court de mots.

Il la regarda. Elle avait passé une ample robe de laine. Ses cheveux humides lissés sur le crâne lui firent penser à une tête de phoque. Elle le dévisagea, ses mains brûlées étaient jointes, son souffle court et précipité.

« Et quoi d'autre ? » demanda-t-il doucement.

Elle s'humecta les lèvres. « J'ai trouvé ça dans ma botte. Quand je me suis changée. Je crois... ça doit venir de l'île des Autres. »

Elle lui tendit les mains. Au creux de ses paumes, pas plus gros qu'un œuf de caille, se nichait un bébé. Le nourrisson était recroquevillé dans son sommeil, les yeux clos, des cils sur ses joues, ses minuscules genoux ronds ramassés contre sa poitrine. Quelle que soit la matière dont il était fait, le grain imitait à la perfection le rose frais d'une chair d'enfant. Une petite queue de serpent s'enroulait autour de son corps.

« Qu'est-ce que ça signifie ? » demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

Kennit effleura le bébé du bout du doigt, sa peau tannée paraissait sombre sur celle de l'enfant. « Je crois que nous le savons tous les deux, non ? » déclara-t-il avec solennité.

TROIS-NOUES

« Je me plais bien ici. C'est comme si on habitait une cabane dans les arbres. » Selden était assis au pied du divan où elle était allongée. Il tressautait d'un air rêveur en parlant. D'où tirait-il son énergie ? Malta aurait voulu que sa mère vînt et le chassât de la pièce.

« J'ai toujours pensé que ta place était dans un arbre, dit Malta d'une voix alanguie, pour taquiner son frère. Pourquoi ne vas-tu pas jouer ? » Il la regarda fixement, comme un hibou, puis sourit avec circonspection. Il parcourut le salon des yeux puis se rapprocha d'elle sur le divan. Il s'assit sur son pied, elle grimaça et se dégagea. Tout son corps était encore douloureux.

Selden se pencha très près et chuchota : « Malta ? Fais-moi une promesse. » Elle se recula. Il avait mangé de la viande épicée. « Laquelle ? » Il regarda de nouveau autour de lui. « Quand tu te marieras avec Reyn, est-ce que je pourrai vivre avec vous à Trois-Noues ? »

Elle se garda de lui répondre que son mariage avec Reyn était fort improbable. « Pourquoi ? »

Il se redressa en balançant les jambes. « Je me plais bien ici. J'ai des amis pour jouer et je vais prendre mes leçons avec des fils Khuprus. J'adore les ponts qui se balancent. Mère a toujours peur que je tombe mais la plupart ont des filets fixés en dessous. J'aime bien observer les oiseaux de feu qui se baignent dans les bas-fonds du fleuve. (Il marqua une pause puis ajouta hardiment :) Ce qui me plaît aussi, c'est que les gens ne sont pas tout le temps inquiets. (Il se pencha davantage et reprit :) Et j'aime la vieille cité. J'y suis allé en douce hier soir, avec Vilie, quand tout le monde dormait. Ça donne la chair de poule. J'ai adoré.

— Tu étais dans la cité quand la terre a tremblé, la nuit dernière ?

— C'était ça, le plus formidable ! s'exclama-t-il, les yeux brillants à l'évocation de l'aventure.

— Eh bien, ne recommence pas. Et ne le dis pas à maman, lui conseilla-t-elle machinalement.

— Tu me prends pour un idiot ? fit-il d'un air supérieur.

— Oui », rétorqua-t-elle.

Il eut un sourire hilare. « Je vais aller chercher Vilie. Il m'a

promis de m'emmener dans un de ces gros bateaux, si on peut en chiper un sans se faire remarquer.

— Fais attention, le fleuve va le ronger sous vos pieds. »

Il la gratifia d'un regard condescendant. « C'est un mythe. Oh, s'il y avait un tremblement de terre et que l'eau blanchisse, alors elle pourrait ronger vite. Mais Vilie dit qu'un gros bateau dure dix jours, des fois plus si le fleuve coule normalement. Ils durent encore plus longtemps si on les tire au sec la nuit, qu'on les retourne et qu'on fait pipi dessus.

— Pouah ! Ça, c'est sûrement un mythe. On t'a raconté ça pour que tu te ridiculises en le répétant.

— Non. Vilie et moi on a vu des hommes pisser sur les bateaux, avant-hier soir.

— Va-t'en, sale gamin. » Et elle tira à elle la courtepointe.

Il se leva. « Est-ce que je peux vivre avec vous quand tu seras mariée ? Je ne veux plus jamais retourner à Terrilville.

— On verra », dit-elle avec fermeté. Retourner à Terrilville ? Elle se demanda s'il existait encore une ville de ce nom. Aucune nouvelle de grand-mère depuis leur arrivée, et il était peu probable qu'on en reçoive. Les seuls messages que les oiseaux rapportaient et emportaient concernaient la guerre. Le *Kendri* qui les avait emmenés sur le fleuve était la seule vivenef à faire le voyage. Toutes les autres patrouillaient à l'embouchure du fleuve et autour du port de Terrilville, cherchant à refouler non seulement les galères chalcédiennes mais les serpents de mer. Ces derniers temps, les eaux de l'estuaire en étaient infestées.

Avec la soudaineté d'un oiseau qui prend son vol, Selden sauta du divan et fila. Malta secoua la tête en le suivant des yeux. Il s'était rétabli si rapidement. Non seulement rétabli mais plus encore : il était devenu quelqu'un. Était-ce ce que les parents voulaient dire quand ils regrettaient que les enfants grandissent trop vite ? Elle se sentait presque sentimentale en songeant à son agaçant petit frère. Elle se demanda avec ironie si cela signifiait qu'elle grandissait, elle aussi.

Elle se rallongea sur le divan et referma les yeux. Les fenêtres de la pièce étaient ouvertes, l'air du fleuve pénétrait par l'une et ressortait par l'autre. Elle s'était presque habituée à l'odeur. On gratta légèrement à la porte.

« Eh bien, vous avez l'air d'aller beaucoup mieux, aujourd'hui. » La guérisseuse était une optimiste chronique.

« Merci. » Malta n'ouvrit pas les yeux. La femme ne portait pas de voile. Son visage avait l'aspect granuleux d'un petit pain. La peau de ses mains était aussi rêche que les coussinets sous les pattes de chien. Malta avait la chair de poule quand la femme la touchait. « Ce dont j'ai surtout besoin, c'est de repos, ajouta Malta dans l'espoir qu'on la

laisse tranquille.

— Rester allongée sans bouger est en fait ce qu'il y a de plus nocif pour vous. Votre vision est redevenue normale, m'avez-vous dit. Vous ne voyez plus en double ?

— Ma vision me paraît parfaite, affirma Malta.

— Vous mangez bien, et vous digérez bien ?

— Oui.

— Plus de vertiges ?

— Sauf quand je fais des mouvements brusques.

— Alors vous devriez vous lever et vous promener. » La femme s'éclaircit la gorge, un bruit mouillé. Malta réprima un mouvement de recul. La guérisseuse renifla bruyamment, comme si elle reprenait son souffle, puis poursuivit : « Vous n'avez rien de cassé. Il faut vous secouer et marcher, pour faire bouger vos membres. Si on reste trop longtemps couché, le corps oublie. Vous pouvez devenir invalide. »

Une réplique acerbe n'aboutirait qu'à rendre la femme plus insistante. « On verra cet après-midi, peut-être.

— Plus tôt que cela. Je vais envoyer quelqu'un pour vous accompagner. C'est ce dont vous avez besoin pour guérir. J'ai fait mon travail. Maintenant, à vous de faire le vôtre.

— Merci », dit Malta d'une voix distante. La guérisseuse était singulièrement dénuée de compassion pour quelqu'un de sa profession. Malta serait endormie quand l'aide de la guérisseuse arriverait. Elle doutait fort qu'on se risque à la déranger. C'était le seul avantage que lui avait procuré sa blessure : elle avait pu enfin dormir sans faire de rêves. A nouveau elle pouvait s'évader dans le sommeil, elle pouvait oublier la méfiance de Reyn à son égard, la captivité ou la mort de son père, jusqu'à l'odeur de Terrilville en flammes. Elle pouvait oublier que sa famille était indigente, qu'elle-même était le gage d'un marché conclu avant sa naissance. Elle pouvait fuir ses échecs.

Elle écouta le frottement des pas de la guérisseuse qui sortait. Elle se força à dormir mais sa paix avait été irrémédiablement troublée. D'abord, sa mère était venue, accablée de chagrin et d'inquiétude, tout en se comportant comme si Malta était son unique souci. Puis Selden, puis la guérisseuse. Le sommeil avait fui.

Elle renonça et ouvrit les yeux. Elle scruta le plafond voûté. Le treillage lui rappelait un panier. Trois-Noues ne ressemblait certes pas à ce qu'elle avait imaginé. Elle s'était figuré une grande demeure en marbre dans une cité aux beaux édifices, aux routes larges ; des chambres ornées de bois sombre et de pierre, de vastes salles de bal et de longues galeries. Mais Selden l'avait exactement décrite : une ville de cabanes dans les arbres. De petites pièces aériennes, reliées entre elles par des ponts oscillants, se balançaient aux branches d'arbres

immenses, au bord du fleuve. Tout était construit, dans les hauteurs ensoleillées, aussi légèrement que possible. Certaines pièces étaient à peine plus larges que de très grands paniers en osier qui s'agitaient comme des cages à oiseau au gré du vent. Les enfants dormaient dans des hamacs et s'asseyaient sur des suspentes. On avait exploité toutes les utilisations des joncs et des rameaux. Les faîtes étaient immatériels, la ville n'était que l'ombre de l'ancienne cité mise au pillage.

Quand on descendait dans les profondeurs de Trois-Noues, l'aspect se modifiait. Du moins s'il fallait en croire Selden. Malta ne s'était pas aventurée hors de sa chambre depuis qu'elle y avait repris connaissance. Les pièces ensoleillées comme le salon où elle se trouvait étaient perchées au sommet des arbres tandis que, plus bas, les ateliers, les tavernes, les entrepôts et les boutiques baignaient perpétuellement dans une pénombre crépusculaire. Entre les deux étaient distribuées les pièces plus importantes des maisons des Marchands du désert des Pluies, les salles à manger, les cuisines et les salles de réunion. Ces dernières étaient construites en planches et en poutres. Keffria lui avait dit que certaines, grandioses, chevauchaient plusieurs arbres, et n'avaient rien à envier aux plus somptueuses demeures de Terrilville. Là était exposée la *Fortune* des Marchands, non seulement les trésors de l'ancienne cité mais toutes les superfluités que leur commerce de produits exotiques leur avait procurées. Keffria avait essayé d'attirer Malta hors de son lit en lui décrivant l'art et la beauté qu'on pouvait y admirer. Sa fille n'avait pas été tentée. Puisqu'elle avait tout perdu, elle n'avait aucun désir de s'extasier devant la *Fortune* d'autrui.

Non loin du chenal, Trois-Noues se balançait et pendillait au-dessus des berges du fleuve du désert des Pluies. Mais le cours d'eau n'avait pas de rives proprement dites. Les marécages, le bournier et les tourbières mouvantes s'étendaient depuis le fleuve jusque loin sous les arbres. Les eaux corrosives étaient souveraines et coulaient à leur gré. Un lopin de terre ferme pouvait soudain commencer à bouillonner puis s'enfoncer et disparaître dans la vase. On ne se fiait pas au sol sous les pieds. Les pilotis qu'on y plantait étaient corrodés ou s'écroulaient lentement. Seules les longues racines des arbres paraissaient en mesure d'assurer une certaine stabilité. Malta n'avait jamais vu ni même imaginé d'arbres semblables. La seule fois où elle s'était risquée à jeter un coup d'œil par sa fenêtre, elle n'avait pu apercevoir le sol. Le feuillage et les ponts lui cachaient la vue. Sa chambre était perchée sur une fourche. Une passerelle au-dessus de la branche protégeait l'écorce du piétinement. Deux hommes pouvaient y marcher de front. L'escalier en colimaçon, qui descendait le long du tronc, rappelait à Malta une rue animée, avec ses marchands installés sur les paliers.

La nuit, des gardes patrouillaient, veillaient à maintenir allumées les lanternes des escaliers et des ponts. La nuit donnait un air de fête à la cité qui resplendissait de colliers de lumières. Les gens du désert des Pluies jardinaient dans des hamacs et des auges de terre suspendus aux arbres. Les fourrageurs disposaient de leurs propres allées, dans les ramures et au-dessus des marécages. Ils cueillaient les fruits exotiques, les fleurs, attrapaient les oiseaux de la jungle. L'eau était distribuée par un système tentaculaire de réservoirs pluviaux car on ne pouvait guère espérer vivre longtemps en buvant l'eau du fleuve. Les bateaux à fond épais, creusés dans des troncs d'arbres verts, étaient tirés au sec la nuit et accrochés aux arbres. Ils constituaient le moyen provisoire de transport entre les « maisons », en complément des ponts oscillants et des voituresses à poulies qui reliaient les arbres. Ceux-ci soutenaient la cité tout entière. Un tremblement de terre qui faisait bouillonner et béer le sol spongieux ne provoquait qu'un doux balancement des ramures.

En bas, il y avait l'ancienne cité, bien sûr, qui d'après les descriptions de Selden ne formait guère qu'une bosse dans le marais. La petite surface de terre ferme alentour était dévolue aux ateliers pour le sauvetage et l'exploration de la cité. Personne n'y vivait. Quand elle en avait demandé la raison à Selden, il avait haussé les épaules. « On devient fou si on passe trop de temps dans la cité. » Puis il avait penché la tête et ajouté : « Vilie dit que Reyn est peut-être déjà fou. Avant qu'il soit amoureux de toi, il passait plus de temps en bas que quiconque avant lui. Il a failli avoir la maladie du fantôme. » Il avait regardé autour de lui. « C'est ce qui a tué son père, tu sais, avait-il ajouté dans un chuchotement étranglé.

— C'est quoi, la maladie du fantôme ? avait-elle demandé, intriguée malgré elle.

— Je ne sais pas. Pas vraiment. On se noie dans les souvenirs. C'est ce qu'a dit Vilie. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je n'en sais rien. » La toute récente propension qu'avait Selden à poser des questions était presque pire que son mutisme de naguère.

Elle s'étira sur le divan puis se blottit à nouveau sous la courtépointe. La maladie du fantôme. Se noyer dans les souvenirs. Elle secoua la tête et ferma les yeux.

Un nouveau grattement à la porte. Elle ne répondit pas. Elle resta immobile et adopta une respiration lente et profonde. Elle entendit grincer les gonds. Quelqu'un entra dans la chambre, s'approcha du lit et la regarda. Ce quelqu'un se tenait juste au-dessus d'elle et l'observait dans son sommeil simulé. Malta continua à faire semblant de dormir et attendit que l'intrus s'en aille.

Mais une main gantée lui effleura le visage.

Elle ouvrit vivement les yeux. Un homme voilé se tenait près

d'elle. Tout de noir vêtu.

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » Elle se recula et agrippa la courtépointe.

« C'est moi. Reyn. Il fallait que je vous voie. » Il eut l'audace de s'asseoir au bord du divan.

Elle remonta les pieds pour éviter tout contact avec lui. « Vous savez que je ne veux pas vous voir.

— Je sais bien, admit-il à contrecœur. Mais on n'obtient pas toujours ce que l'on veut, n'est-ce pas ?

— Vous, si, à ce qu'il paraît », répondit-elle avec amertume.

Il se leva en soupirant. « Je vous l'ai dit. Je vous l'ai écrit, dans toutes les lettres que vous m'avez renvoyées. J'étais désespéré, ce jour-là. J'aurais raconté n'importe quoi pour que vous veniez avec moi. Néanmoins, je n'ai pas l'intention de faire valoir le contrat de la vivenef passé entre nos deux familles. Je ne vous prendrai pas comme paiement de la dette, Malta Havre. Je ne vous obtiendrai pas contre votre volonté.

— Pourtant, je suis ici, fit-elle remarquer d'un ton mordant.

— Vivante, ajouta-t-il.

— Ce n'est pas grâce aux hommes que vous avez envoyés aux trousseaux du Gouverneur, rétorqua-t-elle, acide. Ils m'ont laissée pour morte.

— Je ne savais pas que vous étiez dans la voiture. » Il s'excusait d'une voix contrainte.

« Si vous aviez eu suffisamment confiance en moi pour me dire la vérité au bal, je n'aurais pas été dans cette voiture. Ni ma mère, ni ma grand-mère, ni mon frère. Votre manque de confiance a failli nous coûter la vie à tous. Elle a coûté la vie à Davad Restart qui n'était coupable que de sottise et de cupidité. Si j'avais péri, vous auriez été responsable. Peut-être m'avez-vous sauvé la vie, mais ce n'est qu'après avoir failli me la ravir. » C'étaient les paroles qu'elle avait tant désiré lui lancer au visage depuis qu'elle avait reconstitué les événements de cette soirée-là. Cette lucidité avait pétrifié son âme. Elle s'était si souvent répété les mots, et pourtant elle n'avait jamais pris la mesure de la profondeur de sa blessure jusqu'à ce qu'elle les eût formulés à voix haute. Elle pouvait à peine les prononcer à cause de la boule qui lui serrait la gorge. Il était silencieux, immobile au-dessus d'elle. Elle scruta les voiles impénétrables et se demanda s'il éprouvait quoi que ce soit.

Elle l'entendit reprendre son souffle. Silence. Une respiration entrecoupée. Il ploya lentement les genoux. Elle le regarda, confondue, s'agenouiller sur le sol, près du lit. La voix de Reyn était si étranglée qu'elle eut peine à le comprendre. Les mots se bousculèrent. « Je sais que c'est ma faute. Je le savais, durant toutes ces nuits où

vous gisiez ici, sans bouger. Cette idée m'a rongé comme l'eau du fleuve ronge un arbre mourant. J'ai failli vous tuer. Quand je pensais à vous, gisant là, seule, perdant votre sang... Je donnerais n'importe quoi pour réparer. J'ai été stupide et j'ai eu tort. Je n'ai pas le droit de le demander mais je vous en supplie. Je vous en prie, pardonnez-moi. Je vous en prie. » Sa voix se brisa dans un sanglot. Il crispa les poings sous son voile.

Elle se couvrit la bouche. Saisie, elle vit les épaules de Reyn trembler. Il pleurait. Elle exprima tout haut sa stupéfaction. « Je n'ai jamais entendu un homme parler de la sorte. Je n'aurais pas cru cela possible. » En un instant bouleversant, la conception qu'elle avait des hommes se transforma. Elle n'était pas obligée de s'acharner sur Reyn, de l'accabler de reproches. Il était capable de reconnaître ses torts. *Ce n'est pas comme mon père*, murmura une perfide pensée. Elle refusa de poursuivre cette idée plus avant.

« Malta ? » Sa voix était étouffée par les pleurs. Il était toujours agenouillé.

« Oh, Reyn, je vous en prie, levez-vous. » C'était trop embarrassant de le voir dans cette posture.

« Mais... »

Elle s'étonna elle-même. « Je vous pardonne. C'était une erreur. » Elle n'aurait jamais cru que ces mots pussent être si faciles à prononcer. Elle n'avait pas besoin de les retenir. Elle pouvait en rester là. Elle n'avait pas besoin de l'épargner aujourd'hui pour lui assener plus tard le rappel de sa faute, quand elle voudrait obtenir quelque chose de lui. Peut-être n'agiraient-ils jamais ainsi l'un envers l'autre. Peut-être ne serait-il jamais question dans leurs rapports de chercher qui des deux avait tort ou raison.

Alors de quoi s'agirait-il entre eux ?

Il se remit sur pied en chancelant. Il lui tourna le dos, leva son voile et se passa la manche sur les yeux comme un enfant, avant de prendre son mouchoir pour s'essuyer. Elle l'entendit respirer profondément.

Tranquillement, elle éprouva sa nouvelle idée. « Vous ne m'empêcheriez pas de rentrer à Terrilville aujourd'hui si je le voulais ? »

Il haussa les épaules, sans se retourner. « Je n'aurais pas à vous en empêcher. Le *Kendri* n'appareille pas avant demain soir. » Sa tentative de plaisanterie fit long feu. Il ajouta d'une voix pitoyable en faisant volte-face : « Vous pourriez vous en aller alors, si vous insistiez. C'est le seul moyen de gagner Terrilville, ou ce qu'il en reste. »

Elle s'assit lentement. La question surgit malgré elle : « Avez-vous eu des nouvelles de Terrilville ? De chez moi, de ma grand-mère ? »

Il secoua la tête en s'asseyant à côté d'elle. « Je suis désolé. Non.

Il n'y a pas beaucoup d'oiseaux messagers, on les réserve tous aux nouvelles de la guerre. » Il ajouta à contrecœur : « On raconte beaucoup d'histoires sur le pillage. Les Nouveaux Marchands se sont soulevés. Certains de leurs esclaves combattent à leurs côtés. D'autres se sont ralliés aux Marchands de Terrilville. C'est voisin contre voisin, la forme de combat la plus horrible, car les adversaires connaissent leurs faiblesses respectives. Dans des batailles de ce genre, il s'en trouve toujours qui ne prennent pas parti mais qui volent et pillent les plus vulnérables. Votre mère espère que votre grand-mère s'est réfugiée dans sa petite ferme, comme elle en avait l'intention.

Elle y serait plus en sécurité. Les propriétés des Premiers Marchands sont...

— Arrêtez ! Je ne veux pas en entendre parler ! Je ne veux pas y penser. » Elle se boucha les oreilles et se recroquevilla en boule, paupières serrées. Il fallait que sa maison existe. Il fallait qu'il y ait quelque part un endroit aux murs solides, une routine rassurante. Elle avait du mal à respirer. Elle se souvenait à peine de sa fuite. Elle souffrait tant, de partout, elle voyait tout en double ou triple. Le cheval la malmenait et Reyn la tenait en croupe. Ils avaient galopé trop vite, trop rudement. L'épaisse fumée, et les hurlements au loin, et les cris. Certaines routes étaient bloquées par des décombres de bâtiments brûlés. Les quais du port n'étaient que débris charbonneux et fumants. Reyn avait déniché un canot qui faisait eau. Selden l'avait tenue droite pour qu'elle ne tombe pas dans l'eau de cale croupie tandis que Reyn et Keffria avaient manœuvré les avirons vermoulus pour les amener jusqu'au *Kendri*.

Elle se retrouva sur les genoux de Reyn, toujours en boule. Assis sur le lit, il la tenait et la berçait en lui tapotant doucement le dos. Il avait placé la tête de Malta sous son menton. « Chut, chut, c'est passé, c'est fini », répétait-il. Son foyer avait disparu. Les bras forts autour d'elle étaient son seul refuge mais ses paroles étaient trop vraies pour la reconforter. C'était passé, c'était fini, c'était détruit. Trop tard pour d'autres efforts. Trop tard même pour pleurer. Trop tard pour tout. Elle se blottit davantage et l'enlaça. Elle le tint serré contre elle.

« Je ne veux plus penser. Je ne veux plus parler.

— Moi non plus. » La tête de Malta était sur sa poitrine. Les mots résonnèrent profondément à l'intérieur de lui.

Elle renifla, poussa un lourd soupir. Elle faillit s'essuyer les yeux à sa manche puis se ravisa. Elle chercha à tâtons son mouchoir. Il lui donna le sien, encore tout humide de ses larmes à lui. Elle s'essuya les yeux. « Où est ma mère ? demanda-t-elle avec lassitude.

— Avec la mienne. Et quelques membres de notre Conseil. Ils sont en train de discuter de ce qui peut être fait.

— Ma mère ?

— La Marchande Vestrit des Marchands de Terrilville a droit à la parole comme les autres Marchands. Et elle a des idées lumineuses. Elle a proposé qu'on utilise des seaux épais de bois vert, remplis d'eau du fleuve comme arme contre les galères. On les charge sur des catapultes pour qu'ils éclatent sur leurs ponts. Les dégâts ne seront peut-être pas instantanés mais avec le temps leurs navires vont commencer à s'abîmer, à se disloquer sans parler des brûlures infligées aux galériens.

— A moins qu'ils sachent qu'il faut pisser sur les ponts », marmonna-t-elle.

Reyn éclata de rire malgré lui. Il resserra son étreinte. « Malta Vestrit, vous m'étonnerez toujours. Comment avez-vous appris ce secret ?

— C'est Selden qui me l'a dit. Les enfants espionnent tout.

— C'est vrai, répondit-il pensivement. Les enfants et les serviteurs sont presque invisibles. La plupart de nos informations, avant les émeutes, provenaient du réseau d'esclaves d'Ambre. »

Elle appuya sa tête sur l'épaule de Reyn. Il l'entoura de ses bras et la tint contre lui. Ce n'était pas romanesque. Plus de romanesque, désormais. Il n'y avait que la lassitude. « Ambre ? La fabricante de perles ? demanda-t-elle. Mais qu'a-t-elle à voir avec les esclaves ?

— Elle leur parlait. Beaucoup. Je devine qu'elle devait se grimer, se déguiser en esclave et traîner près des puits, des fontaines et des endroits où ils se rassemblaient pour faire leur travail. D'abord elle a recueilli des informations en écoutant leurs bavardages puis elle a fini par en enrôler certains pour l'aider. Elle a ouvert son réseau à la famille Tenira ; Grag et son père en ont fait bon usage.

— Quel genre d'informations ? » demanda-t-elle d'une voix morne. Pourquoi s'en souciait-elle ? Tout revenait à une seule chose : la guerre. Des gens qui s'entre-tuent, qui détruisent.

« Les derniers ragots de Jamaillia. Qui sont les alliés de qui, qui a des intérêts considérables en Chalcède. C'étaient des informations dont nous avons besoin pour plaider notre cause à Jamaillia. Nous ne sommes pas des rebelles, enfin, pas vraiment. Nous agissons dans l'intérêt du Gouvernorat. Il y a un groupe de nobles jamailliens qui voudraient renverser le Gouverneur et s'emparer du pouvoir. Ils l'ont encouragé à venir à Terrilville, en espérant qu'il se passerait exactement ce qui s'est passé. Des émeutes. Des tentatives d'assassinat sur la personne du Gouverneur. (Il admit, presque malgré lui :) Le Marchand Restart n'était pas un traître. Sa façon de s'imposer quand la flotte chalcédienne est arrivée a fait avorter les plans des traîtres, car le Gouverneur s'est retrouvé chez Restart au lieu de tomber entre leurs mains. Mais s'il ne s'était pas interposé, l'attaque de Terrilville aurait commencé beaucoup plus tôt.

— En quoi est-ce important ? demanda-t-elle d'une voix abattue.

— C'est une situation compliquée. En fait, il s'agit d'une guerre civile jamaillienne, pas de la nôtre. Ils ont simplement décidé de la mener sur notre territoire. Certains nobles jamailliens sont disposés à céder Terrilville aux Chalcédiens en échange de traités commerciaux juteux, d'un bon morceau de ce que le Gouverneur s'est déjà approprié, ils veulent aussi acquérir plus de pouvoir à Jamaillia. Ils ont poussé les choses très loin, ils sont allés jusqu'à établir leurs familles et leurs concessions à Terrilville. Maintenant, ils font croire que ce sont les Marchands de Terrilville qui se sont rebellés contre le Gouvernorat. Mais ce n'est qu'un leurre destiné à dissimuler leurs propres complots pour renverser un Gouverneur incapable et s'emparer du pouvoir. Vous comprenez ?

— Non. Et cela m'est égal. Reyn, je veux seulement le retour de mon père. Je veux rentrer chez moi. Je veux que tout redevienne comme avant. »

Il baissa la tête et posa le front sur l'épaule de Malta. « Un jour, dit-il d'une voix étouffée, vous voudrez quelque chose que je pourrai vous donner. Du moins, je prie Sâ que ce jour arrive. »

Durant un moment, ils restèrent ainsi, l'un près de l'autre, en silence. On entendit un grattement à la porte. Reyn sursauta mais il ne pouvait guère lâcher brutalement Malta. La porte s'ouvrit et la femme du désert des Pluies qui apparut sur le seuil eut l'air absolument scandalisée. Elle en demeura bouche bée. Elle avala de l'air puis lâcha : « Je suis venue aider Malta Vestrit. La guérisseuse lui a conseillé de se lever et de marcher un peu.

— J'y veillerai moi-même », déclara Reyn calmement, comme s'il avait parfaitement le droit d'être seul avec elle dans sa chambre et de la tenir dans ses bras. Malta baissa les yeux sur ses mains croisées au creux des genoux. Elle ne put maîtriser la rougeur qui lui brûla les joues.

« Je... c'est-à-dire...

— Vous pouvez assurer la guérisseuse que j'y veillerai », ordonna-t-il avec fermeté. Alors que la femme sortait précipitamment en laissant la porte entrouverte, il ajouta tout bas : « Et à ma mère. Et à mon frère. Et vous pourrez cancaner avec tous ceux que vous rencontrerez en chemin. » Il secoua la tête, et l'étoffe de son voile susurra contre les cheveux de Malta. « Je n'ai pas fini d'en entendre parler. Pendant des heures. » Il resserra brièvement son étreinte puis la lâcha. « Venez. Puisque je suis déjà un fourbe, ne me faites pas passer pour un menteur. Levez-vous et venez marcher avec moi. » Il la souleva. Elle lui tendit la courtepointe. Elle portait une robe d'intérieur qui, quoique assez pudique, ne convenait guère à une jeune dame en promenade. Elle porta une main à ses cheveux. En les

repoussant de son front, elle effleura sa cicatrice. Elle grimaça.

« Cela vous fait encore mal ? demanda aussitôt Reyn.

— Pas très. Mais cela me surprend toujours. Je dois être affreuse à voir. Je ne me suis pas coiffée aujourd'hui... Reyn, on ne veut pas me donner de miroir. C'est très laid ? »

Il pencha la tête pour la scruter. « Vous diriez oui, moi je ne trouve pas. C'est pâle maintenant, et enflé, mais ça va s'effacer avec le temps. » Il secoua sa tête voilée. « Ce qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, en revanche, c'est que c'est moi qui l'ai...

— Reyn, non », implora-t-elle.

Il prit une inspiration. « Vous n'êtes pas affreuse à voir. Vous avez l'air d'un chaton ébouriffé. » De sa main gantée, il cueillit une dernière larme sur son visage.

Elle se dirigea d'un pas raide vers une petite table où étaient disposés ses objets de toilette. La brosse lui était inconnue. Sans doute, la famille de Reyn la lui avait-elle fournie comme la chambre dans laquelle elle dormait, et le pain qu'elle mangeait, et les vêtements qu'elle portait. Sa famille était arrivée de Terrilville sans rien. Rien. Ils vivaient de charité depuis lors.

« Permettez-moi », supplia Reyn. Il lui prit la brosse des mains. Elle regarda par la fenêtre pendant qu'il la coiffait avec douceur. « Vos cheveux sont si épais. Comme des écheveaux de soie lourde, et si noirs. Comment faites-vous ? Ma mère se plaignait toujours de mes cheveux quand j'étais petit, pourtant les cheveux raides doivent être plus difficiles à coiffer que des boucles, non ?

— Vous avez les cheveux bouclés ? demanda Malta songeuse.

— Comme un mouton, dirait ma sœur aînée. Quand Tilla-mon me peignait, elle m'en arrachait autant qu'elle m'en laissait sur la tête, parole d'honneur. »

Elle se tourna brusquement vers lui. « Laissez-moi vous voir. »

Il mit un genou en terre devant elle, la brosse à la main. « Malta Vestrit, voulez-vous m'épouser ? »

Stupéfaite, elle répondit : « Ai-je le choix ?

— Bien sûr. » Il ne bougea pas.

Elle inspira. « Je ne peux pas, Reyn. Pas encore. »

Il se releva avec grâce. Il la prit par les épaules et la fit pivoter. Il reprit son brossage. Si elle l'avait blessé, sa voix ne le trahissait pas. « Alors vous ne pouvez voir mon visage.

— C'est une coutume du désert des Pluies ?

— Non. C'est une coutume de Reyn Khuprus concernant Malta Vestrit. Vous pourrez me voir quand vous me direz que vous voulez bien m'épouser.

— C'est ridicule, protesta-t-elle.

— Non. C'est fou. Demandez à ma mère ou à mon frère. Ils vous

diront que je suis fou.

— Trop tard. C'est entre autres ce que j'ai appris de mon petit frère. Reyn Khuprus est devenu fou pour avoir passé trop de temps dans la cité. Vous vous êtes noyé dans les souvenirs. »

Elle avait parlé avec légèreté, pour plaisanter. Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il lâcha la brosse et s'immobilisa. Au bout d'un moment, il demanda d'une voix étouffée par l'horreur : « On dit vraiment cela de moi ? »

— Reyn, je plaisantais. » Elle se tourna pour lui faire face mais il s'écarta vivement d'elle pour regarder par la fenêtre.

« Noyé dans les souvenirs. Vous ne pouvez pas avoir inventé cela, Malta Vestrit. C'est une phrase du peuple du désert des Pluies. On dit vraiment ça de moi, n'est-ce pas ? »

— Des bavardages de petits gamins... vous savez bien que les enfants se racontent des histoires pour s'impressionner mutuellement, qu'ils exagèrent...

— Et qu'ils répètent ce que disent les adultes, acheva-t-il d'un ton morne.

— Je croyais que c'était seulement... C'est si grave que ça ? De se noyer dans les souvenirs ?

— Oui, confia-t-il, morose. Oui, c'est grave. Quand vous devenez dangereux, on vous donne un poison très doux. Vous mourez dans votre sommeil. Si vous êtes encore capable de dormir. Parfois, il m'arrive de dormir. Pas souvent, et pas longtemps, mais le vrai sommeil n'en est que plus délicieux.

— Le dragon », dit Malta doucement.

Il sursauta comme s'il avait reçu un coup de poignard et se tourna pour la dévisager.

« De notre rêve, poursuivit-elle à voix basse. Comme cela paraît loin.

— Il m'a menacé de s'en prendre à vous, mais j'ai cru qu'il s'agissait d'une de ses forfanteries. » Il semblait malade.

« Il... » Malta allait lui raconter comment le dragon l'avait tourmentée, mais elle se ravisa. « Il ne m'a plus importunée depuis que j'ai été blessée. Il a disparu. »

Il garda un moment le silence. « Je suppose qu'il a perdu le contact avec vous quand vous étiez inconsciente.

— Cela peut arriver ?

— Je n'en sais rien. J'en sais fort peu sur lui. Sauf que personne ne croit en son existence. Ils pensent tous que je suis fou. » Il eut un rire chevrotant.

Elle lui tendit la main. « Venez. Allons nous promener. Vous m'avez promis une fois de me montrer votre cité. »

Il secoua lentement la tête. « Je ne suis pas censé y aller,

dorénavant. A moins que ma mère ou mon frère ne le jugent nécessaire. J'ai juré. » Sa voix trahissait un profond chagrin.

« Pourquoi ? Mais pour quelle raison ? »

Il étouffa un petit rire. « Pour vous, ma chère. Je vous ai sacrifié ma cité. Ils m'ont promis que, si je n'y allais pas, sauf avec leur autorisation, que si je renonçais à tout espoir de délivrer le dragon, ils oublieraient la dette de la vivenef, m'alloueraient une rente que je pourrais dépenser à ma guise, et me permettraient de vous rendre visite quand je voudrais. »

Si elle n'avait pas partagé de rêves avec lui, elle n'aurait pas compris à quoi il avait renoncé. Mais elle savait. La cité était son cœur. Sonder ses secrets, parcourir ses rues bruissant de murmures, forcer ses mystères à se dévoiler, c'était son âme. Pour elle, il avait renoncé au noyau de son être.

Il poursuivit à mi-voix : « Alors, vous voyez. Le pacte est déjà scellé. Vous n'êtes pas obligée de m'épouser pour acquitter la dette. » Il tordait désespérément ses mains gantées.

« Et le dragon ? demanda Malta, le souffle court.

— Il me hait, maintenant. S'il peut me noyer dans ses souvenirs, il le fera, j'imagine. Il essaie de me faire venir mais je résiste.

— Comment ? »

Il soupira. Avec une pointe d'humour, il avoua : « Quand c'est vraiment dur, je m'enivre jusqu'à ne plus pouvoir ramper. Et puis je perds conscience.

— Oh, Reyn. » Elle secoua la tête, saisie de compassion. Alors, le dragon n'avait plus que lui, conclut Malta. Pour le tourmenter comme il voulait, dans son monde, sans espoir de fuite. Elle prit une inspiration. « Et si je vous épousais pour remplir le contrat ? Si je disais que je préfère acquitter la dette de cette façon plutôt que d'en accepter l'annulation ? Cela vous libérerait-il de votre marché ? »

Il secoua lentement la tête. « Cela ne me libérerait pas du pacte. » Il pencha la tête vers elle. « Vous feriez ça, vraiment ? »

Elle n'en savait rien. Elle ne pouvait décider. Il avait conclu un terrible marché, seulement pour être avec elle. Mais elle ne pouvait encore se résoudre à dire qu'elle désirait l'épouser. Elle savait si peu de chose de lui. Comment avait-il pu douter d'elle et pourtant lui sacrifier sa cité ? C'était incompréhensible. Les hommes n'étaient pas du tout ce qu'elle croyait.

« Emmenez-moi me promener. » Sans un mot, il prit la main qu'elle lui tendait. Il la fit sortir de la chambre et ils allèrent flâner sur la passerelle qui montait en spirale le long du tronc de l'arbre immense. Ils se tenaient par la main et elle ne regarda ni en bas ni en arrière.

« Je ne vois pas quel intérêt nous aurions à le garder ici. On croirait qu'on l'a enlevé. » Le maigre Marchand du désert des Pluies se rejeta en arrière dans son fauteuil d'un air irrité.

« Marchand Polsk, vous êtes borné. L'intérêt est évident. Si nous avons le Gouverneur, il peut parler en notre faveur. Il peut dire qu'il n'a pas été enlevé mais qu'il a échappé grâce à nous au complot d'assassinat ourdi par les Nouveaux Marchands. » La Marchande Freye, qui apostrophait si vertement le Marchand Polsk, était assise à côté de lui. Keffria en conclut qu'ils étaient amis ou parents.

« L'avons-nous réellement convaincu que c'est la vérité ? La dernière fois que je l'ai entendu parler, il avait plutôt l'air de penser qu'on l'avait arraché à une aimable hospitalité et fait disparaître comme par enchantement. Il n'a pas employé le mot « enlèvement » mais il l'avait sur le bout de la langue, répondit le Marchand Polsk.

— Nous devrions l'installer dans d'autres appartements. Il ne peut manquer de se sentir prisonnier, retenu dans cet endroit. » Ceci provenait du Marchand Kevin. Son voile, littéralement constellé de perles, cliquetait au souffle de ses paroles.

« C'est là qu'il est le plus en sécurité. Nous en sommes tous convenus, il y a des heures. Je vous en prie, Marchands, ne revenons pas sur nos brisées. Nous devons laisser de côté la raison de sa présence ici et son lieu de détention, et aborder la question de nos intentions le concernant. » Jani Khuprus semblait à la fois lasse et agacée. Keffria la comprenait fort bien.

Par moments, elle regardait autour d'elle et se demandait ce qu'était devenue sa vie. Elle était là, assise dans un grand fauteuil à une table imposante, flanquée par les Marchands les plus puissants du désert des Pluies. Leurs discussions n'étaient ni plus ni moins que des propos séditieux contre le Gouvernorat de Jamaillia. Pourtant, ce qui l'entourait lui paraissait moins étrange que ce qu'elle avait perdu. Tout : son mari, son fils, sa mère, sa *Fortune*, son foyer, tout avait disparu de son existence. Elle considéra les faces voilées en se demandant pourquoi ils la toléraient parmi eux. Quelle contribution pouvait-elle apporter au Conseil ? Elle prit néanmoins la parole.

« La Marchande Khuprus a raison. Plus tôt nous agirons, plus nous sauverons de vies. Nous devons informer Jamaillia qu'il est sain et sauf. Nous devons faire valoir que nous ne lui voulons aucun mal et que nous ne le retenons que pour sa propre sécurité. En outre, je crois qu'il faut séparer ce message de toute autre négociation. Si nous mentionnons les octrois de terre ou l'esclavage ou les taxes dans la même missive, ils vont en conclure que nous échangeons la vie du

Gouverneur contre la satisfaction de nos exigences.

— Et pourquoi pas ? » La Marchande Lorek prit soudain la parole d'une voix forte. C'était une femme imposante. Un poing musclé claqua sur la table. « Répondez-moi d'abord là-dessus. Pourquoi retenons-nous cet adolescent gâté dans un bel appartement qu'il transforme en porcherie, pourquoi le nourrissons-nous de mets et de vins fins alors qu'il nous considère comme des gens repoussants et sans honneur ? Moi je dis : amenons-le ici, qu'il nous regarde en face. Trempons-le une ou deux fois dans le fleuve du désert des Pluies, mettons-le au travail pendant un mois, qu'il se fatigue un peu, et on verra s'il ne commence pas à nous respecter davantage. Ensuite, échangeons-le contre ce que nous voulons obtenir. »

Cette sortie véhémence fut suivie d'un silence. Enfin, le Marchand Kevin répondit aux suggestions de Keffria. La plupart des membres du Conseil semblaient ignorer les petits éclats de la Marchande Lorek, remarqua-t-elle. « A qui devons-nous adresser ce message ? La Compagne Sérille suspecte que la conspiration s'étend à de nombreuses familles nobles de Jamaillia. Ils peuvent être irrités que nous ayons sauvé la vie du Gouverneur. Avant de nous vanter d'avoir éventé le complot, peut-être serait-il bon de découvrir qui est derrière. »

Le Marchand Polsk se radossa à son siège. « Permettez à un vieux borné de réduire l'affaire à l'essentiel. Débarrassez-vous de lui. Renvoyez le gosse d'où il vient. Qu'ils se débrouillent avec lui. Ils peuvent bien l'assassiner là-bas, s'ils y tiennent tant que ça. Et s'entre-tuer comme bon leur semble, je m'en moque complètement. Accrochez-lui un mot autour du cou, qui les informera qu'on en a soupé de lui, et soupé de Jamaillia, et que désormais nous allons agir à notre guise. Pendant que nous y sommes, nettoyons nos baies et nos chenaux des Chalcédiens, et ne lâchons pas, cette fois. »

Quelques Marchands hochèrent la tête mais Jani Khuprus soupira. « Marchand Polsk, en effet, vous allez droit à l'essentiel. Beaucoup parmi nous souhaiteraient que les choses soient aussi simples. Mais ce n'est pas le cas. Nous ne pouvons risquer d'entrer en guerre avec Chalcède et Jamaillia en même temps. Si nous devons nous concilier un des adversaires, que ce soit Jamaillia. »

Le Marchand Kevin secoua la tête avec véhémence. « Ne concluons aucune alliance tant que nous ne saurons pas qui soutient qui. Il faut apprendre ce qui se passe à Jamaillia. Malheureusement, nous devons rendre le séjour du Gouverneur plus confortable et le garder, pendant que nous envoyons nos délégués à Jamaillia, sous pavillon de trêve, pour se renseigner sur ce qu'il advient là-bas.

— Vont-ils respecter un pavillon de trêve ? demanda quelqu'un, interrompu par un autre Marchand. « Passer devant les pirates et les

mercenaires chalcédiens, et retour ? Vous savez combien de temps ça prendra, ce voyage ? Il se peut fort bien qu'il ne reste plus rien de Terrilville d'ici-là. »

Peut-être fut-ce parce qu'on avait mentionné sa patrie ; en tout cas, la situation apparut subitement à Keffria d'une limpidité de glace. Elle comprit quelle était sa contribution à cette réunion : c'était celle que ses ancêtres avaient apportée quand ils avaient débarqué sur les Rivages Maudits pour s'établir, à la force du poignet, dans un territoire hostile. Elle avait son courage et son intelligence. C'est tout ce qui lui restait à proposer. « Nous n'avons pas besoin d'aller à Jamaillia pour nous renseigner », dit-elle à mi-voix. Toutes les têtes voilées se tournèrent brusquement vers elle. « Les réponses qui nous sont nécessaires se trouvent à Terrilville. Il y a des traîtres là-bas qui étaient prêts à laisser assassiner un enfant pour s'emparer de nos terres et les transformer à la manière chalcédienne. Marchands, nous n'avons pas besoin d'aller à Jamaillia pour découvrir qui sont nos amis. Il suffit d'aller à Terrilville pour découvrir qui sont nos ennemis, à la fois là-bas et à Jamaillia. »

La Marchande Lorek frappa à nouveau sur la table. « Et comment allons-nous procéder, Marchande Vestrit ? On va leur demander gentiment ? Suggérez-vous qu'on fasse des prisonniers et qu'on leur extorque ces informations ?

— Ni l'un ni l'autre », répondit tranquillement Keffria. Elle regarda autour de la table les faces voilées. A en juger par leur silence recueilli, ils paraissaient écouter. Elle prit une inspiration. « Je pourrais m'enfuir là-bas et me mettre de leur côté. Regardez-moi. Les pirates ont pris mon mari chalcédien. J'ai été enlevée de chez moi, ma fille et mon fils ont été « tués » lors de l'enlèvement du Gouverneur, sans parler de mon vieil ami Davad Restart. Je pourrais les persuader que je suis de leur bord. Et d'une façon ou d'une autre, je m'arrangerais pour vous informer de ce que je découvre.

— Trop dangereux, décréta aussitôt le Marchand Polsk.

— Ce que vous avez à leur proposer n'est pas suffisant, dit la Marchande Freye à mi-voix. Il faudrait une vraie monnaie d'échange. Des renseignements sur nous ou sur le fleuve. Quelque chose. »

Keffria réfléchit un moment. « Un billet du Gouverneur, écrit de sa main, disant qu'il est en vie et qu'il implore l'aide de ses nobles. Je pourrais proposer de le trahir.

— Ce n'est pas assez. » Freye secoua la tête.

Keffria eut une inspiration. « Ma vivenef, dit-elle tranquillement. Je pourrais leur proposer un marché. Leur demander de sauver mon navire et mon mari. En échange, j'utiliserais la *Vivacia* pour les amener sur le fleuve où ils pourront vous attaquer et reprendre le Gouverneur.

— Ça pourrait marcher, approuva à contrecœur Jani Khuprus. Ils vous soupçonneront si vous venez simplement les gratifier d'une trahison. Mais si vous leur demandez un service, si vous cherchez à conclure un marché, ils admettront vos mobiles.

— La ficelle est trop grosse, grommela Polsk. Et si quelqu'un a parlé à votre mère ? Comment vous seriez-vous procuré cette lettre du Gouverneur ? Tout le monde sait que Malta est fiancée à Reyn. Ils ne croiront pas à votre soudaine animosité.

— Ma mère a fui la ville le même jour que moi, je pense. Et je n'ai parlé à personne après le bal ; nous avons tout simplement disparu. Je pourrais dire que nous avons été enlevés avec le Gouverneur, que mes enfants sont morts de leurs blessures mais que j'ai été retenue prisonnière avec lui. J'ai gagné sa confiance, il a écrit la lettre, je me suis évadée mais j'ai décidé de le trahir parce que je le rends responsable de tout. »

Keffria s'interrompt, à court d'imagination. A quoi pensait-elle donc ? La trame était ourdie trop lâche : le premier imbécile venu la percerait à jour. Les autres Marchands allaient s'en apercevoir à leur tour et la dissuaderaient de partir. Elle savait elle-même qu'elle ne serait pas capable de mener l'affaire à bien. Sa sœur Althéa aurait pu, même sa fille Malta possédait l'intelligence et le courage nécessaires. Mais elle n'était qu'une discrète petite souris, surprotégée et naïve. Tout le monde voyait comme elle était. On ne la laisserait jamais faire. Elle se sentit tout à coup ridicule d'avoir même suggéré un plan aussi pitoyable.

Le Marchand Polsk fit courir ses doigts maigres sur la table. « Très bien. Vous avez raison. Néanmoins, j'insiste pour que la Marchande Vestrit prenne une nuit pour réfléchir avant de s'engager. Elle a subi de dures épreuves. Ses enfants seront en sécurité ici mais nous l'exposons à un grand danger, sans guère lui fournir d'expédients.

— Le *Kendri* appareille demain. Pourrait-elle être prête d'ici-là ? intervint la Marchande Lorek.

— Nous avons encore des liens avec des esclaves dans certaines maisons de Nouveaux Marchands. Ils pourraient nous transmettre des informations. Je vais vous dresser une liste de noms qu'il faudra retenir », proposa la Marchande Freye. D'un coup d'œil elle fit le tour de la table. « Il va sans dire, naturellement, que ce plan ne doit pas quitter cette salle.

— Naturellement. Je n'en parlerai qu'au capitaine du *Kendri* ; je lui ferai comprendre à demi-mot qu'il aura peut-être une passagère clandestine à bord de son navire. Qu'il ne devra pas déloger. Il peut la cacher à son équipage.

— Vous aurez besoin de provisions mais nous ne pouvons pas vous équiper parfaitement, sans quoi votre histoire sonnerait faux, dit

Jani d'un ton soucieux.

— Nous devrions lui préparer un bracelet. En or, recouvert d'émail pour qu'il paraisse sans valeur. Si elle est menacée, elle pourra peut-être racheter sa vie », ajouta Freye.

Keffria écoutait tandis que le plan qu'elle avait proposé prenait forme autour d'elle. Était-elle le poisson pris au filet ou le pêcheur ? Si la peur qu'elle ressentait lui était familière, inconnue en revanche était l'exaltation qui la soulevait. Qu'était-elle en train de devenir ?

« J'insiste pour que nous lui laissions au moins une nuit pour bien y réfléchir, répéta Polsk.

— Je partirai avec le *Kendri*, assura Keffria tranquillement. Je vous confie mes enfants. Je leur expliquerai que je retourne à Terrilville pour convaincre leur grand-mère de nous rejoindre ici. Je vous supplie de ne pas leur en révéler plus. »

Les têtes voilées autour de la table acquiescèrent. Jani Khuprus dit à mi-voix : « Je prie seulement pour que nous tenions encore le port de Terrilville quand vous arriverez là-bas. Autrement, ce sera l'échec de notre plan. »

*

C'était une nuit noire et argent. Peut-être était-elle belle, cette nuit, dans son genre, mais Malta n'avait pas de temps à perdre à contempler la beauté dans sa vie. C'était fini, désormais. La lune qui brillait là-haut, le bruit du fleuve redoutable en bas, et entre les deux, le brouillard flottant, la brise légère, il fallait faire comme si tout cela n'existait pas, tout en se concentrant sur le doux balancement du pont sous ses pieds.

C'était à vous soulever le cœur.

Il y avait bien un garde-corps en corde mais il avait du mou et il était fixé tout au bord de la passerelle. Elle préférait rester au milieu de la travée. Elle avançait avec prudence, un pied après l'autre, bras croisés sur la poitrine, pour éviter de faire bouger davantage le pont. Les lanternes espacées doublaient, triplaient son ombre et lui rappelaient les visions floues provoquées par sa blessure. Elle avait la nausée.

Elle entendit claquer des pas fougueux et Selden arriva en trombe à sa hauteur. Elle se laissa tomber sur les genoux et les mains, s'agrippa aux planches du pont.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il. Viens, Malta, dépêche-toi, sinon on n'y sera jamais. Il n'y a plus que trois ponts et un court trajet en chariot.

— En chariot ? répéta-t-elle faiblement.

— Tu t'assois dans une petite caisse et tu te propulses en tirant

sur une sorte de courroie. C'est amusant. On peut aller drôlement vite.

— On peut aller drôlement doucement, aussi ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas essayé.

— On va essayer ce soir », dit-elle fermement. Elle prit une inspiration tremblante et se remit sur pied. « Selden, je ne suis pas encore habituée aux ponts. Est-ce que tu pourrais ralentir et éviter de les faire bouger comme ça ?

— Pourquoi ?

— Pour que ta sœur ne te casse pas la figure, riposta-t-elle.

— Tu dis ça pour rire. D'ailleurs, tu ne m'attraperas jamais. Là. Prends ma main et n'y pense pas tant. Viens. »

La main de Selden était sale et moite. Elle s'y cramponna et le suivit, le cœur sur le bord des lèvres.

« Et d'abord, pourquoi tu veux aller à la cité ?

— Je suis curieuse. J'aimerais la voir.

— Pourquoi Reyn ne t'y a pas emmenée ?

— Il n'avait pas le temps aujourd'hui.

— Et il ne pouvait pas t'y amener demain ?

— On ne pourrait pas marcher sans parler ?

— Si tu veux. » Il garda le silence, le temps de trois respirations. « Tu ne veux pas qu'il sache que tu y vas, c'est ça ? »

Malta se hâtait, tâchant d'oublier le balancement nauséeux du pont. A le voir, Selden avait pris le pli. Elle avait l'impression que, si elle trébuchait, elle passerait par-dessus bord. « Selden, demanda-t-elle à mi-voix, tu veux que maman soit au courant pour les bateaux ? »

Il ne répondit pas. Inutile d'officialiser le chantage.

Pire que les ponts, ce fut le trajet en chariot. La caisse était en fait une manne en osier. Selden y monta pour la manœuvrer alors qu'elle s'asseyait au fond en se demandant si le chariot n'allait pas céder d'une minute à l'autre. Elle agrippa le rebord de la manne et essaya de ne pas penser à ce qui se passerait si la corde se rompait.

Le chariot termina sa course dans les branches d'un grand arbre. Une passerelle descendait au sol en tournant autour du tronc. Lorsqu'ils atteignirent la terre ferme, elle avait les jambes flageolantes d'appréhension et aussi de faiblesse, car elle n'était plus habituée à se donner du mouvement. Elle scruta l'obscurité autour d'elle, ahurie. « C'est ça, la cité ?

— Pas vraiment. La plupart de ces bâtiments sont des ateliers. On est au-dessus de l'ancienne cité. Viens, suis-moi. Je vais te montrer une des entrées. »

Les constructions en bois étaient serrées les unes contre les autres. Selden la guida à travers un véritable labyrinthe. Une fois, ils traversèrent une rue plus large éclairée de torches. Elle conclut qu'il existait sans doute des moyens plus prosaïques de se rendre à la cité

ensevelie. Ils étaient venus par le chemin qu'empruntaient les enfants. Selden se retourna vers elle. Elle surprit l'étincelle de surexcitation qui brillait dans ses yeux. Ils arrivèrent enfin devant une porte massive en rondins, ménagée dans le sol, comme l'ouverture d'une trappe. « Aide-moi », siffla-t-il.

Elle secoua la tête. « C'est fermé par des chaînes.

— Pas pour de vrai. Les grandes personnes n'entrent plus par là parce qu'une partie du tunnel s'est effondrée. Mais on a la place de passer, si on n'est pas trop gros. Comme nous. »

Elle s'accroupit à côté de lui. La porte était couverte d'une moisissure grasse qui s'insinua sous ses ongles. Une fois ouverte, elle révéla un carré de nuit très noire. Sans grand espoir, Malta demanda : « Il y a des torches en bas ou des chandelles ?

— Non. On n'en a pas besoin. Je vais te montrer. Il suffit de toucher ce truc, là, et ça s'allume un peu mais seulement quand tu y touches. Ce n'est pas beaucoup mais on y voit assez pour marcher. »

Il descendit dans le noir. Un instant plus tard, elle aperçut une vague clarté autour des doigts de son frère, dont l'ombre se découpait sur le mur. « Viens. Dépêche-toi. »

Il n'avait pas dit de refermer la porte, et c'était tant mieux ! Elle descendit à tâtons dans l'obscurité. Cela sentait l'humidité et l'eau croupie. Qu'était-elle en train de faire ? A quoi pensait-elle ? Elle grinça des dents et posa la main à côté de celle de Selden. Le résultat fut stupéfiant. Une bande de lumière jaillit de sous ses doigts, qui courait le long du tunnel devant eux avant de disparaître dans un coude, encadrait les portes. Par endroits, des runes y brillaient. Elle resta clouée sur place, interdite.

Selden garda un moment le silence. Puis il demanda avec hésitation : « Reyn t'a montré comment faire, non ?

— Non. Je n'ai fait que toucher le mur. C'est de la jidzine. » Elle pencha la tête sur le côté. Des accords de musique lui parvenaient aux oreilles depuis le fond du corridor. Etrange. Elle ne pouvait identifier les instruments mais les sons lui étaient curieusement familiers.

Selden écarquillait les yeux. « Vilie m'a dit que Reyn arrivait à faire ça, des fois. Je ne l'ai pas cru.

— Ça ne marche peut-être pas tout le temps.

— Peut-être, concéda-t-il d'un air sceptique.

— C'est quoi, cette mélodie ? Tu la connais ? »

Il fronça les sourcils. « Quelle mélodie ?

— Cette musique. Très loin. Tu n'entends pas ? »

Le silence se prolongea un long moment. « Non. Je n'entends que des gouttes tomber.

— On continue ?

— Bien sûr », répondit-il, hésitant. Il marchait plus lentement

maintenant, traînant les doigts le long de la bande de jidzine. Elle le suivait en l'imitant. « Où voulais-tu aller ? lui demanda-t-il au bout d'une minute.

— Je veux aller là où le dragon est enterré. Tu sais où c'est ? »

Il se retourna et la regarda en plissant le front. « Un dragon enterré ?

— C'est ce que j'ai entendu dire. Tu sais où c'est ?

— Non. » Il se gratta la joue de ses doigts sales qui laissèrent des traînées brunes. « Je n'en ai jamais entendu parler. (Il regarda ses pieds.) En fait, je ne suis pas allé beaucoup plus loin que la partie éboulée.

— Alors, amène-moi là-bas. »

Ils cheminaient en silence, à présent. Ils passèrent devant quelques portes enfoncées. Malta y jeta un œil, pleine d'espoir. La plupart ouvraient sur des pièces effondrées, envahies de terre et de racines. Deux avaient été dégagées mais ne contenaient rien d'intéressant. Des fenêtres de verre épais donnaient sur des murailles de terre. Ils poursuivirent leur chemin. Elle entendait la musique tantôt distinctement, tantôt plus vaguement. Une illusion créée par les galeries, décida-t-elle.

Ils parvinrent à un endroit où le plafond et un mur s'étaient écroulés. La terre avait dévalé jusqu'au sol dallé. De sa main libre, Selden montra le tas de débris qui s'élevait jusqu'au plafond. Il chuchota : « Il va falloir grimper jusque là-haut et se faufiler à travers. Vilie dit que c'est étroit sur une petite distance et qu'après tu ressors. »

Elle leva les yeux, d'un air de doute. « Tu es arrivé à passer ? »

Selden baissa la tête. « Je n'aime pas les endroits étroits. Je n'aime pas vraiment être là, d'ailleurs. Les ponts et les chariots, c'est plus amusant. La dernière fois qu'on était ici, il y a eu un tremblement de terre. Vilie et les autres, on a couru comme des lapins pour sortir. » Il paraissait humilié d'avoir à le reconnaître.

« J'aurais couru aussi, affirma-t-elle.

— Retournons maintenant.

— Je vais aller un peu plus loin, juste pour voir. Tu veux bien m'attendre ici ?

— Je suppose, oui.

— Tu peux m'attendre près de la porte, si tu veux. Tu surveilles, d'accord ?

— Oui. Tu sais, Malta, si on se fait attraper ici, tout seuls, comme ça... eh bien, on trouvera peut-être ça un peu indiscret. Quand Vilie m'amène ici, ce n'est pas la même chose. C'est comme si on espionnait nos hôtes.

— Je sais ce que je fais, affirma-t-elle. Je n'en ai pas pour longtemps.

— J'espère », murmura-t-il, alors qu'elle le quittait.

Au début, ce ne fut pas trop pénible. Elle pataugeait dans la terre humide, gardant la main sur la bande de lumière. Bientôt, elle dut s'accroupir. Puis la jidzine disparut sous les débris. A contrecœur elle retira les doigts. La lumière s'affaiblit derrière elle. Elle serra les dents et avança en tâtonnant, à quatre pattes. Elle s'entortillait dans ses jupes jusqu'à ce qu'elle ait compris comment s'y prendre. Quand elle se cogna la tête au plafond, elle s'arrêta. Elle avait froid aux mains, le tissu de sa robe était alourdi d'une épaisse couche de boue. Quelle explication pourrait-elle fournir ? Elle chassa le souci de sa tête. Trop tard, de toute façon. Un peu plus loin, se dit-elle. Elle s'accroupit davantage et se mit à ramper. Bientôt, elle progressa sur les coudes et les genoux. Elle ne percevait que le bruit de sa propre respiration et des gouttes d'eau qui tombaient au loin. Elle fit halte pour reprendre haleine. L'obscurité opprimait ses yeux. Il lui sembla soudain que la colline au-dessus pesait de tout son poids sur elle. C'était ridicule. Elle allait rebrousser chemin.

Elle essaya de reculer. Sa jupe remonta jusqu'à la taille, ses genoux étaient en contact avec la terre froide. Elle avait l'impression de se vautrer dans la boue. Elle s'arrêta. « Selden ? »

Il n'y eut pas de réponse. Il était probablement retourné à la porte dès qu'elle avait été hors de vue. Elle posa la tête sur ses bras et ferma les yeux, saisie de vertige. Elle avait eu tort d'essayer. C'était complètement stupide. Qu'est-ce qui avait pu lui faire croire qu'elle réussirait là où Reyn avait échoué ?

LE DRAGON ET LE GOUVERNEUR

Malta commençait à avoir froid. Le sol humide sous elle, davantage boue que terre, avait saturé ses vêtements. L'immobilité accentuait les douleurs qu'elle ressentait par tout le corps. Elle devait absolument agir, continuer ou rebrousser chemin. Les deux solutions lui paraissaient également pénibles. Et si elle restait là, à attendre que quelqu'un se décide à faire quelque chose ?

Peu à peu son souffle s'apaisa, et elle entendit augmenter la musique lointaine. Quand elle y prêtait attention, la mélodie se distinguait plus clairement. Elle la connaissait. N'avait-elle pas dansé sur cette musique, autrefois ? Elle s'entendit fredonner doucement. Elle ouvrit les yeux, releva la tête. Y avait-il de la lumière devant elle ou était-ce un effet de son imagination ? De pâles clartés se déplaçaient quand elle bougeait les yeux. Elle reprit sa reptation, vers la lumière et la musique.

Avec une soudaineté qui la surprit, elle commença à descendre. En levant la tête, elle découvrit qu'il y avait de l'espace au-dessus d'elle, à présent. Elle se mit à quatre pattes puis glissa brutalement. Elle dévala la pente boueuse sur le ventre, comme une otarie. Elle poussa un cri, voulut se couvrir le visage. Cela lui rappelait trop la folle culbute de la voiture.

Mais elle arriva en bas sans avoir rencontré d'obstacle. Sous ses mains tendues, une mince couche de boue puis la pierre froide. Les dalles du couloir. Elle avait franchi la partie éboulée.

Pourtant, elle hésitait à se mettre debout. Elle rampa à tâtons jusqu'au mur. Elle leva les mains avec précaution, s'accroupit puis se redressa. Soudain, elle découvrit la bande de jidzine. Elle l'effleura de ses doigts boueux et le corridor s'illumina. Elle serra les paupières puis rouvrit les yeux lentement. Elle scruta le couloir, émerveillée.

Au fond, à l'entrée, les murs étaient dégradés, les frises effacées, rongées. Ici la lumière n'émanait pas seulement de la bande mais aussi de tourbillons décoratifs, incrustés dans le mur. Des dalles d'un noir brillant miroitaient sur le sol. La musique était plus forte, ponctuée tout à coup par un rire de femme.

Elle baissa les yeux sur ses vêtements trempés de boue. Elle ne s'était attendue à rien de pareil. Elle avait cru que la cité serait

déserte. Si, crottée comme elle l'était, elle tombait sur quelqu'un, que ferait-elle ? Elle sourit stupidement ; elle pourrait toujours prétendre que sa blessure à la tête lui faisait perdre l'esprit. A bien considérer sa conduite de ce soir, qui sait si elle n'avait pas réellement perdu l'esprit ? Ses jupes mouillées claquaient sur ses jambes tandis qu'elle avançait sur la pointe des pieds. Elle passa devant des portes qui, heureusement, étaient fermées, excepté deux ou trois révélant des pièces opulentes, jonchées d'épais tapis, décorées des peintures étonnantes. Elle n'avait jamais vu de meubles semblables : des divans ornés de glands et de riches tentures, des fauteuils où elle aurait pu se blottir et dormir, des tables qui étaient de véritables piédestaux. Les richesses fabuleuses du désert des Pluies, sans doute. Pourtant, on lui avait dit que personne n'habitait la cité. Elle haussa les épaules. Peut-être entendait-on par là que personne n'y mangeait, n'y dormait. Elle pressa le pas. A un moment, elle décida qu'elle ne reprendrait pas le chemin qu'elle avait emprunté à l'aller, quoi qu'il lui advienne. Elle ne pouvait se résoudre à retraverser ce tunnel humide et boueux. Elle trouverait une autre issue.

La musique s'éteignit un instant puis se remit à tourbillonner. C'était une nouvelle mélodie, qui lui était tout aussi familière. Elle en fredonna quelques mesures pour s'en convaincre puis un frisson subit lui glaça l'échiné. Elle se rappelait où elle avait entendu cette musique : c'était dans le premier songe qu'elle avait partagé avec Reyn. Dans ce rêve, elle se promenait avec lui dans une cité silencieuse. Puis il l'avait menée à un endroit empli de musique, de lumière, de conversations. C'était cette musique-là ; voilà d'où elle la connaissait.

Pourtant, elle trouva curieux de se la rappeler si nettement. Le sol crissa sous ses pieds et s'écarta. Elle s'agrippa désespérément au mur. Il tremblait sous sa main. La secousse allait-elle durer ? La cité allait-elle s'écrouler sur elle ? Son cœur battait à se rompre, la tête lui tournait. Soudain, le couloir grouilla de gens. De grandes femmes élégantes à la peau dorée, à la chevelure invraisemblable passèrent près d'elle en causant gaiement dans une langue qui lui était connue, jadis. Elles ne lui jetaient pas seulement un regard. Elles portaient des jupes luisantes qui bien qu'effleurant le sol étaient fendues jusqu'à la taille et laissaient entrevoir impudiquement l'éclat fugitif de leurs jambes dorées. L'air était chargé de leurs parfums suaves.

Elle vacilla, cligna les yeux, aveuglée. Elle avait perdu le mur. Elle poussa un petit cri, surprise par l'obscurité subite, le remugle, l'humidité et le silence. Elle perçut un bruit lointain de cailloux, un glissement. Elle s'avança vers le mur d'un pas mal assuré, s'y heurta et la lumière rejaillit. Le couloir était vide, dans les deux sens. Elle avait tout imaginé. Elle porta au front sa main libre et toucha sa blessure.

Elle avait eu tort d'essayer. C'en était trop pour elle. Il valait mieux trouver une sortie et retourner à sa chambre, à son lit. Si elle rencontrait quelqu'un, elle n'aurait pas à faire semblant d'avoir perdu l'esprit. Elle craignait sérieusement, à présent, que ce soit en effet le cas.

Elle se remit en route, rapidement et résolument, en traînant les doigts sur la bande. Elle n'hésitait plus aux coins ni ne s'attardait à jeter un coup d'œil dans les pièces. Elle traversait en pressant le pas le labyrinthe de couloirs, s'écartant de ceux qui paraissaient les plus larges et les plus fréquentés. La musique s'intensifia à un endroit mais elle la perdit en tournant à un coude. Elle parvint enfin à un grand passage, bien éclairé. Un dessin bizarre, qui évoquait des animaux ailés en plein vol, décorait les murs.

Le large corridor aboutissait à une haute porte voûtée de métal bosselé. Malta s'arrêta et l'examina. Elle connaissait l'emblème qui était sur la porte. Il correspondait à celui qui ornait la portière de la voiture des Khuprus : un grand poulet avec une couronne, en position de combat. Quoique le motif fût saugrenu, l'animal avait un air à la fois hautain et menaçant. Elle ne fut pas loin de l'admirer.

Au-delà de la porte, lui parvint le brouhaha d'une réception. Des gens bavardaient et riaient. La musique était joyeuse, elle entendait claquer les pas vifs des danseurs. Elle baissa une nouvelle fois les yeux sur sa robe. Tant pis, il n'y avait rien à y faire. Elle voulait seulement sortir d'ici et retrouver sa chambre. Elle aurait dû être cuirassée contre l'humiliation, depuis le temps. Elle posa une main sur son front comme si elle allait défaillir. De l'autre main, elle poussa le grand battant.

Elle fut soudain plongée dans l'obscurité, trébucha en avant alors que le panneau cédait facilement sous sa poussée. Le froid et l'humidité montèrent du sol et l'enveloppèrent. Elle mit les pieds dans une flaque profonde d'eau froide. « Au secours ! » cria-t-elle sottement. Mais la musique et les voix s'étaient tues. Il flottait dans la salle une odeur de mare croupie. Soit elle était aveugle, soit les ténèbres étaient absolues.

« Ohé ? » appela-t-elle. Elle avança à petits pas, les mains tendues devant elle. Elle trouva brusquement des marches qui descendaient, manqua la première et dégringola. Les degrés paraissaient larges et bas. Elle n'atterrit pas très loin, et poursuivit sa descente en rampant. Au bas des marches, elle continua à ramper sur une courte distance. Puis elle se releva et progressa plus lentement encore, en tâtonnant dans le noir. « Ohé ? » répéta-t-elle. Les murs répercutèrent l'écho de sa voix. La salle devait être immense.

Soudain, elle heurta un obstacle rugueux, du bois.

Salut, Malta Vestrit, lui dit le dragon. *Ainsi, nous nous rencontrons*

enfin. Je savais que tu viendrais à moi.

*

« Ne parle pas comme cela de ton frère ! » fit Jani d'un ton sec. Elle claqua son ouvrage d'aiguille sur la table à côté d'elle.

Bendir soupira. « Je ne fais que répéter. Ce sont les autres qui disent ça, pas moi. S'il est empoisonné un jour, ce ne sera pas par moi. » Il risqua un sourire.

Elle crispa les mains sur sa poitrine. « Ce n'est absolument pas drôle. Oh, Sâ ! Pourquoi n'avons-nous pas fait débiter ce fut avant qu'il revienne ?

— Il pensait rester à Terrilville plusieurs semaines, pas une nuit. Je croyais avoir le temps. Ce fut est plus grand et plus dur que tous les autres. Et quand les pigeons voyageurs nous ont apporté les nouvelles de Terrilville, nous avons bien d'autres soucis en tête.

— Je sais, je sais. » Sa mère écarta ces excuses d'un revers de main. « Où est-il maintenant ?

— Là où il est tous les soirs. Dans sa chambre, à boire tout seul. Et à parler tout seul. Des inepties à propos de dragons et de Malta. Il parle même de se tuer.

— Quoi ? » Elle le regarda, les yeux écarquillés. Ces paroles détruisaient le refuge de paix vespérale qu'était son salon.

« C'est ce que Geni a entendu derrière la porte ; c'est pour ça qu'elle a couru me prévenir. Il ne cesse de répéter que le dragon va le forcer à se tuer. Et que Malta va mourir aussi, ajouta-t-il malgré lui.

— Malta ? Il en veut à Malta ? Mais je croyais qu'ils s'étaient réconciliés aujourd'hui. J'ai entendu dire... » Jani se troubla.

« On a tous entendu dire, reprit Bendir. Reyn était dans sa chambre, la tenait sur ses genoux et la caressait. Etant donné sa conduite, ces derniers temps, cette frasque-là en est presque reposante.

— Ils ont été durement éprouvés. Il a cru qu'elle allait mourir, et il se sentait responsable. Il est naturel qu'il s'accroche à elle, maintenant. » L'excuse était faible et Jani le savait. Elle se demandait si Keffria était au courant. Changerait-elle ses projets ? Pourquoi fallait-il que Reyn se conduise si bizarrement en ce moment, quand il y avait tant d'autres crises à affronter ?

« Eh bien, j'aimerais mieux qu'il « s'accroche » à elle maintenant au lieu de tempêter et de délirer dans sa chambre », fit remarquer Bendir froidement.

Jani Khuprus se leva brusquement. « Ce n'est pas bon, pour aucun de nous. Je ne peux le ramener à la raison ce soir, s'il est ivre, mais on va lui prendre l'eau-de-vie et insister pour qu'il dorme. Demain, j'exigerai qu'il change de conduite. Tu devrais lui trouver un travail à

faire. »

Les yeux de Bendir s'allumèrent. « J'aimerais le renvoyer dans la cité. Revo a découvert un tumulus dans le marais. Il pense qu'il peut s'agir de l'étage supérieur d'un autre édifice. J'aimerais que Reyn s'en charge.

— Ce ne serait pas prudent, à mon avis. Il ne devrait plus s'approcher de la cité.

— Il n'est bon qu'à ça », commença Bendir, puis il serra les lèvres devant le regard furieux de sa mère. Il se leva et sortit dans la nuit, Jani sur ses talons. Ils étaient encore à deux passerelles de distance de la chambre de Reyn quand elle distingua sa voix confuse. Bientôt, elle entendit chaque mot de son délire d'ivrogne. C'était pire que ce qu'elle craignait. Son cœur se serra. Il ne pouvait suivre le chemin de son père, qui avait fini en soliloquant, sans plus parler à personne. *Je t'en prie, Sâ, mère universelle, ne sois pas si injuste.*

La voix de Reyn s'enfla jusqu'au cri. Bendir se mit à courir. Jani se précipita derrière lui. La porte de Reyn s'ouvrit soudain à la volée. La clarté dorée d'une lampe inonda la nuit. Son fils bondit dans son champ de vision puis s'arrêta et se cramponna à l'encadrement. Il était évident qu'il ne pouvait plus tenir debout. « Malta ! beugla-t-il dans la nuit. NON ! Malta, non ! » Il sortit en titubant, avec de grands gestes désordonnés pour trouver le garde-fou qu'il manquait.

L'épaule de son frère le heurta en pleine poitrine. D'un bras vigoureux, Bendir le repoussa dans la chambre et le fit tomber. Reyn semblait incapable d'opposer la moindre résistance. Il agita les bras mais s'allongea sur le dos, en poussant de profonds gémissements. Puis il ferma les yeux et s'immobilisa. Il avait perdu conscience. Jani se hâta de refermer la porte derrière elle. « Mettons-le sur son lit », dit-elle, soulagée mais lasse.

Alors Reyn roula la tête sur le côté. Il ouvrit les yeux et les larmes ruisselèrent sur ses joues. « Non ! gémit-il. Laissez-moi me lever. Il faut que je rejoigne Malta. Le dragon va la prendre. Il faut que je la sauve.

— Ne sois pas ridicule, dit Jani d'un ton sec. Il est tard, et tu n'es pas en état de voir qui que ce soit, ni d'être vu. Bendir va t'aider à te coucher et tu n'iras pas plus loin que ton lit. »

Bendir se pencha et saisit son frère par le devant de sa chemise. Il le traîna à demi sur le plancher, deux marches jusqu'au lit sur lequel il le jeta sans ménagement. Puis il se redressa et se frotta les mains. « C'est fait, haleta-t-il. Récupère l'eau-de-vie et éteins la lanterne. Reyn, reste ici et dors. Plus de cris. » Son ton ne souffrait aucune réplique.

« Malta, dit Reyn d'une voix traînante.

— Tu es ivre, rétorqua Bendir.

— Pas si ivre que ça. » Il essaya de s'asseoir mais son frère le repoussa en arrière. Reyn serra les poings puis se tourna soudain vers sa mère. « Malta est avec le dragon. Elle y est allée pour moi. Il va la prendre.

— Malta va prendre le dragon ? dit Jani en fronçant les sourcils.

— NON ! » rugit-il, exaspéré. Il essaya de se lever mais Bendir le repoussa à nouveau, plus rudement cette fois. Reyn lança le poing en direction de son frère qui esquiva sans peine le coup en lui disant d'un ton féroce : « N'essaie pas. Je t'assomme.

— Maman ! » Le gémissement résonna de façon ridicule dans la bouche d'un homme adulte. « Malta est allée voir le dragon. » Il eut une profonde respiration puis déclara lentement et posément : « Le dragon l'a prise, maintenant, à ma place. » Il leva les mains et se tapota la tête. « Le dragon est parti. Je ne le sens plus. Malta l'a forcé à me laisser tranquille.

— C'est bien, Reyn, dit Jani qui tâchait de le réconforter. Le dragon est parti. Ils sont tous partis, maintenant. Dors. Demain matin, tu me diras tout. Moi aussi, j'ai à te parler. » Elle feignit de ne pas remarquer le rictus écœuré de son aîné.

Reyn respira à fond et soupira. « Tu n'écoutes pas. Tu ne comprends pas. Je suis si fatigué. Je n'ai qu'une envie : dormir. Mais il faut que je la rejoigne. Il faut que je reprenne le dragon et que Malta s'en aille. Elle va mourir et c'est ma faute.

— Reyn. » Jani s'assit au bord du lit. Elle tira une couverture et le borda. « Tu es ivre, tu es fatigué, et tu dis n'importe quoi. Il n'y a pas de dragon. Seulement une vieille bûche. Malta n'est pas en danger. Sa blessure était accidentelle, ce n'est pas vraiment ta faute. Elle reprend chaque jour des forces. Bientôt, elle se lèvera et sera sur pied. Maintenant, dors.

— Il ne faut jamais essayer de raisonner avec un homme ivre », fit Bendir comme s'il se parlait à lui-même.

Reyn gémit. « Mère. » Il inspira profondément comme s'il allait parler. Mais il soupira. « Je suis si fatigué. Cela fait si longtemps que je n'ai pas dormi. Mais écoute, écoute. Malta est allée dans la cité, jusqu'à la salle du Coq Couronné. Va la chercher. C'est tout. Je t'en prie. S'il te plaît, fais-le.

— Bien sûr. Et toi, dors. Bendir et moi, on va s'en occuper. » Elle lui tapota la main et repoussa les cheveux bouclés de son front grenu.

Bendir émit un bruit dégoûté. « Tu le traites comme un bébé ! » Il ramassa les bouteilles sur la table et se dirigea vers la porte. Une par une il les lança dans le marais. Jani fit mine de ne pas remarquer son geste d'humeur. Elle resta assise au chevet de Reyn, dont les paupières s'alourdissaient puis se fermaient. Noyé dans les souvenirs. Non. Pas son fils. Ce n'étaient que divagations d'ivrogne. Il était toujours lui-

même. Il la voyait, il voyait son frère. Il ne parlait pas à des fantômes. Il était amoureux d'une jeune fille bien réelle. Il ne s'était pas noyé, il ne se noierait pas.

Bendir revint dans la chambre. Il prit la lanterne sur la table « Tu viens ? » demanda-t-il à sa mère.

Elle hocha la tête et suivit son fils aîné. Quand elle referma la porte, le souffle de Reyn était profond et régulier.

*

« Et tu le laisseras tranquille, pour toujours », précisa Malta bravement.

Le dragon se mit à rire. *Une fois que je serai libre, ma petite, pourquoi m'intéresserais-je à vos brèves petites vies ? Je m'envolerai, partirai en quête de mes semblables. Bien sûr que je le laisserai tranquille. Allez, maintenant, je vais te montrer.*

Malta se tenait dans la salle noire, ses mains et son front douloureux reposant sur le bloc de bois. Elle prit une inspiration. « Et tu iras sauver mon père.

— *Certainement*, ronronna le dragon. *Je t'ai déjà dit que je le ferai. Maintenant, libère-moi.*

— Mais comment savoir si tu tiendras parole ? » s'écria Malta au supplice. Puis sur un ton plus décidé, elle ajouta : « Il faut que tu me donnes quelque chose, une sorte de signe.

— *Je te donne ma parole.* » Le dragon commençait à s'impatienter.

« Cela ne me suffit pas. » Malta réfléchit. Il y avait quelque chose. Si seulement elle arrivait à se rappeler. Voilà, elle le tenait. « Dis-moi ton nom.

— *Non.* Le refus était catégorique. *Mais dès que je serai libre, je t'apporterai un trésor, tel que tu n'en as même jamais rêvé. Des diamants gros comme des œufs de pigeon. Je volerai vers le sud et t'apporterai des fleurs qui ne fanent jamais, des fleurs d'arbres dont le parfum seul suffit à guérir ceux de ta race de toutes les maladies. Je volerai vers le nord et je te rapporterai de la glace plus dure que du métal, qui ne fond jamais. Je t'apprendrai à en fabriquer des lames qui peuvent couper jusqu'à la pierre. Je volerai vers l'est et je te rapporterai...*

— Assez de boniments ! protesta Malta. Pas de trésors. Je ne demande que deux choses : que tu laisses Reyn tranquille et que tu sauves mon père. Le navire s'appelle Vivacia. Tu dois te rappeler ça. Tu dois trouver le navire, tuer les pirates et le sauver.

— *Oui, oui. Seulement...*

— Non. Jure sur ton nom. Dis que, sur ton nom, tu jures de sauver Kyle Havre et de laisser Reyn Khuprus en paix. Dis-le et je ferai ce que tu voudras. »

L'explosion de colère du dragon lui fut comme une gifle sur tout le corps. *Tu oses poser des conditions ? Je t'ai à moi maintenant, petit insecte. Refuse d'accéder à mes demandes et je hanterai ton âme jusqu'à la fin de tes jours. Tu subiras ma loi. Je te dirai de t'arracher les ongles, et tu le feras. J'exigerai que tu étouffes tes bébés et tu obéiras. Je ferai de toi un monstre que même les tiens...*

Une petite secousse ébranla la salle, interrompant les menaces du dragon. Malta serra les lèvres pour s'empêcher de crier.

« Tu vois, tu fâches les dieux avec tes exigences ! Fais ce que je te dis ou ils vont t'ensevelir sous la colline.

— Et toi aussi, fit remarquer Malta, impitoyable. Peu m'importent tes menaces. Si tu étais capable de faire tout ça, tu aurais depuis longtemps forcé Reyn à t'obéir. Dis ton nom ! Dis ton nom ou je ne ferai rien pour toi. Rien ! »

Le dragon garda le silence. Malta attendit. Elle était transie. Elle grelottait si fort que sa tête résonnait et que son dos lui faisait mal. Ses pieds étaient engourdis, peut-être dans une flaque, elle n'était plus sûre de rien. Elle était venue ici, elle avait trouvé le dragon, pourtant elle allait échouer. Elle ne pouvait sauver personne, ni son père, ni l'homme qui avait renoncé à sa cité pour elle. Elle n'était qu'une femme impuissante, sans le moindre pouvoir. Elle laissa retomber ses mains et se détourna du fût. Elle se mit à chercher son chemin à l'aveuglette à travers la salle, en espérant s'engager dans la bonne direction.

La voix du dragon résonna soudain dans le silence. *« Tintaglia. Je m'appelle Tintaglia.*

— Et ? » Malta s'arrêta net, retint son souffle, pleine d'espoir.

Et si tu me délivres, je promets que je laisserai Reyn Khuprus en paix et que je sauverai ton père, Kyle Havre.

Malta inspira profondément. Elle leva les bras et retraversa hardiment la salle. Elle reposa les mains sur le bois et inclina la tête. Elle renonça dans un soupir à toute résistance. *« Dis-moi comment te libérer. »*

Le dragon expliqua vivement, avec impatience. *« Il y a une grande porte dans le mur sud. Les Anciens ont créé des œuvres d'art ici, dans cette salle. Ils ont sculpté des statues vivantes de ma race dans la pierre de mémoire. Des vieillards les taillaient dans cette salle, à l'abri du vent et des intempéries. Alors ils mouraient en elles et les sculptures prenaient brièvement leur vie. La porte s'ouvrait, la statue émergeait au soleil et s'envolait au-dessus de la cité. Elles vivaient un certain temps puis leurs souvenirs et leur vie de simulacre s'éteignaient. Il y avait leur cimetière, là-bas dans les montagnes. Les Anciens considéraient que c'était de l'Art. Nous trouvions amusant de nous voir reproduits dans la pierre. Aussi l'avons-nous toléré.*

— Tout ceci n'a aucun sens pour moi », s'insurgea Malta. Le froid pénétrait ses jambes. Ses genoux lui faisaient mal. Elle était lasse de parler. Qu'elle fasse ce qu'il fallait et qu'on en finisse !

Dans le mur, il y a des panneaux qui dissimulent les leviers et les manivelles servant à ouvrir la grande porte. Trouve-les et manœuvre-les. Quand le soleil se lèvera demain et effleurera mon berceau, je serai délivré.

Malta fronça les sourcils. « Si c'est tellement facile, pourquoi Reyn ne l'a-t-il pas fait ?

— Il voulait mais il avait peur. Les hommes sont dans le meilleur des cas des êtres timorés. Ils ne pensent qu'à manger et à se reproduire. Mais toi et moi, jeune reine, nous savons qu'il n'y a pas que cela. Les femmes doivent se montrer impitoyables pour protéger leurs petits et perpétuer la race. Il faut prendre des risques. Les hommes vont trembler dans l'ombre en redoutant la mort. Nous, nous savons que la seule chose à redouter est l'extinction de la race. »

Les mots résonnèrent étrangement dans l'âme de Malta. *Presque vrai*, murmura-t-elle pour elle-même. Mais elle n'arrivait pas à démêler la part du vrai et du faux dans les paroles du dragon.

« Où sont les panneaux ? demanda-t-elle d'une voix lasse. Cessons de discuter et agissons !

— Je ne sais pas, avoua le dragon. *Je n'étais pas dans cette salle. Ce que je sais, c'est par les vies des autres. Tu dois les découvrir.*

— Comment ?

— Il faut apprendre de ceux qui savaient. Viens à moi et fais tomber tes défenses, Malta Vestrit. Laisse-moi t'ouvrir les souvenirs de la cité, et tu sauras tout.

— Les souvenirs de la cité ?

— C'était leur idée, d'engranger leurs souvenirs dans les structures de leur cité. Ils vous frôlent en passant mais vous ne pouvez les évoquer à volonté. Moi, je peux t'aider à les trouver. Laisse-moi faire. »

Tout devenait clair. Elle comprit brusquement quelle devait être sa part du marché. Elle prit une profonde inspiration. Puis elle se pencha sur le bois, y appuya les mains, les bras, la poitrine, la joue. Une autre respiration, comme si elle se préparait à plonger. Elle s'interdit d'avoir peur ou de résister. Elle déclara, la bouche sèche : « Noie-moi dans les souvenirs. »

Le dragon ne se fit pas prier.

La salle s'anima subitement. Malta Vestrit s'évanouit comme une apparition. Une centaine de vies fleurissent autour d'elle. Des gens de haute taille, aux yeux cuivrés et violets, à la peau de miel, remplissent la pièce. Ils dansent, parlent, boivent tandis que les étoiles brillent à travers le dôme de l'édifice, d'une transparence invraisemblable. Puis, en un clin d'œil, c'est l'aube. La clarté matinale s'infiltré, brille sur les plantes exotiques en pots qui s'épanouissent tout autour de la salle.

Dans un coin, une fontaine à plusieurs niveaux jaillit, des poissons sillonnent ses eaux. Il est midi, les portes sont ouvertes pour laisser pénétrer une brise rafraîchissante. Puis c'est le soir, et les portes sont fermées, et les Anciens se rassemblent à nouveau pour parler, et rire, et danser sur la musique. Un autre clin d'œil, et le soleil revient. Une porte s'ouvre et un immense bloc de pierre noire veinée d'argent est tiré dans la pièce sur des rouleaux. Les jours s'effeuillent comme une fleur de pommier. Un groupe de vieillards se déplace autour de la pierre avec des marteaux et des ciseaux. Un dragon émerge. Les vieillards s'appuient contre lui et disparaissent à l'intérieur. Les portes s'ouvrent. Le dragon frémit puis avance à grands pas accompagné des vivats et des larmes de ses admirateurs. Il prend son élan, s'envole. Les gens se rassemblent pour boire, et danser, et parler. Un nouveau bloc de pierre est tiré à l'intérieur. Les jours et les nuits s'égrènent telles des perles blanches et noires détachées d'un collier. Malta a pris racine dans le temps, et les jours s'écoulaient autour d'elle. Elle observe, elle attend, et bientôt elle n'en a plus conscience. Les souvenirs emplissent lentement la salle, comme du miel épais. Elle les absorbe et comprend tout, bien au-delà des capacités de son esprit. Les souvenirs ont été engrangés ici, car les Anciens ont cultivé ce plaisir : la dégustation de leurs souvenirs respectifs. Mais pas comme cela, gémit Malta, pas dans un flot qui n'épargne nul détail, qui n'atténue nulle émotion. C'est trop, beaucoup trop. Elle n'est ni Ancien ni dragon. Elle n'est pas faite pour contenir autant. Elle les perd comme on perd du sang, elle oublie autant qu'elle retient. Elle s'accroche au détail essentiel qu'elle doit découvrir et conserver. Les panneaux. Les leviers et les roues. C'est le seul souvenir important. Elle laisse échapper le reste.

Elle s'étale dans la flaque glacée. Le froid la pénètre jusqu'à la moelle, mais les mois et les années tournent comme des roues de chariot autour d'elle, imprimant chaque seconde fugace dans sa mémoire en feu. Elle en sait suffisamment, elle en apprend davantage encore. Les jours tournent également devant et derrière elle, le temps s'écoule dans les deux directions. Elle voit s'élever les murs et elle voit les ouvriers s'échiner à transporter les berceaux des dragons. Ils les cordent, les tirent, les poussent sur des rouleaux, car dehors le ciel s'est assombri et la terre tremble et les cendres pleuvent aussi drues qu'une chute de neige noire. Soudain, tout s'arrête. D'un côté, on pose la première brique, de l'autre les gens ont fui ou gisent, mourants. Elle sait tout et elle ne sait rien.

Malta, lève-toi !

Qui était-elle ? Pourquoi aurait-elle plus d'importance qu'un autre ? En fin de compte, n'étaient-ils pas tous interchangeables ?

Malta Vestrit. Tu te souviens ? Tu te souviens comment ouvrir la porte ?

Bouge ton corps. Redresse-toi. Un corps si petit, si disgracieux. Qui a mené une vie si brève. Qu'elle est donc sotté. Cligne les yeux. La salle est obscure mais il est si simple de se rappeler comme elle avait été jadis, inondée de lumière. Le soleil brillait au-dessus, irisait les panneaux de cristal. Là. Maintenant. Au travail. Les portes.

Il y avait deux portes dans la salle. Elle était entrée par la porte nord. Trop étroite pour que le dragon puisse la franchir. Le berceau avait été apporté par la porte sud. Elle se rappelait à peine qui elle était et pourquoi elle était ici mais elle se rappelait l'ouverture de la porte. D'ordinaire, il fallait quatre hommes forts pour la manœuvrer. Elle devrait l'ouvrir seule. Elle alla droit au premier panneau, près de la porte sud, et découvrit le loquet. Ses ongles se rebroussèrent mais le panneau refusa de bouger. Elle n'avait pas d'outils. Elle le martela de ses poings. Elle entendit un petit déclic à l'intérieur. Elle tira de nouveau sur le loquet. Cette fois, il s'ouvrit en résistant. Avec un craquement, il sortit de ses gonds rouillés et tomba par terre. Peu importait.

Une nouvelle fois, le souvenir qu'elle gardait de cette salle et les perceptions tactiles qu'elle en avait ne concordaient pas. La manivelle bien huilée qui aurait dû se trouver là était recouverte de toiles d'araignée et piquée de rouille. Toujours est-il qu'elle s'empara du maneton et s'efforça de tourner. La manivelle était bloquée. Oh ! Le levier. Actionne d'abord le levier. Elle le découvrit à tâtons : la poignée de bois poli avait disparu. Elle saisit à deux mains le métal nu et tira. Il ne bougea pas.

Elle prit appui de ses pieds contre le mur, elle força vers le bas, le levier finit par remuer légèrement puis céda brusquement sous son poids. Elle tomba sur les dalles alors qu'un bruit terrible d'arrachement se faisait entendre. Elle resta un instant étourdie. Un gémissement fit trembler le panneau. Elle se remit péniblement debout. Maintenant, la manivelle. Non, non, cela ne marcherait pas. L'autre levier d'abord. La porte devait être débloquée des deux côtés avant que les manivelles puissent la soulever.

Elle ne se souciait plus de ses ongles arrachés, de ses mains en sang. Elle ouvrit le second panneau d'une violente secousse et un flot de terre détrempée se déversa dans la salle. Il y avait une brèche dans le mur. Elle ne s'en préoccupa pas. En creusant, elle dégagea le levier, l'empoigna et le tira de toutes ses forces. Il se déplaça légèrement puis s'immobilisa. Cette fois, elle escalada les volutes du mur et grimpa sur le levier. Elle sauta de tout son poids, et le fit descendre d'un cran. Très haut au-dessus de sa tête, elle entendit un gémissement. Elle rassembla ses forces et poussa avec ses pieds. Le levier céda puis se rompit net. Elle tomba en déchirant ses jupes sur le métal ébréché. Elle heurta brutalement son genou sur les dalles et, durant un

moment, elle n'eut plus conscience que de sa douleur.

« *Malta. Lève-toi.*

— Je sais. Je vais me lever. » Sa voix résonna, grêle et bizarre à ses oreilles. Elle se remit sur pied et revint en boitant vers le panneau. Le maneton de la manivelle était fixé sur une roue à rayons métalliques de la taille d'une roue de charrette, habillée de terre. Malta creusa pendant une éternité. La terre glacée, détrempée et abrasive s'insinuait sous ses ongles et lui irritait la peau.

Mais essaie donc !

Docilement, elle posa les mains sur le maneton de la roue. Sa mémoire lui souffla qu'il aurait fallu deux hommes sur cette manivelle et deux autres sur la seconde. Ils les auraient fait tourner en même temps.

Mais elle était seule ici. Elle pesa de tout son poids et poussa vers le bas. Par miracle, la roue se mit en mouvement. A peine. Tout en haut du mur, quelque chose bougea. Elle abandonna la manivelle et revint vers la deuxième. Celle-ci au moins n'était pas couverte de terre : elle se mouvait sans à-coups mais n'alla pas beaucoup plus loin que la première. Elle fit ainsi plusieurs allers et retours, de l'une à l'autre. Elle entendit quelque chose se déplacer dans le mur. La porte elle-même bougea un peu. Elle appuya sur la manivelle et le battant frémit à nouveau. De singuliers chuchotements filtraient à travers le mur et la porte. De vieilles chaînes actionnent la poulie, lui murmure sa mémoire. Les contrepoids commencèrent à descendre. C'était ainsi qu'elle avait conçu le mécanisme, tu te souviens ? Souviens-toi. Rappelle-toi le plan de la machine. Rappelle-toi le plan du dôme.

Soudain, elle vit d'un œil différent le mur tout entier, la porte et son mécanisme. Le souvenir qu'elle en avait contrastait trop fortement avec ce que lui disaient ses mains. Elle palpa la boue et la terre gorgée d'eau en fermant les yeux pour ébaucher le plan qui lui avait été familier jadis. Elle promena les mains sur le battant, en sentit les gibbosités, les crevasses. Elle fit subitement volte-face. « La structure va céder de ce côté si on fait bouger la porte. C'est un miracle qu'elle soit restée intacte tout ce temps.

— *Ça va céder, la terre va s'écrouler, et la lumière brillera, prédit le dragon. Continue.*

— Si tu te trompes, tu seras enseveli ici, et moi avec toi.

— *J'aime mieux cela que continuer de vivre ainsi. Tourne les manivelles, Malta. Tu as promis. »*

Telle est la puissance que détient le nom ! Elle revint soudain à elle-même, Malta, la jeune femme aux vêtements crottés, dans les ténèbres. La jeune et fière architecte avait disparu, sans même laisser de trace, comme le rêve s'évapore quand on cherche à le retenir. Elle saisit la manivelle et la tourna d'un cran.

Ce devait être la dernière rotation. Elle passa d'une manivelle à l'autre, tirant et jurant. Le mécanisme vétusté s'était enrayé. Le mur marmottait pour lui-même avec inquiétude mais la porte restait bloquée.

« Elle est coincée. Je ne peux pas l'ouvrir. J'ai essayé. Je suis désolée. »

Durant un long moment, le dragon garda le silence. Puis il ordonna : *Va chercher de l'aide. Ton frère... je le vois. Tu le domines facilement. Va le chercher, et prends deux bâtons pour faire levier. Vas-y. Tout de suite.*

Il y avait de bonnes raisons de refuser d'obéir, mais Malta n'arrivait pas à se rappeler lesquelles. Elle se souvenait à peine de ce frère dont parlait le dragon. La porte, le moyen de l'ouvrir, c'étaient les seules choses qu'elle saisissait clairement. Les bâtons, c'était une bonne idée. Insérés dans les rayons de la roue, ils serviraient de leviers pour forcer les manivelles.

Elle marcha dans une lumière venue d'un autre temps. Elle se traîna d'un pas lourd, grimpa le large escalier et franchit la porte nord. Elle retrouva la bande de jidzine et la suivit. Le couloir s'illuminait et la guidait. Un clignement de ses yeux las, et il bouillonnait de vie. Des nobles passaient près d'elle, majestueux, assistés de leurs pages dégingandés. Une couturière et ses deux jeunes apprenties sortaient à reculons d'une porte en saluant, les bras chargés de riches étoffes. Une nourrice qui portait un bébé joufflu et vagissant se précipita vers elle, et à travers elle, salua joyeusement un jeune homme en bonnet enrubanné, et il siffla en retour. C'était Malta le fantôme invisible ici, pas eux. La cité leur appartenait.

Tout à coup, elle trébucha sur une pierre. Elle perdit contact avec le mur et fut une nouvelle fois plongée dans l'obscurité. C'était son époque, sa vie, il faisait noir et humide, et c'était plein de corridors éboulés et de portes coincées. Cette chute de terre, lui apprirent ses mains tâtonnantes, barrait complètement le chemin. Impossible de passer par là.

Elle effleura le mur pour s'orienter et trouva instantanément un meilleur itinéraire qui conduisait à une sortie plus proche. Elle s'engagea dans cette direction et pressa le pas. Elle n'écoutait plus les protestations de son corps rompu. Elle vivait à présent dans mille moments différents ; pourquoi se concentrer sur celui où elle souffrait ? Elle allongea le pas, ses jupes en lambeaux tantôt claquant tantôt collant à ses jambes.

Elle se retrouva plaquée au sol. « Un tremblement de terre », dit-elle d'une voix atone, quand la secousse fut passée. Elle demeura un instant immobile sur la pierre, attendant la réplique qui succédait fréquemment à la première secousse. Rien ne se produisit. Il y avait

des bruits, des remuements, des frottements. Aucun qui paraisse proche. Elle se remit prudemment sur pied. Elle effleura la bande de jidzine. La lumière clignota, mais faiblement. Malta dut se tendre vers les souvenirs qu'elle gardait du corridor avant de continuer son chemin. Des cris aigus éclatèrent au loin. Elle n'y prêta pas attention, pas plus qu'elle ne prêtait attention au bavardage des couples qui flânaient et aux aboiements d'un petit chien qui passa près d'elle. Fantômes et souvenirs. Il fallait qu'elle ouvre une porte. Elle tourna dans un couloir latéral qui devait la mener à la sortie. Les cris se rapprochaient maintenant. Une voix de femme appelait : « Je vous en prie, je vous en prie, la porte est bloquée. Sortez-nous d'ici. Sortez-nous, nous allons mourir ! » En passant les mains sur le battant, Malta sentit vibrer les coups dont la femme le martelait. Plus par curiosité qu'en réponse à la supplique, elle y appuya l'épaule. « Tirez ! » cria-t-elle alors qu'elle poussait de son côté. La porte coincée s'ouvrit brutalement. Une femme se rua à l'extérieur. Elle se heurta à Malta et elles tombèrent toutes deux à la renverse. Un homme pâle se tenait derrière elle. Une lumière jaune de lanterne, bien réelle, venant de la pièce l'éblouit. La femme se releva avec peine en trébuchant sur Malta. « Debout ! glapit-elle d'une voix aiguë. Faites-nous sortir d'ici. Le mur s'est fissuré et la boue s'infiltre. »

Malta s'assit et aperçut au-delà de la femme une pièce bien aménagée. Le sol jonché de tapis était submergé par une vague de boue qui s'écoulait lentement d'une fissure dans le mur. Un peu d'eau s'échappa même en bouillonnant. Le débit augmenta, la boue étant diluée par l'eau qui rongea la pierre sur son passage. « Le mur va bientôt s'effondrer », fit-elle observer avec conviction.

Le jeune homme pâle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Vous avez sans doute raison. » Il baissa le regard vers elle. « Vos maîtres nous ont assuré que nous serions en sécurité. Que personne ne pourrait me trouver. A quoi bon me cacher de mes assassins si c'est pour finir noyé dans de la boue puante ? » Malta cligna les yeux. Les chimères des Anciens pâlissaient. Le Gouverneur de Jamaillia la regardait d'un air torve. « Eh bien, ne restez pas comme ça par terre. Levez-vous et conduisez-nous à vos maîtres. Ils vont sentir passer mon courroux. »

La Compagne Keki, revenue dans la pièce, saisit vivement une lanterne. « C'est une bonne à rien, déclara-t-elle au Gouverneur. Suivez-moi. Je crois que je connais le chemin. »

Malta, toujours par terre, les regarda s'éloigner. C'est très important, se dit-elle hébétée. Le Gouverneur de Jamaillia avait été emmené à Trois-Noies, pour sa sécurité. Elle n'était pas au courant. On aurait dû lui en parler. N'avait-il pas confiance en elle ? Elle ferma les yeux pour essayer d'y réfléchir plus clairement. Elle songea à

s'endormir.

Le sol se cabra sous elle, et lui claqua la joue. Au bout du couloir, Keki et le Gouverneur se mirent à hurler. Malta fut moins terrorisée par leurs cris perçants que par le grondement sourd provenant de la pièce qu'ils venaient de quitter. Elle se remit debout à grand-peine alors que le sol tremblait toujours. Elle tira la porte qui résista en crissant. Que peut une porte contre une colline qui s'écroule ?

Elle se prit la tête dans les mains. Ressaisis-toi. Elle choisit un moment et le ranima autour d'elle. Le chaos l'effleura en tourbillonnant. Cela pouvait les sauver.

Elle fit demi-tour et partit en courant. Devant elle, elle aperçut la lumière sautillante de la lanterne que portait la Compagne. Elle les rattrapa. « Vous vous trompez de chemin, déclara-t-elle, laconique. Venez avec moi. » Elle arracha la lanterne des mains de Keki. « Par là ! » commanda-t-elle. Ils la suivirent. Autour d'eux des fantômes poussaient des cris grêles. Malta suivait la fuite des Anciens. S'ils avaient réchappé du dernier cataclysme, peut-être en réchapperait-elle aussi.

LA MORT DE LA CITÉ

Le tremblement de terre, dans les heures précédant l'aube d'été, ne réveilla pas Keffria. Elle avait été incapable de dormir. Il y avait eu un petit choc auquel elle n'avait pas prêté attention. Mais cette fois-ci, c'était différent. Le séisme avait débuté par une violente secousse suivie par un long tremblement, qui l'avait fait se lever. Ses hôtes du désert des Pluies l'avaient avertie que le mouvement des arbres accentuait l'ébranlement de la terre sous eux. Néanmoins, elle se retint au montant de son lit tout en s'habillant à la hâte. Selden jugerait cela très amusant mais Malta pouvait s'en inquiéter. Elle allait la voir sur-le-champ et se forcerait à lui annoncer qu'elle retournait à Terrilville. Elle redoutait ce moment. Elle avait rendu visite à sa fille la veille au soir mais l'avait trouvée endormie, et elle n'avait pas eu le cœur de la déranger. Sa blessure à la tête avait désenflé mais ses yeux étaient encore sérieusement meurtris. Sachant que le sommeil est le meilleur des remèdes, Keffria était repartie sur la pointe des pieds.

La guérisseuse avait insisté pour que Malta soit installée dans une chambre ensoleillée, plus haut sur l'arbre que la chambre de sa mère. Pour s'y rendre, Keffria devait franchir plusieurs ponts puis grimper un escalier en colimaçon. Elle n'était pas encore habituée au doux balancement des passerelles. Selden les parcourait en courant toute la journée mais sa mère ne s'y sentait pas très à l'aise. Elle aurait aimé qu'il y eût plus de lumière, mais il faudrait encore un certain temps avant que le soleil ne perce le feuillage autour d'elle. Elle croisa les bras et marcha en prenant soin de rester au milieu. Elle refusait d'imaginer le mouvement du pont s'il se produisait une autre secousse. Elle chassa toutes ces pensées de son esprit. Elle s'aperçut qu'elle avançait à petits pas prudents et s'obligea à forcer l'allure. Elle fut soulagée d'atteindre l'escalier qui grimpait en tournant autour du tronc.

Elle préparait dans sa tête les mots qu'elle allait dire à Malta. Ce serait difficile. Quand elle partirait, sa fille se trouverait très seule, avec Selden pour toute compagnie. Elle avait refusé de voir Reyn. Elle lui en voulait encore. Keffria elle-même lui avait pardonné sur le *Kendri* durant leur voyage. Selon elle, les hommes qui avaient attaqué la voiture avaient outrepassé l'ordre qu'ils avaient reçu de s'emparer

du Gouverneur Le remords du jeune homme, alors qu'il montait la garde à la porte de la cabine de Malta, avait convaincu Keffria qu'il n'avait jamais eu l'intention de nuire à sa bien-aimée. Peut-être finirait-elle avec le temps par changer sa façon de voir. Mais, en attendant, Keffria allait laisser ses enfants seuls. Les doutes qui l'avaient assaillie toute la nuit la reprirent. Elle s'aventura sur la branche qui conduisait à la chambre de Malta.

Elle adressa un bref signe de tête à la femme qui avait gagné la porte voisine. La peau de son visage était grenue ; des excroissances pendaient de sa gorge et de son menton. Tillamon, la sœur aînée de Reyn, lui sourit chaleureusement. « On a eu une belle secousse, fit-elle remarquer avec entrain.

— Oh là, là, oui », se prit à répondre Keffria. Elle se hâta vers la porte, frappa et attendit. Pas de réponse. « Malta, chérie, c'est moi », annonça-t-elle, et elle entra. Le soulagement qu'elle avait éprouvé à quitter la passerelle s'évanouit quand elle constata, les yeux écarquillés, que le lit était vide. « Malta ? » Stupidement, elle secoua les couvertures comme si sa fille avait pu se cacher en dessous. Elle revint à la porte et se pencha au-dehors. « Malta ? »

La sœur de Reyn était toujours sur le pas de sa porte. « La guérisseuse a emmené Malta ? » lui demanda Keffria.

Tillamon secoua la tête.

Keffria se défendit de s'affoler. « C'est bizarre. Elle est partie. Elle est trop souffrante pour sortir de son lit. Et elle n'a jamais été une lève-tôt, même quand elle allait bien. » Elle ne regarderait pas les garde-corps qui bordaient l'allée. Elle ne se demanderait pas si une jeune fille prise de vertige avait pu se lever en titubant et...

La femme pencha la tête. « Elle est sortie se promener avec Reyn hier, déclara-t-elle, avec un petit sourire fugace. J'ai entendu dire qu'ils s'étaient réconciliés, ajouta-t-elle d'un ton d'excuse.

— Mais ça n'explique pas pourquoi elle n'est pas dans son lit... oh ! » Keffria la dévisagea.

« Oh, non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Reynie ne ferait jamais... il n'est pas comme ça. » Elle s'embrouillait dans ses explications. « Je ferais mieux d'aller chercher ma mère », proposa-t-elle avec maladresse.

Il y a quelque chose là-dessous, décida Keffria.

Quelque chose qu'elle aurait dû savoir. « Je crois que je ferais bien de vous accompagner », répondit-elle, le cœur serré.

Il fallut frapper à plusieurs reprises avant que Jani Khuprus se réveille. Quand elle ouvrit la porte dans sa robe d'intérieur, elle avait l'air lasse et inquiète. L'espace d'un instant, Keffria eut presque pitié d'elle. Mais il s'agissait de Malta. Elle planta fermement les yeux dans les yeux de Jani en disant : « Malta n'est pas dans son lit. Savez-vous

où elle pourrait être ? »

La peur qui passa sur le visage de Jani était éloquente. Elle regarda sa fille. « Tillamon. Retourne dans ta chambre. Ceci ne concerne que Keffria et moi.

— Mais, mère... », commença sa fille, qui s'interrompit devant le regard que sa mère lui lança. Elle secoua la tête mais tourna les talons et s'en alla. Jani reporta les yeux sur Keffria. Les fines rides sur son visage se creusèrent davantage. Elle paraissait malade. Elle prit une profonde inspiration. « Il est possible qu'elle soit quelque part avec Reyn. Hier soir tard, il est devenu... il était très inquiet à son sujet. Il est peut-être allé la rejoindre... Cela ne lui ressemble pas mais il n'est plus lui-même, ces derniers temps. (Elle soupira.) Venez avec moi. »

Jani la précéda rapidement. Elle ne s'était pas attardée à s'habiller ni à se voiler. Bien que mue par la peur et la colère, Keffria parvenait à peine à la suivre.

En approchant de la chambre de Reyn, elle fut assaillie de doutes. Si Malta et Reyn s'étaient expliqués, ils avaient pu... Elle eut subitement envie de s'arrêter pour réfléchir plus posément. « Jani », commença-t-elle alors que l'autre levait la main pour frapper. Mais elle suspendit son geste et poussa simplement la porte de Reyn.

Une forte odeur d'eau-de-vie et de sueur flottait dans l'air. Jani jeta un coup d'œil puis s'écarta pour laisser Keffria voir par elle-même. Reyn était étendu à plat ventre sur son lit. Le bras pendant sur le côté, le poignet sur le sol. Sa respiration était rauque et pénible. Il dormait, comme un homme recru de fatigue, et il dormait seul.

Les doigts sur les lèvres, Jani referma la porte. Keffria retint ses mots d'excuse jusqu'à ce qu'elles se soient suffisamment éloignées de la chambre.

« Jani, je suis tellement..., commença-t-elle, mais l'autre se tourna vivement avec un sourire crispé.

— Nous savons que nous avons des raisons de nous inquiéter au sujet de ces deux-là. Reyn a été pris tardivement par cette passion. Depuis son arrivée, Malta s'est montrée distante à son égard, pourtant je ne crois pas qu'il lui soit indifférent. Plus tôt ils en viendront à se comprendre, mieux ce sera pour nous tous. »

Keffria hocha la tête avec lassitude, reconnaissante à Jani de la compréhension dont elle faisait preuve. « Mais où peut-elle être ? Elle est trop souffrante pour se promener toute seule.

— Je partage votre inquiétude. Si vous le permettez, je vais envoyer aux nouvelles, peut-être quelqu'un l'a-t-il aperçue quelque part. Peut-être est-elle sortie avec Selden ?

— Peut-être. Ces dernières semaines, ils se sont rapprochés. Je sais qu'il avait hâte de lui montrer la cité. (Keffria porta sa main éclissée à son front.) Etant donné ce comportement, je me demande

s'il est bien sage que je les laisse ici. Je croyais que Malta devenait plus mûre mais qu'elle disparaisse ainsi, sans rien dire... »

Jani s'arrêta sur l'étroite allée et prit le bras de Keffria. Ses yeux que, dans sa précipitation, elle n'avait pas voilés se plantèrent droit dans ceux de Keffria. « Je vous promets d'en prendre soin comme de mes propres enfants. Il faut nous confier Selden. Cela fera du bien à Reyn de s'occuper d'un jeune garçon, en attendant qu'il en ait un à lui. » Jani sourit, et l'espoir qui éclaira son visage fit disparaître une grande partie de l'étrangeté du désert des Pluies. Mais elle ajouta d'un air presque coupable : « Ce que vous avez proposé de faire pour nous hier est extrêmement courageux. Je me sens égoïste de vous y pousser. Pourtant, vous êtes la seule qui puisse convenir aussi parfaitement pour espionner à notre profit.

— Espionner. (Le mot lui fut singulièrement pénible à prononcer.) Je suppose..., commença-t-elle, mais elle fut interrompue par les vibrations de bronze d'une grande cloche. Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle.

Jani scrutait, accablée, l'ancienne cité.

« Cela veut dire qu'il y a eu un éboulement et que des gens sont peut-être bloqués à l'intérieur. On ne sonne la cloche qu'à cette occasion. Toutes les personnes valides doivent aller aider. Il faut que j'y aille, Keffria. » Sans ajouter un mot, la Marchande du désert des Pluies partit en courant, laissant Keffria bouche bée. Lentement, elle tourna les yeux vers la cité ensevelie. Elle ne pouvait distinguer grand-chose à travers les arbres mais la vue de Trois-Noues s'étendait par paliers devant elle. Des gens s'interpellaient, des hommes enfilaient leur chemise en traversant les passerelles tandis que des femmes les suivaient en portant des outils et des cruches d'eau. Keffria décida de partir à la recherche de ses enfants. Ils iraient ensemble aider là où ils le pouvaient, si Malta s'en sentait la force. Ce qui lui donnerait peut-être l'occasion de leur annoncer qu'elle retournait à Terrilville dès que le *Kendri* appareillerait.

*

Malta avait perdu le compte des chemins sans issue qu'ils avaient découverts. Elle enrageait de voir les habitants fantômes de la cité morte s'évanouir dans les galeries effondrées. Les spectres disparaissaient simplement dans les cascades de terre et de pierre. Chaque fois qu'elle butait contre l'obstacle de terre détrempée, l'angoisse du Gouverneur et de sa Compagne augmentait.

« Vous avez dit que vous connaissiez le chemin ! protestait-il, accusateur.

— C'est vrai, je connais le chemin. Je connais tous les chemins.

Nous n'avons plus qu'à trouver celui qui n'est pas bloqué. »

Elle avait compris depuis longtemps qu'il n'avait pas reconnu en elle sa partenaire au bal et sa voisine dans la voiture. Il la traitait comme une servante plutôt sotté. Elle ne lui en voulait pas. Elle aussi avait bien du mal à s'accrocher à cette Malta-là. Ses souvenirs du bal et de l'accident semblaient plus flous, plus lointains que ceux de la cité autour d'elle. Sa vie passée, quand elle était Malta, racontait l'histoire d'une gamine frivole et gâtée. Même à présent, il lui paraissait moins pressant d'en réchapper et de survivre que de retrouver son frère et de retourner vers le dragon avec des bâtons pour le délivrer. Il fallait qu'elle trouve une sortie. Aider les deux autres était accessoire.

Elle passa devant le théâtre puis retourna brusquement à l'entrée de la vaste salle. La porte béait, trou noir dans le mur. Elle leva la lanterne pour voir ce qu'était devenue cette salle jadis magnifique : elle s'était en partie effondrée. On avait tenté de déblayer la terre mais les grands blocs de pierre qui soutenaient autrefois le plafond avaient découragé les terrassiers. Elle la scruta, remplie d'espoir, et conclut qu'il valait la peine d'essayer. « Par là, dit-elle à ses compagnons.

— Oh, c'est idiot, gémit Keki. C'est presque complètement écroulé. On cherche à sortir, pas à s'enfoncer davantage dans les ruines. »

Plus facile d'expliquer que de discuter. « Dans tous les théâtres, il y a forcément une sortie pour les acteurs. Les Anciens préféraient qu'on ne les voie pas, pour préserver l'illusion de la pièce. Derrière la scène, qui est encore debout, il y a des appartements et une issue. Je suis souvent entrée et sortie par là. Venez, faites-moi confiance, suivez-moi et vous pourrez en réchapper. »

Keki eut l'air outragée. « Ne vous donnez pas de grands airs avec moi, petite. Vous vous oubliez. »

Malta ne répondit pas immédiatement. « Plus que vous ne le croyez », admit-elle, avec la voix d'une étrangère. D'où lui venaient ces mots, cette diction ? Elle l'ignorait et elle n'avait pas le temps de remonter à la source du souvenir. Ils la suivirent, grimpèrent sur la scène, la traversèrent, passèrent dans les coulisses. Des décombres barraient la porte dérobée, surtout des débris de bois. Personne n'était venu là depuis bien longtemps. Peut-être les gens du désert des Pluies n'avaient-ils même jamais découvert cette issue. Elle posa la lanterne et entreprit de déblayer la porte tandis que le Gouverneur et sa Compagne la regardaient. Elle fit jouer le loquet en traçant le signe de la guilde des comédiens sur le panneau léger. N'obtenant aucun résultat, elle donna des coups de pied dans le battant qui s'entrebâilla lentement sur les ténèbres. Le linteau au-dessus gémit sinistrement mais tint bon. Elle espéra que le couloir serait dégagé. Elle posa la main sur la bande de jidzine dans le mur et le passage étroit s'illumina

soudain. Libre, droit, il se coulait devant en elle et lui faisait signe. « Par là », annonça Malta. Keki prit la lanterne mais Malta était disposée désormais à se fier à la bande de lumière. Elle y faisait courir légèrement ses doigts en marchant. Cette porte-ci donnait sur les vestiaires, ces autres-là sur les pièces où les danseurs pouvaient se changer et se détendre les muscles. Ce théâtre avait été superbe, le plus beau de toutes les cités des Anciens. La porte du fond, se rappela-t-elle, ouvrait sur une merveilleuse véranda et un hangar à bateaux qui surplombaient le fleuve. Certains comédiens et chanteurs y entreposaient leurs étroites embarcations, pour des promenades galantes au clair de lune sur le fleuve.

Malta secoua la tête pour chasser ces rêves. Sortir, se dit-elle. Elle ne cherchait qu'à sortir de la cité engloutie.

Le couloir filait, longeait des salles d'exercice, les petites boutiques des artisans au service des artistes du théâtre. Voilà le magasin de costumes, et cette porte-là mène à un joli repaire de drogue. Ici c'est le perruquier, et là l'échoppe de grimage. Disparue, tous disparus, silencieux et morts. Ici avait battu le pouls de la cité, car quel art plus grand que celui qui imite la vie ? Malta pressait le pas mais, au fond de son cœur, les souvenirs de cent artistes pleuraient leur propre disparition.

Enfin, devant elle, elle aperçut la lumière du jour, une lumière si pâle, si grise, une illusion peut-être. La dernière portion du corridor était endommagée. La bande de lumière avait disparu et leur lanterne faiblissait. Il faudrait faire vite maintenant. Les pierres sur les murs avaient perdu leur plâtre et les fresques qui les ornaient, elles s'affaissaient, frangées d'eau miroitante. Des mouillures sur les parois indiquaient que le passage avait été inondé, à plusieurs reprises. Quand le fleuve était gonflé par les pluies, il dégorgeait probablement dans ces galeries. Ils ne devaient qu'à la chance que le chemin soit libre aujourd'hui. Cependant, ils pataugeaient dans une vase molle. Malta avait depuis longtemps renoncé à se soucier de ses vêtements mais le Gouverneur et sa Compagne poussaient des exclamations consternées en patouillant derrière elle.

La véranda et le hangar à bateaux auxquels aboutissait jadis le couloir n'étaient plus à présent qu'un monceau de décombres. Le chemin avait disparu. Malta ignore les protestations des deux autres et se fraya un passage à travers les débris, en direction de la lumière grise devant elle. Les pluies avaient chassé boue et feuilles dans les vestiges du corridor. « On est sorti ! » cria Malta. Elle escalada les carcasses des bateaux abrités là, se faufila entre les crevasses boueuses et, soudain, elle émergea en titubant dans la clarté du matin. Elle respira à fond l'air frais, savourant l'espace sans limites autour d'elle. Elle ne s'était pas rendu compte jusqu'à cette minute à quel point

l'obscurité et la terre l'avaient opprimée. Elle était débarrassée aussi de tous les esprits qui chuchotaient à son oreille. Elle avait la sensation de s'éveiller d'un rêve interminable, embrouillé. Elle commença à se frotter le visage puis suspendit son geste. Ses mains étaient barbouillées de terre. Les quelques ongles qui lui restaient encore étaient encrassés. Ses vêtements collaient à elle en loques boueuses. Elle s'aperçut qu'elle n'avait plus qu'une chaussure. D'où venait-elle ? Qui avait-elle été ?

Elle clignait encore les yeux quand le Gouverneur et sa Compagne émergèrent à leur tour. Ils étaient un peu crottés mais loin d'être aussi dépenaillés que Malta. Elle se retourna pour leur sourire, s'attendant à des remerciements. Mais Cosgo se contenta de demander : « Où est la cité ? A quoi bon nous avoir amenés dans ce trou perdu ? »

Malta regarda autour d'elle. Des arbres. De l'eau bourbeuse et grise à leur pied. Elle se tenait sur un tertre herbeux au milieu d'un marécage. Elle avait perdu tous ses repères dans la ville souterraine. Elle s'orienta sur le soleil levant et chercha Trois-Noues des yeux. La forêt lui bouchait la vue. Elle haussa les épaules. « Nous sommes soit en amont soit en aval par rapport à la ville, se risqua-t-elle à déclarer, pour elle-même.

— Etant donné que nous sommes sur un petit îlot, ça ne paraît pas douteux, en effet », approuva le Gouverneur.

Malta monta plus haut pour avoir une meilleure vue mais ce qu'elle découvrit ne fit que confirmer ses sinistres impressions. Ce n'était pas tant une île qu'un monticule au milieu d'un marais. Elle ignorait dans quelle direction se trouvait le chenal. Les immenses colonnes grises des arbres se dressaient à perte de vue dans toutes les directions.

« Il va falloir rebrousser chemin », conclut-elle, le cœur serré. Elle ne savait pas si elle aurait la force d'affronter à nouveau ce défilé de fantômes.

« Non ! » Keki prononça le mot avec un léger cri puis s'assit sur le sol. Elle se mit à sangloter éperdument. « Je ne peux pas. Je ne retournerai pas dans le noir. Non.

— Nous ne sommes pas obligés, évidemment, fit remarquer le Gouverneur avec impatience. Nous avons escaladé nombre de petits bateaux en sortant. Servante, retournez là-bas et cherchez-nous le meilleur. Apportez-le ici et vous nous ramènerez à la ville. » Il regarda autour de lui avec dégoût puis tira un mouchoir de sa poche, l'étala par terre et s'assit dessus. « Je vais me reposer ici. (Il secoua la tête.) Ces Marchands ont de bien méchantes façons. Ils vont regretter d'avoir maltraité leur chef légitime.

— Possible. Mais pas autant que nous, nous regrettons de vous avoir laissé nous maltraiter », s'entendit-elle rétorquer. Elle était

soudain furieuse contre ces infâmes ingrats. Elle s'était échinée toute la nuit à les guider hors des galeries, et c'étaient là tous leurs remerciements ? On lui ordonnait d'aller chercher un bateau et de ramer jusqu'à Trois-Noues ? Elle secoua ses jupes en lambeaux et esquisssa une révérence moqueuse. « Malta Vestrit, des Marchands de Terrilville, dit adieu au Gouverneur Magnadon Cosgo et à sa Compagne Keki. Je ne suis pas votre servante, je ne suis pas à vos ordres. Je ne me considère plus comme votre sujette, désormais. Au revoir. »

Elle repoussa ses cheveux en arrière et se tourna vers la crevasse boueuse. Elle prit une profonde inspiration. Elle en était capable. Il le fallait. Quand elle serait de retour à Trois-Noues, on leur enverrait une équipe de secours. Qu'il passe un bout de temps abandonné sur ce monticule, ça lui apprendrait peut-être un peu l'humilité.

« Attendez ! ordonna-t-il. Malta Vestrit ? La jeune fille du bal ? »

Elle regarda par-dessus son épaule. Elle acquiesça d'un hochement de tête.

« Laissez-moi ici, et je n'enverrai jamais mes navires sauver votre père ! déclara-t-il pompeusement.

— Vos navires ? (Elle eut un rire un peu convulsif.) Quels navires ? Vous n'avez jamais eu l'intention de m'aider. Je suis même surprise que vous vous souveniez de me l'avoir dit.

— Allez chercher le bateau et ramenez-nous à la ville en lieu sûr. Vous verrez alors comment un Gouverneur de Jamaillia honore ses promesses.

— Probablement de la même façon qu'il honore la charte de ses ancêtres », rétorqua Malta d'un ton railleur. Elle lui tourna le dos et se mit à grimper pour repartir dans l'obscurité. Loin au fond du corridor, elle entendit comme un tonnerre d'applaudissements. La peur l'envahit. Noyée dans les souvenirs. Elle savait ce que ça signifiait, maintenant. Pouvait-elle retraverser la cité tout en demeurant elle-même ? Elle se força à avancer. Une fois de plus, elle escalada les bateaux, remarquant au passage qu'ils n'étaient pas en aussi mauvais état qu'elle l'avait cru. Les coques étaient plaquées d'une sorte de métal martelé, qui laissait sur ses mains une poudre blanche. Tout au fond du couloir, éclata une autre salve d'applaudissements. Elle avança lentement dans cette direction mais soudain un nuage de poussière vola jusqu'à son visage. Elle toussa, suffoquée. Elle cligna les yeux pour en chasser les particules irritantes, scruta le corridor et aperçut un brouillard poudreux en suspension dans l'air. Elle le contempla un moment, refusant d'admettre ce qu'elle savait instinctivement. Le couloir s'était éboulé. Impossible de revenir par là.

Elle vacilla, tout à coup très lasse, puis raidit le dos et se redressa. Quand tout serait fini, alors elle pourrait se reposer. Elle retourna à

pas lents vers le hangar. Elle examina les bateaux d'un œil sceptique. Celui du dessus avait ses bancs de nage rompus. Elle ramassa un fragment et reconnut le bois. C'était du cèdre. Son père l'appelait le bois d'éternité. Elle entreprit de dégager le canot des autres embarcations, pour vérifier l'état de celui du dessous.

*

« Reyn ? Reyn, mon chéri, nous avons besoin de toi. Il faut te réveiller, maintenant. »

Il roula sur lui-même pour s'éloigner de la voix douce et des mains qui le secouaient. « Va-t'en », dit-il distinctement, et il tira l'oreiller sur sa tête. Il se demanda vaguement pourquoi il dormait tout habillé et avec ses chaussures.

Bendir, lui, ne s'embarrassait pas de ménagements. Il empoigna son frère par les chevilles, le tira, et Reyn se retrouva par terre, bien réveillé. Il se mit aussitôt en rage.

« Bendir ! » s'exclama mère sur un ton de reproche, mais son fils n'était nullement contrit.

« Nous n'avons pas le temps de parler gentiment. Il aurait dû venir dès que la cloche a sonné. Ses chagrins d'amour, je m'en fiche, et sa gueule de bois aussi. »

Les mots pénétrèrent à travers sa colère et sa somnolence. « La cloche ? Un éboulement ? »

— La moitié de la cité s'est écroulée, expliqua Bendir laconiquement. Pendant que tu étais ivre mort, il y a eu deux tremblements de terre cette nuit. De fortes secousses. Nous avons des équipes qui creusent et déblaient mais cela prend du temps. Tu connais la structure de la cité mieux que quiconque. On a besoin de toi.

— Malta ? Est-ce que Malta va bien ? » demanda Reyn avec angoisse. Elle s'était rendue dans la salle du dragon. L'en avaient-ils sortie à temps ?

« Oublie Malta ! ordonna brutalement son frère. Si tu tiens absolument à t'inquiéter pour quelqu'un, le Gouverneur et sa Compagne sont bloqués là-bas, à moins qu'ils ne soient déjà morts. Ce serait de la dernière ironie qu'on l'ait amené ici pour le protéger, et qu'il meure dans la cité. »

Reyn se mit debout en chancelant. Il était déjà habillé, et même botté. Il repoussa ses boucles folles en arrière. « Allons-y. Vous avez sorti Malta, hier soir ? »

La question était de pure forme. Sa mère et son frère n'auraient pas été si calmes si elle avait été prise au piège en bas.

« Ce n'était qu'un rêve », objecta Bendir rudement.

Reyn s'arrêta net. « Non, rétorqua-t-il d'une voix plate. Ce n'était pas un rêve. Elle est allée à la cité, dans la salle du Coq Couronné. Je vous l'ai expliqué. Je le sais. Je vous ai dit qu'il fallait la sortir de là. Vous ne l'avez pas fait ?

— Elle est malade dans son lit, pas en bas dans la cité », s'exclama Bendir, exaspéré.

Sa mère avait pâli. Elle posa la main sur le chambranle de la porte pour se soutenir. Le souffle court, elle déclara : « Keffria est venue me voir à l'aube. Malta n'était pas dans son lit. Elle a cru... (Elle secoua la tête.) Elle a cru que sa fille pouvait se trouver avec Reyn. Nous sommes venues ici et, bien sûr, elle n'y était pas. Alors, la cloche a sonné et... » Elle n'acheva pas sa phrase. Avec plus d'assurance, elle ajouta : « Mais comment Malta aurait-elle pu se rendre à la cité, sans même parler d'y pénétrer ? Elle a à peine quitté son lit depuis qu'elle est arrivée. Elle ne connaissait pas le chemin, et encore moins la salle du Coq Couronné.

— Selden, dit Reyn durement. Son petit frère. Il est allé partout à Trois-Noues avec Vilie Grue. Sâ sait combien de fois j'ai chassé Vilie de la cité. Selden connaît le chemin pour y entrer maintenant, s'il a joué avec Vilie. Où est-il ?

— Je ne sais pas », avoua sa mère avec effroi.

Bendir intervint sans ambages. « Il y a des gens qui sont ensevelis dans la cité, Reyn. Le Gouverneur et sa Compagne, sans parler de l'équipe d'ouvriers de la famille Vintagli. Ils venaient de commencer à déblayer la pièce voisine de celle où ils ont découvert les fresques aux papillons. Deux autres familles au moins avaient des équipes de nuit au travail en bas. Nous n'avons pas le temps de nous inquiéter de ceux qui pourraient ou non se trouver là-bas. Il faut se concentrer sur ceux qui y sont sans aucun doute possible.

— Je sais que Malta y est, insista Reyn amèrement. Et je sais où. La salle du Coq Couronné. Je te l'ai dit hier soir. Je vais la chercher, elle d'abord.

— Tu ne peux pas ! aboya Bendir, mais Jani l'interrompit.

— Ne discute pas. Reyn, viens creuser. La galerie principale mène à la fois à la salle du Coq et aux appartements qu'on a attribués au Gouverneur. Travaillez ensemble et vous pourrez parvenir jusqu'aux deux. »

Reyn lança à son frère un regard chargé d'amertume et de rancœur. « Si seulement vous m'aviez écouté hier soir, dit-il d'un ton accusateur.

— Si seulement tu n'avais pas bu, hier soir », riposta Bendir. Il tourna les talons et quitta la chambre. Jani et Reyn se précipitèrent derrière lui.

Retourner les bateaux pour chercher celui qui serait dans le meilleur état se révéla une tâche difficile dans l'espace exigu du hangar effondré. Après avoir choisi l'embarcation la plus solide, la sortir se trouva encore plus ardu. Keki n'était pratiquement bonne à rien. Quand elle s'arrêta enfin de pleurer, c'était parce qu'elle s'était endormie. Le Gouverneur fit un effort mais il n'était pas plus efficace qu'un enfant. Il n'avait aucune notion du travail physique. Elle s'évertua à conserver son calme en se rappelant que, l'année passée, elle était tout aussi ignorante.

Le travail faisait peur à Cosgo. Il ne voulait pas toucher au bois, encore moins mettre du nerf pour tirer et sortir le bateau. Malta se mordait la langue. Lorsqu'ils furent parvenus à désenclaver le canot et à le déposer sur le sol jonché de feuilles, elle était complètement rompue. Le Gouverneur se frotta les mains et considéra, radieux, l'embarcation comme s'il l'avait sortie tout seul. « Eh bien, déclara-t-il avec satisfaction, voilà qui est fait. Allez chercher des avirons, et en route ! »

Malta s'était écroulée au pied d'un arbre. « Vous ne croyez pas, demanda-t-elle en réprimant le sarcasme, qu'on devrait d'abord s'assurer qu'il flotte ? »

— Pourquoi ne flotterait-il pas ? (Il posa un pied sur la proue d'un air de propriétaire.) Il me paraît parfait.

— Le bois travaille quand il est hors d'eau. Il faudrait immerger la coque, la laisser gonfler un peu pour voir si elle est bien jointe. Si vous ne le saviez pas, je vous le dis. Le fleuve du désert des Pluies attaque le bois. Et la chair. Si le bateau n'est pas étanche, il faudra mettre quelque chose au fond pour garder les pieds au sec. Du reste, je suis trop épuisée pour ramer maintenant. Et on ne sait pas où on est. Si on attend le crépuscule, on pourra peut-être apercevoir les lumières de Trois-Noues à travers les arbres. Cela nous épargnerait beaucoup de temps et d'efforts. »

Il resta à la dévisager, partagé entre l'indignation et la consternation. « Vous refusez de m'obéir ? »

Elle le regarda sans ciller. « Vous voulez mourir sur le fleuve ? » demanda-t-elle.

Il se rebiffa. « Et vous avez le front de me parler comme si vous étiez une Compagne ! »

— Sâ m'en préserve ! » riposta Malta. Elle se demanda si quelqu'un avait jamais osé être en désaccord avec lui. Elle se releva en gémissant. « Aidez-moi », dit-elle, et elle entreprit de pousser le canot vers le marais. Pour toute contribution, il se borna à retirer son pied de la proue. Elle ne fit pas attention à lui. Elle mit le bateau dans une

flaque peu profonde d'eau stagnante. Il n'y avait pas de filin pour l'attacher mais il n'y avait pas non plus de courant pour l'emporter. Elle espéra qu'il ne bougerait pas ; subitement, elle se sentit trop lasse pour s'en soucier davantage.

Elle leva les yeux vers le Gouverneur qui la regardait toujours d'un air mauvais. « Si vous n'êtes pas disposé à dormir, peut-être pourriez-vous chercher des avirons. Et aussi surveiller le bateau, qu'il ne dérive pas. C'est le meilleur de tous, et encore, il n'est pas en parfait état. » Elle s'étonna elle-même du ton qu'elle avait employé ; en s'allongeant sur le sol et en fermant les yeux, elle le reconnut, ce ton, c'était celui que prenait sa grand-mère quand elle s'adressait à elle. Elle comprenait pourquoi, à présent. Elle avait mal partout, et le sol était dur. Elle s'endormit.

*

Reyn ne les avait pas convaincus. Il avait simplement continué. S'il avait attendu qu'on ait déblayé complètement et étayé le passage principal avant de progresser, Malta serait certainement morte avant qu'il ne soit parvenu jusqu'à elle. En se tortillant, il s'était faufilé entre deux éboulements et avait fini par atteindre une section encore intacte quand il était arrivé à l'extrémité de la corde mince qu'il avait laissée filer. Il avait posé dessus un gros bloc de pierre. Il s'était arrêté pour tracer un signe sur le mur avec de la craie phosphorescente, qu'on distinguait bien même dans une très faible lumière. On saurait qu'il était passé par là et avait continué. Il avait ainsi marqué son chemin à travers les éboulis, indiquant les meilleurs endroits pour commencer à creuser. Il avait un instinct pour ces choses-là.

La scène avec la mère de Malta avait été affreuse. Il l'avait trouvée en train de brouetter des déblais de la galerie. Les bandages de sa main blessée étaient souillés. Quand il lui avait demandé si elle avait vu Malta, l'inquiétude jusqu'ici refrénée avait transparu sur son visage. « Non, avait-elle répondu d'une voix rauque. Ni Selden. Mais ils ne peuvent certainement pas être là-dessous.

— Bien sûr que non, avait-il renchéri en mentant, au bord du malaise. Je suis certain qu'ils ne vont pas tarder à se montrer. Ils sont probablement partis se promener dans Trois-Noues. Ils se demandent sans doute où tout le monde est passé. » Il avait essayé de rendre son mensonge un peu convaincant mais il n'y croyait pas lui-même. Elle avait lu l'horreur dans ses yeux. Un sanglot s'étrangla dans sa gorge. Il ne pouvait la regarder en face. Il s'était dirigé vers la cité ensevelie. Il ne lui avait pas promis de lui ramener ses enfants. Il lui avait déjà menti une fois.

Malgré les éboulements récents, il avait parcouru sa cité avec

assurance. Il en connaissait les forces et les faiblesses, comme s'il s'agissait de son propre corps. Il avait détourné les terrassiers d'un tunnel, certain qu'ils y perdaient leur temps, et les avait postés à un autre endroit qu'ils avaient promptement dégagé. Bendir voulait qu'il aille de chantier en chantier, muni d'une lanterne et d'un plan, pour donner son avis. Il avait refusé catégoriquement. « Je travaille avec ceux qui creusent en direction de la salle du Coq Couronné. Une fois qu'on y sera, et qu'on aura secouru Malta, je travaillerai où tu voudras. Mais c'est ma priorité. »

Ils avaient failli en venir aux mains mais mère avait rappelé une fois de plus à Bendir que le Gouverneur et sa Compagne se trouvaient certainement dans ces mêmes parages. Le fils aîné avait hoché la tête avec réticence. Reyn avait ramassé ses outils et s'était mis en route. Il portait sur l'épaule un sac contenant de l'eau, de la craie, des cordes, des chandelles et un briquet à amadou. Des outils pour creuser et sonder cliquetaient à sa ceinture. Il ne s'embarrassa pas d'une lanterne. Les autres avaient sans doute besoin de lumière pour travailler mais pas lui.

En parcourant rapidement le couloir, il traînait sa craie sur le mur juste au-dessus de la jidzine éteinte. En vérité, elle était en train de mourir, cette cité, puisqu'il n'était plus capable de ranimer la moindre lueur. Peut-être était-elle trop démantelée pour qu'il puisse encore y travailler. Il se demanda avec un sombre accablement s'il avait perdu à jamais l'occasion de percer ses secrets.

Il parvint à la chambre où on avait retenu le Gouverneur. C'était l'une des plus belles pièces qu'ils eussent jamais découvertes mais le Gouverneur et sa Compagne l'avaient transformée en porcherie. Cosgo paraissait véritablement incapable de s'occuper de lui-même. Reyn comprenait bien que les serviteurs étaient nécessaires. Sa famille disposait d'une cuisinière, d'une femme de chambre et d'une couturière. Mais un domestique pour vous chausser ? Pour vous coiffer ? Quelle sorte d'homme était-ce là, qui avait besoin qu'on fasse tout à sa place ?

L'eau filtrait lentement de dessous la porte. Reyn tenta de l'ouvrir mais une forte pression s'exerçait de l'autre côté. Probablement un mur de terre et de boue. Il tambourina, cria mais il n'obtint pas de réponse. Il tendit l'oreille. Il chercha en lui un peu de pitié pour la façon dont ils avaient péri mais il ne se souvint que de l'expression du Gouverneur quand il tenait Malta dans ses bras. Cette évocation suffit à lui nouer les muscles des épaules. La boue et la terre avaient accordé à Cosgo une mort plus rapide que celle que Reyn lui aurait ménagée s'il avait surpris un autre regard comme celui-là.

Il fit une marque sur la porte pour avertir les ouvriers qu'il était inutile de s'acharner. Il valait mieux sauver les rescapés dans les

prochains jours. Récupérer des cadavres, cela pouvait attendre. Il posa sa craie sur le mur et poursuivit son chemin.

A quelques enjambées de là, il trébucha sur un corps. Il tomba en jurant puis se rapprocha à tâtons. De petite taille, le corps était encore chaud. Vivant. Il osa espérer. « Malta ?

— Non, c'est Selden », répondit une petite voix pitoyable. Reyn serra contre lui le garçon tremblant et glacé, s'assit et le prit sur ses genoux. Il demanda en lui frictionnant bras et jambes : « Où est Malta ? Près d'ici ?

— Je ne sais pas. » Le gamin se mit à claquer des dents, secoué de frissons. « Elle est entrée. J'avais peur. Et puis il y a eu le tremblement de terre. Comme elle ne ressortait pas, je me suis forcé à la suivre. » Il cherchait à percer l'obscurité. « C'est vous, Reyn ? »

Peu à peu, Reyn parvint à reconstituer les faits. Il fit boire le garçon, et alluma une chandelle pour lui donner du courage. Dans la lumière vacillante, Selden ressemblait à un petit vieux tout gris. Le visage barbouillé, les vêtements crottés, les cheveux plaqués sur le crâne. Il ne put dire où il avait erré dans ses recherches. Il l'avait appelée, appelée et, ne la trouvant pas, il avait continué. Dans son for intérieur, Reyn maudissait Vilie d'avoir montré à Selden comment se faufiler dans la cité et il se maudissait lui-même d'avoir négligé de protéger les galeries abandonnées contre les petits aventuriers. Deux parties du récit de Selden le remplirent d'un effroi inexplicable. Malta était venue ici de propos délibéré, à la recherche du dragon. Pourquoi ? Le fait en soi était déjà suffisamment inquiétant mais, quand Selden mentionna la musique, Reyn se mordit la lèvre. Comment avait-elle pu l'entendre ? Elle était native de Terrilville. Même parmi les habitants du désert des Pluies, les rares personnes qui percevaient ces notes insaisissables se voyaient interdire l'accès aux galeries. Ceux qui entendaient la musique finissaient par se noyer dans les souvenirs, au dire des gens qui exploitaient la cité. Jusqu'à son père. Son père avait entendu la musique et continué malgré tout à travailler dans la cité, jusqu'au jour où on l'avait retrouvé assis dans l'obscurité, entouré de petits cubes de pierre noire, qu'il empilait comme un grand bébé. Il s'était noyé dans les souvenirs de la cité, avait perdu toute réminiscence de sa propre vie.

« Selden, dit Reyn doucement, il faut que je continue. Je connais le chemin de la salle où est enterré le dragon. Je crois que Malta l'a découvert aussi. Maintenant, fit-il en reprenant son souffle, c'est à toi de décider. Tu peux attendre ici les ouvriers. Peut-être Malta et moi serons-nous de retour avant qu'ils n'arrivent. Ou tu peux venir avec moi la chercher. Tu comprends pourquoi je ne peux pas te ramener tout de suite à la surface ? »

Le gamin gratta sa figure encroûtée de boue. « Parce qu'elle sera

peut-être morte avant que vous la retrouviez. (Il poussa un gros soupir.) C'est pour ça que je ne suis pas ressorti pour appeler au secours alors que je connaissais le chemin. J'avais peur qu'on arrive trop tard.

— Tu es très courageux, Selden. Il n'empêche que tu n'aurais pas dû laisser ton courage t'entraîner ici, mais tu es tout de même très courageux. » Il remit le garçon sur pied et se releva lui-même. Il lui prit la main. « Viens. Allons chercher ta sœur. »

Le gamin agrippa la chandelle comme si elle renfermait sa vie. Il était vaillant mais épuisé. Sur une courte distance, Reyn régla son allure sur celle de Selden. Puis, malgré ses protestations, il le souleva et le mit sur son dos. Le petit tenait la chandelle en l'air et Reyn traînait la craie sur le mur. Ils poursuivirent leur chemin en s'enfonçant dans l'obscurité.

Jusqu'à la lumière tremblotante de la bougie qui lui était hostile, lui montrant tout ce qu'il s'était refusé à admettre. Sa cité capitulait. Les secousses de la veille l'avaient éprouvée au-delà du supportable. Elle subsisterait un temps, dernières bribes – ailes détachées, salles isolées. Mais tout finirait par s'écrouler. La terre l'avait engloutie, voilà des années. Maintenant, elle allait la digérer. Il avait rêvé de voir la ville informe déterrée tout entière et éclairée de nouveau par la lumière du jour, mais c'était un rêve sans avenir.

Il continuait à avancer à grandes enjambées en fredonnant. Selden sur ses épaules était silencieux. S'il n'avait pas tenu la chandelle aussi fermement, Reyn aurait pu le croire endormi. Il chantonnait pour couvrir les autres bruits qu'il refusait d'entendre. Les gémissements lointains des poutres surchargées, l'eau qui gouttait et ruisselait, et les pâles échos des voix anciennes qui causaient et riaient si loin dans le passé. Il avait depuis longtemps appris à se prémunir contre elles. Aujourd'hui, alors qu'il pleurait la disparition de sa cité, les souvenirs se pressaient en foule, cherchaient à se graver dans sa mémoire. « Souviens-toi de nous, souviens-toi de nous », semblaient-ils supplier. S'il n'avait pas eu à penser à Malta, il y aurait cédé. Avant Malta, la cité était sa vie. Il aurait été incapable d'envisager même de lui survivre. Mais j'ai Malta, se dit-il farouchement. Il l'avait, et il ne l'abandonnerait pas, ni à la cité, ni au dragon. S'il fallait que tout ce qu'il aimait périsse, il la garderait, elle.

La porte de la salle du Coq Couronné était entrouverte. Non. En y regardant de plus près, il s'aperçut qu'elle avait été forcée. Il lança un bref coup d'œil au coq tapageur qui avait été l'emblème de sa famille. Il déposa Selden sur le sol. « Attends-moi ici. Cette salle est dangereuse. »

Les yeux du gamin s'élargirent. C'était la première fois que Reyn reconnaissait tout haut qu'il y avait du danger. « Est-ce qu'elle va

s'écrouler sur vous ? demanda-t-il d'une voix angoissée.

— Elle m'a écrasé depuis longtemps, avoua Reyn. Reste ici. Garde la chandelle. »

Si Malta avait été vivante et consciente, elle aurait entendu leurs voix. Elle aurait appelé. Donc, il allait chercher son corps et espérer y découvrir encore un souffle de vie. Il savait qu'elle était venue ici. Sans espoir, il gifla la bande de jidzine près de l'entrée. Une faible lueur éclairant à peine ruissela, lente, sirupeuse autour de sa main. Il se força à attendre patiemment qu'elle encercle la salle.

Les dégâts étaient considérables. Le dôme avait cédé à deux endroits, et de la terre détrempée s'était accumulée sur le sol. Des racines pendaient à côté des panneaux de cristal fracturés, en suspension. Il ne vit nulle trace de Malta. La main traînant sur la bande de lumière, il fit lentement le tour de la salle. Quand il arriva devant le premier panneau avec son mécanisme interne, il manqua défaillir. Il avait toujours su que ce mécanisme existait. Il l'avait si longtemps cherché, et c'était la violence aveugle d'une secousse qui l'avait révélé. Quand il parvint au second panneau, il fit une grimace. Il alluma une chandelle pour vérifier ce qu'il savait déjà. Des mains avaient déblayé la terre entassée autour des mécanismes. Plusieurs petites empreintes de pas boueux étaient visibles à la clarté de la bougie. Elle s'était trouvée là, dans cette salle.

« Malta ! » appela-t-il. Pas de réponse.

Au centre, l'immense fut de bois-sorcier était un bloc de silence maîtrisé. Reyn brûlait d'apprendre ce que savait le dragon mais toucher le bois, c'était se remettre en son pouvoir. La laisse qui le tenait était rompue. Bientôt, la terre s'effondrerait sur lui, l'ensevelirait, et Reyn serait délivré à jamais du dragon. S'il ne touchait pas le bois, la créature serait incapable de s'emparer de lui. Elle n'avait pu atteindre Malta qu'à travers lui.

« Malta ! » répéta-t-il très haut. Sa voix, qui résonnait jadis dans cette salle, fut avalée et étouffée par la terre détrempée.

« Vous l'avez trouvée ? interrogea Selden, angoissé, depuis la porte.

— Pas encore. Mais je vais la trouver. »

Le garçon poussa un cri d'effroi : « Il y a de l'eau qui arrive. Dessous le mur. Elle va couler bientôt sur les marches. »

Si la terre pressait de toutes parts, l'eau, elle, dévorait. Avec un rugissement furieux, Reyn fonça vers le fût silencieux. Il fit claquer le plat de ses mains sur le bois. « Où est-elle ? demanda-t-il. Où est-elle ? »

Le dragon se mit à rire. Le rire explosa dans son esprit, et le cingla d'une douleur familière. Il était de retour, de retour dans sa tête. Reyn était écœuré de ce qu'il avait fait, tout en sachant qu'il

n'avait pas le choix.

« Où est Malta ? »

— *Elle n'est pas là.* » Suffisance insupportable.

« Je le sais bien, maudit sois-tu. Où est-elle ? Je sais que tu es lié à elle, je sais que tu sais. »

Il lui transmit une vague bouffée de Malta, comme on agite un morceau de viande sous la truffe d'un chien. Il la sentit à travers le dragon. Il sentit son épuisement, connu l'endolorissement, l'engourdissement de son sommeil.

« La cité ne va pas résister longtemps. Elle va s'effondrer. Si tu ne m'aides pas à la retrouver et à la faire sortir, elle mourra.

— *Te voilà bien énervé, dis-moi ! Pourtant, la perspective du sort qui m'attendait n'avait pas l'air de te tourmenter outre mesure.*

— Ce n'est pas vrai. Maudit sois-tu, dragon, tu sais que ce n'est pas vrai. J'ai souffert le martyre en songeant à ton sort ; j'ai imploré, j'ai supplié les miens de t'aider. Pendant ma jeunesse, je t'ai presque vénéré. Il ne se passait pas un jour que je ne vienne te voir. Je n'ai pas essayé de te fuir jusqu'à ce que tu te retournes contre moi.

— *Pourtant, tu n'as jamais voulu t'abandonner à moi. Dommage. Tu aurais pu connaître tous les secrets de la cité en une seule nuit. Comme Malta.* »

Son cœur se figea dans sa poitrine. « Tu l'as noyée, dit-il d'une voix atone. Tu l'as noyée dans les souvenirs de la cité.

— *Elle a plongé dedans, de son plein gré. Dès qu'elle a pénétré dans la cité, elle y était beaucoup plus accessible que quiconque. Elle a plongé et elle a nagé. Et elle a essayé de me sauver. Pour l'amour de toi et de son père. Tu étais le prix que je devais payer, Reyn. Je devais te laisser en paix pour toujours en échange de ma libération. Dommage pour toi qu'elle n'ait pas réussi.*

— L'eau coule plus vite, Reyn ! » La voix suraiguë du garçon interrompit le dialogue dans sa tête. Reyn se retourna vers lui. La chandelle éclairait son petit visage gris. Il avait franchi le seuil et se tenait sur les marches. L'eau s'écoulait entre ses pieds en nappe et dévalait sans bruit les degrés larges et bas. La lumière de la bougie y jetait des reflets d'une beauté surnaturelle. La mort luisait dans les ténèbres.

Il adressa un pâle sourire au petit garçon. « Ça va aller, dit-il en mentant sans vergogne. Viens, Selden. Il nous reste une dernière chose à faire, toi et moi. Ensuite, nous en aurons fini ici. »

Il prit la main toute granuleuse du gamin. Où que se trouve Malta à présent, elle dormait de son dernier sommeil. Les nappes d'eau le lui disaient. Tout serait fini beaucoup plus vite qu'il ne l'avait craint.

Il tourna le dos au bois-sorcier. Il conduisit Selden près du premier panneau. Il fixa la chandelle au mur avec un peu de cire puis

sourit dans l'obscurité au gamin. « Il y a une très grande porte derrière. On n'a plus qu'à l'ouvrir, toi et moi. Il y aura plein de poussière qui va tomber à ce moment-là. N'aie pas peur. Une fois qu'on aura mis en branle ces manivelles, il faudra continuer à les faire tourner. Quoi qu'il arrive. Tu peux faire ça ?

— Je crois », répondit le garçon hésitant. Il ne pouvait détacher ses yeux de l'eau.

« Laisse-moi essayer celle-là d'abord. Je te confierai la plus facile à tourner. »

Reyn posa les mains sur la manivelle. Il s'y appuya de tout son poids. Elle ne bougea pas. Sans hésiter, il prit un pied-de-biche à sa ceinture. Il frappa plusieurs coups sur l'arbre du mécanisme puis refit une tentative. La manivelle résista puis lentement la roue commença sa rotation, en grinçant et en broyant des débris. Elle tournait mais ce serait dur pour le garçon. Reyn prit un levier à sa ceinture et le poussa entre les rayons de la manivelle. « Tu fais comme ça. Tu l'enfonces entre deux rayons, tu prends appui dessus et tu tires vers le bas. Essaie. »

Selden réussit à faire bouger la roue d'un cran. Reyn entendit le bruit sourd du contrepoids à l'intérieur du mur. Il sourit avec satisfaction. « Bien. Maintenant, replace la barre sur le rayon suivant et pousse encore. C'est ça. »

Quand il se fut assuré que le garçon avait pris le tour de main, il le laissa pour gagner l'autre panneau. Il débarrassa rapidement les rouages des restes de terre. Il refusait de penser aux conséquences de ses actes. Il se concentrait avant tout sur la façon dont il allait s'y prendre.

Qu'est-ce que tu es en train de faire ? La voix du dragon résonna doucement dans sa tête.

Il rit tout haut. « Tu sais bien ce que je fais, marmonna-t-il. Tu connais toutes mes pensées. Ne me fais pas douter maintenant.

— *Je ne sais pas tout sur toi, Reyn Khuprus. Je ne t'aurais jamais cru capable de cela. Pourquoi ?* »

Cette fois, il éclata d'un rire tonitruant. Il eut pitié de Selden. Le pauvre garçon le dévisageait, les yeux ronds, sans oser demander ce qui n'allait pas ni même à qui parlait son compagnon. « Je t'aime. J'aime la cité et, pour moi, tu as toujours été le cœur de la cité. Je t'aime et donc je tâche de sauver ce que je peux. Ce qui peut survivre.

— *Tu crois que tu vas mourir si tu tournes la manivelle. Toi et le garçon.* »

Il hocha la tête. « Oui. Mais ce sera plus rapide que si nous attendons que l'eau attaque les murs.

— *Tu ne peux pas ressortir par le même chemin ?*

— Chercherais-tu à me dissuader maintenant alors que tu m'as

supplié pendant des années ? demanda-t-il, amusé. Le chemin de retour est impossible. L'eau s'infiltrait dans la chambre du Gouverneur. La porte était en bois. Elle n'a pas résisté. J'imagine que c'est de là que provient cette eau. Je suis fini, dragon, et le garçon avec moi. Pourtant, si nous faisons écrouler le plafond, peut-être y aura-t-il de la lumière qui passera à travers. Alors, il se peut que tu nous survives. Sinon, nous serons ensevelis ensemble. »

Il attendit en vain sa réaction. Surpris, il comprit que le dragon l'avait quitté. Pas le plus vague effluve de gratitude, pas même un adieu. Il avait simplement disparu.

Reyn frappa sur l'arbre d'un coup sec avec son pied-de-biche, posa les mains sur la manivelle. Dès que les contrepoids à l'intérieur du mur commenceraient à bouger, la force vive prendrait la relève. Et si la roue ne tournait que d'un cran ou deux ? Il ne voulait pas y penser. Seul, il aurait pu affronter une mort lente. Mais avec un petit garçon à ses côtés, ce serait une torture interminable. Il inséra le pied-de-biche entre les rayons et prit appui. Il regarda Selden. Le blanc de ses yeux remplis d'effroi luisait à la lueur de la chandelle. « Vas-y ! » lui dit-il.

Ils appuyèrent sur les barres. Les roues se mirent en branle, en rechignant, mais elles tournaient. La porte gémit, menaçante. Remonte la barre d'un rayon, appuie. Remonte la barre, appuie. Reyn entendait les contrepoids remuer. Maintenant, la force d'impulsion devrait prendre le relais. Il se demanda combien de brouettées de terre faisaient pression derrière la porte, la terre amassée durant des années. Combien de temps, on l'ignorait. Comment pouvait-il imaginer ouvrir cette porte, et idée plus folle encore, comment pouvait-il croire que cette montagne de terre allait s'écrouler pour laisser filtrer la lumière ? C'était ridicule. Remonte la barre, appuie.

Soudain, la bande de jidzine se ranima, illuminant avec cruauté l'ultime destruction de la cité. Elle éclaira les lézardes qui sillonnaient les murs, l'eau miroitante sur les dalles. Pour la première et dernière fois de sa vie, Reyn eut un fugace aperçu de la véritable beauté de la salle. Il leva les yeux, saisi d'une crainte émerveillée. Un craquement sec, non dans la porte mais au-dessus d'eux : des échardes de cristal de l'une des grandes fenêtres du dôme tombèrent comme d'immenses stalactites. Elles se fracassèrent sur le sol en mille morceaux. Un filet de terre leur succéda. Rien de plus.

« Continue, mon petit gars », dit Reyn pour encourager Selden. A l'unisson ils déplaçaient les barres et appuyaient. Un cran de plus, un nouveau gémissement.

Soudain, du côté de Reyn, éclata une formidable pétarade. Instinctivement, il plongea vers Selden tandis que la porte sautait inégalement de son chemin de glissement. Le bord s'inclina, une

énorme fissure verticale apparut, qui allait du sol jusqu'en haut. Tout à coup, l'affaissement et l'éclatement se propagèrent, comme des craquelures sur une coquille d'œuf, les lézardes s'étendirent en réseau à travers le dôme. Les panneaux de cristal et les fresques de plâtre tombèrent comme des fruits pourris secoués par le vent. Nulle part où se réfugier pour échapper au bombardement erratique ; le plafond cédait sous le poids de la terre.

Reyn serra le garçon contre lui, arrondit le dos comme si son corps chétif pouvait le protéger contre des forces de la terre. Le garçon s'accrochait à lui, trop terrorisé pour crier. Un immense panneau intact se détacha du plafond, atterrit avec fracas contre le fût de bois-sorcier et s'y immobilisa à l'oblique. Selden se tortilla pour se dégager. « Là-dessous. On devrait se mettre là-dessous. » Avant qu'il puisse le rattraper, le gamin avait filé, évitant les morceaux de plafond qui pleuvaient et les monceaux de débris sur le sol. Il se faufila sous le grand panneau.

« On va se noyer ici ! » rugit Reyn après lui. Mais il suivait déjà la course en zigzag du garçon pour se blottir sous l'abri précaire de la plaque inclinée. La barre de lumière s'éteignit. Ils plongèrent dans l'obscurité alors que le plafond s'effondrait en grondant.

*

Elle s'éveilla parce qu'on la poussait dans le dos. « Ce n'est pas drôle, Selden ! Tu me fais mal ! » dit-elle d'un ton hargneux.

Elle roula sur elle-même, bien disposée à le secouer proprement. Soudain, la chaleur et la sécurité de sa chambre s'évanouirent. Elle avait froid, elle était toute raide. Les feuilles crissaient sous sa joue. Le Gouverneur la poussait du pied. « Levez-vous ! » ordonna-t-il. Je vois des lumières à travers les arbres.

— Donnez-moi encore un coup de pied et vous verrez des lumières les yeux fermés ! » répondit-elle sèchement. Il recula sous la menace.

C'était le soir. On ne voyait pas encore d'étoiles mais l'obscurité permettait de distinguer nettement la clarté jaune des lampes. Malta sentit son cœur se soulever et se serrer en même temps. Ils savaient où aller maintenant mais il semblait qu'ils étaient très loin de la ville. Elle se releva lentement, et s'étira jusqu'à ses pieds. Elle était toute courbaturée.

« Vous avez trouvé des avirons ? » demanda-t-elle au Gouverneur.

— Je ne suis pas un domestique », fit-il remarquer froidement.

Elle croisa les bras. « Moi non plus. » Elle grimaça. Il allait faire noir comme dans un four dans le hangar écroulé. Se pouvait-il que le Gouverneur, souverain légitime de Jamaillia, soit à ce point incapable,

stupide ? Ses yeux s'égarèrent sur Keki. Déjà assise dans le bateau, la Compagne se morfondait. On aurait dit un chien attendant sa promenade. L'eau était peu profonde et le canot s'était enfoncé sous son poids. Malta réprima une terrible envie de rire. Elle reporta les yeux sur le Gouverneur. Il la scrutait d'un air sévère. Alors elle rit pour de bon. « J'imagine que le seul moyen de me débarrasser de vous deux, c'est de vous emmener à Trois-Noues.

— C'est alors que je veillerai à ce que vous soyez punie comme il convient pour votre manque de respect », annonça le Gouverneur avec arrogance.

Elle pencha la tête vers lui. « Ceci est censé réchauffer mon zèle ? »

Il garda un instant le silence. Puis il se redressa de toute sa hauteur. « Si vous exécutez promptement mes ordres, j'en tiendrai compte lors de votre jugement.

— Vraiment ? » fit-elle malicieusement. Puis, subitement, elle eut assez de ce petit jeu. Elle s'écarta, se dirigea vers l'orifice obscur, caverneux, où se dressaient les vestiges du hangar. Elle était moulue, les pieds meurtris, endoloris. Les genoux et le dos l'élancèrent quand elle s'accroupit pour pénétrer une nouvelle fois à l'intérieur des ruines. Elle chercha dans le noir, à tâtons. Elle n'avait aucun moyen de rallumer la lanterne qu'ils avaient apportée. Elle ne trouva pas d'avirons, mais parvint en revanche à dégager quelques morceaux de bois qui pourraient en faire office. Comme les bateaux, ils étaient en cèdre. Ils ne s'ajusteraient pas dans les tolets mais elle s'en servirait comme d'une perche. Tant qu'elle resterait dans les bas-fonds du marécage, cela ferait l'affaire. Ce serait dur, mais ils pourraient rentrer à Trois-Noues. Une fois là-bas, il faudrait bien qu'elle avoue sa folie. Elle n'allait pas y penser maintenant, elle n'en était pas encore là.

Les sourcils froncés, elle sortit des ruines en rampant et en traînant ses bouts de bois. Elle avait eu l'intention d'utiliser des morceaux comme ceux-là pour faire quelque chose, quelque chose en rapport avec la cité. Elle avait eu un dessein ferme, bien arrêté. Elle chercha à se souvenir mais réussit seulement à se rappeler son rêve de l'après-midi. Elle volait dans les ténèbres. Elle secoua la tête. C'était très singulier. Elle n'avait pas oublié, certes non ; au contraire, elle avait tant de souvenirs qu'elle n'arrivait pas à distinguer ceux qui lui appartenaient. A partir du moment où elle avait pénétré dans la cité ensevelie, elle s'était comportée la plupart du temps d'une façon qui lui était étrangère.

En revenant, elle les trouva tous les deux assis dans le canot. « Il faut que vous descendiez de là, fit-elle observer patiemment. On doit pousser le bateau en eau plus profonde avant d'y remonter. Sinon, il ne flottera pas.

— Vous ne pouvez pas ramer jusqu'en eau profonde ? demanda Keki d'une voix plaintive.

— Non, je ne peux pas. Le bateau doit flotter avant qu'on puisse le faire aller à la rame. » En attendant qu'ils s'exécutent, Malta songea que, de par son éducation, elle avait appris énormément de choses, à son insu. Décidément, être née fille de Marchand présentait bien des avantages.

Il fallut un certain temps, dans la lumière du crépuscule, pour trouver un endroit propice au lancement du bateau. Perchés sur une racine d'arbre, Keki et le Gouverneur escaladèrent le plat-bord, l'air extrêmement inquiet devant le balancement de la petite embarcation. Malta les plaça chacun à une extrémité et se campa au centre. Elle devrait rester debout pour faire avancer le canot avec la perche. Petite fille, elle avait eu une prame qu'elle manœuvrait dans une pièce d'eau. C'était très différent aujourd'hui. Serait-elle capable de s'en sortir ? Elle leva les yeux vers les lumières vacillantes de Trois-Noues. Elle y arriverait. Elle le savait. Elle empoigna sa perche par un bout et déborda.

LE CAPITAINE DU PARANGON

Deux jours s'étaient écoulés depuis le combat avec le serpent. Le navire s'était à peu près réinstallé dans sa routine. Haff avait voulu reprendre ses tâches mais, au bout d'une heure au soleil, il s'était évanoui et avait failli passer par-dessus bord. Son attitude à l'égard d'Althéa était nettement plus respectueuse. Le reste de l'équipage paraissait suivre son exemple. Haff ne l'avait pas remerciée de lui avoir sauvé la vie mais elle n'escomptait guère de gratitude de sa part. Après tout, la chose faisait partie de ses devoirs. Bien contente s'il acceptait qu'elle lui soit supérieure dans certains domaines. Elle se demandait vaguement ce qui lui avait finalement acquis le respect des hommes : menacer de jeter Artu par-dessus bord ou s'être mesurée au serpent. Elle avait encore mal partout mais si l'incident lui avait assuré sa place de lieutenant, elle ne le regrettait pas.

Brashen était toujours dans un état épouvantable. Les cloques sur son visage avaient éclaté et la peau se desquamait. Il avait l'air ridé, vieux et fatigué. Ou peut-être se sentait-il réellement tel. Il les avait convoqués dans sa chambre. A présent, en regardant tour à tour Lavoy, Ambre et Brashen, Althéa s'interrogeait. Il annonça, le regard grave : « L'équipage paraît finalement s'être habitué à ses tâches. Le navire est manœuvré avec compétence, encore qu'il reste des progrès à faire. Malheureusement, dans les eaux droit devant, il se peut que la compétence de marin soit moins importante que l'aptitude au combat. Nous devons déterminer ce que nous attendons de l'équipage dans l'éventualité d'un affrontement avec les pirates et les serpents. » Il fronça les sourcils et s'adossa à son fauteuil. Puis il fit un signe de tête vers la table et les sièges qui l'entouraient. Une poignée de morceaux de toile gisait dans un coin. Il y avait aussi une bouteille d'eau-de-vie et quatre verres. « Je vous en prie, asseyez-vous. » Tandis qu'ils s'installaient, il versa une rasade d'alcool dans les verres et proposa un toast. « A notre succès, jusqu'ici. Et qu'il dure. »

Ils burent ensemble. Brashen se pencha en avant et posa les bras sur la table. « Voici comment je vois les choses. Les hommes savent se bagarrer. Vous pouvez m'en croire, c'est un des points que j'ai considérés en les enrôlant. Mais maintenant, ils ont besoin qu'on leur enseigne à se battre. J'entends par là se battre en force unie, qui

écoute les ordres même au plus fort du danger. Il faut qu'ils apprennent à défendre *Parangon* et à attaquer intelligemment un navire. Il n'est pas question d'agir chacun pour soi. Ils doivent s'en remettre au jugement de leurs supérieurs. Haff a compris à ses dépens que les supérieurs ont leurs raisons quand ils donnent des ordres. Je veux commencer à entraîner les hommes pendant que la leçon est encore fraîche dans leur mémoire. »

Son regard erra autour de la table et revint se poser sur Lavoy. « Nous en avons discuté quand je vous ai enrôlé. Il est temps de commencer l'entraînement. Je veux un exercice tous les jours. Le temps a été parfait, le navire avance tout seul. Apprenons tant que nous en avons le loisir. Je voudrais voir aussi plus de cohésion dans l'équipage. Certains matelots traitent les affranchis en inférieurs. Je veux que ça change. Ils doivent se considérer comme égaux. Ils font tous partie de l'équipage, ni plus ni moins. »

Lavoy hochait la tête. « Je vais les mélanger davantage. Jusqu'à maintenant, je les laissais s'amateler comme ils voulaient. Je vais commencer par désigner des groupes de travail. Ils vont résister au début. Et il y aura quelques gueules cassées avant que l'affaire soit réglée. »

Brashen soupira. « Je sais. Mais tâchez d'éviter qu'ils ne s'estropient en faisant connaissance. »

Lavoy éclata d'un rire sans joie. « Je parlais de ce que, moi, je serais peut-être obligé de leur faire. Mais je vois ce que vous voulez dire. Je vais commencer à les entraîner aux armes. En bois, d'abord.

— Faites-leur savoir que les meilleurs combattants auront les meilleures armes. Ça peut les inciter à produire un effort supplémentaire. » Brashen tourna brusquement son attention vers Ambre. « Pendant que nous parlons d'armes, je vais dire ceci. Je veux que vous armiez le navire. Pouvez-vous inventer une arme qui convienne à *Parangon*, qu'il utiliserait pour se défendre contre les serpents ? Une sorte de lance ? Et croyez-vous qu'on pourrait lui apprendre à s'en servir contre un autre navire ?

— Oui, je suppose, répondit Ambre, surprise.

— Alors faites-le. Et fabriquez un système de montage pour qu'il puisse y avoir accès tout seul. (Brashen parut préoccupé.) Je crains que nous ayons encore des ennuis avec ces animaux à mesure que nous pénétrerons plus avant dans les eaux pirates. Je veux être prêt, la prochaine fois. »

Ambre semblait désapprouver. « Si je me fonde sur les dires d'Althéa, je propose qu'on fasse comprendre à l'équipage que les serpents ne réagissent pas comme la plupart des animaux. On devrait leur dire de les ignorer, de ne pas les provoquer tant qu'ils n'ont pas commencé eux-mêmes à attaquer. Ils ne s'enfuiront pas sur un coup de

lance. Ils chercheront à se venger. » Brashen se renfroigna ; elle croisa les bras et poursuivit : « Vous savez que c'est vrai. Et dans ce cas, est-il sage d'armer *Parangon* ? Sa cécité n'est pas seule en cause. Son jugement n'est pas toujours... très pondéré. Il peut attaquer un serpent qui serait simplement curieux ou même bien disposé envers nous. Je suggère qu'il ait une arme mais dont il ne puisse pas s'emparer de son propre chef. Les serpents le frappent étrangement. D'après ce qu'il dit, je soupçonne que c'est réciproque. Il prétend que le serpent que nous avons tué nous suivait depuis des jours et essayait de lui parler. Autant que possible, je suggère que nous évitions les serpents. Si on les rencontre quand même, on devrait se garder d'en faire des ennemis. (Elle secoua la tête.) La mort du dernier serpent l'a curieusement affligé. On dirait presque qu'il le pleure. »

Lavoy émit un petit bruit méprisant. « Se faire ennemis des serpents ! Des serpents qui parlent à *Parangon* ? Vous m'avez l'air aussi folle que le navire. Les serpents sont des animaux. Ils ne pensent pas plus qu'ils ne prévoient. Ils n'ont pas de sentiments. Si on les blesse sérieusement, si on en tue suffisamment, ils nous éviteront. Je suis d'accord avec le capitaine. Armez le navire. » Il haussa les épaules devant le regard froid qu'Ambre lui jeta. Il pencha la tête et la défia. « Il faudrait être fou pour penser autrement. »

Ambre ne broncha pas. « Je pense autrement. » Elle adressa à Lavoy un sourire froid et sans joie. « Ce n'est pas la première fois qu'on me traite de folle, et probablement pas la dernière. Pourtant, je vais vous dire ceci. Selon moi, les hommes déniaient aux animaux sentiments et pensées pour une simple et unique raison : ainsi, ils ne se sentent pas coupables de ce qu'ils leur infligent. Mais dans votre cas, la raison en est, je crois, qu'ils vous font moins peur. »

Lavoy secoua la tête, écoeuré. « Je ne suis pas un lâche. Et ça m'étonnerait que j'aie des remords d'infliger quoi que ce soit à un serpent. Excepté si je suis assez bête pour lui servir de dîner. » Il remua les pieds et reporta son attention sur Brashen. « Commandant, si vous êtes satisfait, j'aimerais remonter sur le pont. De nous voir comme ça, tous enfermés, ça va rendre l'équipage nerveux. »

Brashen acquiesça d'un hochement de tête. Il se pencha en avant pour inscrire une note dans le livre de bord devant lui. « Commencez par le maniement des armes. Mais insistez sur l'obéissance rapide autant que sur l'habileté, pour le moment. Faites-leur bien comprendre qu'ils ne doivent pas agir tant qu'ils n'en ont pas reçu l'ordre, surtout si l'ennemi est un serpent. Tirez d'eux le meilleur. Deux affranchis ont une solide expérience des armes. Faites-les diriger quelques exercices. Et Jek. Elle est rapide et elle sait y faire avec un poignard. Rien ne doit plus les empêcher de combattre ensemble. » Brashen fronça les sourcils. « Ambre va fabriquer une arme pour le

navire et elle lui apprendra à s'en servir. » Il croisa le regard du charpentier. « C'est elle qui décidera de l'armer, quand elle le jugera à propos, à moins que je n'ordonne autrement. Ses observations concernant les serpents et leur effet sur le navire méritent réflexion. Notre tactique vis-à-vis des serpents consistera dans un premier temps à les éviter et à les ignorer. Nous ne les combattons que s'ils nous attaquent. » Il marqua une pause pour laisser Lavoy digérer ses paroles. D'une voix ferme, il ajouta : « Je crois que c'est tout pour vous. Vous pouvez aller. » Une expression terrible passa furtivement sur le visage de Lavoy. Ambre soutint son regard sans ciller. Brashen n'avait guère fait que reformuler les suggestions d'Ambre en ordres. Tout autre que Lavoy aurait pu l'accepter mais manifestement il l'avait pris en mauvaise part. Son dépit à peine déguisé, il s'inclina sèchement devant Brashen et se dirigea vers la porte. Les deux femmes se levèrent pour le suivre mais d'un signe bref, Brashen les rappela. « J'ai d'autres choses à voir avec vous. Asseyez-vous. »

Lavoy s'arrêta. Des étincelles de colère dansaient dans ses yeux. « Devrais-je être mis au courant, capitaine ? »

Brashen le toisa froidement. « Si c'était le cas, je vous aurais ordonné de rester. Vous avez votre travail. Allez vous y mettre. » Althéa prit une inspiration silencieuse et retint son souffle. Elle crut que Lavoy allait provoquer Brashen sur-le-champ. Le regard qui passa entre les deux hommes était acéré. Le second remua les lèvres, comme pour parler puis hocha brièvement la tête. Il se tourna. Il ne claqua pas la porte mais la referma sèchement.

« Etait-ce prudent ? » osa demander Ambre dans le silence qui suivit.

Brashen lui décocha son regard distant de capitaine. « Peut-être pas prudent mais nécessaire. » Il soupira en se radossant à son siège. Il se versa une nouvelle rasade d'eau-de-vie. En manière d'explication, il s'adressa à Ambre : « Il est le second. Je ne peux tolérer qu'il se croie ma voix ni qu'il méprise toute autre opinion que la sienne et la mienne. Je vous ai demandé de venir pour avoir votre avis. Il n'est pas tolérable qu'il la dénigre. » Il s'autorisa un petit sourire contraint. « Mais n'oubliez pas qu'en revanche la critique reste entièrement de mon domaine. » Ambre fronça les sourcils mais Althéa comprit aussitôt la position du capitaine. Elle le regarda soudain d'un œil neuf.

C'était indubitable. Brashen la possédait, cette qualité indéfinissable qui rendait un homme capable de commander un navire. De nouvelles rides étaient apparues sur son front et au coin de ses yeux. Mais il avait aussi établi cette ligne de démarcation, froide et dure, qui sépare le commandant de son équipage. Se sentait-il seul ? Elle comprit alors que cela importait peu. Il était ce qu'il devait être. Il ne pouvait être autrement s'il voulait commander avec efficacité. Elle

éprouva une sensation aiguë de vide en songeant que cette ligne devait aussi le séparer d'elle. Mais le regain d'orgueil qui animait Brashen anéantissait tous les regrets égoïstes qu'elle aurait pu nourrir. Son père l'avait bien cerné. Brashen avait justifié toute la confiance d'Ephron Vestrit.

L'espace d'un instant, il la regarda sans parler comme s'il pouvait deviner ses pensées. Puis il indiqua d'un geste les morceaux de toile sur la table. « Althéa, vous vous débrouillez mieux que moi avec une plume. Ce sont des esquisses grossières. Je voudrais que vous m'en fassiez des copies au propre. Ce sont les ports pirates que j'ai relevés quand je les ai visités avec la Veille du Printemps. Nous irons d'abord à Partage pour chercher *Vivacia* mais je doute qu'on ait la chance de la rattraper là-bas. Il se peut que ces fragments de carte fassent bien notre affaire. Si vous avez des questions, je les examinerai avec vous. Quand elles seront achevées, il faudra mettre Lavoy au courant. Il ne sait pas lire mais il a une bonne mémoire. Il est important que nous partagions tous ces informations. »

Les mots sous-entendus la glacèrent. Il avait évidemment pensé à l'intérêt du navire et de l'équipage, au cas où il viendrait à mourir. Elle avait évité de l'envisager. Pas lui. Cela aussi faisait partie du commandement. Il poussa vers elle les fragments de toile et elle commença à les examiner. Les paroles qu'il adressa à Ambre attirèrent de nouveau l'attention d'Althéa.

« Ambre, la nuit dernière, vous étiez par-dessus bord. *Parargon* vous tenait. J'ai entendu vos voix.

— En effet, répondit-elle d'une voix égale.

— Vous faisiez quoi ? »

Le charpentier eut l'air extrêmement mal à l'aise. « Je faisais une expérience. »

Brashen souffla dans ses narines. « Je ne tolérerais pas cela de Lavoy. Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pouvez adopter cette attitude ? » Il ajouta, plus doucement : « Quand cela se passe sur le navire et que je m'estime concerné, je voudrais le savoir. Alors, dites-moi. »

Elle baissa les yeux sur ses mains gantées. « Nous en avons tous discuté avant de quitter Terrilville. *Parargon* est au courant du travail que j'ai effectué sur Ophélie. Il se figure que, si j'ai pu réparer des mains, je peux lui redonner ses yeux. » Elle se passa la langue sur les lèvres. « J'ai des doutes. »

Le ton de Brashen s'était fait menaçant. « Moi aussi. Et vous ne l'ignoriez pas. Je vous ai expliqué avant que nous partions que ce n'est pas le moment de tenter des expériences sur le bois-sorcier. Un échec qui le décevrait nous mettrait tous en danger. »

La colère passa sur le visage d'Ambre.

« Je sais ce que vous pensez, dit Brashen. Mais il ne s'agit pas d'une affaire entre vous deux seuls. Cela nous concerne tous. »

Elle prit une inspiration. « Je n'ai pas touché à ses yeux, capitaine. Je ne lui ai pas promis non plus que je le ferais.

— Alors, qu'est-ce que vous faisiez ?

— J'effaçais la cicatrice qu'il a sur la poitrine. L'étoile à sept branches. »

Brashen eut l'air étonné. « Il vous a appris ce que signifiait cette étoile ? »

Elle secoua la tête. « Je ne sais pas. Je sais seulement qu'elle lui rappelle des souvenirs extrêmement désagréables. C'était une sorte de compromis. Cet affrontement avec le serpent l'a bouleversé. Profondément. Il ne pense guère à autre chose depuis. Je sens qu'il est en train de réfléchir à ce qu'il est. Il est comme un adolescent. Il a conclu que rien ne correspond plus à ce qu'il croyait et il entreprend de reconstruire toute sa vision du monde. » Elle inspira profondément comme si elle allait ajouter quelque chose d'important. Elle parut se raviser et déclara : « C'est une période très intense de sa vie. Pas nécessairement négative, mais profondément introspective. Pour *Parangon*, cela implique de filtrer certains souvenirs particulièrement douloureux. J'ai cherché à le distraire.

— Vous auriez dû me demander d'abord. Et vous ne devriez pas être par-dessus bord sans surveillance.

— *Parangon* me surveillait, fit-elle observer. Et me tenait pendant que je travaillais.

— Tout de même. » Le ton était sec. « Quand vous êtes pardessus bord, je veux être au courant. » Il ajouta plus doucement : « Comment avance le travail ? »

Ambre conservait son calme. « Lentement. Le bois est très dur. Je ne veux pas me contenter de le raboter en laissant une autre forme de cicatrice. Je la cache plus que je ne l'efface.

— Je vois. » Brashen se leva et fit les cent pas autour de la chambre. « Vous croyez possible de lui rendre ses yeux ? »

Ambre secoua la tête avec regret. « Je devrais pour cela retravailler tout son visage. Le bois a disparu. Même si je lui sculptais des yeux, rien ne garantit qu'il recouvrerait la vue. Je n'ai aucune idée de la façon dont fonctionne la magie du bois-sorcier. Lui non plus. Je courrais un grand risque et peut-être l'abîmerais-je davantage.

— Je vois. » Il réfléchit un petit moment. « Continuez avec la cicatrice. Mais je veux que vous preniez les mêmes précautions que les autres matelots. Ce qui implique que vous ayez un partenaire quand vous êtes de l'autre côté. En plus de *Parangon*. » Il s'interrompt brièvement puis hocha la tête : « C'est tout pour l'instant. Vous pouvez aller. »

Althéa se doutait qu'il n'était pas facile pour son amie d'accepter l'autorité de Brashen. Ambre se leva, sans rancune au contraire de Lavoy, mais avec raideur, comme si son amour-propre avait été atteint. Althéa se leva à son tour pour la suivre mais la voix de Brashen l'arrêta à la porte. « Un dernier mot, Althéa. »

Elle se retourna vers lui. Il eut un coup d'œil vers la porte restée entrouverte. Elle la referma sans bruit. Il prit une profonde inspiration. « Un service. J'ai mis Ambre dans une mauvaise position vis-à-vis de Lavoy. Surveillez-la... non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Elle est aussi dangereuse pour lui qu'il l'est pour elle. Il ne le sait pas encore. Gardez un œil sur la situation. S'il vous semble qu'ils vont se heurter, prévenez-moi. Lavoy a tendance à être rancunier, mais je ne tolérerai pas que cela aille trop loin. »

Elle hocha la tête puis articula : « Oui, commandant.

— Autre chose. (Il hésita.) Vous allez bien ? Vos mains, je veux dire ?

— Je crois. » Elle fléchit les doigts pour lui montrer et attendit. Un certain temps s'écoula avant qu'il ne reprenne la parole : « Je veux que vous sachiez... » Il baissa la voix. « J'ai voulu tuer Artu. Je le veux toujours. Vous le savez. »

Elle eut un sourire en coin. « Moi aussi. J'ai essayé. (Elle réfléchit un instant.) Mais il vaut mieux que ça se soit terminé ainsi. Je l'ai battu. Il le sait. L'équipage le sait aussi. Si vous étiez intervenu, je serais toujours en train d'essayer de leur prouver qui je suis. Mais ce serait pire maintenant. » Elle comprit soudain ce qu'il voulait lui entendre dire. « Vous avez fait ce qu'il fallait, capitaine Trell. »

Son sourire naturel s'épanouit brièvement. « Oui, n'est-ce pas ? » Il y avait dans sa voix une réelle satisfaction.

Elle croisa les bras et les serra sur sa poitrine pour s'empêcher d'aller vers lui. « L'équipage respecte votre commandement. Moi de même. »

Il se redressa légèrement. Il ne la remercia pas. Cela aurait été incongru. Elle sortit sans se retourner, et referma doucement la porte qui les séparait.

*

Alors qu'elle refermait la porte, Brashen baissa les paupières. Il avait pris la bonne décision. Ils avaient pris la bonne décision. Ils le savaient tous deux. Ils en étaient convenus : c'était mieux ainsi. Mieux. Mais quand cela deviendrait-il plus facile ?

Cela deviendrait-il jamais plus facile ?

*

« Nous sommes deux. » *Parangon* qui la tenait dans ses mains lui divulguait son secret. Elle était si légère. On aurait dit une poupée bourrée de millet.

« En effet, approuva Ambre. Toi et moi. » Elle passait avec précaution la râpe à bois sur sa poitrine. Cela lui faisait penser à une langue de chat. Non, corrigea-t-il. Kerr Ludchance aurait pensé à une langue de chat. Le garçon mort depuis longtemps avait aimé les chats et les chatons. *Parangon* n'en avait jamais eu.

Parangon. Tiens, en voilà un nom pour lui. Si seulement ils savaient. Le secret qu'il détenait s'échappa à nouveau. « Pas toi et moi. Moi et moi. Nous sommes deux.

— Parfois, j'éprouve la même chose, moi aussi », répondit Ambre tranquillement. Quand elle travaillait, il avait souvent l'impression qu'elle était ailleurs.

« Qui est ton autre toi ? demanda-t-il.

— Oh, eh bien. Un ami que j'ai eu. On parlait beaucoup. Parfois, je me surprends à lui parler encore, et je sais ce qu'il me répondrait.

— Je ne suis pas comme ça. J'ai toujours été deux. »

Elle rangea la râpe dans son étui à outils. Il la devinait, il sentait le déplacement de son poids alors qu'elle cherchait un autre outil. « Je vais utiliser du papier de verre maintenant. Tu es prêt ?

— Oui. »

Elle poursuivit comme si elle n'avait pas interrompu la conversation : « Si vous êtes deux, j'aime les deux. Ne bouge plus maintenant. » Le papier de verre allait et venait sur sa poitrine. La friction produisait de la chaleur. Il sourit à ses paroles parce qu'elles étaient vraies, même si elle l'ignorait.

« Ambre ? Tu as toujours su qui tu étais ? » demanda-t-il curieusement.

Le ponçage s'arrêta. D'une voix circonspecte, elle répondit : « Pas toujours. Mais je m'en suis toujours doutée. » Elle ajouta avec naturel : « C'est une question très bizarre.

— Tu es quelqu'un de très bizarre », dit-il pour la taquiner, et il sourit franchement.

Le papier de verre reprit son lent va-et-vient. « Et toi, tu donnes la chair de poule, dit-elle à mi-voix.

— Je n'ai pas toujours su qui j'étais, avoua-t-il. Mais maintenant, je sais, et ça facilite les choses. »

Elle posa le papier de verre. Il entendit le cliquetis des outils alors qu'elle cherchait quelque chose. « Je ne sais pas ce que tu veux dire par là mais j'en suis heureuse pour toi. (Elle fut distraite à nouveau.) C'est une huile de graines. Sur le bois ordinaire, elle gonfle les fibres et peut effacer une éraflure. Je n'ai aucune idée de ce que ça peut

donner sur le bois-sorcier. On fait un essai pour voir ?

— Pourquoi pas ?

— Une minute. » Ambre s'appuya en arrière sur les bras de la figure de proue. Ses pieds prenaient appui contre le ventre de *Parangon*. Elle portait un filin de sûreté mais il savait qu'elle s'en remettait davantage à lui. « Althéa ? appela Ambre. As-tu déjà utilisé de l'huile sur du bois-sorcier ? Pour l'entretenir ? »

Il sentit Althéa se lever. Elle était allongée sur le ventre en train de dessiner. Elle s'approcha de la lisse et se pencha. « Bien sûr. Mais pas sur des surfaces peintes comme une figure de proue.

— Mais il n'est pas vraiment peint. La couleur est simplement... là. Dans le bois.

— Alors pourquoi les parties abîmées de son visage sont-elles grises ?

— Je ne sais pas. *Parangon*, tu sais pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça. » C'était bizarre. Quand il essayait de leur parler de lui, elles n'écoutaient pas. Mais elles posaient des questions indiscretes, sur des choses qui ne les regardaient pas. Il fit une autre tentative. « Althéa. Je suis deux.

— Vas-y, essaie l'huile. Ça ne peut pas faire de mal. Soit le bois l'absorbera et il gonflera, soit elle restera à la surface et on pourra l'essuyer.

— Et ça tache ?

— Ça ne devrait pas. Fais un essai.

— Je ne suis pas seulement ce que les Ludchance ont fait de moi ! explosa-t-il soudain. Il y a le moi que j'étais avant, qui fait tout autant partie de moi. Je ne suis pas obligé d'être celui qu'ils m'ont fait. Je peux être qui j'étais. Avant. »

Un silence stupéfait accueillit ses paroles. Ambre était toujours dans les mains de *Parangon*. Interloqué, il sentit les mains gantées d'Ambre de chaque côté de son visage. « *Parangon*, dit-elle à mi-voix, la plus grande des découvertes, peut-être, c'est qu'on peut décider de ce qu'on est. Tu n'es pas obligé d'être tel que les Ludchance t'ont fait. Tu n'es pas non plus obligé d'être celui que tu étais avant. Tu peux choisir. Nous sommes tous sortis de notre propre imagination. » Elle promena les doigts sur les pommettes de *Parangon*. Quand elle atteignit la naissance de sa barbe, elle lui tira les poils d'un geste mutin. Elle n'aurait pu trouver de moyen plus efficace pour lui rappeler les éléments humains dont il était composé. Pourtant tout était bien comme elle venait de le dire.

« Je ne suis pas obligé d'être ce que vous voulez que je sois, non plus », leur fit-il remarquer à toutes deux. Ses mains se refermèrent autour d'Ambre. Un petit jouet, si insignifiant, principalement constitué d'eau dans un sac de peau fine. Si les humains pouvaient

prendre la mesure de leur extrême fragilité, ils ne seraient pas aussi suffisants. D'une seule main, il rompit le filin de sûreté.

« J'ai envie d'être seul, maintenant. Il faut que je réfléchisse. » Il la souleva au-dessus de sa tête et la sentit se raidir. Elle s'apercevait subitement qu'il pouvait la précipiter dans l'eau, ce qui le fit sourire. Elle savait maintenant ce qu'il avait fini par découvrir. « Il faut que je délibère », lui dit-il. Il la hissa au-dessus de sa tête puis la tint fermement jusqu'à ce qu'elle ait saisi la lisse. Quand il la sut en sécurité, il la lâcha. Althéa était là, qui l'attrapa à bras le corps et la tira sur le pont. Il l'entendit demander à voix basse : « Ça va ? »

— Je vais très bien, répondit Ambre doucement. Très bien. Et je crois que *Parangon* va aller très bien, lui aussi. »

LA RÉSURRECTION DU DRAGON

L'aurore et la lumière du jour ne se confondaient pas, au désert des Pluies. Le soleil, insignifiant à son lever, devait monter suffisamment haut pour percer le dais luxuriant de la forêt. Reyn Khuprus observait le premier rai de clarté qui filtrait à travers un interstice entre la boue et le cristal. Le fût de bois-sorcier dans son dos, l'épaisse plaque de cristal qui les avait abrités, la boue qui les entourait : c'étaient là les limites de son univers. Il était mi-accroupi, mi-appuyé au fût. La voûte détachée du dôme les avait protégés de la chute des débris mais la vase et l'eau qui montaient avaient fini par les atteindre. Leur abri précaire avait fait office de barrage provisoire. La boue grasse, recouverte d'une couche d'eau glacée, lui arrivait à la cuisse. Il tenait Selden dans ses bras, partageant la maigre chaleur de son corps. Le garçon s'était endormi, malgré tout. L'épuisement et le désespoir avaient eu raison de lui.

Reyn ne le réveilla pas. La pâle clarté était un faux espoir. Elle provenait d'une petite fissure très haut au-dessus de leurs têtes. Bien que la plus grande partie du dôme et du plafond de l'édifice se soit effondrée, l'épaisse couche de racines enchevêtrées retenait encore la terre. Seule une fine crevasse frangée de racines laissait pénétrer le jour. Même s'il avait été en mesure de déblayer en raclant avec ses ongles la vase et les débris qui les entouraient, ils ne pourraient jamais atteindre le petit trou pour s'échapper.

Alors qu'il observait la lumière qui gagnait en intensité, il sut, désespéré, qu'ils feraient cette tentative. Le garçon dans ses bras se réveillerait. Ils dégageraient un passage dans la boue, se mettraient debout sur le fût de bois-sorcier et appelleraient à l'aide. Mais personne ne les entendrait. Ils mourraient ici, et de mort lente.

Il espérait que Malta avait connu une fin plus rapide.

Selden remua, leva sa tête qui reposait sur l'épaule de son compagnon. Le déplacement du poids provoqua une nouvelle douleur dans le dos de Reyn. Le garçon émit un bruit interrogateur. Puis il reposa la tête sur l'épaule du jeune homme. Des sanglots désespérés, silencieux le secouèrent. Reyn le tapota d'une main boueuse et prononça les paroles vaines, inévitables : « Eh bien, je suppose qu'on devrait essayer de sortir de là.

— Comment ? demanda le garçon.

— Il va falloir creuser pour élargir cette trouée et te pousser par en dessous. Ensuite tu grimperas sur le fût. (Il haussa les épaules.) De là, on verra ce qu'on peut faire. Appeler à l'aide, j'imagine.

— Et vous ? Vous êtes enfoncé drôlement profond. »

Reyn essaya de remuer les pieds. Le gamin avait raison. La vase qui avait envahi la salle la nuit derrière se tassait. Depuis les cuisses, il était englué dans une épaisse bouillie d'eau et de terre, qui lui alourdissait les jambes. « Une fois que je t'aurai fait monter, je pourrai m'extirper de là. Alors je te rejoindrai sur le fût. » Le mensonge lui vint facilement.

Selden secoua la tête. « Ça ne marchera pas. Ni pour l'un ni pour l'autre. Regardez, ça fond. »

Il lâcha le cou de Reyn et tendit une main crasseuse.

La mince tranche de jour creusait un puits de lumière dans la salle obscure. Des particules y dansaient tels des atomes de poussière ; mais ces particules tournaient en volutes dans un singulier courant de vapeur ascendant. Il flottait dans l'air une odeur désagréable et caractéristique. « Ça sent comme les mains quand on a joué avec des coulevres, fit observer Selden. Mais ça pue encore plus.

— Tiens-toi bien à moi. J'ai besoin de mes deux mains », répondit Reyn.

Ce n'était pas l'espoir d'en réchapper qui le poussa à fouir la boue comme un chien. Il voulait seulement voir ce qui se passait. La grande plaque du dôme qui les avait abrités laissait passer la lumière mais le cristal était trop encrassé pour qu'on puisse distinguer à travers. Il voulait avoir une vue claire. Il s'était interrogé trop longtemps pour laisser passer cette dernière chance de savoir enfin. Aussi est-ce par poignées entières qu'il retira la vase dans leur repaire, sans prendre garde qu'il s'enterrait plus profondément lui-même. Il élargit l'orifice et écarquilla les yeux.

La lumière frappait le coin supérieur du fût, le plus proche de lui. Le bois se liquéfiait en bouillonnant puis fondait, comme l'écume de mer laissée sur la grève quand la marée se retire. C'était incompréhensible. Le soleil n'avait jamais affecté les madriers de bois-sorcier exhumés de la cité. Les vivenefs ne fondaient pas au soleil.

Parce que les vivenefs sont mortes, chuchota une voix dans sa tête. *Mais pas moi. Je suis vivante.*

Le processus n'était pas rapide. A mesure que le soleil montait, le puits de lumière se déplaçait sur le bois-sorcier, en laissant dans son sillage une substance poisseuse qui faisait des bulles. Lorsque le soleil fut au zénith et qu'il donna plus fort, la réaction s'accéléra. Le bois fumait comme de la bouillie sur le feu. La puanteur de reptile devint plus intense.

Selden finit par se lasser d'observer le phénomène. Il avait faim, soif, froid, il était fatigué. Ainsi que Reyn mais, d'une certaine façon, l'inconfort lui importait peu. La mort de Malta avait engourdi son instinct de conservation. Ils avaient peu de chances de survivre. Il avait du mal à se secouer, mais le bois-sorcier qui fondait finit par l'y forcer. Alors que l'immense fût bouillonnait et se déformait, la lourde plaque de cristal appuyée contre le bois et bombée au-dessus d'eux commença à ployer vers le bas. S'ils ne bougeaient pas maintenant, c'était la noyade.

Il souleva plus haut le garçon, qui se tortilla dans ses bras, de telle sorte qu'il fut sur le dos quand Reyn le projeta par la trouée qui se refermait. En tendant les mains, Selden s'agrippa au bord du morceau de plafond. Il se tira de dessous la plaque. En se contorsionnant sur le ventre, baignant dans la vase, il parvint enfin à se hisser sur la plaque de cristal. Maintenant, c'était au tour de Reyn. Il devait faire vite car le poids du garçon sur le panneau le faisait enfoncer dans la fange. Des bras et des mains, il creusa à la manière d'une tortue de mer qui se débat pour nicher dans le sable. Il sentit ses pieds sortir de ses bottes. Il plongea les mains dans la vase pour déboucler sa ceinture d'outils et se tortilla pour s'en débarrasser. Barbotant, pataugeant, il sortit en crabe de dessous le bord incurvé de la plaque de cristal. Il fut obligé de plonger la figure dans la boue pour passer dessous. Quand enfin il eut émergé de l'autre côté, il dut se retourner et s'en rapprocher. Enfin, il se hissa péniblement jusqu'à la surface lisse et convexe du cristal. Selden l'aidait de son mieux, l'agrippant aux poignets et tirant de toutes ses forces. Dans un ultime effort, Reyn se laissa tomber lourdement sur le fragment de plafond.

Pendant un moment, il resta à plat ventre, pantelant. Puis la plaque, après une brève secousse, commença à s'enfoncer. Il espéra que la bulle d'air emprisonnée dessous ralentirait le processus. Il ouvrit les yeux, leva la tête. Selden, muet d'ébahissement, s'accrocha à lui.

A côté d'eux, le fût de bois-sorcier qui fondait ne dégouttait pas dans la vase. Il se liquéfiait et se résorbait. Enchâssée à l'intérieur, se révélait à présent la forme étique et vrillée d'un dragon. Le bois fondait et flottait autour de lui. Le puits de lumière éclairait un miracle. Sa peau absorbait le liquide et son corps se gonflait. Il passa du noir au bleu profond. Les os, les muscles atrophiés, la peau se gorgeaient de vie et prenaient chair. Il remua faiblement dans les lambeaux de sa chrysalide. Il se contorsionna et Reyn eut un premier aperçu de ses ailes. Elles étaient repliées sur son dos. On aurait dit des baguettes et du papier mouillé. Il fit un effort pour en déployer une. Elle était légère, une membrane pellucide s'étira sur un os grêle ou un cartilage blanc. Il leva son mufle, renâcla puis ouvrit brusquement

l'autre aile. Elle était immense. Elle claqua sur les restes de bois-sorcier fondu et sur la vase qui l'entourait. Maladroitement, le dragon roula de droite à gauche en essayant de poser ses pieds. Il prit appui sur ses ailes neuves comme sur des béquilles, éclaboussant les deux humains dans ses efforts pour se redresser. Il assouplit son long col, dressa sa tête à l'aveuglette vers la lumière et ouvrit la gueule comme pour boire la lumière. D'épaisses paupières blanches recouvraient ses yeux. Sa tête oscillait sur son cou tandis qu'il cherchait la lumière. Il remua de nouveau pour révéler une immense queue enroulée sous son corps. Les débris de bois-sorcier se dissolvaient rapidement. La boue grasse prenait déjà sa place en clapotant. Reyn observait, sans pouvoir réagir. Le dragon allait être englouti avant d'avoir jamais volé.

Alors, dans un bruit de toile trempée qu'on déferle, il souleva ses ailes maculées. Il les agita gauchement, et une lourde odeur de reptile flotta au-dessus de Reyn et de Selden. Des veines palpitantes saillirent brièvement dans la membrane étirée des ailes. Puis, telle la teinture versée dans l'eau, la couleur s'y répandit. D'abord transparentes puis translucides, les ailes prirent une teinte d'un bleu profond, étincelant. Le dragon les remuait lentement, par saccades, Reyn les voyait gagner en vigueur. Soudain, il ouvrit les paupières ; ses yeux avaient des reflets d'argent. Il s'examina. *Bleu. Pas argenté, comme je l'avais rêvé. Bleu.*

« Tu es beau », souffla Reyn.

Le dragon sursauta au son de la voix. Il enroula le cou pour scruter intensément Reyn et Selden. Le garçon se blottit précipitamment, se faisant un rempart du corps de Reyn. « Il va nous manger ! gémit-il.

— Je ne crois pas, dit l'autre dans un souffle. Mais reste tranquille. Ne bouge pas. » Le gamin demeura collé à son flanc. Reyn l'entoura doucement de son bras pour le rassurer. Il gardait les yeux rivés sur le dragon. La queue se déroula et traça un sillon à la surface de la boue vorace. Tout à coup il rejeta la tête en arrière et trompeta. Le glapissement résonna dans les oreilles de Reyn comme dans sa tête. Le triomphe, le défi étaient dans ce cri qui vint se fracasser sur les confins de la salle.

Brusquement, le dragon se dressa sur ses pattes postérieures, en aplomb sur la partie charnue de sa queue de serpent. Reyn qui le vit se ramasser serra plus fort le gamin contre lui. Ailes à demi déployées, la créature bondit soudain vers la crevasse du plafond. Sa tête heurta contre les fragments du dôme, et il retomba en arrière. Mais il s'était agrippé brièvement aux bords de l'orifice, et il entraîna dans sa chute une portion composite de terre et de racines. Reyn et Selden furent secoués par le battement de ses ailes et l'effondrement. Le déplacement de la boue fit pencher leur îlot vers le dragon. Reyn s'agrippa

désespérément à la surface lisse qui menaçait de les faire basculer sous les énormes pattes fousseuses.

Il reprit son élan. Reyn étreignit le garçon en tâchant de rester sur la plaque. Le dragon bondit une seconde fois et passa la tête à travers l'orifice. Ses pattes antérieures s'accrochèrent aux bords. Son corps gigantesque se balança un moment. Il battit des pattes postérieures, fouetta de la queue, et faillit bien cingler les deux humains. Les ailes tassées contre le plafond l'empêchaient de sortir. Dans un bruit déchirant, le reste de la voûte s'effondra. Le dragon retomba sous une avalanche de débris, de poussière, de terre, entraînant un arbre tout entier qui vint buter hors d'aplomb contre la percée. Le dragon atterrit lourdement sur le flanc.

Selden s'efforça de se dégager de l'étreinte de Reyn. « Si on arrivait jusqu'à l'arbre, on pourrait sortir ! » s'écria-t-il. Il montrait le tronc incliné et les branches qui formaient un pont vers la surface.

« Pas tant qu'il se débat. Il va nous piétiner.

— Mais si on reste ici, il va nous piétiner de toute façon, cria Selden. Il faut essayer !

— Ne bouge pas ! » lui ordonna Reyn et il le força à se baisser. Le garçon se mit à geindre contre sa poitrine alors que le cristal penchait davantage.

Le dragon bondit une nouvelle fois. Il poussa l'arbre en le labourant de ses griffes et atteignit le bord du trou élargi. Il faisait écran à la lumière, il s'accrochait, ruait, se démenait. Le bout de sa queue effleura Reyn, déchira le tissu épais de sa culotte, lui arracha la peau du mollet. Il rugit de douleur sans lâcher le gamin. Des mottes de terre, des racines éparses, des morceaux de plafond pleuvaient autour d'eux tandis que le dragon coincé s'acharnait à sortir de sa tombe. La lumière réapparut et son corps agité de soubresauts se profila au-dessus d'eux. La queue les balaya et les cingla violemment tous les deux. Ils furent projetés de leur îlot de cristal dans le borborygme. Ils retombèrent sur l'eau qui surnageait puis se sentirent rapidement aspirés par la boue. « Etale ton poids ! » ordonna Reyn. Il écarta les membres, espérant flotter à la surface un peu plus longtemps.

« Il va retomber et nous écraser », gémit Selden. Il s'accrochait à Reyn, essayait instinctivement de grimper sur lui. Celui-ci le repoussa durement. « Etale-toi à la surface, et prie ! » cria-t-il.

Ce qui restait du dôme s'écroulait. Les débris se mêlaient à la terre. Des arbustes, des fougères géantes, des roseaux s'écrasaient au sol. « Il va y arriver », rugit Reyn, alors que le dragon hissait sa cage thoracique sur le bord du trou. Il entendit son glapissement de triomphe. Il fut surpris par la joie qui explosa dans son cœur. Après une ultime averse de mottes et de débris, le soleil inonda la salle en ruine. La longue queue cingla l'air et disparut. Reyn entendit un

dernier rugissement, et sentit le souffle des ailes qui battaient frénétiquement. Il ne le vit pas prendre son essor mais il le sentit dans son cœur. Le calme revint après son envol. Il était parti.

Les larmes ruisselaient sur le visage de Reyn. Il leva les yeux vers la petite fenêtre de ciel bleu. Le dragon était peut-être le dernier de sa race mais du moins volerait-il avant de mourir.

« Reyn ! Reyn ! » Il y avait de l'exaspération dans la voix de Selden. Il tourna la tête dans la direction de l'appel puis cligna les yeux pour accommoder sa vue. Le gamin s'était sorti du cloaque et hissé sur un gros monticule herbeux qui avait atterri tout droit dans la vase. Debout, il montrait du doigt un lacis de racines qui pendillait du plafond. « Je crois qu'en faisant un gros tas de débris, je pourrai attraper ces racines, grimper et aller chercher du secours. » Il lançait des coups d'œil autour de la salle, plein d'espoir. Outre les fragments de cristal, des morceaux de vieille charpente et des tronçons d'arbres flottaient à la surface de la vase.

Sans se soucier de la boue et de l'eau, Reyn se retourna sur le dos et réfléchit. Les racines n'étaient pas épaisses mais le garçon ne pesait pas lourd. « Je crois que tu as raison, concéda-t-il. Peut-être allons-nous nous en sortir vivants, après tout. » Il se remit sur le ventre et barbota jusqu'à Selden.

Il agrippa une touffe d'herbe, s'extirpa du bournier pour mettre pied sur la terre ferme. Selden demanda : « Vous croyez que Malta s'en est sortie aussi ?

— Peut-être. » Il pensait mentir mais, en prononçant ces mots, il sentit son cœur s'élever, et il comprit que non seulement il espérait mais il croyait cela possible. Après l'envol du dragon, tout paraissait possible. Comme en écho à sa pensée, il entendit sa trompette lointaine. Il entrevit un éclair d'un bleu intense sur le ciel.

« Si ma mère et mon frère le voient et l'entendent, ils sauront d'où il vient. Ils vont partir à notre recherche et nous envoyer du secours. Nous allons vivre. »

Selden croisa le regard de son aîné. « En attendant, essayons de sortir par nous-mêmes, proposa-t-il. Après tout ce que nous avons subi, je ne veux pas être sauvé par quelqu'un d'autre. Je veux y arriver moi-même. »

Reyn lui fit un grand sourire et hocha la tête.

*

Tintaglia vira sur l'aile au-dessus de la vallée du fleuve des Pluies. Elle goûta l'air d'été, riche des odeurs de la vie. Elle était libre, libre. Elle battit vigoureusement des ailes, les fit claquer plus que nécessaire, simplement pour le plaisir d'éprouver sa force. Elle monta dans le jour

bleu d'été, elle s'éleva là où l'air était rare et glacé. Le fleuve devint un fil d'argent étincelant dans la tapisserie verte au-dessous d'elle. Elle pouvait puiser dans sa mémoire les expériences de tous ses ancêtres mais elle savourait pour la première fois son propre vol. Elle était libre désormais, libre de créer sa propre mémoire, sa propre vie. Elle descendit en décrivant des cercles nonchalants, considérant tout ce qui s'étendait devant elle.

Elle avait une tâche à accomplir, une tâche qu'elle était seule à pouvoir mener à bien. Elle devait trouver les jeunes, les protéger et les guider dans leur migration pour remonter le fleuve. Elle espérait qu'il restait des survivants. Dans le cas contraire, elle serait en vérité la dernière de son espèce.

Elle s'efforça de chasser les humains de son esprit. Ce n'étaient pas des Anciens qui eux connaissaient les mœurs de sa race et vouaient aux dragons le respect qui leur était dû. C'étaient des humains. On ne leur devait rien, à ces êtres-là. C'étaient des créatures de quelques souffles à peine, avides de manger et d'engendrer avant que leur bref séjour terrestre ne s'achève. Que peut-on devoir à une chose qui meurt et pourrit plus vite qu'un arbre ? Peut-on être débiteur d'un papillon ou d'un brin d'herbe ?

Elle les effleura brièvement de son esprit, une dernière fois. Il leur restait peu de temps à vivre. La femelle luttait comme un scarabée dans une flaque, flottant, se débattant dans le courant. Reyn Khuprus était là où elle l'avait laissé, englué dans la boue, se tortillant comme un ver. Il se démenait dans la salle même où elle avait languï pendant tant d'années.

Elle fut émue, soudain, par la brièveté de leur vie. Dans le fugace clignotement de leur existence, l'un et l'autre avaient tenté de lui venir en aide. Chacun s'était détourné un moment de sa quête d'un compagnon pour tâcher de la délivrer. Pauvres petits insectes. Cela ne lui coûtait pas grand-chose à elle, ces quelques instants soustraits à la vaste réserve des années à venir. Elle décrivit une boucle indolente dans l'air exquis de l'été. Puis, d'un battement vigoureux et régulier de ses ailes, elle rebroussa chemin vers la cité ensevelie.

« J'arrive ! leur cria-t-elle à tous deux. N'ayez crainte. Je vous sauverai. »

ÉPILOGUE

LA MÉMOIRE DES AILES

« Nous savons où nous allons, nous connaissons notre but. Pourquoi nous épuiser à nager si vite et si longtemps dans la journée ? » Le mince ménestrel vert, tout flasque au cœur du nœud, n'avait même plus la force de répondre à l'étreinte des autres serpents. Il s'en remettait à eux pour le retenir, ondulant dans le courant comme une algue. Shriver eut pitié de lui. Elle enroula un anneau autour de son corps frêle et l'enserra fermement.

« Je crois, trompeta-t-elle doucement, que Maulkin nous pousse ainsi parce qu'il craint que nos souvenirs ne s'effacent à nouveau. Nous devons atteindre au but avant d'avoir perdu notre détermination. Avant d'oublier où nous allons et pourquoi nous y allons.

— Il y a autre chose », ajouta Sessuréea. Lui aussi paraissait las. Mais sa voix avait des inflexions joyeuses. Il était si satisfaisant de connaître la réponse. « Les saisons changent. Nous sommes plus près de la fin de l'été que du début. Nous devrions déjà être là-bas à l'heure qu'il est.

— Nous devrions même être déjà enfouis dans le limon et dans les souvenirs, cuits par le soleil pendant que nous accomplissons notre mue, ajouta Kelaro.

— Nos cocons doivent être durs et solides avant que viennent les pluies et le froid de l'hiver. Autrement, nous risquons de périr avant d'avoir achevé notre métamorphose », leur rappela Sylic le rouge.

Les autres serpents du nœud joignirent leurs voix en se parlant tout bas les uns aux autres. « Il faut que l'eau soit encore chaude pour que les fils se forment correctement.

— Le soleil et la chaleur sont nécessaires au durcissement de la coquille.

— Elle doit cuire, solide et ferme, avant que ne s'amorce le changement. »

Maulkin ouvrit ses yeux immenses. Ses ocelles d'or miroitèrent de plaisir. « Dormez et reposez-vous, mes petits », leur dit-il d'une voix caressante, méconnaissant le fait que certains serpents étaient beaucoup plus grands que lui, et que nombre d'autres l'égalaien en taille. « Faites de beaux rêves et consolez-vous en songeant à tout ce

que nous savons. Parlez-en entre vous. Partager les souvenirs que Draquius nous a donnés nous aidera à les conserver. »

Ils acquiescèrent en trompetant doucement, s'enroulèrent et se fixèrent les uns aux autres. Le nœud avait grandi. A la suite du sacrifice de Draquius, nombre de serpents sauvages avaient manifesté les signes d'un retour de mémoire. Certains restaient muets. Néanmoins, par intermittence, l'intelligence éclairait leurs yeux et ils se conduisaient comme s'ils faisaient véritablement partie du nœud, en allant même jusqu'à se joindre aux autres au moment du repos. Il était réconfortant d'être en plus grand nombre. Quand ils rencontraient d'autres serpents, à présent, ceux-ci les évitaient, ou bien ils les suivaient et devenaient petit à petit partie intégrante du nœud. Maulkin leur avait confié son espoir : lorsqu'ils auraient remonté le fleuve et auraient atteint le lieu de nidification, jusqu'au plus sauvage d'entre eux pourrait sentir vibrer des souvenirs.

Shriver voila ses yeux et se plongea dans les rêves. Encore un autre plaisir qu'elle retrouvait. En songe, elle volait à nouveau, comme ses ancêtres. En songe, elle s'était déjà transformée en beau dragon, jouissant de la liberté des trois règnes.

« Mais ne vous fiez pas trop à ces souvenirs », ajouta brusquement Maulkin. Il ne s'exprima pas à voix forte. Seule Shriver, Sessurée et quelques autres proches de lui ouvrirent les yeux à sa voix.

« Que veux-tu dire ? » demanda Sessurée, saisi d'effroi. N'avaient-ils donc pas assez souffert ? Maintenant, ils se souvenaient. Qu'est-ce qui pouvait les empêcher d'atteindre leur but ?

« Rien n'est tout à fait comme il faudrait, dit Maulkin à mi-voix. Rien n'est comme jadis, rien n'est exactement comme cela devrait être. Il faut nager vite et bien, se donner le temps de surmonter les obstacles que nous rencontrerons en chemin. N'en doutez point, il y aura des obstacles.

— Que veux-tu dire ? » répéta Sessurée plaintivement, mais Shriver pensa qu'elle le savait déjà. Elle garda le silence et écouta la réponse du prophète.

« Regardez autour de vous, leur enjoignit-il. Que voyez-vous ? »

Sessurée répondit pour eux tous. « Je vois le Plein. Je vois les vestiges d'anciennes constructions écroulées au fond de la mer. Je vois l'Arche de Rythos au loin...

— Et l'Arche de Rythos n'est-elle pas dans vos souvenirs un endroit agréable où se percher après un après-midi de vol au-dessus du Manque ? Ne se dressait-elle pas, haute et orgueilleuse, à l'entrée du port de Rythos ? Pourquoi est-elle éparpillée, brisée, engloutie par le Plein ? »

Personne ne souffla mot. Tous attendaient sa réponse.

« Je ne le sais pas non plus, gronda doucement Maulkin quand le

silence se prolongea. Pourtant, je soupçonne que c'est cela qui nous a longtemps déroutés. C'est pourquoi ces choses nous paraissaient vaguement familières, c'est pourquoi nous pouvions presque nous rappeler le chemin sans vraiment le reconnaître.

— Est-ce seulement de notre faute ? » demanda Conteur. Shriver croyait le fluët ménestrel endormi. Dans sa voix lasse perçait l'indignation. « Les souvenirs que Draquius nous a légués nous disent que nous devrions chercher des serpents qui se souviennent, ceux dont les souvenirs sont restés purs et vifs. Non seulement ceux-là mais aussi les guides qui sont censés nous aider. Où sont les dragons qui auraient dû monter la garde à l'embouchure du fleuve pour nous protéger quand nous pullulons ? Pourquoi n'avons-nous rien vu de la génération qui nous a précédés ? »

La voix de Maulkin s'adoucit, empreinte de compassion. « Tu n'as pas compris, Conteur ? Draquius nous a raconté ce qu'il leur était advenu. Certains ont péri dans la pluie de fumée et de cendres. Les rares qui ont eu la chance de survivre ont été massacrés, on leur a dérobé leur mémoire. Ce sont les argentés qu'il nous est arrivé de rencontrer. Pour nous, ils ont l'odeur de Ceux-Qui-Se-Souviennent parce qu'à une époque, c'étaient eux. Il ne subsiste d'eux que leurs souvenirs volés. »

Durant un moment, tout fut silence. Lentement, Shriver prit conscience de l'angoissante réalité. Ce nœud, c'était tout ce qui restait. Il fallait qu'ils survivent par leurs propres moyens si leur espèce devait se perpétuer. Il fallait qu'ils découvrent par eux-mêmes le fleuve qui menait aux lieux de nidification. Il fallait empêcher les prédateurs d'infester les eaux. D'une façon ou d'une autre, ils devaient se fabriquer leurs propres cocons, sans le tendre secours des dragons adultes. Et une fois enfermés, impuissants, ils devraient s'en remettre à la chance pour passer l'hiver. Il n'y aurait pas de dragons pour les surveiller. Son regard alla de serpent en serpent. Combien d'entre eux seraient-ils à déployer leurs ailes de dragon au printemps prochain ? Seraient-ils suffisamment nombreux pour se choisir des compagnons, le moment venu ? Combien en réchapperaient pour veiller sur les nids jusqu'à l'éclosion des œufs ? Quand les jeunes se tortilleraient sur la plage pour rejoindre la mer et commencer leur premier cycle de migration et de nourriture, il n'y aurait pas d'adultes pour leur enseigner les règles du Plein. Les chances de survie de sa race lui apparurent soudain infimes. Si elle vivait assez longtemps pour devenir dragon, elle aurait à affronter une longue, très longue existence où elle verrait dragons et serpents de mer disparaître des trois règnes. Comment le supporter ?

« Ils nous appartiennent, déclara brusquement Conteur.

— Quoi donc ? » demanda Shriver d'une voix distante. L'avenir,

songea-t-elle. Les lendemains nous appartiennent. Mais plus maintenant.

« Les souvenirs. Les souvenirs conservés dans les argentés. Ils sont nôtres, et les posséder nous rend plus forts. » Il se dégagea soudain du nœud d'un violent coup de queue. « Nous devrions les reprendre !

— Conteur. » Maulkin se détacha doucement des autres. Il passa sur le flanc du petit serpent sans le provoquer. « Nous n'avons pas le temps de nous venger.

— Il ne s'agit pas de vengeance ! Je parle de reprendre ce qui nous appartient de droit, ce qui nous est plus essentiel que la nourriture. Les souvenirs étaient partagés entre nous. Ce qu'un seul aurait dû posséder était divisé entre beaucoup d'autres ; cependant, nous sommes devenus plus sages, chacun a partagé ce qui était appris. Ne profiterait-on pas davantage si l'on disposait d'une plus grande part de souvenirs ? Nous devrions les rechercher et reprendre ce qui est à nous. »

Plus rapide qu'un banc de harengs qui vire de bord, Maulkin l'enveloppa. Il s'était glissé jusqu'au petit ménestrel avec tant d'aisance et de calme que Conteur ne l'avait pas vu venir. Les yeux dorés de Maulkin tournèrent autour du manteau vert de Conteur et son énorme tête se tordit pour faire face au serpent fluet. Maulkin ouvrit toutes grandes ses mâchoires et souffla un fin brouillard de toxines sur le ménestrel. Dominé, le petit serpent se tranquillisa dans ses anneaux. Les yeux de Conteur tournèrent et plongèrent dans des rêves indolents.

« Nous n'en avons pas le temps », affirma Maulkin à mi-voix alors qu'il ramenait son compagnon amolli vers le nœud. « Si l'occasion se présente de prendre un autre argenté, nous la saisirons. Cela, je vous le promets. Mais nous ne pouvons pas retarder notre migration pour les chercher. Repose-toi bien, nœud de Maulkin, car demain, nous repartons. » Demain, songea Shriver, alors que le nœud se tordait, se lovait et s'ancrait à nouveau. Il y a encore un lendemain qui nous appartient. Elle baissa les paupières et se laissa emporter dans un songe d'ailes.

*

Elle était infirme. Elle ne pourrait jamais nager aussi facilement qu'un dragon caracolait sur un courant d'air ascendant. Elle était restée trop longtemps confinée, elle avait été trop peu nourrie. Elle ne pouvait redresser son corps de toute sa longueur, rabougri comme il l'était. Il était lourd et épais là où il aurait dû être mince et musclé. Peut-être était-ce irrémédiable, peut-être était-ce désespéré.

Mais, sans doute aucun, elle était libre.

Et sans doute aucun, sans regret aucun, elle avait massacré les Abominations qui l'avaient emprisonnée. Jamais plus ils ne tourmenteraient un jeune serpent comme ils l'avaient tourmentée, elle. Elle aurait voulu continuer à les tuer, encore et toujours, sans fin, et savourer éternellement son acte. Elle reconnut dans ce désir une autre de ces difformités qu'ils lui avaient infligées. Elle essaya de bannir cette pensée.

Elle avait vu les petits deux-pattes hissés dans un canot, elle les avait suivis pour les protéger jusqu'à ce que le bateau soit pris par un plus grand. L'odeur du navire l'avait troublée. Une odeur de serpent, et, pourtant, il n'en était pas un. En outre, il avait l'odeur de Celle-*Qui-Se-Souvient* et, pourtant, c'était une chose muette qui ne lui répondait pas. Elle ne voulait pas réfléchir là-dessus. Les réponses pouvaient être scellées dans le savoir du garçon, qu'il avait partagé si brièvement. Elle songea à prendre le temps de suivre le navire pour découvrir toutes ces choses.

Mais une nécessité plus urgente l'appelait. Après toutes ces saisons de captivité, le sort l'avait délivrée. Elle était destinée à être le guide de sa race, pourtant, elle était là, encore proche de la plage où elle avait éclos. Elle n'avait pas migré avec eux. Elle ne s'était pas nourrie avec eux, elle n'avait pas grandi en taille comme elle aurait dû. Pourtant aussi tordue et chétive qu'elle soit, elle conservait l'essentiel. Dans ses glandes et ses toxines résidait l'antique savoir de sa race. Il fallait le partager avec eux, avant qu'ils ne remontent en foule le fleuve pour commencer leur mue. En bondissant, en se tordant dans l'eau, elle doutait d'être capable d'accomplir ce pénible voyage. Pourtant, elle devait partir à la recherche des autres et partager avec eux les souvenirs engrangés.

Elle remonta brièvement dans le Manque, goûtant le vent libre et salin. Sur le pont du vaisseau argenté, des hommes criaient en l'apercevant. Elle plongea vivement et prit sa décision. Le navire argenté devait retourner vers les îles. Au-delà des îles, la terre, et dans la terre se trouvait l'embouchure du fleuve qui conduisait aux lieux de nidification. C'était sa destination. Elle resterait aux côtés du vaisseau d'argent aussi longtemps qu'ils iraient dans la même direction. Peut-être y avait-il là quelque chose à apprendre ? En outre, elle était intriguée par les petits animaux pensants sur le navire. Elle les étudierait. Quand enfin elle rejoindrait les survivants de sa race, elle aussi aurait des souvenirs personnels à partager. Que sa vie confinée leur serve au moins à cela. Celle-*Qui-Se-Souvient* s'abîma et essaya d'étirer ses muscles atrophiés. Alors qu'elle remontait à fleur d'eau, elle découvrit que le sillage du navire l'entraînait. Elle s'y installa et reprit le fil de son destin.

Table Des Matières.

- 1 L'ANNEAU-D'OR
- 2 LE LANCEMENT DU PARANGON
- 3 COMPROMIS
- 4 FONDATION D'UN ROYAUME
- 5 LE DÉPART DE PARANGON
- 6 CONVERGENCE D'OPINIONS
- 7 VOYAGE D'ESSAI
- 8 ACCALMIE
- 9 LA TEMPÊTE
- 10 PREUVES
- 11 ORACLE
- 12 TROIS-NOUES
- 13 LE DRAGON ET LE GOUVERNEUR
- 14 LA MORT DE LA CITÉ
- 15 LE CAPITAINE DU PARANGON
- 16 LA RÉSURRECTION DU DRAGON
- 17 LA MÉMOIRE DES AILES